



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

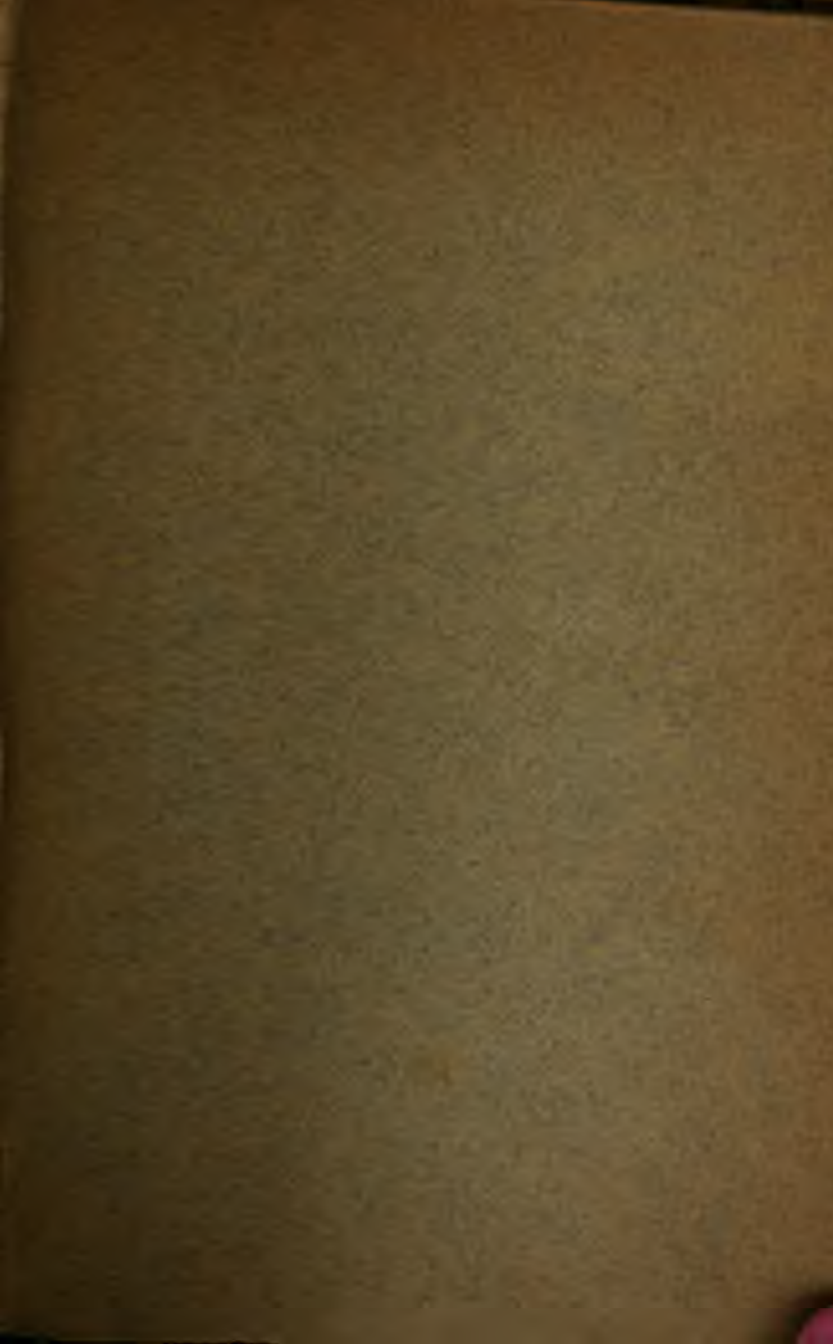
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. III B. 1530



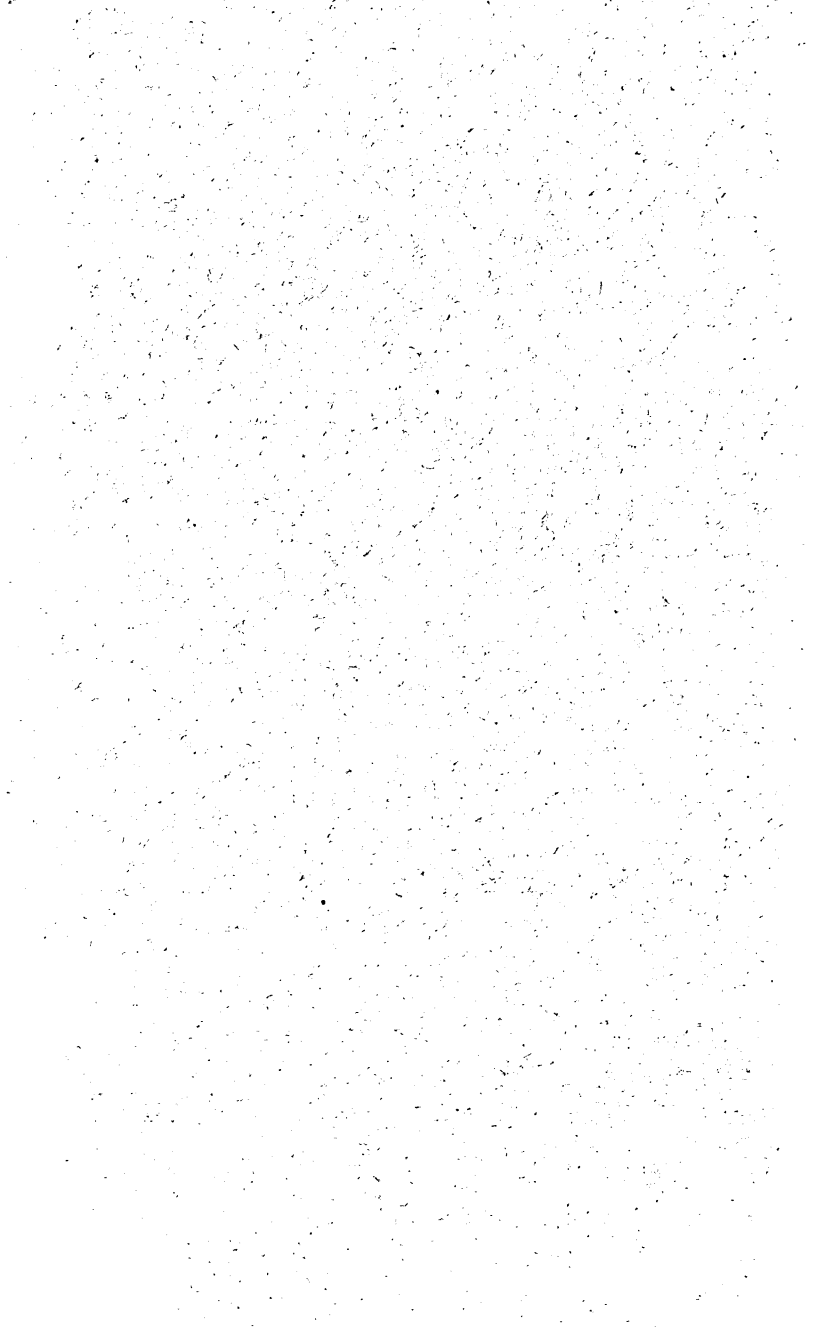
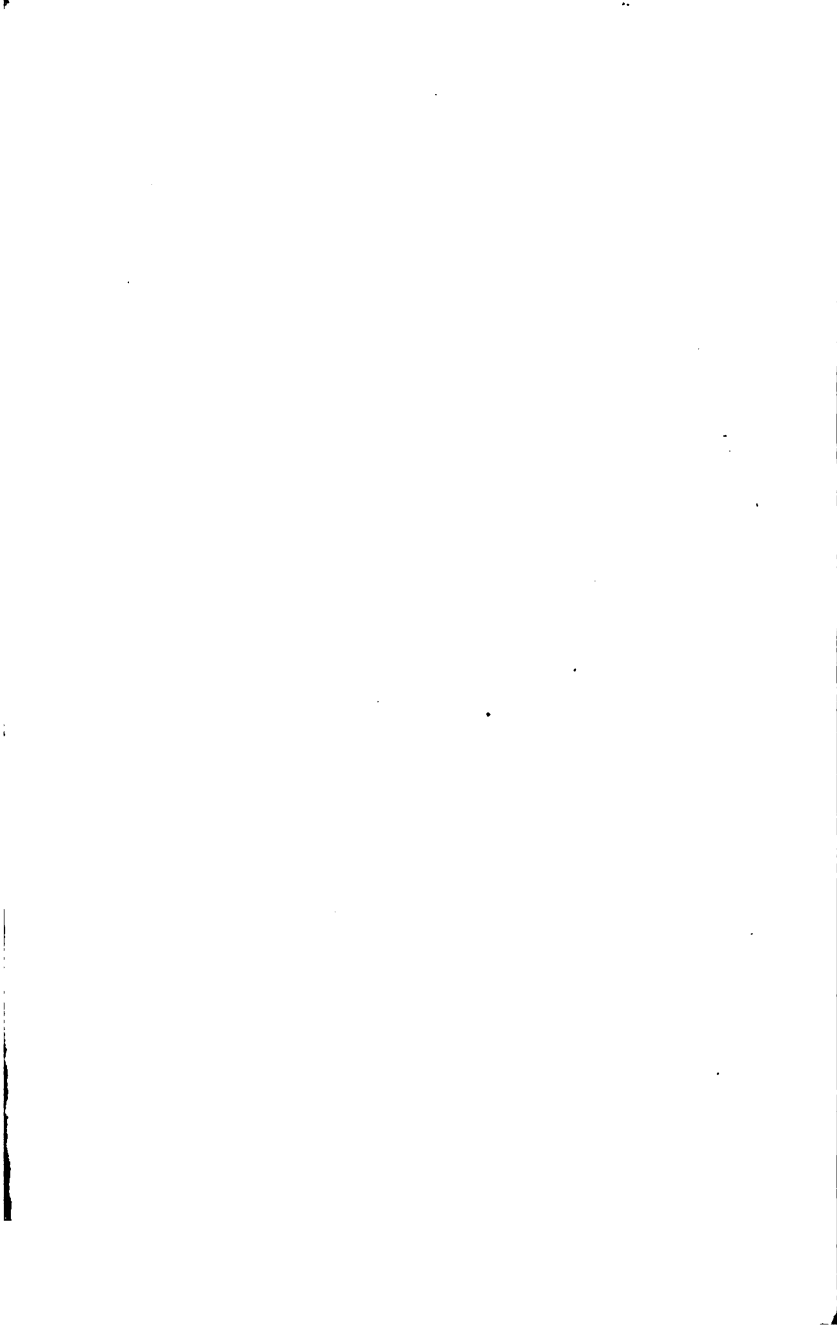


TABLEAU DE PARIS.



MERCIER.

TABLEAU DE PARIS



SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MERCIER

NOTES, ETC., ETC.

PAR

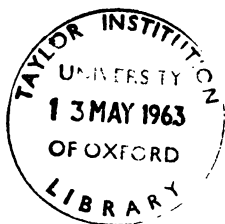
GUSTAVE DESNOIRESTERRES.



PARIS,

PAGNERRE, ÉDITEUR, | V. LECOQ, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS. | RUE DU BOULOI, 10.

1853



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 MAY 1963
OF OXFORD
LIBRARY

MERCIER

SA VIE ET SES ŒUVRES.

L'auteur du *Tableau de Paris* est incontestablement l'une des têtes les plus curieuses et les plus étranges de ce siècle qui vit Voltaire, Jean-Jacques, Montesquieu, Buffon, Diderot, tant de génies et de livres prodigieux. Si Mercier reste loin de ces grands noms auxquels nous n'avons d'aucune sorte l'intention de l'accoler, il faut bien convenir au moins que c'est une physionomie à part, sincèrement originale, et à laquelle on ne peut, en tous cas, reprocher l'amour des voies battues; une intelligence sagace, observatrice, voyant bien ce qu'elle voit, pour peu que l'esprit de parti ne vienne pas gâter la limpidité du verre et fausser la justesse du coup d'œil; plus que cela, un penseur dont les idées, les utopies, les systèmes plus ingénieux que praticables, se recommandent toujours par l'élévation, l'audace des aperçus. Ce fut, dès l'abord, une mode de déprécier Mercier qu'isolait son excessif orgueil, et que ses plans de réforme constituaient presque un ennemi public.

L'école littéraire nouvelle est moins jeune qu'elle ne veut le faire croire et qu'elle ne le pense peut-être, et il pourrait bien se faire que Mercier en ait été le père. C'est lui qui le premier a rendu pleine et entière justice au poète de la vieille Angleterre ; son dédain déclaré, son mépris profond pour notre tragédie et notre théâtre, son enthousiasme pour Shakespeare qu'il appelle quelque part *son* Shakespeare et qui, à ses yeux, est l'incarnation de la vérité dramatique, ne sont-ce pas là les côtés distinctifs de la littérature romantique ? Nous écartérons la question de couleur et de style ; ce fut tout le bout du monde si Mercier eut de l'une et de l'autre pour son propre usage, sa fécondité l'empêcha toujours de pratiquer le précepte de Boileau. Peu lui importait d'ailleurs l'habit de l'idée, pourvu que l'idée fût belle, vraie, élevée. Jean-Jacques, qui était un penseur aussi, ne crut pas avoir le droit, lui, de négliger la forme. La forme a sauvé plus d'un esprit superficiel ; et que d'œuvres recommandables sont oubliées parce qu'elle y manque ! L'utilité dans un livre n'est pas tout, et ce fut la grande erreur de l'abbé de Saint-Pierre, qu'on lirait encore s'il était lisible.

Louis-Sébastien Mercier naquit à Paris, le 6 juin 1740 (1). Cet ennemi déclaré de la poésie commença par faire des vers. La *Lettre d'Héloïse à Abailard* avait mis l'héroïde à la mode, tout le monde rimait alors des héroïdes, il fit comme les autres, et se jeta dans ce genre bâtard, maniéré avec l'ardeur et l'irréflexion de ses vingt ans. Au reste, cette fièvre fut courte ; les conseils de Crébillon le fils, avec lequel

(1) Les biographes se taisent sur la profession de son père ; ce que nous savons, c'est que l'hôtel de l'Empereur Joseph II, qui existe encore rue de Tournon, et où logea en 1777, sous le nom de comte de Falkenstein, le fils de Marie-Thérèse, était tenu par un frère de Mercier.

il s'était lié, le décidèrent à laisser à d'autres le soin de peser des mots et d'aligner des rimes. On n'a jamais cité, dit Mercier, à l'Académie française qu'un seul vers de ma façon, et qui fit schisme encore, le voici :

Le cœur qui n'alma point fut le premier athée.

La suppression des Jésuites fit un grand vide dans l'enseignement; il fallut s'occuper de boucher tous ces trous. Mercier dut à leur expulsion la chaire de rhétorique au collège de Bordeaux, où il professa quelque temps. Mais nous arriverons sur-le-champ à l'ouvrage qui le sortit de son obscurité et le classa tout d'abord parmi ces esprits remuants, audacieux, que la perspective de voir brûler leurs livres de la main du bourreau ne rendait que plus intrépides.

Ce fut en 1770, à Amsterdam, que parut la première édition de *l'An deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais*. Mercier suppose qu'il se réveille un matin, dans Paris, avec sept cents ans de plus. Sept cents ans ! vous pressentez qu'il a dû se succéder bien des événements durant cet intervalle, et qu'il s'est opéré plus d'une réforme politique et sociale. Jeté au milieu de cette société nouvelle qui a mis le temps à profit, notre philosophe, le seul spécimen survivant du passé, condamné à rapprocher à tous moments son époque de l'époque présente, se sent constamment humilié par des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage du siècle dix-huitième. Rois, pontifes, magistrats, grands et peuples n'obéissent plus qu'à l'équité et à la raison. Plus d'oppression, de faveur, de simonie, d'abus d'aucun genre ; tout ce que le penseur avait jadis rêvé comme une chimère irréalisable, s'est enfin accompli !

Ce cadre original laissait le champ libre aux plans de

réforme les plus osés, aux plus étranges comme aux plus audacieuses hypothèses. Nous ignorons si, l'an 2440, les prédictions de Mercier se vérifieront toutes; ce qu'il faut reconnaître, et ce qui fait l'éloge de son coup d'œil, c'est que lui-même a pu voir beaucoup des améliorations qu'il avait souhaitées et annoncées. « C'est dans ce livre, écrit-il, que j'ai mis au jour et sans équivoque une prédiction qui embrassait tous les changements possibles, depuis la destruction des parlements... jusqu'à l'adoption des *chapeaux ronds*. Je suis donc le véritable prophète de la révolution, et je le dis sans orgueil. » S'il y a, et c'était inévitable, bien du fatras dans son livre, l'*An deux mille quatre cent quarante* n'en est pas moins une œuvre originale, pleine de vues saines, de philosophie et d'amour du bien public. Le ton déclamatoire qui ne l'entache que trop, n'est pas un défaut particulier à Mercier, c'est, ne l'oublions pas, le ton de cette époque dogmatique et prêcheuse qui poussait à la roue d'une révolution, sans trop se douter à quel prix de pareils changements s'opèrent. Mais le seul tableau de cette société sage, éclairée, parfaite, devenait forcément la critique de la société existante; et ce qui n'était qu'un rêve philosophique, aux yeux du gouvernement prenait l'aspect d'un libelle. L'on aurait pu inquiéter son auteur, l'on se borna à consigner l'ouvrage à la frontière et à défendre sa vente en France; ce qui n'empêcha pas, cela va sans dire, de débiter une partie de l'édition sous le manteau.

Organisation d'une activité incessante, Mercier s'est attaqué à tout : philosophie, éloquence, histoire, politique, théâtre, grammaire, romans; il se sentait une égale aptitude à tous les genres. Dans sa jeunesse, durant un carême entier, il composa jusqu'à des sermons qu'un

ecclésiastique inconnu lui payait régulièrement sur le taux de quinze louis chacun. Nous disions plus haut qu'il n'apportait pas à son style, à sa forme toute la recherche qu'on est en droit d'exiger d'un auteur qui prétend se survivre; mais s'il était négligé, il rachetait parfois tout cela par l'élévation et le nerf de la pensée : « A travers les idées extravagantes et communes dont cet ouvrage est rempli (1), fait observer Grimm, qui n'est pas tendre pour Mercier, l'on rencontre non-seulement beaucoup d'excellentes choses, mais encore d'utiles vérités exprimées avec une grande énergie, comme celle-ci : « Le mépris dans les grandes villes, est comme l'air infect qu'on y respire; on s'y fait. » Tacite aurait-il voulu dire autrement? »

Un autre grief, c'est l'affectation de néologisme que l'on rencontre à chaque page, presque à chaque phrase. Mais, chez Mercier, ce n'est pas un néologisme de hasard; il a érigé la néologie en système, et a publié même deux volumes très-curieux sur la matière (2). Il faut lire d'un bout à l'autre sa préface, fougueux plaidoyer contre la douane grammaticale exercée par l'Académie et le dictionnaire : « *On ne perd les États que par timidité*; il en est de même des langues, s'écrie-t-il, je veux étouffer la race des étouffeurs; je me sens pour cela les bras d'Hercule : il ne faut plus qu'enlever le pédant en l'air, et le séparer de ce qui fait sa force. Quand Corneille s'est présenté à l'Académie avec son mot *invaincu*, on l'a mis à la porte; mais moi qui sais comment on doit traiter la sottise et la pédanterie, je marche avec une phalange de trois mille mots, infanterie, cavalerie, hussards; et s'il y a

(1) *Mon bonnet de nuit*.

(2) *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*.

beaucoup de morts et de blessés dans le combat, eh bien, j'ai une autre armée en réserve, je marche une seconde fois, car je brûle de culbuter tous ces corps académiques, qui n'ont servi qu'à rétrécir l'esprit de l'homme... Il n'y a rien de tel qu'un peuple sans académie, pour avoir une langue forte, neuve, hardie et grande. Je suis persuadé de cette vérité comme de ma propre existence. Ce mot n'est pas français, et moi je dis qu'il est français, car tu m'as compris : si vous ne voulez pas de mon expression, moi je ne veux pas de la vôtre. Mais le peuple qui a l'imagination vive, et qui crée tous les mots, qui n'écoute point, qui n'entend point ces lamentations enfantines sur la prétendue décadence du goût, lamentations absolument les mêmes de temps immémorial, le peuple bafoue les régenteurs de la langue, et l'enrichit d'expressions pittoresques, tandis que le lamentateur s'abandonne à des plaintes que le vent emporte. J'en appelle donc au peuple, juge souverain du langage ; car si l'on écoute les puristes, l'on n'adoptera aucun mot, l'on n'exploitera aucune mine, l'on sera toujours tremblant, incertain ; l'on demandera à trois ou quatre hommes s'ils veulent bien nous permettre de parler et d'écrire de telle ou telle manière, et quand nous en aurons reçu la permission, ils voudront encore présider à la structure de nos phrases : l'homme serait enchaîné dans la plus glorieuse fonction qui constitue un être pensant. Loin de nous cette servitude : la hardiesse dans l'expression suppose la hardiesse de la pensée..... La langue est à celui qui sait la faire obéir à ses idées. Laissez la langue entre les mains de nos *feuillistes*, *folliculaires*, *souligneurs*, elle deviendra *nigande* comme eux. Donnez-vous la peine d'orienter la carte de la littérature, pour en désigner le midi et le septentrion, c'est-à-dire les gens de

lettres d'un côté, qui produisent des ouvrages, qui creusent les idées, qui vont en avant, et de l'autre, les juges impuissants à créer, et qui sont les dignes objets de la risée publique. Que reste-t-il de toute la scolastique de l'abbé Desfontaines jusqu'à celle de nos jours? c'est du langage sorbonique littéraire, rien de plus. »

« Songeons, dit-il ailleurs, que toutes ces magnifiques expressions, aujourd'hui admises dans notre langue, ont été mal accueillies dans leur origine; qu'il y a des milliers de volumes qui blâment le langage de nos grands écrivains, et que, sans le mépris dont ils ont justement frappé leurs ineptes adversaires, nous serions privés de leurs chefs-d'œuvre. Constamment néologue dans mes écrits, et surtout dans mon *Tableau de Paris*, j'ai fait lire le *Tableau de Paris à toute l'Europe* : c'est que je sais mieux peut-être, que tel qui se dit mon adversaire, ce qui doit plaire aux hommes de tous les temps et de tous les lieux. Mais savez-vous ce qui rend les sots incurables? c'est la gravité pédantesque avec laquelle ils traitent des matières de littérature, qui sont toutes d'instinct et qui ne vont guère au delà de l'instinct. Vous ne vous en doutez seulement pas, sermonneurs du *Mercur* ! Or, dites-moi, avec vos parallèles, qu'ai-je de commun avec le pédagogue Laharpe, ce fakir littéraire qui a passé sa vie à regarder des cirons au bout de son nez? Ce petit juge effronté des nations, qui ignore la langue de Milton et de Shakespeare, et qui ne sait pas même la sienne, est-il jamais sorti de la vanité collégiale, de la prévention ignorante ou de la pédanterie académique? Il est parfaitement inconnu chez l'étranger. Copiste éternel! c'est ce scolâtre cependant qui juge et calomnie tous ses confrères; il a remboursé la haine de tous. Mais comme je suis né sans fiel, je ne lui

adresse que le dédain, disposé à l'éclairer sur la *composition originale* (1), s'il consentait à l'être, ou plutôt s'il ne lui était pas interdit à jamais de comprendre une idée haute. Je ne me serais pas permis ce ton envers lui, s'il n'avait pas indécemment attaqué une foule de gens de lettres recommandables; mais il faut remettre à sa place un auteur qui n'est au fond qu'un homme de collège, et qui s'arme d'une *férule* qu'on peut aisément lui arracher. »

Même fougue, même déchaînement à l'endroit de l'hémistiche et de la rime; en fait de vers, Mercier ne veut que de la prose. « Qui n'aurait pitié, s'écrie le Luther littéraire, de tous ces jeunes gens perdus, abimés dans la versification française, et qui s'éloignent d'autant plus de la poésie? Je suis venu pour les guérir, pour dessiller leurs yeux, pour leur donner peut-être une langue poétique; elle tiendra au développement de la nôtre, d'après son mécanisme et ses anomalies. Médecin curateur, je veux les préserver de la rimaille française, véritable habitude émanée d'un siècle sourd et barbare; monotonie insoutenable, enfantillage honteux, qui, pour avoir été caressé par plusieurs écrivains, n'en est pas moins ridicule. La prose est à nous, sa marche est libre; il n'appartient qu'à nous de lui imprimer un caractère plus vivant. Les prosateurs sont nos vrais poètes; qu'ils osent, et la langue prendra des accents tout nouveaux... Assurons à nos écrivains la liberté d'enchaîner tout à la fois et des expressions toutes nouvelles, et des inversions hardies; nous en verrons naître un coloris plus

(1) Mercier a fait un traité sous ce titre : *Vues sur la composition originale*, 1770.

animé, une plus grande harmonie. Ne se plairait-on que dans le travail et la gêne ? la difficulté vaincue sera-t-elle le premier mérite ? Une singulière adresse tiendra-t-elle lieu des sublimes beautés de la poésie ? chercherons-nous enfin un vain plaisir dans une admiration stérile ? Quant à moi, je souris de voir s'accréditer des licences qui tourneront à la plus grande gloire de la langue ; j'aime le style d'*Atala* (1), parce que j'aime le style qui, indigné des obstacles qu'il rencontre, élance, pour les franchir, ses phrases audacieuses, offre à l'esprit étonné des merveilles nées du sein même des obstacles. Allez vous endormir près des lacs tranquilles ou des eaux stagnantes ; j'aime tout fleuve majestueux qui roule ses ondes sur les rochers inégaux, qui les précipite par torrents de perles éclatantes, qui emplît mon oreille d'un mugissement harmonieux, qui frappe mon œil d'une tourmente écumeuse, et qui me rappelle sans cesse près de ce magnifique spectacle, toujours plus enchanté des concordantes convulsions de la nature. Allumez-vous au milieu de nous, volcans des arts ! »

Lethéâtre devait tenter Mercier, qui se jeta dans la carrière avec l'enthousiasme et l'audace de sa nature. Il tirait son chapeau à Corneille pour la grandeur de la pensée et l'énergie de l'expression ; mais il ne déguisait pas le peu d'estime que lui inspirait Racine (2). Quant à Voltaire et à Crébillon, il ne comprenait pas le courage d'inertie qu'exigeait l'audition de ces romans incolores qui, écrits en prose, cussent

(1) « Roman, disait Mercier dans une note, un peu imité de l'*Homme sauvage*, que j'ai publié il y a longtemps, mais qui porte le caractère d'un écrivain fait pour imposer silence à la foule des niais critiques dont notre sol abonde. »

(2) Mercier a fait une satire en prose rimée contre Racine et Boileau.

paru insoutenables. « J'y trouvais, avcue-t-il, une uniformité, une contrainte, une gêne, une forme monotone, un faux qui ne plaisaient pas beaucoup à mon esprit *amoureux des beautés vastes et irrégulières* (1). » Il était fortifié dans ses antipathies natives par l'auteur du *Sopha*, qui passait son temps à médire d'un genre illustré par son père. Mais Crébillon le fils n'avait point de préjugés, à en juger par ce qu'en rapporte Mercier : « Un jour, il me dit en confidence qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies de son père, mais que cela viendrait ; il regardait la tragédie française comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain (2). »

Mercier se sentait tout à fait incapable de faire de la tragédie dans le goût de Lemierre ou de M. de Guibert, lors même qu'il n'eût pas éprouvé une répulsion, un mépris insurmontable pour ce genre conventionnel où l'on ne pouvait être ni simple, ni raisonnable, ni vrai. Le papillotage lui était tout aussi antipathique ; il n'avait rien de ce qui convient pour cette comédie de mots dont la petite comédie du *Cercle* est l'un des modèles. Pour héros, il lui fallait le peuple ; pour langage, le langage de tous les jours et de toutes les heures, la prose ; pour fable, une action vraie, naturelle, morale, d'autant plus intéressante que le spectateur se sentirait plus voisin des passions ou des ridicules dont on le faisait le témoin ; qui enseignât en divertissant, car Mercier était philosophe avant tout, il n'écrivait pas pour le plaisir d'écrire, et ce mot tout récent de *l'art pour l'art* n'eût jamais été sa devise.

A l'heure qu'il est, nous pouvons rendre justice à Mercier

(1) *Tableau de Paris.*

(2) *Id.*

et reconnaître ce qu'il y a de vrai dans ses idées ; à part le style et les qualités individuelles de nos tragiques, l'on est bien forcé de convenir que le moule a bon besoin d'être re-fondu, et du tout au tout, pour devenir possible à notre époque. Mercier, en rompant brusquement, brutalement, si vous le voulez, avec les traditions et les routines du passé, avait bien quelque excuse ; il avait même son modèle. C'est dans la lecture de Shakespeare qu'il avait puisé avec le besoin d'une autre forme la haine et le dédain de notre théâtre. Shakespeare était sa grande admiration, Shakespeare était son dieu ; il le savait par cœur, à une époque où les plus lettrés, à commencer par Voltaire, ne le connaissaient que de nom, où ni de Laplace (car Letourneur ne vint qu'après), ni Ducis n'avaient encore tenté de le naturaliser parmi nous, celui-ci par sa traduction en prose, celui-là par ses timides et pâles imitations.

L'éducation du public était encore à faire ; Mercier, dont les premiers ouvrages avaient été accueillis froidement, dans l'intérêt du public et le sien propre, crut devoir s'en charger et publia en conséquence un *Essai sur l'art dramatique* où il brisait les vitres de toutes les manières. Il s'exprimait en toute franchise et en toute audace sur des idoles révérees jusque-là. Corneille et Racine, les génies de leur siècle, ne sauraient plus être des classiques et des modèles chez une société débarrassée de ses langes, qui avait fait un pas de plus vers le progrès, dont les exigences, les raffinements, l'idéal avaient dû grandir et reculer leurs frontières. En un mot, leur temps était passé pour ne plus revenir ; il fallait qu'ils cédasent la place à une autre génération d'écrivains et de penseurs, parmi lesquels, à la tête desquels, vous le sentez bien, marchait l'auteur de *l'An deux mille quatre cent quarante*.

Mercier avait le sentiment et l'orgueil de sa force et il criait bien haut ce que d'autres, aussi peu modestes mais plus discrets, se contentaient de penser tout bas.

S'il se fût borné à mettre au jour cette poétique assez osée à l'égard des classiques de notre théâtre, il est probable que les comédiens français, quelque épouvantable que fût l'hérésie, n'eussent pas rompu avec lui par un éclat qui devint un scandale. Mais Mercier avait à se plaindre d'eux, il les persécutait vainement pour représenter son drame de *Natalie* reçu le 8 du mois d'août 1773; il profita de l'occasion pour dire leur fait à ces acteurs arrogants dont il était temps enfin de rabattre l'insolence : « Mangeant le blé des épis que d'autres ont moissonnés, écrit-il, ils s'endorment dans une oisiveté autorisée, visitent fréquemment leur maison de campagne, ou vont lucrativement rétablir leur poitrine sur nos théâtres de province; les doubles paraissent, et les pièces nouvelles reculent des années entières. Si Corneille revenait au monde, il lui faudrait quatre-vingt-dix ans pour faire jouer son théâtre, car il faut être très-heureux (pour ne rien dire de plus) pour savoir placer une pièce tous les trois ans... » Le chapitre entier n'est qu'une longue et amère accusation contre les comédiens, qui ne justifiaient que trop, nous en conviendrons, ces plaintes et ces récriminations.

Mercier, après cette diatribe, ne fut pas bon à jeter aux bêtes, il fut mis, tout d'une voix, au ban de l'empire. Il avait écrit à ceux-ci une dernière lettre où il réclamait derechef la représentation de son drame et l'audition d'une autre pièce consentie après neuf mois de démarches, et pour laquelle il était enregistré dès le 22 décembre 1773. Il reçut cette réponse :

« Monsieur, votre lettre datée du 4 mars, et adressée à

MM. les comédiens français ordinaires du roi, a été lue hier à leur assemblée. Voici l'avis qui a réuni le plus grand nombre de voix, et qu'elle m'a chargé de vous communiquer :

« Qu'il court dans le monde un libelle intitulé : *De l'art dramatique*; que ce libelle attaque directement la Comédie française; que M. Mercier n'a point désavoué cet ouvrage injurieux, et que la Comédie ne peut avoir rien de commun avec un auteur qui a cherché à la couvrir de ridicule et d'infamie; qu'elle mériterait les odieuses imputations de M. Mercier, si elle avait la faiblesse de joindre jamais ses intérêts à ceux de cet auteur, et qu'enfin elle ne peut se charger d'aucun de ses ouvrages, ni les recevoir, ni même les entendre, qu'il ne soit justifié du libelle que tout le monde lui attribue, qu'il se vante lui-même d'avoir fait, et que le désaveu ne soit aussi notoire que l'injure a été publique. »

La lettre datée du 7 mars était expédiée comme conforme à l'original, par le sieur de Laporte, secrétaire de la Comédie française.

La réplique de Mercier ne se fit pas attendre; il présenta une requête à la grand'chambre où il demandait :

1^o Que la délibération de la troupe du 6 mars fût biffée en la forme ordinaire, comme indécente et injurieuse; que défenses fussent faites aux comédiens de plus à l'avenir en prendre de pareilles, et que pour l'avoir fait, ils fussent condamnés à des dommages-intérêts envers lui, applicables de son consentement au pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie.

2^o Que l'article 55 du règlement du 23 décembre 1757 fût exécuté; en conséquence, que les comédiens fussent tenus de jouer sa pièce, reçue le 8 août 1773, suivant l'ordre dans lequel elle avait été présentée. A l'égard de celle enregistrée

le 22 décembre 1773, et de celle adressée à la troupe le 4 mars dernier (car il en avait présenté une troisième), comme ces deux dernières n'étaient reçues ni même jugées, et qu'il ne lui était plus possible de compter sur l'impartialité des comédiens, il requérait que le jugement de ces pièces fût renvoyé à des gens de lettres, à l'Académie française, par exemple, si elle voulait bien se charger de cette commission.

3° Qu'il fût reçu opposant au règlement du 23 décembre 1757, en ce que le règlement contient de contraire à l'honneur des lettres et à l'intérêt des auteurs, sauf à M. le procureur général à prendre telles conclusions qu'il aviserait bon être.

C'était le premier avocat général Séguier qui était chargé des pièces. Le mémoire était signé par un avocat de talent, maître Henrion de Pansey, auteur d'un éloge de *Mathieu Molé* prononcé à la première assemblée de l'ordre, dans la bibliothèque des avocats, lors de la rentrée du parlement, et dont, entre parenthèse, le chancelier n'avait pas voulu permettre l'impression. Ce mémoire, que l'on ne présentait que comme une introduction à de plus amples et de plus volumineux renseignements, ne pouvait manquer de chiffonner la Comédie dont on citait les mauvais procédés envers différents auteurs, et notamment Louvay de La Saus-saye, qui, les ayant actionnés en justice, avait été lié par un arrêt d'évocation. Dans une note, il leur était prêté un mot qui accusait de leur part plus de confiance en leurs parrains que de certitude dans leur droit : « Nous avons assez de crédit, auraient-ils dit, pour faire évoquer l'affaire au conseil, et elle y restera dix ans accrochée. »

Il était d'usage, alors comme maintenant, que tout auteur

dont on avait reçu une pièce, eût par le fait même ses entrées dans la salle. Mercier se présente un soir ; un employé lui barre le chemin. Mercier demande à celui-ci s'il ne le reconnaît pas ; il lui est répondu que c'est à cause de cela qu'on l'arrête au passage. Il insiste, fait clameur, s'y prend si bien que l'on est obligé d'appeler le sergent qui lui notifie la décision de la comédie et lui donne le conseil amical de se retirer. Mais l'auteur de *l'An deux mille quatre cent quarante* n'était pas d'humeur à endurer paisiblement pareille avanie. Il fait venir un commissaire et les gens de police nécessaires pour constater le déni de son droit et en faire un nouveau chef de plainte contre ses adversaires.

Mais il avait affaire à une partie puissamment appuyée, à un corps tout entier, lui, pauvre écrivain isolé, mal noté, mal vu, et qui n'avait à opposer que son droit ou ce qu'il croyait son droit à cette réunion de femmes et d'hommes dont chaque membre avait ses amis, ses prôneurs, ses protecteurs déclarés : toutes les chances étaient donc contre lui. Il est mandé chez le nouveau lieutenant de police Albert qui commence par le chapitrer et cherche à l'effrayer sur les conséquences d'un démêlé où il ne pouvait d'ailleurs avoir que le dessous : « Le gouvernement, monsieur, sait que vous répandez un mémoire contre les comédiens ; il vous défend de passer outre. — Monsieur, répond Mercier d'un ton ferme, je ne sais ce que vous voulez dire par ce mot *gouvernement* ; j'ai un roi, et je suis un de ses sujets les plus soumis : lorsqu'il me donnera des ordres, je saurai obéir. Mais, encore une fois, j'ignore ce que vous entendez par gouvernement. — Si vous persistez, il pourra vous arriver quelque chose de fâcheux. — Monsieur, je n'ai fait que me servir de la loi ; je me crois blessé dans mes droits de ci-

toyen, je réclame un tribunal admis par la nation pour recevoir les plaintes de tout homme quelconque : je ne crains que ses jugements (1). » Après cette réponse très-catégorique, il se retira. Mais il ne devait pas tarder à ressentir l'effet de la menace du lieutenant de police. Il est informé un soir qu'une lettre de cachet a été obtenue contre lui, et qu'il sera arrêté le lendemain à quatre heures du matin. Dans cette conjoncture, Mercier prend un parti extrême; il va se réfugier au parlement, et se met sous sa protection. L'ordre avait été arraché au ministre, du moins c'était le bruit général, par le maréchal de Duras, gentilhomme de la chambre, et qui, à ce titre, était un peu la partie adverse de l'auteur de l'*Essai sur l'art dramatique*. Le duc avait été poussé à requérir cet acte de rigueur par madame Vestris, dont il était l'amant, et que la diatribe de Mercier avait blessée plus que pas une. Mais la lettre de cachet fut révoquée. Les collègues du maréchal furent les premiers à désapprouver une pareille violence. C'était bien assez déjà d'entraver la procédure sans attenter encore à la liberté de l'écrivain.

L'expulsion du duc de Lavrillière et l'arrivée de M. de Malesherbes au secrétariat d'État, ayant le département de Paris, donna à Mercier quelque espoir. Il présenta, au mois d'août, une requête au roi, contre MM. les premiers gentilshommes de la chambre de Sa Majesté demandeurs, concluant à être reçu opposant à l'arrêt du 24 juin 1775, à ce qu'il fût ordonné qu'il continuera de procéder au parlement de Paris sur les différends et contestations entre lui et la troupe des comédiens français; et que les inculpations et expressions peu mesurées répandues dans ladite requête seront et de-

(1) *Correspondance secrète.*

meureront supprimées; et que les sieurs premiers gentilshommes seront condamnés en tels dépens, dommages et intérêts qu'il plaira à Sa Majesté arbitrer, et à tous les dépens.

La requête était au rapport de M. de Malesherbes qui, peu de temps auparavant, avait adressé ces paroles sévères aux comédiens venus lui demander, selon l'usage à l'installation d'un nouveau secrétaire d'État, sa protection : « Je vous l'accorde, à une condition cependant : c'est que vous respecterez plus que vous ne faites les gens de lettres, dignes des hommages de tous les êtres pensants, et surtout des vôtres... » Mais quelles que fussent les bonnes dispositions de M. de Malesherbes, Mercier, au mois de septembre 1776, n'avait point fait un pas de plus; ses adversaires n'avaient pas trop présumé de leur crédit en se vantant d'éterniser le procès. L'affaire avait été évoquée au conseil où elle était enterrée.

A moins de trouver un moyen de mettre de nouveau la Comédie en cause, l'auteur de *Natalie* n'avait plus qu'à s'avouer vaincu. Il tenta un dernier coup; il s'arrangea de façon à constater un nouveau refus de le laisser entrer dans la salle, et fit assigner les comédiens français au Châtelet, où il obtint une condamnation par défaut et deux mille écus de dommages et intérêts. Mais ceux-ci eurent recours aux mêmes moyens, ils s'adressèrent à leurs protecteurs, et les gentilshommes de la chambre obtinrent l'évocation au conseil de cet autre procès, comme incident et annexé au premier. Cette fois Mercier était à bout d'expédients, il dut s'envelopper comme César dans son manteau et se résigner.

Dans l'impuissance de se faire jouer, Mercier fit imprimer

son théâtre dont s'empara la province. *Jenneval* ou *le Barnevelt français*, *la Maison de Molière*, *l'Habitant de la Guadeloupe*, *la Brouette du Vinaigrier*, *Jean Hennuyer*, sont les ouvrages les moins ignorés qu'il ait laissés. Son *Jenneval*, la première de ses pièces (elle date de 1769), fut toutefois représentée aux Italiens en février 1781. Elle fut accueillie par un orage épouvantable de bravos et de huées : « Une partie du public, racontent les *Mémoires secrets*, s'écriait : C'est horrible ! une autre : Voilà qui est beau, parfait, sublime ! Les uns disaient : Quelle superbe leçon de morale on peut puiser ici ! les autres : Quel tableau affligeant pour l'humanité ! jamais il n'aurait dû paraître aux yeux du public français ! » Mais cette lutte, ces cris témoignent de la valeur d'un ouvrage. Mercier les préférait à l'indifférence et au silence. L'épigramme ne lui déplaisait point, elle était encore un hommage de l'envie. Et, puisqu'il est question d'épigrammes, en voici une sur son théâtre qui doit trouver tout naturellement sa place ici.

Un jour Ruault fit mettre en la *Gazette*,
 Que pour dix sous il vendrait au public
Le Brouetteur, le Juge, Childéric,
Jean Hennuyer ; un homme les achète.
 En s'en allant, de son marché tout fier,
 Il se disait : Ma foi ce n'est pas cher.
 Mais en chemin ouvrant un exemplaire,
 Il parcourut un peu *Jean Hennuyer*,
 Puis brusquement empochant son Mercier.
 Il s'écria : Le fripon de libraire !

Ce fut en 1781 que parurent les deux premiers volumes du *Tableau de Paris* ; le succès en fut prodigieux à l'étranger. Mercier regrette, et il n'a pas tort, que cette idée de traduire la physionomie physique et morale de Paris

ne soit pas venue avant lui à quelque esprit observateur dont les investigations n'eussent pas été d'un mince secours pour son histoire : « Si, vers la fin de chaque siècle, dit-il, un écrivain judicieux avait fait un tableau général de ce qui existait autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les a vus, les mœurs et les usages, cette suite formerait aujourd'hui une galerie curieuse d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale et la législation auraient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a sous les yeux, il remonte à des siècles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des usages éteints, sur lesquels il n'aura jamais de résultat satisfaisant, sans compter l'immensité des discussions oiseuses et stériles où il se perd. »

Du moins, Mercier fera pour son siècle un travail qui, par son utilité, l'importance du but, le piquant des recherches, sera un livre que la postérité consultera. Il prétend n'avoir tenu que le pinceau du peintre, avoir fait la part mince au philosophe, encore moindre au satirique ; peut-être se flatte-t-il un peu. Il était trop passionné pour apporter dans ses jugements cette froideur désintéressée qui se contente de constater, sans admirer ou s'indigner jamais. Mais, bien que Mercier nous offense à tout instant par ses emportements contre une société qui d'ailleurs n'en a pas pour longtemps à vivre, nous l'aimons mieux ainsi qu'indifférent et blasé. La part de l'exagération est aisée à faire, et vous avez un livre où les descriptions, les scènes, les tableaux se succèdent, tracés avec une vigueur, un nerf, un coloris, un sarcasme parfois sans lesquels le *Tableau de Paris* n'eût eu rien de bien différent d'un *Guide dans Paris*.

Mercier, nous l'avons dit, ne comptait pas infiniment d'amis parmi ses confrères ; l'apparition de ses deux premiers volumes jetés à tout hasard au monde de la publicité lui attira mille critiques plus ou moins acerbes. Rivarol, cet éternel railleur, qualifiait ainsi le *Tableau de Paris* : « Ouvrage pensé dans la rue, et écrit sur la borne. » Il ajoutait : « L'auteur a peint la cave et le grenier, en sautant le salon. »

Mercier sans doute allait peu dans le monde, dans ce grand monde surtout où pourtant ses pareils étaient caressés et choyés : Diderot, Grimm, Duclos, Raynal, Marmontel, Morellet, Arnaud, Suard, Laharpe et mille autres. Il eût été inquiet de son personnage dans ces salons où le grand seigneur écrasait l'homme de lettres, malgré la supériorité réelle de celui-ci, par la seule autorité de ses manières. Travailleur infatigable, Mercier, s'il échappait pour un peu à lui-même, ne le faisait qu'au profit de ces petites sociétés murées, recrutées de littérateurs et d'artistes ses égaux et ses pairs.

Il était un des habitués des *déjeuners philosophiques* de Grimod de La Reynière, et rencontrait là son bon ami Rétif qui nous a laissé une description détaillée de ces réunions nutritives à laquelle nous renverrons le lecteur. Grimod de La Reynière, beaucoup par goût, un peu pour chagriner ses orgueilleux parents, dans un coin de cet hôtel si vaste où toute la cour était reçue avec une magnificence royale par le somptueux financier, ne recevait, lui, que des artistes et des gens de lettres et, de ces derniers, ceux surtout qui étaient dissidents. Vous vous fussiez cru à mille lieues du monde et de ses usages. L'on pérorait, l'on discourait avec une pleine licence, l'amphitryon ne vous faisant violence

qu'à l'endroit du café dont chaque assistant, c'était une des conditions de l'admission, était tenu d'absorber tout au moins dix-huit tasses (1). C'était là le centre qui convenait à cette nature sauvage, susceptible à l'excès, et Mercier n'en a guère fréquenté d'autres. Aussi ne se reporte-t-il pas à ces petits cercles intimes sans une sorte d'attendrissement : « O l'heureux temps, et je me le rappelle avec transport, où les muses faisaient nos uniques délices, et où, dans des entretiens variés, nous communiquions toutes nos idées à cinq ou six amis ! nous cherchions la vérité avec le plus vif désir de la connaître ; ce qui est plus rare qu'on ne pense. Jamais l'émulation ne dégénéra parmi nous en jalousie, passion vile qui tourmente sans éclairer ; nous traitions un sujet sans cette précipitation qui étouffe les idées et les empêche de naître. La liberté de penser donnait souvent à nos expressions une tournure neuve et singulière, qui, dans nos innocents débats, faisait éclore le rire dans toute sa naïveté.

« C'est là que j'ai commencé à me montrer un hérétique en littérature, et que je disais avec franchise : *J'ai voulu lire plusieurs de ces écrivains si vantés, ils m'ont déplu ;* là je faisais l'aveu de mes paradoxes littéraires : on voulait me convertir, et le prédicateur était quelquefois converti lui-même (2). »

Il est des natures qui ont le don de prescience, qui devinent ce qu'elles ne savent point et n'ont pas vu, et qui tombent juste. Tel fut Mercier, tel a été de nos jours l'auteur d'*Eugénie Grandet*. L'on a dit que le *Tableau de Paris*

(1) C'était le minimum. L'on pouvait aller jusqu'à vingt-deux.

(2) *Tableau de Paris*.

était un excellent bréviaire pour un lieutenant de police (1); il offre, en effet, un panorama aussi mobile que complet de ce Paris du XVIII^e siècle, qui ne se sentait pas si malade. L'ouvrage était à peine achevé que l'édifice croulait et s'abîmait dans des torrents de sang. « Je ne marche plus dans Paris, écrit-il dans le *Nouveau Paris*, que sur ce qui me rappelle ce qui n'est plus. Bien m'a pris de faire mon tableau en douze volumes; car s'il n'était pas fait, le modèle est tellement effacé qu'il ressemble au portrait décoloré d'un aïeul mort à l'hôpital et relégué dans un galetas. Personne ne s'était avisé avant moi de faire le tableau d'une cité immense, et de peindre ses mœurs et ses usages dans le plus petit détail; mais quel changement! »

Un bon mot, qui n'est pas juste, peut un instant égayer, mais ne peut faire autorité; et l'épigramme de Rivarol, bien qu'incisive, est loin d'être l'équivalent d'un jugement. Il était tout naturel que Rivarol dit du mal de Mercier qu'il n'aimait pas, lui qui ne se faisait nul scrupule de frapper sur ses meilleurs amis, Champcenetz tout le premier. Il est encore un mot à l'endroit du dramaturge que nous citerons ici pour laisser là Rivarol ensuite. « Ma vie est un drame si ennuyeux, disait-il, que je soutiens toujours que c'est Mercier qui l'a fait. » Celui-ci s'est vengé de tous ces lardons en glissant dans son *Tableau de Paris* une anecdote cruelle : « Madame Du Deffand, aveugle, entrant dans une société, écoutait un de ces beaux parleurs que l'on cite, et qui vont répétant dans vingt maisons absolument le même thème : *Quel est ce mauvais livre, dit-elle, qu'on lit ici?* C'était un M. Rivarol qui parlait. »

(1) *Correspondance de Grimm.*

Au reste, l'on pourrait opposer comme contraste à l'amère rigueur de ses zoïles, l'inconcevable enthousiasme des Allemands à son égard. Un Français, voyageant vers le 60^e degré, rencontra un professeur qui, suant dans ses fourrures, s'évertuait à traduire un chef-d'œuvre de notre langue. L'habitant de Paris demanda le nom de l'écrivain pour lequel il voyait faire tant d'efforts. « Je ne les regrette point ; c'est pour le plus grand de vos écrivains, vous devinez pour qui ? — Montesquieu, peut-être ? — Vous n'y êtes pas. — Voltaire ? — Oh ! non. — Racine ? — Ah ! fi ! vous vous éloignez toujours davantage. Eh bien, je vois qu'il faut vous le dire : c'est M. Mercier ; c'est sans difficulté, le premier génie qu'ait votre littérature ; il n'a qu'un seul défaut, celui des Français, *il sacrifie trop souvent aux Grâces.* » Qui s'en serait douté ? ajoute l'abbé de Vauxcelles auquel nous empruntons textuellement l'anecdote.

Le *Tableau de Paris* parut sans nom d'auteur. Le libraire de Neufchâtel, qui lui avait acheté l'ouvrage, étant venu à Paris sans précaution et se trouvant muni d'un certain nombre d'exemplaires, fut arrêté, non pas tant pour le livre que parce que l'on comptait arriver par lui à l'auteur même. Mais celui-ci refusa obstinément de déclarer le nom de l'écrivain ; à toutes les questions, il se bornait à dire qu'il tenait le manuscrit d'un *quidam* qui était venu le lui apporter et qu'il ne connaissait point. Mercier apprend et son arrestation et son généreux procédé ; il vole aussitôt chez M. Lenoir, un exemplaire du *Tableau de Paris* à la main : « Monsieur, lui dit-il, j'ai appris que vous cherchiez l'auteur de cet ouvrage : voici en même temps le livre et l'auteur. » Le lieutenant de police ne put se défendre d'un vif intérêt pour tous les deux ; il entra en discussion avec Mercier et

lui promet en le congédiant de présenter tout cela à M. de Maurepas, sous le jour le plus favorable. L'imprimeur fut relâché, l'on se contenta d'arrêter le livre. Quant à l'écrivain, on le laissa paisiblement faire les apprêts de son départ pour la Suisse, où il allait achever son ouvrage.

Sa rencontre avec Lavater est trop connue pour que nous insistions sur cette petite historiette qu'on a essayé de révoquer en doute. A l'inspection seule de cette physionomie intelligente, d'une sagacité et d'une finesse incontestables, le pasteur de Zurich lui dit nettement qu'il ne pouvait être autre que l'auteur du *Tableau de Paris*. Les incrédules ont insinué que la perspicacité de Lavater avait pu être singulièrement aidée par des rapports préalables mis habilement à profit; et ce soupçon aurait bien quelque vraisemblance, n'était le caractère connu du fougueux, du romanesque, mais de l'honnête physiognomoniste. Mercier, qui a traité tous les sujets, projetait, lui aussi, des études physiologiques. Seulement, ce n'était pas le visage qu'il prenait à partie; ce n'était pas la main non plus, qu'il abandonnait à l'exploitation des diseurs de bonne aventure (1), c'était le pied : il voulait arriver à la connaissance de l'homme par l'inspection des pieds. Au reste, il n'eût fait que ressusciter le paradoxe scientifique d'un médecin du xvi^e siècle (2); quelques pages glissées dans son *Nouveau Paris* et ayant pour titre *Dessins de Lebrun*, sont tout ce qu'il a écrit sur la matière.

(1) Un homme de beaucoup d'esprit, M. D'Arpentigny, a fait un livre très-curieux sur cette branche de la science physiologique, *la Chyrognomonie*. Quoique peu connu, l'ouvrage est à lire, il est le résultat de longues, de sérieuses et d'ingénieuses observations.

(2) *La Platopodologie*, d'Antoine Fiancé, médecin de Besançon. Mercier, abbé de Saint-Léger, a publié une notice sur cet ouvrage.

Le pied pour lui, comme pour Rétif, que la vue d'un joli pied remuait jusqu'au vertige, le pied avait une signification étrange. N'est-ce pas par le pied que nous sommes surtout supérieurs aux animaux, au singe, à l'ours? Le pied, aux yeux d'un observateur attentif, aussi bien que le visage, exprime toutes les passions, toutes les douleurs; le pied de Milon de Crotoné crie, et, pour vous imaginer ce qu'éprouve tout l'être, il n'est pas besoin de lever les yeux et d'interroger les traits. Nous citons et nous citerons Mercier le plus que nous pourrons, parce que c'est encore le meilleur moyen de faire connaître cette individualité curieuse, bizarre dans l'expression comme dans la pensée. « Le lendemain des massacres de Septembre, raconte-t-il, je descendais à pas lents la rue Saint-Jacques, immobile d'étonnement et d'horreur, surpris de voir les cieux, les éléments, la cité et les humains tous également muets; déjà deux charrettes pleines de corps morts avaient passé près de moi, un conducteur tranquille les menait en plein soleil, et à moitié ensevelis dans leurs vêtements noirs et ensanglantés, aux plus profondes carrières de la plaine Montrouge, que j'habitais alors; une troisième voiture s'avance... un pied dressé en l'air sortait d'une pile de cadavres; à cet aspect, je fus terrassé de vénération, ce pied rayonnait d'immortalité! il était déjà céleste, celui à qui il avait appartenu! et la dépouille portait un signe de majesté que l'œil des bourreaux ne pouvait apercevoir. Je l'ai vu ce pied, je le reconnaitrai au grand jour du jugement dernier, lorsque l'Éternel, assis sur ses tonnerres, jugera les rois et les septembreurs. » Mais quel était ce pied rayonnant d'immortalité?

Mercier ne revint en France qu'après la publication de

tout l'ouvrage, vers la fin de 1788 : « Je comptais avoir tout dit, du moins tout ce que je savais, sur cette ville qui fixe éternellement les regards du monde entier ; et je comptais bien n'y plus revenir, lorsqu'une révolution dont le souvenir ne périra jamais, et influera sur les destinées futures de l'espèce humaine, vint bouleverser les mœurs d'un peuple paisible, changer ses habitudes, ses lois, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels, et lui inspirer tour à tour le courage le plus héroïque et la férocité la plus lâche. » Mercier trouva la guerre déclarée, et la révolution en bon train de se faire, si elle n'était pas faite au moins dans les esprits. Il ne faut pas demander de quel côté se tourna l'auteur de *l'An deux mille quatre cent quarante* ; il était bien plus sincèrement, bien plus logiquement républicain que tous ces discoureurs de l'Encyclopédie, qui étaient encore les privilégiés dans cette société de privilèges. On a pu douter du patriotisme de Chamfort, dont les instincts, l'éducation, les antécédents devaient le garer contre l'envahissement des idées nouvelles ; mais Mercier obéissait purement et simplement à sa nature, et pouvait se proclamer républicain sans ingratitude et sans apostasie. Tant de choses se sont passées depuis lors, et ces événements, refoulés par le torrent des événements qui leur a succédé, nous ont tellement éloignés de cette époque si récente en réalité, que tout cela pour nous n'est plus que de l'histoire. Aussi Mercier trouvera-t-il en nous un juge moins sévère, moins rigoureux, plus juste que ne le fut l'auteur de la *Correspondance philosophique de Caillot Duval* (1).

Si l'on considère ces temps critiques, si l'on compare

(1) Fortia de Piles, dans ses six lettres sur le *Nouveau Paris*.

Mercier aux autres acteurs, et nous entendons parler des plus honnêtes, de ce drame terrible, nous ne doutons pas que ses adversaires ne lui pardonnent et ses déclamations démagogiques et ses insultes ampoulées contre la royauté en faveur du courage de résistance dont il fit preuve à une époque où la modération était un crime de lèse-nation. Il faut convenir, toutefois, que rien n'est plus étrange que les pages où Mercier se fait le chroniqueur des scènes les plus palpitantes de la révolution. Pour y voir juste, l'on a bon besoin de s'isoler de la foule et des intérêts de la foule, et c'est ce qu'il n'était pas à même de faire; il écrit avec les passions du premier venu jouant son rôle dans cette comédie funèbre, dont le dénouement obligé, pour les bourreaux aussi bien que pour les victimes, devait se passer sur la place Louis XV; il applaudit aux premières atteintes contre le pouvoir, il applaudit à son avilissement, il battit des mains à sa ruine.

Il rédigea seul, pendant dix-huit mois, en 1789, les *Annales patriotiques*. Au bout de ce temps, il se vit dépossédé par Carra et le libraire, qui, selon son expression, lui arrachèrent la plume des mains. Plus tard, il devint le collaborateur assidu de la *Chronique du mois*, journal constitutionnel. Il ne pouvait faire longtemps cause commune avec les Jacobins, dont les fureurs et les brutalités sanguinaires le révoltèrent. Envoyé à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il prit place parmi les Girondins; la modération de ces derniers cadrait au moins avec ses principes et l'aménité réelle de ses mœurs. Il se lia avec Condorcet, Louvet, Brissot, à l'égard desquels il s'exprime toujours avec une sorte de vénération et de respect. Quoique bien tranchés, les deux partis, réunis contre l'ennemi com-

mun, tant qu'ils n'eurent pas jeté à l'Europe monarchique en guise de défi la tête de Louis XVI, ne songèrent pas à s'entre-déchirer. Avant d'en arriver là, la Convention avait à assurer son usurpation; et, tout impuissant qu'il fût, le captif de la prison du Temple troublait son sommeil. Ce fut la peur, bien plus que la haine, qui tua Louis XVI, et une fatalité inouïe, qui, au moment du vote, fit des plus déterminés à le sauver, ses bourreaux. On sait que Vergniaud, qui opina pour la mort, avait posé le pied dans l'assemblée avec l'intention de voter contre; mais le vertige les prit tous, et les réunit aux groupes d'assassins qui avaient résolu la perte d'une majesté déchuë et sans puissance.

Mercier eut le courage de s'isoler de la majorité. Son opinion formulée à la Convention n'en est pas moins insultante pour la royauté, qu'il déclare responsable de tous les malheurs du pays, et coupable de forfaiture et de trahison, les grands mots de l'époque. Louis XVI mérite la mort; mais la mort serait impolitique. Le roi est un fantôme, au Temple, entre les quatre murs d'une prison; il n'en serait pas de même du roi que ferait son trépas. Jugez Louis XVI, prononcez qu'il mérite la mort; mais ne prononcez pas la peine de mort. Sous cet entortillage, l'on sent le cœur honnête qui tente d'arracher à des esprits passionnés et envenimés un vote de clémence. « Les Girondins voulaient sauver le roi, dit Mercier, mais ils ne voulaient pas en même temps perdre leur popularité; et le despotisme populacier exerçait alors tout son triomphe; c'était à qui le caresserait. Les Girondins imaginèrent l'appel au peuple, comptant bien que, en prenant cette route, l'issue du procès aurait une foule de chances favorables; mais ils se trompèrent, et je

fis de vains efforts pour les dissuader. Je m'opposai à l'appel au peuple, et je leur dis qu'ils s'enfermaient eux-mêmes. Ils auraient pu être divisés sur la peine capitale : ils se réunirent dans le même vote, et par là ils composèrent la voix de la majorité, quoique leur dessein secret fût d'épargner à la nation le spectacle d'un roi trainé à l'échafaud.

« C'est ainsi que, dans les grandes affaires politiques, le raffinement et la dissimulation vous font toucher au but contraire. Je crus, de mon côté, qu'il ne fallait pas ruser, et, supérieur à la crainte, ferme dans mes principes, je me séparai, dans cette occasion, des Girondins, que j'avais toujours aimés et estimés. Je votai contre l'appel au peuple, en énonçant avec la même franchise contre la peine de mort.

« L'examen de cette question me donna une fièvre de quarante-huit heures, et je fis passer par ma tête des volumes de réflexions. J'en tombai malade ; et ayant rencontré (à ce qu'il m'a toujours semblé) le point véritable, je ne me cache point de dire que ceux qui ont voté différemment ont commis à mes yeux une *bévue politique*. Probablement qu'ils n'avaient pas fait les mêmes efforts pour parvenir à la solution de ce grand problème, qui cependant ne sera bien jugé, et en dernier ressort, que par la plume du Tacite qu'adoptera la postérité. Quant à moi, j'ai fait mon devoir d'homme et de législateur ; et je le fais encore ici comme écrivain indépendant et libre (1). »

« J'ai fait, dit-il autre part, ce qui était en moi pour sauver le dernier roi du supplice et de la mort ; il n'est plus ;

(1) *Le Nouveau Paris.*

ses cendres sont insensibles : s'il le faut, je danserai *politiquement* sur ses cendres (1).

« S'il a fallu beaucoup de courage à certains députés pour ne pas voter la mort, il en a fallu encore davantage en faveur du sursis ; et c'est ce que j'ai fait encore. Je me souviens que l'on répondait à notre voix par des menaces et des hurlements. Oui, il est impossible de peindre l'agitation délirante de cette séance aussi longue que convulsive. Les membres qui osaient témoigner le désir de retarder la mort du roi étaient accablés d'invectives. Les députés de la Gironde déployèrent la plus grande fermeté dans cette pénible lutte. Thuriot et Barrère parlèrent comme s'ils eussent tremblé que Louis n'échappât aux bourreaux. »

Constamment du parti de la modération, Mercier, s'il ne joua pas de rôle, s'honora par une contenance dédaigneuse, stoïque, agressive. Il ne laissait pas échapper une occasion de répondre par des boutades d'une dangereuse indépendance aux déchainements féroces de la Montagne. « Lors de l'apparition du nouveau calendrier, et même auparavant, c'était à qui prendrait pour prénoms des noms romains. Pour Couthon, il dérogea en prenant un nom grec, et se fit appeler *Aristide Couthon*. Tout ce qui était au haut ou au bas de la Montagne, s'affubla des noms des grands hommes de l'antiquité, et cela m'impatienta tellement un jour, qu'à raison de quelques nouvelles sottises de leur crû, je leur criai de toutes mes forces : *Non, vous n'êtes pas des Romains!* La sonnette furieuse de Collot d'Herbois s'agitait sur ma tête, et étouffa quelques autres vérités qui les faisaient bon-

(1) Il écrivait cela à propos de l'anniversaire du 21 janvier, dont on avait fait une fête républicaine.

dir comme des cabris. J'avoue que je m'amusai infiniment ce jour-là, lorsque j'eus le plaisir de dire à Robespierre, écumant et pâissant : *Tais-toi, et écoute-moi une seule fois, car tu es l'ignorance personnifiée; avez-vous fait un pacte avec la victoire? — Non! nous l'avons fait avec la mort! — Il y paraît à tout ce que vous faites*, etc. » C'est Bazire et non Robespierre qui lui jeta cette réplique trop vantée; et s'il fallait en croire Nodier, Mercier, dont l'émotion extrême explique seule une pareille méprise, *s'amusa* infiniment moins que cela lui plait à dire, à cette séance que son interpellation changea en un orage épouvantable. « Et voilà, écrit l'auteur des *Souvenirs et portraits*, une platitude oratoire qui retentit comme un coup de foudre dans les rangs des *tricoteuses*, arbitres suprêmes alors de nos gloires tribuniennes. J'ai vu le pauvre Mercier encore sillonné des éclats de ce tonnerre. Il ne s'en releva jamais. Que faudrait-il penser cependant d'un peuple qui transige avec la mort quand il s'agit de sa liberté? Quel héroïsme ose-t-on admirer dans cette infâme capitulation de la peur? Bazire monta toutefois à l'échafaud de Danton, rayonnant encore de l'auréole qu'avait attachée à son front ce qu'on appelait ridiculement *le mot du siècle*. Étrange siècle! Étrange mot!»

Après le 31 mai, qui fut un jour de triomphe pour la Montagne, il signa une protestation contre les décrets arrachés à la Convention opprimée et fit partie des Soixante-treize que l'on incarcéra. Riouffe nous a laissé des documents fort curieux sur les prisons, les mœurs des captifs; Mercier vient les compléter par des détails non moins piquants. Si l'on jouait à la guillotine pour tuer le temps, l'on était préoccupé avant tout de bien vivre; il restait si peu de jours, si peu d'heures! l'on se faisait apporter les viandes les plus exquis-

ses, les vins les meilleurs, les pâtisseries les plus fines, soit par le traiteur grassement rétribué, soit par un parent ou un ami. « Jamais, raconte l'auteur du *Nouveau Paris*, l'on ne vit plus de propension à la gourmandise que dans ces jours de calamité et d'horreur; j'en atteste les six prisons où j'ai été plongé.

« Eh! je ne m'en cache point; quand je me vis séparé du monde et de la société, je ne voulus pas mourir, pour laisser à mes bourreaux ce triomphe et cette satisfaction. Je voulus vivre pour voir la fin de ces singuliers événements. J'ai déclaré à tous nos compagnons d'infortune, que je me constituais homme-planté; que je ne voulais être que cela; je me fis une affaire capitale de mes quatre repas, ou plutôt d'un seul repas que je faisais du matin au soir, ne mangeant, comme les enfants, que lorsque j'avais faim. C'est avec ce régime que j'ai dompté l'ennui, le mauvais air, la solitude, et je me suis mis en état d'attendre le grand jour de la justice nationale, et de voir tomber ces odieux tyrans, dont il m'était réservé de peindre la figure, les mœurs et le caractère. »

Il est fort à parier qu'il fût monté comme tant d'autres sur l'échafaud sans le 9 thermidor, qui inaugura une ère moins terrible, bien que l'hydre eût conservé plus d'une tête. Les prisons ne se rouvrirent pas tout aussitôt la chute de Robespierre. Barrère, Collot d'Herbois, Billaud Varennes étaient demeurés debout, et la Convention, habituée à courber le front sous leur joug despotique, fut quelque temps sans oser profiter de sa victoire. Ce ne fut qu'après plusieurs mois d'attente et d'angoisses, que les cachots commencèrent à se vider et à relâcher leurs victimes. Les Soixante-treize, rentrés dans leurs droits, s'empressèrent de demander le rappel des Vingt-deux mis hors la loi. Mercier porta la parole. Legendre s'é-

leva audacieusement contre cette proposition : « Je mourrai plutôt à la tribune ! s'écria-t-il. — Eh bien, lui répartit Mercier, tu mourras ! » Et les Vingt-deux furent rappelés, *ceux qui existaient encore*. C'est ce même Legendre qui s'avisait de dire, lors du procès de Louis XVI : « Voilà bien des formules, des lenteurs ; qu'on le mette à mort, qu'on le coupe en quatre-vingt-trois morceaux, et qu'on l'envoie ainsi aux quatre-vingt-trois départements. »

A la formation du Directoire, Mercier fut du nombre des Conventionnels qui passèrent au conseil des Cinq-Cents. Son attitude y fut parfois étrange. L'on se demanda avec quelque raison la cause de cette opposition virulente, brutale contre un projet auquel son rôle était plutôt d'applaudir. Chénier, *grand amateur de processions et de cérémonies*, dit Mercier, ouvrit l'avis de transférer les cendres de René Descartes au Panthéon. Au lieu d'appuyer cette motion, l'auteur du *Tableau de Paris* la combattit aigrement. Le discours qu'il prononça à ce sujet figure dans le *Nouveau Paris*, où le curieux peut aller le chercher sous le titre de *Panthéonisé*. C'est une longue et acerbe appréciation de Descartes et de sa doctrine. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Mercier publia dans sa jeunesse, en 1765, un *Éloge de Descartes* ; mais il était alors, ajoute-t-il ingénument, la dupe des noms pronés dans les académies, ne sachant point encore que les plus grands charlatans de ce monde sont quelquefois les hommes les plus célèbres. La matière subtile de Descartes, sa force centrifuge, sa matière globuleuse, sa fine poussière dont il forme la terre habitable, tout son système du monde enfin est un délire : il s'égara dans la dynamique, dans l'optique ; il fut fantastique et romanesque jusque dans sa physiologie. *L'homme de Descartes n'est pas celui de la nature ; il n'en*

a pas même le premier trait. Mercier, toutefois, convient qu'il fut géomètre, et lui reconnaît quelque titre à notre estime pour l'application qu'il fit le premier de l'algèbre à la géométrie, application qui serait son unique gloire dans les sciences physico-mathématiques. C'est être bien rigoureux, sans doute, que de n'accorder que cela à Descartes ; il s'est trompé, l'on a pu démontrer la vanité de ses systèmes, mais il est des erreurs qui portent en elles l'empreinte du génie, et qui suffisent à immortaliser un homme. Sied-il bien d'ailleurs à Mercier de condamner sans merci ni pitié les utopies les plus hasardées, après avoir lui-même publié un traité ayant pour titre : *De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton* ; après avoir imprimé que la terre est ronde et plate, et, qu'autour de ce plateau, le soleil tourne comme un cheval au manège ? Mais Mercier avait ses antipathies, et Descartes n'était pas, à beaucoup près, sa seule bête noire. Dans le même discours, il trouve moyen de se déchaîner contre Locke, contre Voltaire, « ce grand corrupteur qui flatta tous les rois, tous les grands et tous les vices de son siècle ; qui caressa toutes les licencieuses erreurs accréditées dans les cours ; qui fut indécié jusque dans son *Brutus*, où perce son génie monarchien, malgré toute la force du sujet (1). »

(1) Dans le trentième chapitre de l'*An deux mille quatre cent quarante*, intitulé *la Bibliothèque du roi*, Mercier suppose une armoire consacrée aux livres français. Il place Descartes, Montaigne, Charron, *l'ami des hommes*, *Bélisaire*, les œuvres de Linguet, les discours de Letourneur. Mais il rejette Malebranche *le visionnaire*, et *le triste Nicole*, et *l'impitoyable Arnaud*, et *le cruel Bourdaloue*, et *les lettres provinciales*, et tout Bossuet, dont l'*Histoire universelle* n'est qu'un *pauvre squelette chronologique, sans vie et sans couleur*. Voilà une bibliothèque bien exclusive ; mais que font là les discours *éloquents* de

Dans un autre discours, Mercier déblatérât contre la philosophie et renouvelait le paradoxe de Rousseau sur la propagation de l'instruction et des lumières. Il n'y avait là qu'une inconséquence d'écrivain ; une inconséquence dans les actes est chose plus grave, et ses ennemis ne manqueraient pas de s'autoriser de son passé pour lui reprocher durement des accommodements de conscience que sa position précaire palliait tout au moins.

Il s'était jadis exprimé en moraliste et en philosophe à l'égard de l'établissement de la loterie. « Cette loterie, écrivait-il, fatale dans tous les sens possibles, est une véritable contagion qui nous est arrivée d'Italie ; elle fut condamnée d'abord à Rome, sous peine de bannissement : pourquoi faut-il qu'elle se soit répandue dans presque toutes les grandes villes de l'Europe ? Paris avait assez de maux intestins à combattre sans celui-là...

« Les suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables : l'illusion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appât dangereux, trompent et volent leurs maîtres ; les parents, aveuglés par leur tendresse, croient doubler leur fortune, et la perdent entièrement ; les commis, les caissiers hasardent leur dépôt, et se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux ; une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, et ils perdent le dernier soutien de leur vie défaillante. On est pleinement instruit de toutes ces scènes tragiques, désastreuses et presque journalières ; et malgré toute l'évidence du

Letourneur et même les œuvres de Linguet ? Homère, à ce qu'il paraît, n'était pas le seul qui dormit quelquefois.

danger et toute la force du sentiment, qui fait vivre cette loterie comme vexatoire, on en laisse subsister les funestes opérations, tant on a soif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs et de la tranquillité des familles !

« Ces conquêtes odieuses de l'État sur les citoyens, et des citoyens sur leurs frères, sont-elles dignes de la mère patrie, et la société devrait-elle immoler ainsi ses enfants, leur tendre des pièges et appeler d'inévitables désordres en agitant périodiquement toutes ces roues de la fortune ? »

On ne fut pas peu surpris, en 1797, de voir Mercier accepter une place de contrôleur de la caisse de la loterie. On lui fit la guerre sur ce revirement d'opinion que l'on eût pu attribuer à l'âge, la méditation et l'expérience, si la question n'eût pas cessé de lui être indifférente au fond ; il répondait aux railleurs par une défaite plus gaie que concluante : « Depuis quand n'est-il plus permis de vivre aux dépens de l'ennemi ? » et, aux plus difficiles, tels que Boissy d'Anglas, il disait : « Il est vrai que dans le *Tableau de Paris*, écrit il y a vingt ans, j'ai attaqué non les loteries, mais l'organisation vicieuse, ruineuse de celle qui existait alors. C'est une loterie juste et sagement combinée que je réclame aujourd'hui ; nous ne manquons pas sans doute de calculateurs et de géomètres, ils en dresseront le plan. Je ne suis donc point en contradiction avec moi-même, et quand j'y serais, je pourrais répondre : Je suis aujourd'hui placé sur un point plus élevé qu'il y a vingt ans, je vois de plus haut, et il me paraît que mon collègue n'est point à cette hauteur. »

Au reste, voici quelques-uns des arguments qu'il cherche à produire en faveur de cette ancienne ennemie : « Faudra-t-il, dira-t-on, ôter au pauvre, au malheureux, sa der-

nière obole? eh! faux moralistes! faut-il lui ôter toute espérance? Mais, faut-il encore vous l'apprendre? ce n'est pas le pauvre qui alimente les roues de la fortune; s'il met à la loterie, c'est modiquement, car c'est l'obole qu'il jetterait dans les cabarets pour s'y empoisonner de mauvais vin qui trouble sa raison et le porte à des excès; c'est l'obole qu'il donnerait à des diseurs de bonne aventure, à des charlatans empiriques, à des imposteurs religieux. C'est le riche seul qui aventure des mises un peu considérables...

« On n'a jamais voulu calculer ce que l'avarice puissamment excitée par un aiguillon politique pourrait rendre à l'intérêt général. Eh! quand l'avarice serait déçue, ne serait-ce pas une juste punition de sa longue insensibilité? Ceux qui nous affament, qui nous vexent, qui commettent une foule de petits crimes pour s'enrichir, s'il y a une clef pour ouvrir leurs coffres ténébreux, n'est-il pas sage d'en user? Eh! ne dirait-on pas d'ailleurs que les loteries ne rendent rien des sommes qu'elles reçoivent!...

« Par quelle bizarrerie, par quelle affectation de morale faites-vous un vain étalage d'érudition pour prouver la prétendue immoralité d'un établissement qui, en dernière analyse, n'est qu'un objet de luxe, ainsi que les diamants, les spectacles, les danses et les bals? Que vous importe de quelle manière l'homme dépense, puisqu'il dépense chaque jour pour des sons, des gestes et des gambades? »

Ce qu'il y avait de plus clair dans ce paradoxe péniblement entortillé, c'est qu'il fallait vivre, c'est que la loterie était rétablie, qu'il était besoin d'un contrôleur de la caisse, et que si le choix ne fût pas tombé sur lui, c'eût été sur quelque autre. A la rigueur c'était une raison, cela, et vraiment la seule bonne qu'il pût donner : on l'a appelé

Mercier *Dramaturge*, dit Fortia de Piles, il mourra Mercier *Loterie*. Cette prédiction n'inquiéta pas trop Mercier, qui savait mieux que personne que tout s'oublie en ce monde.

Après sa sortie du conseil des Cinq-Cents, il fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale. La leçon, le plus souvent, était toute autre chose qu'une leçon d'histoire; Mercier ne se faisait pas scrupule d'aborder tous les terrains, et de faire des excursions à perte de vue dans ce qui était infiniment moins de son domaine. Durant les trois années que dura ce cours, il scandalisa plus d'une fois et les sciences et les lettres de ses hérésies; car il traitait Newton comme il avait traité Racine, se vantant d'avoir renversé l'un et l'autre du socle où les avait placés la vénération surprise de leurs contemporains.

L'étrangeté de ses opinions, dont il n'était pas homme à rabattre, même pour un peu, avait dû l'isoler; il ne fréquentait guère que Delisle de Sales, Rétif de la Bretonne, et Cubières-Palmezeaux, ces deux derniers originaux cyniques, pétris de la même pâte, du même limon. Rétif surtout était son homme, comme il était, il est vrai, l'homme de Rétif. Rétif n'admira jamais qu'un écrivain, et cet écrivain fut Mercier. Quant à Mercier, on peut voir en quels termes il parle de l'audacieux auteur du *Paysan perversi* et du *Pornographe*. Leurs deux génies avaient de telles affinités, que chacun, en faisant l'éloge de l'autre, s'adressait du même coup une flatterie.

Mercier, qui avait tant crié contre les académiciens, se laissa incorporer dans l'Institut, lors de sa création. A la séance publique du 15 messidor (3 juillet 1799), quatre morceaux étaient inscrits pour être lus : un fragment de lui

sur Caton d'Utique; un Mémoire sur un drap fabriqué avec de la laine de Croissy, par Chanorier; un projet de nouvelle nomenclature hydrographique, par Fleurieu; enfin, une ode de Le Brun-Pindare, alors en possession des faveurs du public. De tout cela, l'auditoire ne devait entendre qu'un fragment du fragment de Mercier. Il avait commencé sa lecture d'une voix sourde, insaisissable. Dans l'impossibilité de le suivre, l'on se mit à causer pour faire quelque chose. L'académicien s'en aperçoit et le prend sur un ton déclamatoire et emphatique qui excite quelque hilarité. Il n'en continue pas moins. Par malheur, le manuscrit était mal écrit; il y avait des mots oubliés, d'autres illisibles qu'il fallait déchiffrer; si aucun des feuillets ne faisait défaut, au moins étaient-ils assemblés pêle-mêle dans un désordre à ne s'y point reconnaître. Mercier à tout instant se trouvait arrêté par un de ces obstacles; et, comme si ce n'eût pas été assez déjà que ces interruptions réitérées, toutes les dix lignes il faisait une pause et avait recours au goblet d'eau placé près de lui. Des applaudissements ironiques, des rires malins, vous le sentez, accueillaient et remplissaient ces intervalles. Cependant le temps marchait. Mercier était à la tribune depuis une demi-heure, et il avait promis de n'y demeurer que dix minutes au plus. Le président lui fait dire par deux fois à l'oreille d'abréger. Mercier n'en tient compte et poursuit de plus belle. C'est alors que les applaudissements dégénèrent en moquerie ouverte, les rires en risées. Le président croit devoir mettre fin à une scène qui devenait fâcheuse pour l'Institut. Il requiert du silence pour entendre l'ode de Le Brun; mais Mercier déclare qu'il ne quittera la tribune qu'après avoir achevé sa lecture. Les ricanements, les murmures, le bruit redoublent. L'on ne s'entendait plus, le scandale était à son

comble ; le président, en présence d'un pareil tumulte, prit le parti de lever la séance. Mais depuis lors, Mercier, qui jusque-là s'était montré très-assidu, ne reparut plus à l'Institut (1).

L'auteur de l'*An deux mille quatre cent quarante* était demeuré républicain de cœur. Il ne devait pas se montrer grandement favorable au régime impérial. Tant que Bonaparte n'avait été que l'héroïque capitaine qui conquiert l'Italie avec une armée sans armes, sans munitions, sans souliers, il avait battu des mains à cette jeune gloire, et l'avait même offert comme modèle du véritable républicain. Dans le *Nouveau Paris*, après avoir crayonné avec complaisance cette figure historique, il termine le portrait de la sorte : « Sérieux comme Caton, les Français vont apprendre de lui à être graves, à respecter leurs magistrats, leurs représentants, à mépriser les airs évaporés, les calembourgs qui ne conviennent que dans la bouche des farceurs et des remueurs de polichinelles.

« Que tous les républicains se modèlent sur Bonaparte, et puisqu'ils estiment en lui le sage et le guerrier, qu'ils imitent sa contenance et sa réserve, qu'ils prennent de sa gravité ce qu'elle a de simple et ce qu'elle comporte de dignité. Moins de paroles annoncera plus de réflexion, et le calme de la physionomie plus de grandeur et de raison. Le sacrilège équivoque qui déshonore plusieurs de nos sociétés et de nos théâtres, ne dénaturera plus le style de la grande nation ; elle saura parler comme elle a su vaincre, sans efforts violents et sans exagération ; elle sera l'exemple de la sagesse après l'avoir été de la victoire ; et un bon mot créé par un

(1) *Moniteur* du 18 messidor an VII (6 juillet 1779).

folliculaire, ne ridiculiserait plus chez nous la sainte expression des lois. »

Mercier, qui ne s'était pas aperçu que *Napoléon* perçât sous *Bonaparte*, comme le dit Victor Hugo, ne pardonna pas à l'empereur d'avoir escamoté la république à son profit, et pas davantage d'avoir mis en défaut sa perspicacité. Il n'était pas homme à veiller sur ses paroles, et tenait parfois des propos imprudents qui, un jour ou l'autre, pouvaient lui attirer quelques tracasseries. M. Laffitte, dans ses intéressants *Mémoires de Fleury*, a consigné une anecdote qu'il tenait de Laverpillière, et qui est bien dans le caractère de Mercier. Le ministre de la police, le duc de Rovigo, ayant eu vent des petits cancanes frondeurs de l'auteur du *Tableau de Paris*, le mande à son cabinet; l'écrivain s'y rend. L'entretien s'engage dans les meilleurs termes; mais l'on s'échauffe insensiblement, la parole devient véhémence d'une part, menaçante de l'autre. Enfin, les choses vont à ce point que Savary, hors de lui, lâche le mot de Bicêtre. Mercier bondit comme un chacal et s'écrie, les yeux flamboyants: « Mercier à Bicêtre! apprenez que je porte un nom européen et qu'on ne m'escamote pas *incognito*. » Ce fut la dernière parole de l'entrevue. Mercier n'alla point à Bicêtre.

Il avait assisté à tant de transformations politiques, que sa foi avait fini par vaciller devant les leçons répétées d'une expérience si chèrement acquise; il commençait à convenir que la liberté illimitée pouvait bien être pour une nation une faculté d'un exercice au moins périlleux: « Mon ami, disait-il à Delisle de Sales, je ressemble au Sicambre Clovis: aujourd'hui que mes rêves politiques se sont évanouis, je suis tenté de brûler ce que j'ai adoré, et d'adorer ce que j'ai brûlé. »

Mercier assista aux dernières convulsions de l'empire : « Je ne vis plus que par curiosité, disait-il quelque temps avant le retour des Bourbons. » La Restauration le trouva existant encore ; mais, un mois après ce grand événement, le 25 avril 1814, il expirait à Paris, à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant un bagage énorme plus nuisible, il est vrai, qu'utile à sa gloire. Il s'était surnommé le plus grand *livrier* de France. La prétention était fondée, et personne n'eût pu honnêtement lui disputer un pareil titre, si ce n'est peut-être l'auteur des *Nuits de Paris*, son ami Rétif de la Bretonne.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ses édifices, de ses temples, de ses monuments, de ses curiosités, etc. : assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques et particulières, des idées régnantes, de la situation actuelle des esprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de sa grandeur illimitée, de ses richesses monstrueuses, de son luxe scandaleux. Il pompe, il aspire l'argent et les hommes ; il absorbe et dévore les autres villes, *quærens quem devoret*.

J'ai fait des recherches dans toutes les classes de citoyens, et n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuse opulence, afin de mieux établir, par ces oppositions, la physionomie morale de cette gigantesque capitale.

Beaucoup de ses habitants sont comme étrangers dans leur propre ville. Ce livre leur apprendra peut-être quelque chose, ou du moins leur remettra, sous un point de vue plus net et plus précis, des scènes qu'à force de les voir ils n'apercevaient pour ainsi dire plus ; car les objets que nous

voyons tous les jours ne sont pas ceux que nous connaissons le mieux.

Si quelqu'un s'attendait à trouver dans cet ouvrage une description *topographique* des places et des rues, ou une histoire des faits antérieurs, il serait trompé dans son attente : je me suis attaché au moral et à ses nuances fugitives. Mais il existe chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, un Dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation et privilège du roi, où l'on n'a pas oublié l'histoire des châteaux, des collèges et du moindre cul-de-sac. S'il prenait un jour fantaisie au monarque de vendre sa capitale, ce gros Dictionnaire pourrait tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*, j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *tableau* autant qu'il m'a été possible ; je l'ai peint sous plusieurs faces ; et le voici tracé tel qu'il est sorti de ma plume, à mesure que mes yeux et mon entendement en ont rassemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu ou ce qu'il aura mal peint, et la comparaison donnera peut-être au lecteur une envie secrète de revoir l'objet et de le comparer.

Il restera encore beaucoup plus de choses à dire que je n'en ai dites, et beaucoup plus d'observations à faire que je n'en ai faites ; mais il n'y a qu'un fou et un méchant qui se permettent d'écrire tout ce qu'ils savent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurais les cent bouches, les cent langues et la voix de fer dont parlent Homère et Virgile, on jugera qu'il m'eût

été impossible d'exposer tous les contrastes de la grande ville, contrastes rendus plus saillants par le rapprochement. Quand on a dit *c'est un abrégé de l'univers* on n'a rien dit ; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'esprit et la sottise de ses habitants, leur mollesse et leur invincible caquet ; contempler enfin l'assemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des lois particulières, mais qui sont en perpétuelle contradiction avec les lois générales.

Supposez mille hommes faisant le même voyage : si chacun était observateur, chacun écrirait un livre différent sur ce sujet, et il resterait encore des choses vraies et intéressantes à dire pour celui qui viendrait après eux.

J'ai pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenais la plume, sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir ; mais l'époque aussi en est trop récente pour que ce que j'ai dit puisse être tout à fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardents pour que tout ce qui est encore barbare se métamorphose et s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumières, succède au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées basses et rétrécies que les siècles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout à coup, parce qu'elle est fondue, pour ainsi dire, avec ses scories.

Une ville commençante, et sortant des mains d'un gouvernement formé, est plus propre à être travaillée et perfectionnée que ces villes antiques où l'on connaît des lois im-

parfaites et embrouillées, des coutumes religieuses que l'on ridiculise et des usages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puissance, les richesses, proscriit les idées saines et nouvelles, les principes restaurateurs, et ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du mensonge : il est cimenté. On veut le reprendre sous œuvre ; c'est une tâche bien plus pénible que si on voulait le reconstruire à neuf. On adopte quelques modifications ; elles ne s'accordent pas avec l'ensemble qui persiste à être vicieux. Les plus beaux raisonnements se gravent dans les livres ; mais la moindre pratique du bien offre des difficultés insurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une profession abusive et chère, combattent l'intérêt général, qui n'a souvent qu'un seul homme pour défenseur. Heureuses donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli ! Elles seules peuvent aspirer à des lois unanimes, profondes et sages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, et que je n'ai presque rien donné à la réflexion du *philosophe*. Il eût été facile de faire de ce *tableau* un livre satirique ; je m'en suis sévèrement abstenu. Chaque chapitre appelait une désignation particulière ; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La satire qui personnifie est toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurecit, et ne ramène point au droit sentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, et l'amour même du bien public ne m'a point égaré au delà.

Je me suis plu à tracer ce *tableau* d'après des figures vi-

vantes. Assez d'autres ont peint avec complaisance les siècles passés ; je me suis occupé de la génération actuelle et de la physionomie de mon siècle, parce qu'il est bien plus intéressant pour moi que l'histoire incertaine des Phéniciens et des Égyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes semblables plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome et dans Athènes. Les personnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne sont plus pour moi qu'un objet de pure curiosité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois spécialement connaître, parce que je dois communiquer avec lui, et que toutes les nuances de son caractère me deviennent par là infiniment précieuses.

Si vers la fin de chaque siècle un écrivain judicieux avait fait un tableau général de ce qui existait autour de lui, qu'il eût dépeint, tels qu'il les avait vus, les mœurs et les usages, cette suite formerait aujourd'hui une galerie curieuse d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale et la législation auraient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a sous les yeux, il remonte à des siècles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des usages éteints, sur lesquels il n'aura jamais de résultat satisfaisant, sans compter l'immensité des discussions oiseuses et stériles où il se perd.

J'ose croire que dans cent ans on reviendra à mon *tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes observations, quelles qu'elles soient, doivent se lier aux observations du siècle qui va naître, et qui mettra à profit notre

folie et notre raison. La connaissance du peuple parmi lequel il vit sera donc toujours la plus essentielle à tout écrivain qui se proposera de dire quelques vérités utiles propres à corriger l'erreur du moment, et je puis dire que c'est la seule gloire à laquelle j'ai aspiré.

Si, en cherchant de tous côtés matière à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la misère hideuse que l'aisance honnête, et le chagrin et l'inquiétude plutôt que la joie et la gaieté jadis attribuées au peuple parisien, que l'on ne m'impute point cette couleur triste et dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidèle. Il enflammera peut-être d'un nouveau zèle le génie des administrateurs modernes, et déterminera la généreuse compassion de quelques âmes actives et sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion, et si elle m'abandonnait je n'écrirais plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invisible qu'on peut comparer au germe physique des plantes qui, longtemps foulées aux pieds, croissent avec le temps, se développent et s'élèvent.

Je sais que le bien sort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse et corrompue doit s'estimer heureuse lorsque, au défaut de vertus, on compte du moins dans son sein peu de grands crimes ; que dans ce choc de passions intestines et concentrées un repos apparent est déjà beaucoup. Je le répète, je n'ai voulu que *peindre*, et non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes observations particulières, c'est que l'homme est un animal susceptible des modifications

les plus variées et les plus étonnantes; c'est que la vie parisienne est peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des sauvages de l'Afrique et de l'Amérique; c'est que les chasses de deux cents lieues et les ariettes de l'opéra-comique sont des pratiques également simples et naturelles; c'est qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de son intelligence et de son caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt : de là cette infinité de formes qui métamorphosent réellement l'individu d'après le lieu, les circonstances les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans les palais de nos Crassus, que des raies rouges et bleues que les sauvages impriment sur leurs membres par incision.

Mais si ce sont les comparaisons, comme je n'en doute point, qui le plus souvent tuent le bonheur, j'avouerai en même temps qu'il est presque impossible d'être heureux à Paris, parce que les jouissances hautaines des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de soupirer en voyant ces prodigalités ruineuses, qui n'arrivent jamais jusqu'à lui. Il est bien au-dessous du paysan, du côté du bonheur; c'est l'homme de la terre, j'oserai le dire, le moins pourvu pour son besoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; et s'il y cède, il fera des enfants *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance et non-propriété*? Ses facultés seront abâtardies, et ses jours seront précaires. Les spectacles, les arts, les doux loisirs, la vue du ciel et de la campagne, rien de tout cela n'existe pour lui : là enfin, il n'y a plus de rapport ni

de compensation entre les différents états de la vie ; là, la tête tourne dans l'ivresse du plaisir ou dans le tourment du désespoir.

Êtes-vous dans l'état médiocre ? vous seriez fortuné partout ailleurs : à Paris vous serez pauvre encore. On a dans la capitale, des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle sur ce grand et mobile théâtre vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité ! les désirs deviennent plus vifs ; les superfluités sont des besoins ; et ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inspire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté et l'humiliation plus affreuse qui la suit ; l'homme que blesse à juste titre le coup d'œil méprisant de la richesse insolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale !

TABLEAU DE PARIS.

I.

Coup d'œil général.

Un homme, à Paris, qui sait réfléchir n'a pas besoin de sortir de l'enceinte de ses murs pour connaître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connaissance entière du genre humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immense capitale. On y trouve des Asiatiques couchés toute la journée sur des piles de carreaux, et des Lapons qui végètent dans des cases étroites ; des Japonais qui se font ouvrir le ventre à la moindre dispute ; des Esquimaux qui ignorent le temps où ils vivent ; des nègres qui ne sont pas noirs, et des quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages et le caractère des peuples les plus éloignés : le chimiste adorateur du feu ; le curieux idolâtre, acheteur de statues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot et l'Indien oisifs sont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan, qui donne des remèdes aux pauvres ; et sur le même palier, un usurier anthropophage. Enfin, les brachmanes, les faquirs, dans leur exercice pénible et journalier, n'y sont pas rares ; ainsi que les Groënländais, qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique et

voluptueuse Babylone se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il fallait respirer l'air de Paris pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de substances se fondent dans un si petit espace ! Paris peut être considéré comme un large creuset, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le sucre, le café, les productions les plus lointaines viennent se mélanger ; et les estomacs sont les fourneaux qui décomposent ces ingrédients. La partie la plus subtile doit s'exhaler et s'incorporer à l'air qu'on respire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs et d'exhalaisons ! comme le sol doit être profondément imbibé de tous les sels que la nature avait distribués dans les quatre parties du monde ! et comment de tous ces sucS rassemblés et concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maisons, qui remplissent des rues entières (comme la rue des Lombards), ne résulterait-il pas dans l'atmosphère, des parties atténuées qui pinceraient la fibre là plutôt qu'ailleurs ? et de là naissent, peut-être, ce sentiment vif et léger qui distingue le Parisien, cette étourderie, cette fleur d'esprit qui lui est particulière. Ou si ce ne sont pas ces particules animées qui donnent à son cerveau ces vibrations qui enfantent la pensée, les yeux perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverses, peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure et de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les sens sont interrogés à chaque instant ; on brise, on lime, on polit, on façonne ; les métaux sont tourmentés et prennent toutes sortes de formes. Le marteau infatigable, le creuset toujours embrasé, la lime mordante toujours en action, aplatissent, fondent, déchirent les matières, les combinent, les mêlent. L'esprit peut-il demeurer immobile et froid, tandis que, passant devant chaque boutique,

il est stimulé, éveillé de sa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature ? Partout la science vous appelle et vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les ateliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers ; le charbon, le soufre, le salpêtre font changer aux objets et de noms et de formes ; et toutes ces diverses élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raisonner les têtes les plus stupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie ? les professeurs dans toutes les sciences sont montés dans les chaires et vous attendent : depuis celui qui dissèque le corps humain à l'académie de chirurgie, jusqu'à celui qui analyse au collège royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théâtres offrent toutes les scènes de la vie humaine. Êtes-vous disposé à saisir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'Opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles musicales. Êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, et la diversité des physionomies, et les modèles les plus rares, toujours subsistants, invitent vos pinceaux. Êtes-vous frivoliste ? admirez la main légère de cette marchande de modes, qui décore sérieusement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, et jusque dans l'Amérique septentrionale. Aimez-vous à spéculer sur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamants, tandis que l'épicier son voisin vend pour cent écus par jour, en différents détails qui ne passent pas souvent trois à quatre sous ; ils sont tous deux marchands, et leur degré d'utilité est bien différent.

Non, il est impossible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement ; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, et qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des lois pour deux cœurs amoureux qui ne prévoient rien ; la subsistance des enfants assurée avant qu'ils

soient nés ; et la joie folâtre de l'assemblée au milieu des objets les plus sérieux : tout a droit d'intéresser l'observateur attentif.

Un carrosse vous arrête, sous peine d'être moulu sur le pavé : voici qu'un pauvre, couvert de haillous, tend la main à un équipage doré où est enfoncé un homme épais qui, retranché derrière ses glaces, paraît aveugle et sourd ; une apoplexie le menace, et dans dix jours il sera porté en terre, laissant deux ou trois millions à d'avidés héritiers qui riront de son trépas, tandis qu'il refusait de légers secours à l'infortuné qui l'implorait d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquents qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, et quelle galerie d'images, pleine de contrastes frappants, pour qui sait voir et entendre !

La prodigieuse consommation de huit cent mille hommes entassés et vivant sur le même point, parmi lesquels il y a deux cent mille gourmands ou gaspilleurs, conduit au premier raisonnement politique. Le duc ne paye pas le pain plus cher que le portefaix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui règne dans une si grande confusion de choses ? Il laisse apercevoir ce que peuvent de sages lois, combien elles ont été lentes à se former, quelle machine compliquée et simple est cette police vigilante ; et l'on découvre du même coup d'œil les moyens de la perfectionner sans gêner cette liberté honnête et précieuse, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeunant dans une bonne maison, l'on se promène bien loin en imagination. La Chine et le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Asie ; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou le sucre que de malheureux nègres, transplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on est assis sur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puissances se sont fait une guerre longue et cruelle ; et si l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main l'on saisit

sur une feuille volante l'histoire récente et fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave et d'une bataille , d'un vizir étranglé, et d'un nouvel académicien ; enfin jusqu'au singe et au perroquet de la maison, tout vous rappelle les miracles de la navigation et l'ardente industrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre , on considère l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain, et l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers, et l'homme qui, ayant des habits et des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger et l'apothicaire, l'accoucheur et celui qui enterre, le forgeron et le joaillier , qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur et le marchand de vin.

II.

Le bourgeois.

Par la même raison que l'on ne donne à la Haye que le nom de *bourg*, parce que cette ville n'est point murée, on pourrait appeler ainsi Paris, qui n'a point de murailles.

C'est le pays de tout le monde : le Parisien natif n'y a pas plus de privilèges que le Chinois qui viendrait s'y établir : si je disais *mon droit de citoyen*, je ferais rire jusqu'aux officiers municipaux.

Le Parisien s'échauffe d'abord avec une espèce de frénésie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amusement.

Il est tombé, depuis près de cent ans, dans une espèce d'insouciance sur ses intérêts politiques ; poison moral qui gâte les cœurs, énerve les entendements, atténue et fait trouver trop fort tout ce qui est énergique : on y a peur de tout ce qui est sublime en tout genre.

On se borne au persiflage superficiel des ridicules, et l'on a rendu odieuse la censure utile des vices.

Le régent, ayant bouleversé toutes les fortunes il y a soixante ans, a produit le même bouleversement dans les mœurs : c'est à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domestiques.

Le bourgeois est marchand, mais il n'est pas négociant : livré à une conduite mercantile, les spéculations grandes et généreuses lui échappent ; il fait des affaires de tout. Il est vrai que la douane obstrue et fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on est sur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les lois : aucune commodité pour les gens de pied, point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'État ; les riches et les grands, qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence cruelle pour ces sortes d'accidents fait voir que l'on croit que tout doit servir le faste des grands. Louis XV disait : *Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets.* Il regardait cette défense comme au-dessous de sa grandeur.

Que l'on dise à un tranquille habitant des Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens poussent leurs chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en sont quittes pour payer une légère somme, et qu'ils peuvent recommencer le lendemain : il taxera le Parisien de mensonge, et n'osera faire entrer dans sa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple est mou, pâle, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup d'œil que ce ne sont pas là des républicains : à ceux-ci appartient un autre caractère qu'au sujet d'un monarque. Que celui-ci soit poli, sybarite, sans mœurs fortes : il n'a d'autre consolation que les jouissances trompeuses du luxe. Ce n'est que le républicain qui déploie cette rudesse, ce geste tranchant, cet œil animé, qui conservent l'énergie des âmes et soutiennent le patriotisme.

Si le citoyen ne marche point sur le pavé, la tête haute, prêt

au pugilat, il perdra sa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuses-des États tiennent à une certaine rudesse ! Elle peut offenser un œil efféminé, mais elle n'en est pas moins la sauvegarde des empires qui veulent rendre leurs forces respectables.

Le nerf, et, s'il faut le dire, l'insolence du peuple, sera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste et clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, et conséquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, se battre à coups de poing et s'enivrer à la taverne, que de le voir, comme à Paris, soucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'osant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, et incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licencié sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage ; et la misère et l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton règne à la Chine ; c'est la populace la plus timide, la plus lâche et la plus voleuse de l'univers. A Paris, elle se disperse devant le bout d'un fusil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle se met à genoux devant son chef : c'est un roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglais mangent la viande toute crue, qu'on ne voit que des gens qui se noient dans la Tamise, et qu'un étranger ne saurait traverser la ville sans être assommé à coups de poing.

Tous les chapiers de la terrasse des Tuileries ou de l'allée du Luxembourg sont des antianglicans qui ne parlent que de faire une descente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, et qui, quoique jugés souverainement ridicules, n'ont guère sur les Anglais des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons, à Paris, ni parler ni écrire, et nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous. Il ne nous est jamais arrivé, au

milieu de ces applaudissements donnés à la guerre civile, de faire un retour sur nous-mêmes; mais le besoin de parler entraîne le Parisien, et les premières classes comme les dernières sont soumises à des préjugés déplorables et honteux.

Le Parisien a changé à bien des égards. Il était, avant le règne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il est aujourd'hui; les descriptions des écrivains, fidèles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui: il a de l'esprit et des lumières; il n'a plus ni force, ni caractère, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, et l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommait immédiatement après un monarque législateur, après un homme d'esprit universel, et qui disait: *Je ne connais que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire et moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; et tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabriolets, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

III.

Le pont Neuf.

Le pont Neuf est dans la ville ce que le cœur est dans le corps humain: le centre du mouvement et de la circulation. Le flux et le reflux des habitants et des étrangers frappent tellement ce passage, que, pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards se plantent là; et quand, au bout de quelques jours, ils ne voient pas leur homme, ils affirment positivement

qu'il est hors de Paris. Le coup d'œil est plus beau de dessus le pont Royal ; mais il est plus étonnant de dessus le pont Neuf. Là, les Parisiens et les étrangers admirent la statue équestre de Henri IV, et tous s'accordent à le prendre pour le modèle de la bonté et de la popularité.

Un pauvre poursuivait un homme le long des trottoirs ; c'était un jour de fête. *Au nom de saint Pierre, disait le mendiant, au nom de saint Joseph, au nom de la sainte Vierge Marie, au nom de son divin Fils, au nom de Dieu.* Arrivé devant la statue de Henri IV : *Au nom de Henri IV,* dit-il. Le poursuivi s'arrête : *Au nom de Henri IV ? Tiens !* Et il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre en portait deux, l'une devant, l'autre derrière : c'était le médaillon de Henri IV et de Louis XIV. *Combien le premier ? — Six francs,* dit le vendeur. — *Et l'autre, le vendez-vous de même ? — Je ne les sépare point, monsieur : sans le premier, je ne vendrais jamais le second.*

On croit dans les provinces qu'on ne saurait traverser le pont Neuf, la nuit, sans courir risque d'être jeté à la rivière. On parle des attentats de Cartouche, comme si ce voleur subsistait encore. C'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, se plaisait à voler des manteaux sur le pont Neuf, et la mémoire s'en est conservée.

Au bas du pont Neuf sont les recruteurs, racleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au roi. Autrefois, ils avaient des fours où ils battaient, violentaient les jeunes gens qu'ils avaient surpris de force ou par adresse, afin de leur arracher un engagement. On a supprimé enfin cet abus monstrueux ; mais on leur permet d'user de ruse et de supercherie pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont des *filles de corps de garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens

qui ont quelque penchant au libertinage ; ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promènent, les veilles du mardi gras et de la Saint-Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui sont à considérer la Samaritaine et son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, et troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, et l'on crie : *Qui en veut ? qui en veut ?* C'est de cette manière qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui feront la gloire de l'État et du monarque. Ces héros coûtent, au bas du pont Neuf, trente livres pièce ; quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs pères et mères en s'engageant ; les parents les dégagent quelquefois, et rachètent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix : cet argent tourne au profit du colonel et des officiers recruteurs.

Ces recruteurs se promènent la-tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend, les yeux baissés, la rougeur sur le front, et avec une espèce de crainte et de pudeur ; ce qui commande l'attention, la première fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte et qui sert d'enseigne. Là, ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de ces recruteurs avait mis sur son enseigne ce vers de Voltaire, sans en sentir la force ni la conséquence :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant six semaines ; puis le

vers a disparu sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenait ses séances sur le pont Neuf. Voici son portrait fidèlement tracé, pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« Il était reconnaissable de loin par sa taille gigantesque et
 « l'ampleur de ses habits. Monté sur un char d'acier, sa tête
 « élevée et coiffée d'un panache éclatant, figurait avec la tête
 « royale de Henri IV; sa voix mâle se faisait entendre aux deux
 « extrémités du pont, aux deux bords de la Seine. La confiance
 « publique l'environnait, et la rage de dents semblait venir ex-
 « pirer à ses pieds. La foule empressée de ses admirateurs,
 « comme un torrent qui toujours s'écoule et reste toujours
 « égal, ne pouvait se lasser de le contempler; des mains sans
 « cesse élevées imploraient ses remèdes, et l'on voyait fuir le
 « long des trottoirs les médecins consternés et jaloux de ses
 « succès. Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge de
 « ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Fa-
 « culté. »

Un Anglais, dit-on, fit la gageure il y a cinq ans, qu'il se promènerait le long du pont Neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres, à vingt-quatre sous pièce, et qu'il n'épuiserait pas de cette manière un sac de douze cents francs qu'il tiendrait sous son bras. Il se promena criant à haute voix : *Qui veut des écus de six francs tout neufs, à vingt-quatre sous? Je les donne à ce prix.* Plusieurs passants touchèrent, palpèrent les écus, et, continuant leur chemin, levèrent les épaules en disant : *Ils sont faux, ils sont faux.* Les autres, souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnaient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina longtemps, et dit aux spectateurs : *Allons, je risque trois pièces de vingt-quatre sous par curiosité.* L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures; il gagna amplement la gageure contre

celui qui avait moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du pont Neuf s'usent visiblement vers le milieu, et en peu d'années, sous les pieds des innombrables passants. Elles deviennent glissantes, et l'on est obligé de les renouveler.

Des marchands d'oranges et de citrons ont, au milieu du pont, des boutiques qui forment un coup d'œil agréable : car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.

IV.

Le guet.

La sûreté de Paris, pendant la nuit, est l'ouvrage du guet et de deux ou trois cents mouchards qui battent le pavé, qui reconnaissent et qui suivent les gens suspects ; c'est pendant la nuit que se font tous les enlèvements de police.

Les falots, répandus çà et là, ne laissent pas que d'intimider les brigands ; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidents près ; accidents inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés qui n'ont plus rien à perdre.

On rossait autrefois le guet, et c'était même un amusement que se procuraient les jeunes gens de famille et les mousquetaires ; on cassait les lanternes, on frappait aux portes, on faisait tapage dans les mauvais lieux, on enlevait le souper qui sortait du four, et l'on claquait la servante ; on déchirait ensuite la robe du commissaire. On a réprimé ces excès avec tant de sévérité, qu'il n'est plus question de pareils jeux : la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable, et rien n'excuserait aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'est pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magistrat a dit

qu'il voulait que le *pavé de Paris* fût respecté comme le *sacrétaire* et le *tabernacle* : il a raison, et il a bien dit.

La civilisation est presque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'insolence et de l'ivresse, parce que la main forte n'est pas éloignée. On l'appelle à son secours, et on obtient ordinairement prompte justice.

Pierre le Cruel, qui passe pour avoir aimé la justice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un historien espagnol. Il se plaisait à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faisait tapage, un garde de nuit, croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureusement ; le roi le tua. La justice, le lendemain, fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme, qui avait reconnu le roi, l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi, pour satisfaire la justice, fit couper la tête à son effigie. On voit encore cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris, pendant un assez long espace de temps ; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace et de ressources, n'aurait pas de nos jours un tel avantage.

Une correspondance non interrompue entre le magistrat et ses préposés opère la connaissance suivie de tout ce qui se passe ; et l'on prévient des désordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations et vérifications aboutissent à un centre où se réunit tout ce qui intéresse la sûreté publique.

Indépendamment de ces soins, les lanternes et réverbères, les différents corps de garde distribués, et, comme je l'ai déjà dit, les falots errant de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidents.

On ne saurait trop multiplier les précautions, surtout à l'entrée des hivers. La machine est bien montée depuis cinquante ans ; mais cette machine, comme toute autre, a ses moments de langueur. Si elle venait à s'arrêter, Paris serait en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes ; on peut s'enrôler et vieillir dans ce corps sans craindre les blessures ; on peut y pousser sa carrière aussi loin qu'un moine qui boit, mange et digère ; on en est quitte pour dormir le jour, au lieu de reposer la nuit.

Quelquefois les soldats du guet maltraitent sans sujet ceux qu'ils arrêtent, et leur mettent les menottes d'une manière cruelle ; on doit réprimer secrètement de pareils abus, et empêcher que les gardiens de la sûreté publique n'attendent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être respecté, jusqu'à ce que les lois aient prononcé ; car il peut être innocent avec toutes les apparences d'un homme coupable.

V.

Lieutenant de police.

Un lieutenant de police est devenu un ministre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom ; il a une influence secrète et prodigieuse ; il sait tant de choses, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à son gré : il frappe ou il sauve, il répand les ténèbres ou la lumière ; son autorité est aussi délicate qu'étendue.

On connaît ses fonctions ; mais on ne sait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui, dans l'effervescence des passions, font des vols, des escroqueries ou des bassesses ; il les enlève à la flétrissure publique : la honte en rejallirait sur une famille entière et innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des pères malheureux l'opprobre dont ils allaient être couverts : car nos préjugés, sous ce point de vue, sont bien injustes et bien cruels.

Le libertin est enfermé ou exilé, et ne passe point par la

main du bourreau : ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteraient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées et qu'ils sont corrigés, la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

On fera seulement la remarque qu'il n'y a guère de pendus que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple, sans famille, sans appui, sans protection, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enlève tous les mois, sans beaucoup de façons, et sur le simple ordre d'un commissaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital pour les corriger. Celles qui ont quelque argent se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le juge de police, seul juge en cette matière ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; et il ne fait que répéter gravement : *A l'hôpital, à l'hôpital.*

Cette partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet, le secrétaire du lieutenant de police détermine seul l'emprisonnement, et sa durée plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet, et il est bien étonnant qu'un seul homme dispose ainsi de la liberté d'un si grand nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils sont tombés ne justifie pas cette violence ; il serait facile de suivre une partie de la procédure usitée dans les cas criminels, puisqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, et que la timidité empêchait de répondre, se sont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuses.

Le lieutenant de police exerce de même un empire despotique sur les mouchards qui sont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'est une portion si vile et si lâche, que l'autorité à laquelle ils se sont vendus a nécessairement un droit absolu sur leurs personnes.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont arrêtés au nom de la police : ils ont pu commettre des fautes légères ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'espions et de satellites, que l'on croit sur leur parole. L'œil du magistrat peut être incessamment déçu, et l'on devrait remettre à un examen plus sérieux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertissent encore, et qui en sortent plus méchants qu'ils n'y étaient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils se précipitent ensuite dans les plus grands désordres.

Je le répète, cette partie de notre législation est dans un chaos affreux : elle ressemble presque à celle qui détermine l'enlèvement des pauvres ; mais on ne songe-seulement pas à remédier à ces lois abusives, qui se sont formées sous l'œil des tribunaux légitimes sans qu'on puisse en connaître la validité, la sanction, ni l'origine.

Il y a des moments où la police se relâche incroyablement, et c'est après quelques accidents célèbres qu'elle reprend sa vigueur.

On cache et l'on étouffe tous les délits scandaleux, et tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi et attester l'invigilance des préposés à la sûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les suicides, après la descente et le procès-verbal d'un commissaire ; et l'on fait sagement : si on publiait la liste, elle serait effrayante.

Les accidents qui arrivent sur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chute des tuiles, ou dans les bâtiments, sont de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenait registre fidèle de toutes ces calamités particulières, l'épouvante ferait regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu, c'est à la Morgue, que l'on aperçoit les nombreuses et déplorables victimes des travaux publics, et d'une trop nombreuse population.

Au reste, c'est un terrible et difficile emploi, que de conte-

nir tant d'hommes livrés à la disette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux pâles et défaits, qui ressemblent à des spectres, tandis que l'or, l'argent, les diamants remplissent l'intérieur de ces mêmes demeures, et qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main pour apaiser le besoin qui les tue.

L'extravagance et la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte et l'injustice du vol.

Une audience du lieutenant de police est fort divertissante : on lui fait toutes sortes de plaintes et de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phrase banale ; il prend des placets dans trois antichambres : les mains du secrétaire ou du commis peuvent à peine les contenir. La populace occupe la dernière salle, et l'appelle en tremblant *Monseigneur* ; ce dernier rang est promptement expédié.

Si ce magistrat voulait communiquer au philosophe tout ce qu'il sait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, et lui faire part de certaines choses secrètes dont lui seul est à peu près bien instruit, il n'y aurait rien de si curieux et de si instructif sous la plume du philosophe : le philosophe étonnerait tous ses confrères. Mais ce magistrat est comme le grand pénitencier : il entend tout, ne rapporte rien, et n'est pas étonné de certains délits au même degré que le serait un autre homme. A force de voir les ruses de la friponnerie, les crimes du vice, les trahisons secrètes, et toute la fange impure des actions humaines, ce magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité et à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance, et au fond il doit posséder ce caractère-là ; car il ne doit rien croire d'impossible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes et des événements, et sa charge lui commande un doute sévère.

VI.

Abbés.

Paris est rempli d'abbés, clercs tonsurés, qui ne servent ni l'Église ni l'État, qui vivent dans l'oisiveté la plus suivie, et qui ne font que des inutilités et des fadaises.

Robinson Crusoé dit qu'on gâte souvent un excellent corps de crocheteur, en masquant d'un habit ecclésiastique ses membres souples et nerveux. Mais c'est un sauvage qui parle.

Dans plusieurs maisons, on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, et qui n'est qu'un honnête valet qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame, assiste à la toilette, surveille la maison, et dirige au dehors les affaires de *monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, caressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

Ils y parviennent, et en attendant ils jouissent d'une bonne table et des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

La femme de chambre leur dit tout ce qui se passe; ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse et des valets.

Ensuite viennent les précepteurs, qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelque importance, on ne les distingue guère des domestiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle est finie, on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'estime qu'on leur accorde est cause qu'ils négligent leurs élèves; mais comment s'est-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile et la plus incertaine? D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme supérieur qui puisse réellement donner des senti-

ments à un autre être, et réformer son ingrate ou perverse nature.

On voit, sous les noms d'abbés, beaucoup de petits hussards, sans rabat ni calotte, avec un petit habit à la prussienne, des boutons d'or, et chapeau sous le bras, étaler une frisure impertinente et des airs efféminés. Piliers de spectacles et de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiseurs d'extraits satiriques, on se demande comment ils appartiennent à l'Église ; car on ne devrait appeler ecclésiastiques que ceux qui servent les autels. Ils n'en usurpent pas moins ce nom, parce que de temps en temps ils en portent l'habit.

Au grand scandale de la religion, tout cela se souffre ; et pourquoi ? Je n'en sais rien. Prend l'habit qui veut, et même sans tonsure.

On ne leur permettait pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs ; la courtisane qui les dénonçait au commissaire avait cinquante francs, qui lui étaient payés par *****. Cette odieuse inquisition, qui réunissait le double vice de la perfidie et du scandale, a cessé.

VII.

Évêques.

Les évêques violent facilement et sans remords la loi de la résidence, en quittant le poste qui leur est assigné par les saints canons. L'ennui les chasse de leurs diocèses, qu'ils regardent comme un exil. Ils viennent presque tous à Paris, pour y jouir de leurs richesses, et, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le séjour où la bienséance les force à la gêne de la représentation.

On leur en fait un crime : mais à quoi servirait l'opulence, si elle n'ouvrait à chacun la carrière de ses goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres, et vous les verrez sédentaires. On dira :

Comment le pasteur quitte-t-il son troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun sens : rien n'est d'un poids si leste que la charge pastorale. Les maîtres de la morale n'enseignent point la morale ; ils bravent les anathèmes des anciens conciles, et consomment, dans l'oisiveté et les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le soulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expressions, encore un coup, sont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pousse à la cour et dans les bureaux des ministres ; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues et de leurs complaisances, et ils tentent de porter sourdement la main à l'administration.

Ils travaillent incessamment derrière la tapisserie, et restent sans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zèle des prophètes.

Ainsi le sacerdoce a des occupations purement terrestres, et songe peu à entretenir la pure morale, et à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apostolique.

Dès le seizième siècle, on adressait de pareils reproches, et de plus vifs encore, aux Pères du concile de Trente. « Les « églises se plaignent qu'elles sont destituées de la présence de « leurs époux, dont plusieurs se comportent mal à leur égard, « et plutôt comme des voleurs qui ne les voient qu'en passant « pour prendre leurs biens et s'en aller, que comme des pères « et pasteurs qui doivent demeurer avec elles pour les nourrir, « les conduire et les consoler. »

Mais on a remarqué que les évêques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidence (ce qui forme le petit nombre) avaient une piété minutieuse, inquiète, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatisme ; qu'ils vexaient les habitants de leur diocèse par un zèle aveugle et inconsidéré, tandis que les autres non-résidants avaient des lumières, de la tolérance, aimaient la paix, et ne persécutaient personne : de sorte que tout le mal peut-être qui résulte de leur éloignement, c'est que l'ar-

gent qui leur vient des provinces ne se consomme pas dans le sein des provinces mêmes.

Ils publient de temps en temps des mandements, ouvrages de leurs secrétaires. Le style et les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron est celui-ci : *Avez-vous lu mon mandement?* lui dit un évêque. — *Oui, monseigneur; et vous (1) ?*

VIII.

Auteurs.

A Paris sont ces écrivains qui moissonnent et qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leur écritoire toutes leurs terres et toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau (2), et presque tous les hommes illustres qu'a produits la France. Le plus grand des anciens poètes a été le plus pauvre.

Profanes, à genoux ! ce pauvre, c'est Homère.

On met encensoirs et cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laisse dans l'indigence ; mais cette indigence est honorable, et ceux qui se conservent sans tache, au milieu de cet abandon général, sont les plus vertueux des hommes.

(1) Dans l'*Épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie*, cette répartie a été rimée en quatre vers par le Brun :

Un jour, certain prélat d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous :
« Avez-vous lu, Piron ? — Oui, monseigneur ; et vous ? »

Ce prélat était Christophe de Beaumont, auquel Jean-Jacques Rousseau adressa sa fameuse lettre à propos de l'*Émile*, anathématisé par un mandement de cet archevêque de Paris. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Il y a un troisième Rousseau fort riche ; il n'a fait ni *Émile*, ni l'*Ode à la Fortune* : il fait exploiter un journal à son profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il se nomme Pierre Rousseau. (*Note de Mercier.*)

Les pensions que le gouvernement accorde aux gens de lettres ne se donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples, les plus intrigants, les plus importuns, enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu, et une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité et obtenu des pensions n'en peuvent pas dire autant devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brébeuf a dit :

Si les cieus m'étaient favorables ,
 Et le destin moins rigoureux ,
 Je voudrais faire des heureux
 Où je verrais des misérables.
 Ce seraient mes plus doux plaisirs
 De prévenir jusqu'aux désirs
 De ceux où brille un haut mérite ;
 J'en ferais ma félicité ;
 Et souvent mon esprit s'irrite
 De les voir dans l'adversité.

Ah ! si les gens de lettres riches venaient au secours des gens de lettres pauvres!..... le beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres; et, une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confrères, leurs bienfaiteurs.

Les gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, et ils ont tort : la composition du soir a beaucoup plus de feu; mais les spectacles et les dissipations journalières tuent le génie, et l'empêchent de suivre de grands travaux.

Un défaut assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste

et simple, qui, n'ayant pas la langue agile et souple, a tardé quelquefois à donner son aperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgents, et de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'est enfin de ne pas savoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris est un être très-rare.

C'est par les gens de lettres que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la cour : le premier, cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un faible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilièrent le peuple en tous sens ; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, et pour élever à leur place les travaux utiles et recommandables de l'homme célèbre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive et défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les gens de lettres et les grands ; mais ceux-ci, à coup sûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains ont combattu de toutes leurs forces les excessifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre responsables des mœurs des grands, qui ne se lisent point, ou qui sont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter sur eux tous les désastres qu'ils avaient, pour ainsi dire, prévus et annoncés, et auxquels ils s'étaient opposés. Leurs adversaires ne se sont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naissance dans les cours et non dans les livres. Le crime des gens de lettres est d'avoir répandu la lumière sur cette foule de délits qui voulaient s'envelopper de ténèbres. Les puissants n'ont pas vu, sans frémir, tous ces secrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont détesté le flambeau, et celui qui le portait.

On connaît le mot de Duclos : *Les brigands n'aiment point les réverbères*. La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entre eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels. Ils flétrissent tous les suppôts

du pouvoir arbitraire, les reconnaissent sous leurs enveloppes, les dénoncent et les punissent. Ils devinent l'administrateur inepte et le ridiculisent. Ils intimident, par une censure vigilante et exacte, jusqu'aux oppresseurs subalternes qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-souvent un cri unanime, qui devient l'expression de la raison universelle. Que sera l'autorité contre cette voix puissante qui; au défaut de l'impression, parle et subjugue par la force de l'évidence? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juste et modérée, sans quoi toutes ses fautes seront gravées d'un burin fidèle. Elle fait tout pour diviser ce corps qui, sans un point de ralliement, a cependant un même esprit. Elle soudoie des mercenaires pour souffler le feu de la discorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre irascible; mais, au milieu de ces débats, leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté et des lois. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire d'une guerre patriotique, et tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étaient tous d'accord et amis.

C'est par eux enfin que chaque caractère est connu aujourd'hui et mis à sa place. L'arrêt qu'ils rendent en première instance est ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir; on briserait toutes les presses, qu'il n'aurait besoin que de son silence pour décider encore l'opinion publique.

IX.

Des demi-auteurs, quarts d'auteurs; enfin, métis, quarterons, etc.

Tels sont ceux qui versent dans les *Mercur*es et dans les journaux ou de petits vers innocents, ou des morceaux de prose

niais, ou des critiques sans lumière et sans sel, et qui s'arrogent ensuite, dans les sociétés, le titre d'*hommes de lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, et l'autre deux opéras-comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas auteurs, et ils ont la rage de faire imprimer, tous les mois, leurs petites rapsodies ; tantôt ils vous disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser : mais le public ne s'amuse pas de leurs *amusements*.

Leur amour-propre est encore plus plaisant que celui des auteurs de profession, parce qu'ils sont tout prétention, des pieds à la tête, à raison de leur profonde nullité.

L'un se fait *comte* au bas d'un madrigal, celui-ci *marquis* dans un almanach ; tous déclament fort haut contre la *médiocrité orgueilleuse*, et tous sont *orgueilleux et médiocres*. Plusieurs font parade de leur naissance, non moins équivoque que leurs talents ; ils allongent tant qu'ils peuvent les syllabes de leur nom, et prennent un journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils soutiennent encore, qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent* ; ce qu'ils prouvent si bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit assez qu'ils n'en auraient jamais pu faire leur métier. Mais, s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi se faire imprimer ? *Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir*, disait Rousseau le poète.

On pourrait les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche sans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel, et ils ne parlent que de la fabrique du miel. C'est bien pis encore quand ils se donnent les tons de protecteurs, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinents ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentis satiriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume serait à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous sommes inondés, dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance et de l'envie ; ils sentent par instinct que le métier de *jugeur* est le

plus aisé de tous, et ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance et de leur jalousie.

Au nom du *goût* ils mordent ou déchirent; tous frappent et sont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde fêrule, qu'ils s'arrachent tour à tour, et dont ils se donnent des coups violents. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, et ne se la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décomposé un hémistiche et souligné quatre à cinq mots, ils se croient les restaurateurs de la poésie et de l'éloquence; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au *journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme et de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satiriques, et ils perdront, avec l'image de l'honnête, le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant dont il s'amuse, et qu'il voudrait malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes et silencieux; mais le public sait bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* et les écrivains qu'entre des recors et des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'insatiable voracité de ce public pour tout ce qui respire la critique, la satire et la dérision. Il n'y a des auteurs méchants que parce qu'il aime cette guerre intestine et qu'il s'ennuie de la paix.

X.

Femmes auteurs.

Les femmes en tout temps ont été jalouses parmi nous de faire l'agrément des sociétés. Eh ! pourquoi serait-il défendu à l'esprit de passer par une belle bouche ? De là à la culture des lettres, il n'y avait qu'un pas. Les conversations roulant sur les

livres et les ouvrages de théâtre, les femmes qui n'ont point à remplir les états pénibles de la vie civile, au sein de leur doux loisir, ont dit : *Faisons des livres.*

Si l'on ne défend point aux femmes la musique, la peinture, le dessin, pourquoi leur interdirait-on la littérature? ce serait dans l'homme une jalousie honteuse que de repousser la femme dans l'ignorance, qui est un véritable défaut avilissant. Quand un être sensible a reçu de la nature une imagination vive, comment lui ravir le droit d'en disposer à son gré?

Mais voici le danger. L'homme redoute toujours dans la femme une supériorité quelconque; il veut qu'elle ne jouisse que de la moitié de son être. Il chérit la modestie de la femme; disons mieux, son humilité, comme le plus beau de tous ses traits; et comme la femme a plus d'esprit naturel que l'homme, celui-ci n'aime point cette facilité de voir, cette pénétration. Il craint qu'elle n'aperçoive en lui tous ses vices et surtout ses défauts.

Dès que les femmes publient leurs ouvrages, elles ont d'abord contre elles la plus grande partie de leur sexe, et bientôt presque tous les hommes. L'homme aimera mieux toujours la beauté d'une femme que son esprit; car tout le monde peut jouir de celui-ci.

L'homme voudra bien que la femme possède assez d'esprit pour l'entendre, mais point qu'elle s'élève trop, jusqu'à vouloir rivaliser avec lui et montrer égalité de talent; tandis que l'homme exige pour son propre compte un tribut journalier d'admiration.

Ces sentiments, cachés dans le cœur de tous les hommes, se réveillent avec force quand ils sont en masse. Par exemple, les pièces que les femmes donnent au théâtre sont jugées avec une rigueur excessive. Il n'y a qu'un seul homme qui souffre: c'est l'amant; et cette idée-là même rend plus sévères les autres spectateurs.

La galanterie n'existe donc pas dans le public rassemblé pour juger les productions d'une femme, il s'en faut bien: comme

chacun voudrait être l'amant, nul n'est ami alors ; et tous les hommes ont une disposition secrète à rabaisser la femme qui veut s'élever jusqu'à la renommée. Cet amour-là leur déplaît ; car c'est bien assez d'être subjugué par la beauté, sans l'être encore par les talents. D'ailleurs, comme la femme est assez inexorable quand elle juge ce qu'elle n'aime pas, les femmes auteurs payent, ce jour-là, pour tout leur sexe. Un triomphe éclatant serait fort alarmant pour l'orgueil et pour la liberté des hommes.

Comme il n'y a rien de plus éloigné de la femme que la véritable humilité, c'est là précisément la vertu que l'homme voudrait lui inspirer, et c'est à celle-là même qu'elle se refuse le plus constamment. La femme se ressouvient toujours de ses privilèges, même en oubliant ses devoirs.

Ainsi, à travers tous les compliments dont l'homme accable une femme, il craint ses succès, il craint que sa fierté n'en augmente et ne mette un double prix à ses regards. L'homme veut subjuguier la femme tout entière, et ne lui permet une célébrité particulière que quand c'est lui qui l'annonce et qui la confirme. Il consent bien qu'elle ait de la réputation, pourvu qu'on l'en croie le premier juge et le plus proche appréciateur.

Une femme qui écrit doit faire exception, on en conviendra ; car les devoirs d'amante, d'épouse, de mère, de sœur, d'amie, souffrent toujours un peu de ces ingénieuses distractions de l'esprit, et l'homme tremble que les qualités du cœur ne viennent à se refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée. Il désire, enfin, qu'elle ne soit susceptible que d'une sorte d'enchantement : de celui-là que l'homme voudrait inspirer exclusivement.

Encore si les femmes s'emparaient de la science ; mais non, elles prennent les légèretés, les finesses, le sentiment, les grâces originales de l'imagination, la peinture de nos défauts, et elles font tout cela sans études, sans collèges, et sans académie.

Elles devinent le pédant à la troisième phrase, et trouvent de l'esprit à celui qui a placé à propos un silence. Voilà ce que ne

pardonne pas la tourbe médiocre des esprits, qui voudrait exiger des femmes un perpétuel aveu d'infériorité.

Mais n'aurions-nous pas perdu, si nous avions été privés des écrits de la disciple fidèle du malheureux Abailard ? Ayons du moins quelque reconnaissance pour l'illustre Isaure, la belle maîtresse de Pétrarque, l'ingénieuse Scudéri, l'épicurienne et galante Ninon, la fameuse Christine, la charmante la Suze, la séduisante Mancini, l'inimitable et tendre Sévigné, la généreuse Rambouillet, la maligne de la Sablière, la voluptueuse Ville-Dieu, la vertueuse Chéron, la sage et sensée Lambert, l'amusante d'Aulnoy, la célèbre Dacier, la modeste Bernard, l'enjouée et vive Louvancourt, la savante Lussan, l'aimable Staal, et l'immortelle Deshoulières.

Et notre littérature ne s'est-elle pas enrichie des lettres sur l'Italie par madame du Boccage ; des romans de madame Riccoboni, écrits d'un style si pur ; des ouvrages de madame la marquise de Sillery, où l'instruction raisonnée est à chaque page de son théâtre moral, qui remplit si parfaitement son titre ; des compositions originales de madame la comtesse de Beauharnais, où l'esprit, le sentiment et la connaissance du monde sont si bien fondus ensemble ; du pinceau mâle et historique de mademoiselle Kéralio ; des imitations embellies de madame la baronne de Vase et de miss Wouters, sa sœur ? N'at-on pas lu avec plaisir les vers de madame d'Antremont, de Laurencin, de mademoiselle Gaudin ? Madame Benoît, madame d'Aubanton, madame Monet, madame d'Ormoï, madame de Gouges, qui doit tout à la nature, nous ont donné des écrits où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination, des tableaux fidèles de nos mœurs. Et s'il faut un luxe aux grandes sociétés, quel luxe plus heureux et plus agréable que les ouvrages d'un sexe où nous aimons à aller chercher les idées et les sentiments qui reposent au fond de leur âme, et qui se développent peut-être avec plus de franchise dans leurs écrits que dans leurs regards et dans leurs paroles !

XI.

La Courtille.

On ne sait ici-bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité des noms qu'elle proclame tout à coup, et rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, et deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que celui de *Voltaire* et de *Buffon*. Il a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple, et le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvait la populace altérée de tous les faubourgs, à trois sous et demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, et qu'on n'avait point encore vue jusqu'alors !

Sa réputation fut aussi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit son cabaret trop étroit ; et l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point ici des princes qui le visitèrent. *Le sourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des rois*.

Il fut question de le faire monter sur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne voulait voir que lui. Il avait signé un engagement avec l'entrepreneur d'un spectacle ; mais il se rétracta, alléguant sa *conscience*, qui lui reprochait d'avoir voulu monter sur un théâtre. Il en naquit un procès ; mais Ramponeau triompha, et ses avocats adverses furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ses heureux destins terrassait tous ses ennemis.

La fortune vint à la suite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau, et, comme c'est le peuple qui fait les langues, ce mot restera ; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, et un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du père Élysée (depuis prédicateur du roi) commença vers le même temps, comme il le dit lui-même ;

mais le père Élysée ne fut pas suivi comme Ramponeau. Le père Élysée est retombé dans l'obscurité, et le nom de Ramponeau est vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à six sous, il se souviendra avec une tendre reconnaissance que Ramponeau le donnait à trois et demi.

C'est à la Courtille que s'agite, le dimanche, un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson et au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misère. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfants ; et le philosophe, après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs, ne pourra s'empêcher de dire : C'est là où la nature gagne, car elle perd avec les classes supérieures ; et ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands et chez le bourgeois trop aisé.

Tandis que Ramponeau augmentait en célébrité, celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs écoles, quoique doué d'esprit et de connaissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette*, et son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes portèrent à dessein une empreinte de sécheresse et de mesquinerie. Les surtouts n'avaient point de plis, les culottes point de poches, les tabatières étaient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque temps auparavant était tombée de même une grande réputation, celle du maréchal de Belle-Isle, grand *paperasseur*, qui, par un ton hardi et une grande suffisance, avait fait accroire à tout le monde qu'il était un homme d'État.

L'histoire du règne de Louis XIV et de Louis XV serait toute entière dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarests, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (sans parler des autres), fourniraient des observa-

tions exactes et curieuses.... Mais nous sommes loin de la Courtille ; rentrons dans notre sujet, malgré la pente qui nous porte incessamment à nous en écarter.

XII.

Les élégants.

Il n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes* ; c'est-à-dire, de ces hommes qui se faisaient une gloire d'alarmer un père, un mari, de porter le trouble dans une famille, de se faire bannir d'une maison avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule est passé, nous n'avons plus même de *petits-maitres* ; mais nous avons l'*élégant*.

L'élégant n'exhale point l'ambre ; son corps ne paraît pas dans un instant sous je ne sais combien d'attitudes ; son esprit ne s'évapore point dans les compliments à perte d'haleine ; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée ; il sourit au lieu de répondre ; il ne se contemple point dans un miroir ; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille et la précision de son habillement.

Il ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des ducs, l'amant des duchesses, l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chimie qu'il étudie, de l'ennui où il est du grand monde. Il laisse parler les autres ; la dérision imperceptible réside sur ses lèvres ; il a l'air de rêver, et il vous écoute ; il ne sort pas brusquement, il s'évade ; il vous quitte, et vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme distrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuisent plus les superlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux, d'étonnant, d'incompréhensible* ; elles parlent avec une simplicité affectée et n'expriment plus sur aucune chose ni leur admiration ni leurs transports : les événements les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légère exclamation ; les nouvelles du jour, narrées sans ré-

flexions, et les expériences chimiques, fournissent à l'entretien.

L'accommodage des hommes est redevenu très-simple ; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets, si justement ridiculisés, ont disparu.

Les femmes, même les bourgeoises, ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la manière dont elles sont ajustées : tous ces propos ne sont plus de mode, et nous en avertissons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne voulait jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeait que ses femmes fussent à la bergamote, n'offrirait aujourd'hui qu'une fantaisie bizarre et particulière.

L'esprit est toujours commun ; mais le bon sens est encore plus rare. On prend à la volée les connaissances dont on se pare ; on raisonne à perte de vue, mais l'on se donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile pour un homme de lettres, aujourd'hui, n'est pas de parler d'érudition avec les savants, de guerre avec les militaires, de chiens et de chevaux avec les seigneurs ; mais de *riens* avec *plusieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *élégants*.

XIII.

Nouvellistes.

Un groupe de nouvellistes dissertant sur les intérêts politiques de l'Europe forment sous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, règlent les finances des potentats, font voler les armées du nord au midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorsque le dernier venu dément d'une manière brusque tout ce qu'on a débité ; et le vainqueur du matin se trouve battu à plate couture à sept heures du soir ; mais le lendemain, au réveil des nou-

vellistes, le conteur de la veille restitue à son héros une pleine victoire. Tous les jeux sanglants de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive et imbécile, et servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le caractère que les forces et la situation politique de la nation anglaise.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les salons dorés. Les Français en général traitent l'Anglais, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *Gazette de France* ; et quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit aucune autre gazette, et il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguier l'Angleterre : il affirmera que si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas, et que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise. Il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets ; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni jugement, ni connaissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette république, et ils en parlent à peu près comme un feuilliste, qui ne sait pas un mot d'anglais, parle de Shakespeare. Ces assertions gratuites ne méritent que la risée des hommes instruits ; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, sont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutait assidûment un abbé, grand ennemi des Anglais. Cet abbé l'enchantait par ses récits véhéments ; il avait toujours à la bouche cette for-

mule : Il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres; bagatelle.

Le bourgeois tombe malade, pense à son cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, et qui lui avait infailliblement prédit la destruction prochaine de l'Angleterre, au moyen de *trente mille hommes*. Pour lui marquer sa tendre reconnaissance (car ce bon bourgeois haïssait les Anglais sans savoir pourquoi), il lui laissa un legs, et mit sur son testament : *Je laisse à monsieur l'abbé Trente-mille-hommes douze cents livres de rente. Je ne le connais pas sous un autre nom; mais c'est un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce qui détrône ses souverains, seraient bientôt détruits.*

Sur la déposition de plusieurs témoins, qui attestèrent que tel était le surnom de l'abbé, qu'il fréquentait le Luxembourg depuis un temps immémorial, et qu'il s'était montré fidèle antagoniste de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il était possible d'imprimer tout ce qui se dit dans Paris dans le cours d'un seul jour sur les affaires courantes, il faut avouer que ce serait une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée seule en est grotesque.

XIV.

Domestiques, laquais.

Cette armée de domestiques inutiles, et faits uniquement pour la parade, est bien la masse de corruption la plus dangereuse qui pût entrer dans une ville où les débordements sans nombre qui en naissent, et qui ne vont qu'en s'accroissant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque désastre presque inévitable.

On croit l'État très-puissant quand on envisage cette foule

d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours ; mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un groupe dans une antichambre, il faut songer qu'il s'est formé un vide dans la province, et que cette population florissante de Paris forme de vastes déserts dans le reste de la monarchie.

Dans telle maison de fermier général, vous trouverez vingt-quatre domestiques portant livrée, sans compter les marmitons, aides-cuisine, et six femmes de chambre pour madame. Vous pouvez ranger hardiment parmi cette valetaille l'escroc qualifié qui l'adule du matin au soir, parce que cet escroc a l'âme d'un laquais, ainsi que cinq à six complaisants subalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment monsieur et madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'insolence pour la dignité, n'appelleraient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des domestiques sous des noms divers, et ils croient que le reste de la terre est ainsi fait. Ces idées et ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant : le ton du mépris est toujours familier aux êtres méprisables.

Il est bien incroyable que l'on n'ait point encore assujéti à une forte taxe ce nombreux domestique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption et sert au luxe le plus inutile et le plus monstrueux.

Mais la finance est alliée aujourd'hui à la noblesse, et voilà ce qui fait la base de sa force réelle. La dot de presque toutes les épouses des seigneurs est sortie de la caisse des fermes. Il est assez plaisant de voir un comte ou un vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier, et le financier, qui regorge de richesses, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illustre famille.

La différence est, que la fille de condition (qui était menacée de passer dans un couvent le reste de sa vie) se lamente en épou-

sant un homme qui a cinq cent mille livres de rente, croit lui faire une grâce insigne en lui donnant sa main, et crie aux portraits de ses ancêtres de *fermer les yeux sur cette mésalliance*. Le sot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter son argent aux parents et aigrefins de sa femme, se croit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altière, et il pousse la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable et sottise logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de *Georges Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes sensés de cette étrange folie ! Comment peuvent-ils consentir à enrichir une famille riche en syllabes, pour en être tyrannisés ou méprisés !

Ordinairement, un laquais du bon ton prend le nom de son maître quand il est avec d'autres laquais ; il prend aussi ses mœurs, son geste, ses manières ; il porte la montre d'or, des dentelles ; il est impertinent et fat. Chez les jeunes gens, c'est le confident de *monsieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'est son proxénète quand il a une fantaisie ; c'est le menteur le plus intrépide quand il faut congédier des créanciers, et tirer son maître d'embarras.

Il est passé en proverbe, que les laquais les plus grands et les plus insolents sont les meilleurs.

Enfin, un laquais du dernier ton porte deux montres, comme son maître, et cette insigne folie ne scandalise plus qu'un misanthrope.

XV.

Marchandes de modes.

Assises dans un comptoir, à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galants trophées que la mode enfante et varie. Vous les regardez librement, et elles vous regardent de même.

Ces boutiques se trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuirasses et des épées, vous ne voyez que touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs et des bonnets de femme.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'aiguille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir, voisine de la rue, est toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui passent offrent toujours le coup d'œil d'un hommage.

La fille se réjouit de tous les regards qu'on lui lance, et s'imaginerait voir autant d'amants. La multitude des passants varie et augmente son plaisir et sa curiosité. Ainsi, ce métier sédentaire devient supportable, quand il s'y joint l'agrément de voir et d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devrait occuper constamment la place favorable.

On aperçoit dans ces boutiques des minois charmants à côté de laides figures. L'idée d'un sérail saisit involontairement l'imagination; les unes seraient au rang des sultanes favorites, et les autres en seraient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles fassent taire la secrète jalousie de leur sexe, et que, par état, elles embellissent toutes celles qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli, que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite marchande en robe simple se trouve à une toilette dont elle n'a pas besoin; ses appas triomphent et effacent tout l'art d'une coquette. Le courtisan de la grande dame devient tout à coup infidèle; il ne lorgne plus dans le coin du miroir que la bouche fraîche et les joues vermeilles de la petite qui n'a ni suisse ni aïeux.

Plus d'une aussi ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline anglaise. Elle était fille de boutique; elle revient un mois après y faire ses emplettes, la tête haute, l'air triomphant,

et le tout pour faire sécher d'envie son ancienne maîtresse et ses chères compagnes.

Elle n'est plus assujettie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au sixième étage dans un lit sans rideaux, réduite à attraper en passant le stérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec le plaisir dans un leste équipage ; et d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour à tour leur miroir et leur triste couchette, attendent du destin le moment de jeter l'aiguille et de sortir d'esclavage.

En passant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune sénateur y entrent pour considérer les belles. Les emplettes ne sont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuse, et non la marchandise. Un jeune sénateur achète une bouffante ; un abbé semillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentie qui mesure : on lui sourit, et la curiosité rend le passant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes sont montées sur un ton sévère, comme pour contraster fortement avec les autres. Là toutes les filles sont recluses ; c'est la main de la chasteté contrainte qui arrange ces ajustements voluptueux dont se parent les courtisanes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour soi des ornements séducteurs que l'on prodigue aux filles d'Opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'est pas même permis de les voir. Imaginez des cuisiniers qui ne goûteraient jamais à la sauce : tel est l'état de ces filles gardées et travaillant sous l'œil de la sévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi et qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continu. On dirait que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, et qu'elle veut faire dire à l'histoire : Dans Paris est une boutique de marchande de modes, où toutes les filles sont chastes ;

et ce phénomène est dû à l'exemple de ma vertu et à ma vigilance.

Mais j'oubliais que le travail des modes est un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce siècle a reçu des honneurs, des distinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes passe au milieu des gardes, pénètre l'appartement où la haute noblesse n'entre pas encore. Là on décide sur une robe, on prononce sur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les grâces, ajoutant aux dons de la nature, embellissent la majesté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire, ou de la main qui dessine ces ajustements, ou de celle qui les exécute ? Problème difficile à résoudre. Peut-on dire ici : *Invente, tu vivras* ? Qui sait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, et soumettre encore des portions de l'Amérique et de l'Asie à nos collets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté dernièrement, comme entre deux grands poètes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendait pas des longues études faites chez mademoiselle Alexandre, ou chez monsieur Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Gesvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documents des vieilles boutiques, s'élançe, prend un coup d'œil supérieur, renverse tout l'édifice de la science de ses rivales. Elle fait révolution, son génie brillant domine, et la voilà admise auprès du trône.

Aussi, quand le cortège royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincelle sous le fer des coursiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde est aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant, la reine, en passant, lève les yeux et honore d'un sourire sa marchande de modes (1).

(1) Ce passage des *Mémoires secrets*, à la date du 5 mai 1779, vient tout naturellement servir de complément au récit d'un petit événement, qui en fut un très-grand sans doute pour la marchande triomphante et sa rivale désespérée

Sa rivale en sèche de jalousie, murmure de ses succès, cherche à les rabaisser, ainsi que fait un journaliste dans ses feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine est l'arbitre des modes; son goût fait loi, et sa loi est toujours gracieuse.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs industriels chiffons la France entière et les nations voisines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une espèce de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'est une contrefaçon universelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cent mille demoiselles nubiles ne se marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, et ne l'envisage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajustements, ces panaches dont les femmes sont idolâtres, réfléchit, calcule et reste garçon. Mais les demoiselles vous diront qu'elles aiment autant des poufs et des bonnets historiés que des maris. Soit.

XVI.

De la mode.

Il ne faut que les *fesses d'un singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de miuis-

• On a parlé plusieurs fois de mademoiselle Bertin, marchande de modes de la reine, et qui a l'honneur de travailler directement avec Sa Majesté pour tout ce qui concerne cette partie de sa garde-robe. Son atelier donne sur la rue Saint-Honoré. Le jour où la reine a fait son entrée, elle n'a pas manqué de se mettre sur son balcon, à la tête de ses trente ouvrières. Sa Majesté l'a remarquée, et a dit : *Ah ! voilà mademoiselle Bertin*, et en même temps lui a fait de la main un signe de protection, qui l'a obligée de répondre par une révérence. Le roi s'est levé et lui a applaudi des mains : autre révérence; toute la famille royale en a fait autant, et les courtisans, singeant le maître, n'ont pas manqué de s'incliner en passant devant elle .. autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée... Mais cette distinction lui donne un relief merveilleux et augmente la considération dont elle jouissait déjà. »

(Note de l'éditeur.)

tres, dont le règne ne s'étendrait pas au delà d'un jour, et qui chaque matin changeraient à leur lever les habillements, les usages, les esprits, les mœurs et même les caractères de tout un peuple; figurez-vous les femmes austères, tristes et prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces et faciles, les principes de la veille absolument effacés, les opinions contraires se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du philosophe le spectacle de la mode.

Cent ans ne sont pour lui qu'un jour, et il trouve la race humaine aussi singulière de changer d'avis deux fois dans un siècle, que s'il voyait un particulier démentir son assertion une heure après l'avoir exposée.

La rotation perpétuelle du cercle des événements lui donne une légère teinture de l'instabilité des idées humaines; et, considérant les variations infinies de l'espèce, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode, ils la respectent, ils regardent ses jeux comme des lois essentielles.

Le sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé: il lui est très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule; l'affectation en tout est un défaut. Quand sous Henri II on portait à Paris un gros derrière postiche, il n'était permis alors aux personnes qui se piquaient de philosophie que d'en porter un médiocre.

La mode d'être désintéressé ne viendra point, dit Foutenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *devises*, les *calottes*, les *pan-tins*, les *magots* ont eu leur règne ainsi que les *concelli*, les *énigmes* et le *burlesque*. Puis est venu Vadé avec son style poissard, et nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*,

les *charades* ont eu leur tour; enfin, *Jeannot* s'est vu placé sur nos cheminées en regard avec *Préville* qui ne vaut plus rien. Qui succédera à ces grands noms? Toute la sagacité du génie ne saurait le deviner. Les *économistes* ne sont plus, hélas! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affamer et disparaître.

On a eu quelque envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chimie : la mode aujourd'hui est d'étudier en *cucurbite*, de parler de *l'esprit recteur*, de savoir ce que c'est que le *gaz silvestre* et le *fluor*. Quoique Buffon soit meilleur naturaliste que Moïse, on a traité ses *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les encyclopédistes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieusement les réputations littéraires, et que des coqs d'Inde se sont mêlés parmi des aigles.

Il est plus difficile à Paris de fixer l'admiration publique que de la faire naître : on brise impitoyablement l'idole qu'on encensait la veille; et dès qu'on s'aperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiser, on rit, et voilà soudain l'homme culbuté et le parti dissous.

XVII.

Remarques.

La mode, dans les grandes maisons, est de dîner son épée au côté; on s'esquive sans saluer, à l'issue du repas; mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition, et de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparait dans la maison huit ou dix jours après, sous peine d'impolitesse.

Quand on a passé un an sans visiter une maison dans laquelle on a été admis, il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses : on dit qu'on a été à la campagne,

qu'on a voyagé; et la maîtresse, qui vous a vu au spectacle toute l'année, fait semblant de vous croire.

On élève les enfants du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids; on a pris la coutume heureuse de les vêtir légèrement et sans ligatures.

Cela est bien fait; car, en général, il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux et des formes arrondies. Une quantité d'âmes féminines habitent chez des hommes, à qui il ne faut pas demander une sorte d'énergie dont ils sont incapables.

Quand il n'est que petit jour chez madame, les bons amis et les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne sont qu'à demi ouverts: le petit jour commence à onze heures sonnantes.

Quelques femmes à Paris ne se lèvent que vers le soir, et se couchent lorsque l'aurore paraît; une femme bel esprit adopte ordinairement cette coutume, et on l'appelle une *lampe*.

La maîtresse de la maison ne parle point des plats qui sont sur la table; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges et des olives d'Espagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicatesse de complexion, délicatesse d'esprit, délicatesse de sentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuses que les journaux imprimés à Paris, et on ne les lit qu'en province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'est d'avoir un régiment et de n'en pas tirer vanité devant les femmes: rien de moins commun qu'un officier, non pas honnête, mais modeste.

Un colonel dit qu'il est venu à Paris pour *faire des hommes*, au lieu de dire faire des soldats: l'usage a tellement prévalu, qu'on ne se sert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de souliers ressemblent toujours à celles des harpains. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le comte de *** n'avait que mille écus de rente ; il donnait trois mille livres à son coureur, et il disait : *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchantait toutes les femmes, et fit une partie de son avancement.

Les riches ne font plus bonne chère, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, et qu'ils ont le goût émoussé. Souvent le maître de la maison, au milieu d'une table délicieusement servie, boit tristement du lait, de jus et des coulis : voilà la cuisine nouvelle.

On parle incessamment *finances* ; mais depuis longtemps on a perdu en France le livre de recettes et de dépenses. On parle encore de *la marine* ; mais on ne cite pas Montesquieu. *C'est l'unique chose*, dit-il, *que l'argent seul ne peut pas faire.*

Les hommes, depuis quelques années, sont devenus jaloux d'avoir une belle figure, et ils font tout pour ne pas paraître laids. Ils se coiffent plus simplement, et mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maisons assez riches à Paris pour donner à dîner et à souper. La robe dîne et la finance soupe. Les seigneurs ne dînent qu'à trois heures et demie.

Nos repas sont un peu tristes : on ne boit plus ; on change d'assiettes sans les salir ; on médite tout bas, à sa gauche, de celui qui est à sa droite ; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inspirait jadis.

Celui qui tient une bonne table a du moins l'avantage que l'on ne passe point sous silence ses qualités ; et, s'il a des talents, ils ne resteront pas sans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les superfluités, et ils n'en ont point pour obliger.

C'est un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuse, pour courir la poste entre deux draps.

On donne des pensions sur les jeux à des femmes de qualité, et les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes seigneurs ont dans leur bibliothèque *Montaigne* et *Montesquieu*, mais les volumes en sont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, et cela est bien différent.

Tout se fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que soi et ses créatures ; on abîme un honnête adversaire ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie* croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot aussi sublime.

Telle femme dit qu'elle aimerait mieux être enterrée à Saint-Sulpice que de vivre en province.

Divin, détestable, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule versé à pleines mains sur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins, assez généralement, qu'il n'y a rien de si stérile et de si superflu que d'analyser les arts de pur sentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle ; on n'a pas tort de dire qu'elle est élégante, mais *inecpressive* et sans couleur.

La secte des puristes a régné pendant deux ou trois années ; elle tombe aujourd'hui : ces épilucheurs de mots s'estimaient des personnages rares, parce qu'ils possédaient assez bien la grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colléges et des couvents, certaines femmes ne s'aperçoivent presque pas qu'elles sont mères.

On déclame toujours contre les financiers, et moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers, mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, et combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'est la manie des grands de regarder ceux qui les abordent des pieds à la tête, ce qui s'appelle toiser. Il est facile à celui que cela choque de les toiser à son tour.

Le toupet et sa formation sont une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une manière qu'il lui plaise est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes, sans aucune espèce de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, et qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

Un jeune homme dort fastueusement sous un ciel de glaces, pour y contempler à son aise, et dès qu'il ouvrira la paupière, sa figure efféminée.

Le valet de chambre ne porte point de livrée, se borne à accommoder son maître, a soin de la garde-robe, et le sert à table.

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris que partout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands et des riches il n'est pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, se plaindre de leur estomac, et des hommes les imiter en dédaignant le vin par air, et pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de soixante ans se parent encore comme à vingt et offrent un visage fardé, moucheté, enfin, une tête fontangée.

Personne ne lit plus pour apprendre ; on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de son *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expression en devient surannée.

On a beau faire des traités de morale ; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un simple domestique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela est bien sot ; mais les pauvres mortels jugent ainsi.

XVIII.

Promenons-nous.

Jetons un coup d'œil sur les établissements de nos aïeux : ainsi j'apprendrai l'histoire des siècles qui m'ont précédé, et chaque église, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait historique et curieux. Tout ce qu'a fait le fanatisme va se représenter à ma mémoire ; car les sottises antiques n'ont pas manqué de recevoir des monuments propres à les immortaliser, comme si elles avaient craint de ne point échapper à cette honteuse célébrité. On ne les aperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légère érudition.

On conserva jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, c'est-à-dire l'espace de neuf cents années, le vaisseau que monta Thésée lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissait, on remplaçait les pièces pourries par des pièces d'un bois neuf, de sorte que l'on disputa dans la suite si c'était le même vaisseau, ou si c'en était un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau : on a tant mis de pièces, qu'il ne reste rien de la première construction.

Je songe que quand je serais gentilhomme, et que je ferais remonter mon arbre généalogique jusqu'au temps de Marcomir et de Pharamond, ce qui rendrait si fier un autre ne m'enorgueillirait pas un instant ; car je ne prouverais autre chose, si-

non que je tire mon origine d'un *Sicambre*, c'est-à-dire d'un barbare et d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remy, prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis, en présence de son armée, lui dit : *Baisse le cou, fier Sicambre.*

Et si le ciel venait à découvrir tout à coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel spectacle nouveau et curieux ! Point de roi qui ne comptât un esclave parmi ses aïeux ; point d'esclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne serait-il pas ce bourgeois qui se vantait de pouvoir prouver par des titres authentiques *plus de six cents ans de roture de père en fils ?*

Qui aurait dit au grand Constantin, que les plus brutaux des hommes s'assoiraient un jour sur son trône, et s'en diraient fièrement les propriétaires ? Les puissantes monarchies ont été fondées par des barbares ; et le descendant d'un Kalmouk, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour la superbe couronne de France. Que ne fait pas le temps, et quelles étranges révolutions n'amène-t-il pas sur la terre !

Notre première origine, du moins, est plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler sa petite ville, fit signifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie et de la Toscane, de venir jouir chez lui d'une sauvegarde infâme.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité ; je me rappelle les époques les plus intéressantes. Je me plais à croire que je suis descendu des Francs, qui portaient les cheveux longs, et non du peuple subjugué, dont on coupait la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me sens de la race du peuple vainqueur, qui conservait ses cheveux dans toute leur longueur ; et quand je vois les cheveux flottants de nos présidents, conseillers et jeunes avocats, je me dis : *Voilà les Francs !*

J'aime à me représenter cette ville superbe, sortant d'un marais fangeux, vers la fin de la seconde race, et enfermée jus-

qu'alors entre les deux bras de la rivière. Je ne rencontre point de bœufs sans me dire : Voilà les coursiers du carrosse du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Il y avait loin de ce char à celui qui conduisait Louis XVI, le jour de son sacre, dans la ville de Reims. Mais le bon Dagobert ne croyait peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable et Tire-Boudin je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal et les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires, et des barques de pêcheurs l'origine des puissances maritimes.

A mesure que le cimetière des Innocents vient affliger ma vue, j'aperçois aussi la tour octogone où l'on faisait sentinelle contre les Normands, dont les incursions subites et fréquentes alarmaient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venaient des choux, des carottes et des navets : là se tint le tournoi où Henri II fut blessé ; là se battirent depuis, et se firent justice mutuelle, les infâmes mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la porte du Nord, sous Louis le Gros, ne rapportaient que 12 francs, c'est-à-dire environ 408 livres ; et si la ville était petite alors, elle était du moins heureuse.

Le quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les lettres, et fonda les écoles : ces écoliers peuplèrent la ville, et c'est à raison de cette population que le parlement devint sédentaire sous Philippe le Bel : ainsi les lettres ont toujours été utiles..... Je glisse un peu sur le pavé ; cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, et que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires, je me dis : On volait en plein jour sur ce terrain où l'on voit aujourd'hui la figure d'un

roi qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelait *le quartier Vide-Gousset*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le souverain est représenté en bronze, en a retenu le nom ; et dans cette place des Victoires, qui a si longtemps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisy, avait eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Pères, de la pousser sous terre, jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, et de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV, son maître, *l'homme immortel*.

Je ne traverse point la rue de la Ferronnerie sans voir le couteau sanglant de Ravallac sortir fumant de ce cœur généreux qui ne méritait pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le pont Neuf ; son effigie a réjoui ma vue, presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts ; les marchés infects, étroits et sans abords ; les rues tortueuses, embarrassées et malpropres ?

Et je vois la Bastille, que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi, et que tout ami des lois ne considère point sans s'indigner et gémir.

C'est tout auprès, et sur le quai des Célestins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupait le sage Charles V. La royauté, alors, avait un front populaire, la maison royale était flanquée de colombiers, les jardins renfermaient des légumes, et un luxe monstrueux ne consternait pas le regard du citoyen.

Rue des Écrivains. Le nom de Nicolas Flammel, si cher aux adeptes, me revient en mémoire ; il fut bienfaisant, et conséquemment sa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, et toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami

(1) Le maréchal de la Feuillade. Il avait déplu d'abord au roi ; il dit : « Il a de l'aversion pour moi ; eh bien, je la surmonterai, et je serai son favori. »

(Note de Mercier.)

de l'humanité. Je vénère Nicolas Flammel et Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non, ses recherches, ses travaux et ses fondations annoncent un homme supérieur à son siècle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'est impossible de ne pas me souvenir que le corps d'Isabeau de Bavière, cette méchante reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier, qui avait ordre de le remettre, sans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis ; les frais de telles obsèques n'étaient pas considérables.

L'église Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, et dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos pères, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, et dans lequel je me promène toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple, et il a perdu cette teinte vénérable et cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

Le Palais, jadis séjour des rois de la troisième race, incendié il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les magistrats n'arrivaient point alors dans un équipage. On voyait deux conseillers en robe et en rabat, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, et s'en retourner de même.

J'entre dans la petite église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503 par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du prêtre, en s'écriant : *Quoi ! toujours cette folie !* Ce jeune homme était instruit ; entendait très-bien Homère, Cicéron et Virgile : il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenants, mais qui porte sur des carrières beaucoup plus dangereuses. Saint Louis la donna aux chartreux pour exorciser ces fantômes : depuis ce temps on n'y vit plus de spectres, et lesdites maisons, bien peuplées, rapportent de bel et bon argent.

L'hôpital des Quinze-Vingts fut fondé par le même saint

Louis : on vient de le mettre à bas, et la place est nette. C'était là que les prédicateurs faisaient la répétition des sermons qu'ils devaient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le spectacle français : c'était le procureur du roi qui faisait la police, et non les gentilshommes de la chambre, qui faisaient alors le lit du roi, et rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore Dauphin, haranguait de toutes ses forces contre Charles le Mauvais, roi de Navarre ; mais il y fut sifflé, parce qu'il n'avait pas la bonne mine et l'éloquence de son adversaire.

Rue des Prouvaires : Alphonse V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainsi que nous avons vu de nos jours l'empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'est à la butte Saint-Roch que la pucelle d'Orléans se distingua et fut blessée en attaquant Paris, dont les Anglais étaient les maîtres. Cette butte Saint-Roch portait encore, il y a cent ans, des moulins sur la cime.

Au reste, le grand César a logé dans la Cité, et l'empereur Julien aussi, qui aimait fort les Parisiens et leur ville, ce dont je lui sais bon gré.

Rue de l'Université : je songe aux privilèges de cette université, tombés en désuétude (1). Dès qu'on y portait quelque atteinte, elle fermait ses écoles : plus de leçons théologiques, scolastiques ; plus de sermons. La cour alarmée était forcée de céder. Le nom de Charlemagne, alors, remplit mon imagination : les bulles des souverains pontifes régissaient ce corps, chez lequel étaient concentrées toutes les lumières. Il ne lui reste plus, de cette ancienne et incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battants chez

(1) Il faudrait aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent professeurs pour enseigner un peu de latin et quelques mauvais sophismes : voilà tout ce qu'ils font ; et la langue française, que ces professeurs parlent et écrivent si mal, aucun écolier ne la sait au sortir de leurs écoles.

(Note de Mercier.)

le roi, et se promène dans Paris, tous les trois mois, comme le monarque des esprits : c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin et de sottise. S'il meurt pendant son rectorat, l'université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des rois. L'université, toutefois, a donné l'idée des postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits du recteur, que Jules II menaçait de jeter un interdit sur le royaume, et de citer Louis XII, le clergé de France et le parlement de Paris à comparaître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemy.

La nouvelle église de Sainte-Geneviève me prouve que dans tous les temps on a demandé à cette sainte bergère la guérison des princes et des rois, ainsi que de la pluie dans la sécheresse et du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, et il y a apparence qu'elle subsistera longtemps.

Dans l'ancienne église j'ai baisé, pour mon compte, la châsse découverte de la sainte avec toute la populace de Paris, le 10 mai 1774, au moment même que Louis XV expirait ; et je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés et que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je me dis : Louis XIV avait une furieuse passion pour l'architecture : car, malgré tout son orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'instar d'un souverain ; et néanmoins le dessin de Claude Perrault, quoique médecin de profession, fut heureusement préféré ; et c'est d'un tel homme que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer !

Ah ! si Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avait dépensé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles, Paris serait devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et si je me trouve engagé dans la rue Trousse-Vache, je me souviens que le cardinal de Lorraine, revenant du concile de Trente et voulant faire une espèce d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors Sa craintive Éminence se sauva dans l'arrière-boutique d'un marchand, et de là sous le lit d'une pauvre servante, d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie ! je le regarde avec respect ; c'était l'autel où les amants du bon vieux temps se juraient et se gardaient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre était l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit où siégeait mademoiselle de Scudéri. On n'y traitait pas des questions profondes, politiques, métaphysiques, etc. ; mais la conversation y était gracieuse, légère, et avait cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide et taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeurait rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu, depuis, le clément Henri IV, fut brûlé le grand maître des templiers, et ce ne fut pas la seule victime. Le cruel Philippe le Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privilèges et leurs possessions, leur ton qui visait à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe le Bel contre eux ; et pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires ; leurs biens meubles furent confisqués au profit du comte de Provence : quelle horreur !

C'est dans la vieille rue du Temple que fut assassiné, par le duc de Bourgogne, le duc d'Orléans, frère unique du roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passait encore pour un sacrilège dans le commencement du

règne de François 1^{er}. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là ! et avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue et perfectionnée de nos jours !

Fuyons ce passage, c'est *la Morgue* ; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnaître. La populace est avide de cet affreux spectacle ; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse se représenter.

Qui croirait de nos jours que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins ? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Grève..... On ne peut traverser cette place sans faire, malgré soi, des réflexions sur notre jurisprudence criminelle, qui, par son imperfection, contraste si honteusement avec les lumières de notre siècle.

Quand je passe la rivière au quai Malaquais ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le discours de ce batelier, qui, tenant Henri IV dans son bateau et ne le connaissant pas, disait ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : « Il y a des impôts sur tout, jusqu'à ce misérable bateau avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. — Le roi, continua Henri IV, ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ? — Le roi est un assez bon homme, répliqua le batelier, mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes et tant d'affiquets ! et c'est nous qui payons tout cela : passe encore si elle n'était qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. » Voici mon autorité : *Essais sur Paris* de Sainte-Foix, tome III, page 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise, qui, manquant de le faire prisonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, et de commencer en sa personne une quatrième race. Sous cette nouvelle dynastie la France aurait pris sans doute une tout autre forme, une combinaison différente ; et les historiens historiographes de

France n'auraient pas manqué de. ... ; mais il ne s'agit point ici de cela : passons à un nouveau chapitre.

XIX.

La sainte Chapelle.

Voyons la sainte Chapelle, fondée par saint Louis pour remplacer l'oratoire de Louis le Gros.

Nicolas Boileau-Despréaux, placé si mal à propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux, qui ont plus de six cents ans et qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, et rappellent le siècle des croisades. Les idées singulières qui régnaient alors reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siècle, l'empereur Baudouin, ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa chapelle; et le *dévo*t Louis, roi de France, dans la joie de son âme, crut faire une excellente acquisition en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnaie* un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont le côté adorable de Jésus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre, et un fragment de la pierre du saint sépulcre, etc. Puis il retira, pour une somme à peu près pareille, la couronne d'épines qui était en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 mai 1575, une main sacrilège déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique : on ne retrouva point les voleurs ni le vol. On publia que la

reine mère, avide d'argent, avait vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendaient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix; mais hélas! bien inférieur au premier en longueur, largeur et grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui avait été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fidèles.

Le chef de saint Louis est dans cette église : il appartenait au trésor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe le Bel obtint du pape que le chef et une côte de saint Louis seraient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les bénédictins, qui se lamentaient sur cette perte, on laissa au trésor la *machoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte au haut de son bâton une tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de saint Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi, l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la sainte Chapelle, tenant d'une main une petite croix et de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendait pas !

La nuit du jeudi au vendredi saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau de la vraie croix. Tous les épileptiques, sous le nom de possédés, accourent en foule et font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre; ils grimacent, poussent des hurlements, et gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

On tolère ce spectacle ridicule pour entretenir, parmi la populace, l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qu'il lui reste.

Plusieurs de ces prétendus possédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du coffre l'instrument du supplice du Sauveur du monde, ont le privilège, ce jour-là,

de se répandre en imprécations publiques : elles sont sensées la pure inspiration du diable.

J'y ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blasphémateurs. Imaginez tous les adversaires de Jésus-Christ et de sa divine Mère ; imaginez tous les impies incrédules mêlés ensemble et ne formant qu'une seule voix : eh bien, ils n'ont jamais approché de son audace sacrilège, injurieuse et dérisoire ! Ce fut pour moi et pour toute l'assemblée un spectacle bien nouveau et bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement et d'une voix de tonnerre le Dieu du temple, insulter à son culte, provoquer sa foudre, vomir les invectives les plus atroces, tandis que tous ces blasphèmes énergiques étaient mis sur le compte du diable.

La populace se signait en tremblant, et disait, le front prosterné contre terre : *C'est le démon qui parle*. Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la croix (et huit hommes le contenaient à peine), ces blasphèmes devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'église comme abandonné à jamais à l'empire de Satan et ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siècle tel que le nôtre !

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents et qui se rappelleront ses licencieuses paroles doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, et que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paraître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'année suivante, le beau monde se rendit en foule pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidèle des assistants. On attendait le *grand acteur*, mais il ne parut pas. La police lui avait fermé la bouche : le diable se tut conséquemment. Il n'y eut que des convulsionnaires subalternes qui ne méritaient pas la peine d'être examinés

ni entendus ; à peine vomirent-ils un *petit blasphème*. Le diable avait épuisé, l'année précédente, toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croirait-on, je le répète, que tout cela se passe à Paris dans le dix-huitième siècle ? Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en sais rien, et bien d'autres seraient embarrassés à répondre.

XX.

Piliers des Halles.

Sous les piliers des Halles subsiste encore la maison où est né notre Molière, le poète dont nous nous glorifions. Là règne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, et où les taches et les couleurs disparaissent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir : il est vert ou violet, et votre habillement est marqué comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement ; et quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assommante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboient aux oreilles ; c'est un piaillage qui vous assourdit jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules et le forcent d'entrer malgré lui ; ils se font un passe-temps de ce jeu indécent : on est obligé de les punir en leur appliquant quelques coups de canne afin de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

Vous y trouvez aussi de quoi meubler une maison de la cave au grenier : lits, armoires, chaises, tables, secrétaires, etc. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris : on leur fournira, le lendemain, cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espèce de foire, dite du *Saint-Esprit*, et qui se tient à la place de Grève. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes et des enfants.

Les petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter *bonnets, robes, casaquins, draps* et jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes et autres effets volés. On les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter : il paraît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

On dirait que cette foire est la défroque féminine d'une province entière, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes, des bouffantes, des déshabillés* sont épars, et forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la présidente défunte, que la procureuse achète; là, la grisette se coiffe du bonnet de la femme de chambre d'une marquise. On s'habille en place publique, et bientôt l'on y changera de chemises.

L'*acheteuse* ne sait et ne s'embarrasse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchandé : la fille innocente et pauvre, sous l'œil même de sa mère, revêt celui avec lequel dansait, la veille, une fille lubrique de l'Opéra. Tout semble purifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

Comme ce sont des femmes qui vendent et qui achètent, l'astuce est à peu près égale des deux côtés. On entend de très-loin les voix aigres, fausses, discordantes, qui se débattent. De près, la scène est plus curieuse encore. Quand le sexe (qui n'est pas là le beau sexe) contemple des ajustements féminins, il a dans la physionomie une expression toute particulière.

Le soir tout cet amas de hardes est emporté comme par enchantement ; il ne reste pas un mantelet, et ce magasin inépuisable reparaitra sans faute le lundi suivant.

XXI.

Les j'ai vu, et les je n'ai point vu.

Je n'ai point vu le diacre canonisé en 1720, qui faisait des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il était irrévocablement damné par les autres ; mais j'ai vu les champions de Jansénius et les disciples de Molina disputer pour la grâce *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien et de Swift, n'aurait pu corriger.

Mais bientôt ces abbés, qui ergotaient en grands théologiens, sont devenus des petits-mâîtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur temps à parcourir les sociétés, qui mangent de la manière du monde la plus paisible les biens de l'Église, et qui honorent et regardent comme leur unique et véritable chef l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisait de dire en les voyant : Ces Messieurs en rabat, qui font des couplets, qui pincant la guitare, qui grasseyaient une chanson, sont tous *simoniaques*, les dames se feraient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diraient : Quoi ! quand nous avons conclu avec M. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prier au teint de rose, nous avons participé à la *simonie*... Ah ! que cela est drôle !

J'ai vu les *convulsionnaires* ; et dans quel temps ! du vivant de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert : ils faisaient leurs contorsions d'énergumènes, tandis que ces sages tenaient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant sa mort, négociant pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions, pour en avoir huit ; c'est-à-dire, donner quatre cents en obligations, pour avoir cent en argent ; mais j'ai vu le gouvernement

inviter les particuliers à porter leur vaisselle à l'hôtel des monnaies; ce qui était révéler à l'Europe notre détresse. On voit dans une liste imprimée et annexée au *Mercur de France*, que tel savetier, en généreux citoyen, avait porté sa tasse d'argent pour qu'elle fût convertie en pièces de douze sous, pour le soulagement de l'État.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleury signer *soixante mille lettres de cachet* pour la bulle; mais j'ai vu cet arbre jésuitique, coupé dans ses racines, et effacé peu à peu de l'univers, qu'il avait couvert de ses branches souples et obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée, et pardonne aux enfants de Loyola. Ils reprennent racine dans la Russie blanche : le roi de Prusse et l'impératrice des Russies les accueillent, quoiqu'ils connaissent très-bien et leur politique et leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Laws* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume, et changer le génie des Français; mais j'ai vu la doctrine de sieur *Quenat* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faisaient alors le commerce, voyaient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers et des manouvriers. J'ai vu le **** peupler toutes les prisons, non par une méchanceté innée et réfléchie, mais parce que ses créatures tenaient *bureau de lettres de cachet*, où elles se vendaient presque publiquement.

Je n'ai point vu la France dans son état de force et de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoy; mais j'ai vu une espèce de guerre intestine et puérile, entre la cour et la magistrature. J'ai vu deux exils du parlement; et cette lutte, petite et ridicule, a plus séparé les cœurs du trône que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglants pour la succession de l'Empereur; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises, mal conçues, et qui prouvent que la connaissance de nos vrais intérêts politiques nous manque et nous manquera encore longtemps.

Je n'ai point vu l'Hôtel de ville fermé, et le payement des

rentes suspendu; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'était point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, et faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croirait? Il passa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte et de plus impudent : car il allait ancantir pour jamais le crédit qui restait au monarque.

J'ai vu la morgue pédantesque des économistes et de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes annoncer une régénération universelle, sans songer au fondement des lois politiques. Leur emphase ridicule, leur style dur et prolix n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les spéculations fausses, précipitées et précoces qu'il avait fait adopter au ministère. Et celui-ci, satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devait bientôt abandonner et livrer au ridicule, ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'ai vu les Eucyclopédistes n'accorder du mérite, des talents, et même de l'esprit, qu'aux gens de leur parti, et vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connaissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré; ils ont été ridiculisés à leur tour, pour avoir manqué d'esprit, en voulant dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, et l'on a bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les États d'un tempérament robuste; mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers : l'une, *pour des enfants qu'on enlevait ou qu'on n'enlevait pas* (1); et l'autre, pour obliger (à ce qu'il paraît) *le monarque à destituer son ministre, qui était un honnête homme*.

(1) On avait chargé les exempts de police d'enlever les enfants vagabonds et mendiants; ils mirent en *chartre privée* quelques enfants de petits bourgeois, et ce, pour faire contribuer les parents. Dans le même temps il y avait des *fours*, c'est-à-dire des endroits reculés, où les enrôleurs entraînaient les jeunes gens par force ou par adresse; ils n'en sortaient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

(Note de Mercier.)

On tua dans la première un exempt : dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers, et l'on pendit fort mal à propos deux hommes (les premiers venus), lorsque tout était tranquille et calme. Cruauté froide et inutile ! Le récit des *causes* appartient à l'histoire.

J'ai vu enfin le même roi, qui avait été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Était-ce là le même peuple qui s'était montré enthousiaste de son monarque, qui avait fait retentir les voûtes des temples de sanglots et de gémissements pour obtenir sa guérison, lorsqu'il était malade à Metz ? Qu'avait-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avait-il fait pour exciter des sentiments absolument contraires ? Qu'était-il donc, cet homme tour à tour adoré et vu avec indifférence ? Ce qu'il était ? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, et l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instruments assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer et le définir ?

J'ai vu le caractère du roi dont je parle, analysé, retourné pendant plus de trente années, et n'être pas encore saisi. Quel homme cependant dont la vie fût plus publique ?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernements. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasarderai donc point ici une peinture qui passerait pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien assemblant les sénateurs pour savoir à quelle sauce il mettrait un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant surpris le sénat que nous l'ima-

ginons. Nous avons vu des choses aussi extraordinaires sans y faire beaucoup d'attention, etc., etc., etc.

Mais j'entends soutenir, d'un côté, que la France possède assez de numéraire pour toutes ses opérations; et j'entends soutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France pour mettre ses finances au niveau de celles d'Angleterre; que la France a moins de finances que les autres États; qu'un Hollandais est cinq fois plus riche qu'un Français; et que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulants*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des États, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenterait, et l'on saurait par la banque, ajoute-t-on, quel est le fonds de l'espèce qui se trouve dans l'État : connaissance qui nous manque, et qui serait utile au gouvernement, puisqu'il connaîtrait ses facultés et ses ressources.

Voilà les questions que l'on agite vivement au moment que j'écris. Qu'en résultera-t-il, puisque l'opinion publique est une loi commencée? Je l'ignore. Établira-t-on une Banque royale à la suite de tous ces emprunts, et à cause même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'État en Angleterre est solidaire : tous les citoyens de France se rendraient-ils ou pourraient-ils se rendre solidaires de même? Tout ce que je sais, c'est qu'il y a loin de ces graves disputes à celles qui partageaient la ville, l y a cent ans, sur le mérite de deux sonnets.

XXII.

Amour du merveilleux.

Un homme à Londres annonce publiquement que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, et payer chèrement les places? On ne peut accuser les

Anglais d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux a agi sur ce peuple , comme il aurait fait à Paris , à Madrid , à Vienne. Chacun se disait : Il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde , lorsqu'il invite avec éclat tout un public , lorsque les affiches , plaquées contre les murailles , annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse assemblée , qu'on ne brave point impunément , il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire et qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *Venez chez moi , je me mettrai tout entier dans une pinte* ; on lui aurait ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée et collée , au moyen de l'assurance effrontée du prometteur , vu le concours du monde , l'argent des billets , la foule et la publicité , chacun se disait secrètement : *On ne saurait se jouer à ce point d'un public respectable*. Tel est le peuple : il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme , emportant l'argent des curieux et laissant la bouteille vide sur la scène ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple , et surtout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans (1) ?

Depuis , un faiseur de miracles , sans y songer et sans le vouloir , a entraîné tout Paris ; et , sans la police , on en faisait subitement un Dieu (2). Depuis , un enfant *a vu sous terre* , et des

(1) Voici quelques détails sur cette facétie , qui ne fut pas du goût de tout le monde , on se l'imagine. Un beau matin , l'idée vint à lord Chesterfield de métamorphoser l'un de ses porteurs de chaise en physicien italien , et , le travestissement une fois opéré , toute la ville de Londres est réveillée par l'annonce du plus incroyable prodige. Le physicien italien se faisait fort d'entrer tout entier dans une bouteille d'une pinte ! Le miracle devait avoir lieu sur le théâtre de Covent-Garden. Vous vous imaginez quelle affluence : quatre mille personnes assiégeant la salle et achetant laborieusement le droit d'assister à cet étrange phénomène ! Pendant cela , l'Italien de contrebande , le porteur de milord de prendre le large et de décamper avec l'argent versé à la porte pour voir *le contenu plus grand que le contenant*. Les bourgeois de Londres , les faiseurs de paris en furent , comme de juste , pour leurs frais de curiosité et de déboursé.

(Note de l'éditeur.)

(2) En 1772 , si je ne me trompe , rue des Ciseaux , trente mille hommes disaient : *C'est un prophète ; il guérit en touchant*. La rue ne désemplissait pas d'estropiés ,

académiciens et des gazetiers l'ont cru et annoncé. Depuis, un chanoine d'Étampes a demandé cent mille livres d'une machine avec laquelle il voyagerait dans l'air, et les cent mille livres ont été déposées chez un notaire (1).

L'amour du merveilleux nous séduit donc toujours, parce que, sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre est reçu avec transport.

d'aveugles, etc. C'était une frénésie, mais qui avait cela de particulier, qu'elle ne sortit pas d'un caractère calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement si commu dans les émotions populaires. Une persuasion intime avait rendu les esprits modérés. On s'approchait de la maison, pour ainsi dire, en silence. Le guérisseur avait un air modeste et simple : il était devenu prophète à son grand étonnement et comme par hasard. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple, le voyant partir, se mit à le bénir, et se dispersa sans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une si grande affluence, et plus de tranquillité dans la multitude.

(Note de Mercier.)

(1) Ce chanoine s'appelait Desforges. Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'il occupait le public de ses rêveries. En 1758, il fit paraître un livre qui devait soulever et souleva contre lui l'indignation et les foudres ecclésiastiques. Ce livre avait pour titre : *Avantages du mariage, et combien il est nécessaire et salutaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*. Un arrêt du parlement condamna l'ouvrage à être brûlé par la main du bourreau. Quant à l'auteur, il fut mis à la Bastille, d'où il fut transféré dans le séminaire de Sens. Les loisirs que lui procurèrent ces deux résidences forcées lui permirent d'étudier à fond l'amour des hirondelles, qu'il chanta avec une verve si désordonnée que l'on arrêta la publication de son poëme. Il se jeta alors dans la mécanique. Sa première idée fut de donner des ailes à un paysan. Il l'empluma de la tête aux pieds, le fit monter au haut d'un clocher, et lui dit de s'élancer, sans rien craindre, dans l'espace. Notre homme ne fut pas de cet avis, et refusa de tenter l'aventure. Ce fut alors que l'abbé Desforges eut recours à sa gondole volante et ouvrit une souscription. Les fonds versés, il fallut bien s'exécuter. Le chanoine se fait porter par quatre paysans sur une hauteur, près Étampes; le signal est donné, la gondole est livrée à elle-même; mais, au lieu de décrire dans l'espace une ligne horizontale, elle tomba lourdement à terre, entraînant le nouvel Icare, qui en fut quitte pour une légère contusion au coude. « On ne brûlera jamais le chanoine comme sorcier, dit Grimm. Tout ce qu'il sait de magie se réduit à une chose très-simple : il a fabriqué une espèce de gondole d'osier, il l'a enduite de plumes, il l'a surmontée d'un parasol de plumes; il s'y campe avec deux rames à longues plumes, et il espère, à force de ramer, de se soutenir dans les airs et de les traverser. Le miracle ne s'est pas encore fait, mais il peut se faire encore, et la foi du chanoine se soutient malgré sa culbute. »

(Note de l'éditeur.)

Un *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau ; et voilà pourquoi l'enthousiaste frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique, feront tomber dans le piège jusqu'à celui qui le connaît.

Les convulsionnaires ont fait des tours de forces, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret ; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, et même d'effrayer les regards les plus intrépides et les esprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire, quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme et le désir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnaître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poète nommé *Guymond de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris pour avoir vu des convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur et d'effroi qu'il en prit la fièvre. Dans son délire, il avait devant les yeux ces images effrayantes ; et ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour son âme sensible.

Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paraît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs et la Vérité*, ouvrage d'un mystique à tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie (1).

Cette secte est travaillée d'effections vaporeuses ; maladie singulièrement commune en France depuis un demi-siècle ; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, et lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige et du surnaturel.

(1) *Des erreurs et de la vérité, ou les hommes rappelés au principe universel de la science*, par un philosophe inconnu. Ce livre est du marquis Louis-Claude de Saint-Martin, écrivain mystique, né à Amboise en 1743, mort à Aunay, près Châtenay, en 1803.

(Note de l'éditeur.)

Selon cette secte, l'homme est un être dégradé, le mal moral est son propre ouvrage; il est sorti du *centre de vérité*; Dieu par sa clémence le retient dans la *circonférence*, lorsqu'il aurait pu s'en éloigner à l'infini; le cercle n'est que l'explosion du *centre*: c'est à l'homme de se rapprocher du *centre* par la *tangente*.

Pour pouvoir enfler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, et éloignent toutes impressions terrestres, afin de laisser à l'âme une liberté plus entière et une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance; cette ardeur de connaître et de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, et qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connaissances: voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles; plus elles sont voilées, plus l'homme faible et curieux appelle les prodiges et se confie aux mystères. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.

XXIII.

Langue du maître aux cochers.

On distingue parfaitement le cocher d'une courtisane de celui d'un président; le cocher d'un duc] d'avec celui d'un financier; mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage? écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'île Saint-Louis, à *la maison*; au faubourg Saint-Germain, à *l'hôtel*; et dans le faubourg Saint-Honoré, *allez*. On sent, sans avoir besoin d'un commentaire, tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *Le carrosse de M. le marquis! le carrosse de madame la comtesse! le carrosse de M. le président!* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais, jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent et se disputent. Cette voix qui remplit un quartier couvre tout, absorbe tout, le bruit confus des hommes et des chevaux. Laquais et cochers, à ce signal retentissant, abandonnent les pintes et les queues, et courent reprendre la bride des chevaux et ouvrir la portière.

Cet *aboyeur*, pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin et ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à sa voix un son rauque et épouvantable, qui ressemble à un tocsin. Il crève bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, et meurt comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

XXIV.

Messes.

On dit par jour à Paris six à sept mille messes, à quinze sous pièce. Les capucins font grâce de trois sous. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons aïeux, qui pour un rêve, commandaient le sacrifice non sanglant. Point de testament sans une fondation de messes; c'eût été une impiété, et les prêtres auraient refusé la sépulture à quiconque eût oublié cet article, ainsi que les faits anciens le prouvent.

Entrez dans une église, à droite, à gauche, en face, en arrière, de côté : un prêtre ou consacre ou élève l'hostie, ou la mange, ou prononce *l'ite missa est*.

Des prêtres irlandais se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour; et vu l'immensité de la ville, le hasard seul

a fait reconnaître la supercherie. Un double appétit les forçait à cette double célébration.

Dans le siècle passé, un prêtre du Petit-Saint-Antoine était marié secrètement, et tenait son ménage près de la place Maubert. Il se partageait avec la même ferveur entre l'autel et son épouse. Bon prêtre, bon mari, père de cinq enfants, il s'habillait deux fois par jour, pour tromper les regards et remplir ses doubles fonctions, qui lui étaient également chères. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur ; le parlement cassa son mariage, et il fut exilé à perpétuité : heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'était pas marié ; mais il faisait des opéras tout en disant la messe. Le démon ne présidait pas à ses compositions ; car elles étaient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Un prince ayant nommé pour son aumônier l'abbé P***, connu par ses nombreuses et intéressantes productions, lui dit à sa première audience : Monsieur l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier ? mais sachez que je n'entends point de messes. — Et moi, monseigneur, je n'en dis point (1).

On appelait *messe musquée* une messe tardive qui se disait, il y a quelques années, au Saint-Esprit, à deux heures ; le beau monde paresseux s'y rendait en foule avant le dîner. On donnait trois livres au prêtre, parce qu'il était obligé de jeûner jusqu'à cette heure ; la loueuse de chaises y gagnait encore. L'archevêque a défendu la messe et l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il aurait mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

Depuis dix ans le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche, pour ne pas scandaliser les laquais, et les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

(1) Le prince de Conti et l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévôt.

(Note de l'éditeur.)

Le 3 août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua l'hostie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levait, dans l'église Notre-Dame, à l'autel de la Sainte-Vierge. En voulant percer ladite hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite ; mais ses blessures ne furent pas dangereuses.

Aussitôt toutes les messes cessèrent, on dépouilla les autels de leurs ornements, l'église fut fermée jusqu'au jour de la *réconciliation*.

Le 5 août *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant et derrière, portant ces mots : *sacrilège impie*. On lui coupa le poing, et il fut brûlé vif en place de Grève ; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 se fit la réparation solennelle du sacrilège commis. Il y eut une procession générale, où assistèrent toutes les cours souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des faubourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. Voyez la *Gazette de France* 1670, page 771 jusqu'à la page 796.

Aucun sacrilège de cette espèce, grâces à Dieu, n'a été commis dans notre siècle, malgré les écrits, les discours et le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aspersion d'eau bénite, et jusque dans les processions publiques du jubilé, le culte, toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *crucifix* sur un pont. Ce crucifix de plâtre était à portée d'être renversé à chaque minute par les charrettes, et le chevalier de la Barre n'était pas homme à tirer l'épée contre un crucifix ; il avait de la raison et de la philosophie ; il mourut avec une fermeté tranquille. Le parlement, uniquement pour prouver aux Jé-

suites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition ; il s'en est repenti lorsqu'il n'était plus temps.

L'on peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une manière aussi violente que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentait, ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un sot écolier qui n'a rien vu et rien entendu quand on se met à déclamer contre les mystères et les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut, ou ne parle plus de cela.

XXV.

Messe de la pie.

Un bourgeois avait perdu plusieurs fourchettes d'argent ; il en accusa sa servante, porta sa plainte et la livra à la justice. La justice la pendit. Les fourchettes se retrouvèrent six mois après sur un vieux toit, derrière un amas de tuiles, ou une pie les avait cachées. On sait que cet oiseau, par un instinct inexplicable, dérobe et amasse des matières d'or et d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Grève une messe annuelle pour le repos de l'âme innocente. L'âme des juges en avait un plus grand besoin.

C'est fort bien fait que de dire une messe : mais il fallait ensuite rendre l'instruction plus scrupuleuse, abolir cette peine disproportionnée au délit ; car la sévérité excessive de la loi l'annule entièrement ; et le vol domestique, très-fréquent parmi nous, est presque impuni de nos jours, parce que le maître et le juge détestent intérieurement son extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétablirait l'ordre bien puissamment. Sur dix servantes, quatre sont de voleuses. Personne ne veut se charger de l'accusation, à cause des suites. On les renvoie, elles volent chez le voisin, et s'accoutument à l'impunité.

Il est triste d'être obligé d'avoir incessamment l'œil ouvert sur ses domestiques, et l'on peut dire qu'à Paris il ne règne au-

cune confiance entre le maître et le serviteur. La maîtresse de la maison a une poche remplie de clefs différentes ; elle tient sous le pêne le vin, le sucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile et les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain et les restes du souper, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, et ayant oublié de donner à la servante la clef de la miche, le troisième clerc, qui ne s'embarassait pas d'avoir son congé, chargea le buffet sur les épaules d'un robuste porte-faix, et entrant dans la salle à manger, dit tout haut : *La clef, madame, voici l'armoire.*

XXVI.

La Fête-Dieu.

La Fête-Dieu est la fête la plus pompeuse du catholicisme. Paris ce jour-là est propre, sûr, magnifique et riant ; on voit que les églises possèdent beaucoup d'argenterie, sans compter l'or et les diamants, que les ornements sont d'une richesse peu commune, et que le culte enfin coûte et a coûté excessivement au peuple ; car tous ces trésors stagnants ont été pris sur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la procession de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis caresser l'orgueil et le faste des cardinaux en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges, à peu près comme des laquais portent la queue à une duchesse. Serait-il possible que des guerriers décorés, à l'appât d'une médiocre ou forte récompense, eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, et cela aux yeux de la nation (1) !

M. de Conflans plaisantant, un jour, le cardinal de Luynes sur la revendication d'un pareil privilège, M. de Luynes lui dit avec hauteur que tel était son droit, et que, s'il avait bonne mémoire, un Conflans avait exercé cet emploi près de lui. — Cela ne me surprend pas, répondit M. de Conflans, dans votre famille il n'y a pas mal de pauvres frères habitués à tirer le diable par la queue. (*Note de l'éditeur.*)

Qui ne croirait, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein ? Tous les ordres de l'État environnent le Saint-Sacrement, toutes les portes sont tapissées, tous les genoux fléchissent ; les prêtres semblent les dominateurs de la ville, les soldats sont à leurs ordres, les surplis commandent aux habits uniformes, et les fusils, mesurant leurs pas, marchent à côté des bannières. Les canons tirent sur leur passage ; la pompe la plus solennelle accompagne le cortège ; les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés, tout ferait croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire, un seul contradicteur, qu'il règne, qu'il commande à tous les esprits.... Eh bien ! l'on a admiré la marche et l'ordre de la procession, le dais, le soleil, les coups d'encensoir, qui jaillissent à temps égaux, la beauté des ornements ; l'on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes et majestueuses décharges ; l'on a compté les cardinaux, les cordons bleus, les évêques, les présidents en robe rouge, qui ont assisté à cette solennité ; l'on a comparé les chasubles et les chappes des différentes paroisses ; l'on a parlé des reposoirs. Voilà ce qui a frappé tous les esprits ; voilà ce qui a attiré leur respect et leurs hommages. }

Le soir les enfants font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chasubles de papier, des encensoirs de ferblanc, un dais de carton, un petit soleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promènent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, et obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfants qui le matin ont fait à peu près les mêmes cérémonies, lèvent les épaules, et se moquent de la procession des petits quand ils la rencontrent.

Le marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensait à Brunoy cent mille écus pour le reposoir et la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'Église, il ras-

semblait de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeait d'ornements magnifiques, et qu'il traitait ensuite d'une manière splendide. Comme ses parents sollicitaient son interdiction, à raison surtout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisait subir un interrogatoire : « Si j'avais donné cet argent à une courtisane, on ne l'eût pas trouvé mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du culte catholique, dans un royaume catholique, et l'on m'en fait un crime. »

Ce millionnaire a été interdit sur la requête de ses parents. Les détails de son procès sont infiniment curieux, et le caractère du marquis de Brunoy est un phénomène moral.

XXVII.

La petite Fête-Dieu.

C'est l'octave du jour solennel ; c'est une seconde procession tout aussi magnifique que la première. Quelquefois il a plu le jour solennel ; la procession n'a pu sortir, ou elle a été mouillée ; quel revers pour la paroisse ! Mais l'accident n'est pas irréparable ; la procession prend sa revanche huit jours après, et la chance est plus heureuse. Tous les prêtres sont radieux ; l'encens, les fleurs, la musique les accompagnent. Le peuple admire la belle ordonnance sous un ciel sans pluie, et se prosterne sur un pavé sec.

Ce jour a une double physionomie : le matin, c'est une fête ; les maisons sont tapissées, la ville est ornée ; mais dès que la procession est passée, les échelles se dressent, les tapisseries tombent, les reposeirs se décomposent, les boutiques s'ouvrent ; la foule travaillante se meut ; les pyramides de savon de l'épicier, l'étau du fourbisseur, la forge du serrurier, l'escabelle du cordonnier, le mortier et les vipères du pharmacien se montrent à travers un reste de décoration. Dans une demi-heure la ville a totalement changé de face. On aperçoit encore

de loin le dais, et les boutiquiers ont repris leurs fonctions.

C'est un jour hermaphrodite, car on ne sait s'il appartient à la pompe du culte ou à l'avidité du commerce ; c'est un mélange du sacré, du profane. On emporte précipitamment les tableaux et les statues des saints pour faire place aux pompons du luxe. L'air mondain chasse les vestiges sacrés ; le tumulte du négoce succède à l'ordre paisible et religieux. Sans les fleurs dont le pavé est parsemé encore, et qui attestent le passage du Saint des saints, on ne soupçonnerait pas que les prêtres, une demi-heure auparavant, promenaient le Dieu invisible et présent au milieu d'un peuple agenouillé.

Le dimanche suivant, c'est encore une procession dans le faubourg Saint-Laurent. On l'appelle *le grand pardon*. Elle est vraiment remarquable, en ce qu'elle est plus nombreuse que toute autre, et plus longue que le long faubourg qu'elle parcourt. La paroisse Saint-Laurent a emprunté ce jour-là les encensoirs de toutes les autres paroisses, et des chasubles de toute couleur. Deux cents jardiniers en cheveux ronds sont transformés en prêtres, et portent l'habit sacerdotal. Deux repositoires qui rivalisent représentent l'un un chapitre de l'Ancien Testament, et l'autre du Nouveau. Toutes les couronnes de fleurs sont suspendues dans les airs. Des enfants nus, gras et dodus, sont autant de petits saints Jean, et l'agneau vivant les suit, mené avec un ruban couleur de rose ou de bleu. Dans cet état d'innocence et de nudité, quelquefois ces enfants ont donné aux petites filles du quartier la première information sur la différence des sexes. Des Madeleine de huit à dix ans pleurent les péchés qu'elles commettront un jour, et de grosses servantes, vraiment pécheresses, les tiennent par la main ; ce serait bien à celles-ci de pleurer. Une multitude de vierges, âgées de quatre à cinq ans, allongent la procession.

Les filles du *Sacré Cœur de Jésus* marchent posément, mettant leur gloire à ne point regarder à côté d'elles les curieux pressés qui les regardent avidement.

Les bannières des différentes confréries offrent leur saint, martyr ou confesseur, les uns relevés en bosse d'or, et les autres en argent. Celui qui porte la bannière marche sur une ligne droite; il peut s'arrêter, mais il ne rétrograde point.

Cent cinquante thuriféraires font jaillir l'encensoir, qui monte et retombe en cadence. Le groupe se dessine sous toutes les formes, et le jet varie dans les airs les figures argentées et fumantes, les roses pleuvant. Une musique bruyante et militaire annonce l'approche du dais, sous lequel l'hostie est placée, et que les notables environnent respectueusement, heureux de tenir le cordon qui touche au sanctuaire ambulante. La foule pressée et en extase se courbe, ne pouvant s'agenouiller. Quarante suisses robustes, croisant leur hallebarde, ont peine à retenir le flot du peuple, qui se précipite pour être plus près du soleil orné de riches pierreries. Ces suisses ne marchent point, ils sont poussés par le peuple, et ils n'ont plus qu'à lever la jambe pour avancer; c'est un rempart vivant et tout en sueur qui contient l'enthousiasme religieux.

Cependant le corps diplomatique, rangé sur les balcons de l'ambassadeur de Venise, voit défiler la procession. Les représentants des souverains protestants s'inclinent où fléchissent le genou, à l'exemple de l'ambassadeur du roi très-catholique. Quel triomphe pour le catholicisme! C'est l'Europe entière qui se prosterne devant le bon Dieu de Saint-Laurent.

Tout le corps diplomatique rassemblé sur ce balcon, et témoin respectueux d'une procession, est une chose que j'ai vue et que je n'ai pas dû passer sous silence. Et qu'on dise que la religion n'est pas triomphante, tandis que deux cents mille hommes accourent à ce pieux spectacle, et que les politiques de toutes les cours souveraines s'inclinent devant le passage du dais. Non! la religion n'a pas souffert de toutes les attaques qui lui ont été portées par les incrédules. Entrez dans les églises, elles sont pleines! visitez les confessionnaux, ils sont remplis! Trois mille messes se disent par jour! pas un repôsoir n'a perdu

une fleur depuis quarante ans ! aucun coup d'encensoir ne s'est abaissé d'une ligne ! Tous les cris des incrédules ne sont que des murmures impuissants et perdus !

L'œil fixé sur le balcon de l'ambassadeur de Venise, je me disais : Les voilà, les politiques de l'Europe ! ils ont vu passer la procession, et ils ne douteront point de sa réalité. Remarquons en passant que le corps diplomatique, quoique d'ailleurs très-instruit et très-respectable, jargonne le français, et que chacun lui donne l'accent de son pays. Ne pouvant pas visiter tous les souverains de l'Europe, j'ai du moins vu leurs représentants. Ce balcon n'était point la tour de Babel ; la confusion des langues n'y régnait pas ; mais on pouvait néanmoins entendre toutes les modulations étrangères que les agens de la politique européenne impriment à la langue française.

XXVIII.

Confessionnal.

Je traverse une église, je vois une robe soyeuse, ondoyante, qui tombe avec grâce sur une jambe dont mon œil devine la légèreté et le contour ; un mantelet serre des appas, sans en dérober l'élégance ; des cheveux blonds percent à travers la coiffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge sans voir la figure... C'est une beauté de dix-sept ans, qui est à genoux dans la boîte, le cou baissé, et dont l'haleine douce, fraîche et pure, se perd dans la barbe grise d'un capucin ; également intéressante, soit qu'elle mente par pudeur, soit qu'elle hasarde par crainte des demi-aveux. Mais si elle se confesse à un jeune vicairaire aux sourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes lissées, quelles bornes auront la curiosité de l'un et la naïve confiance de l'autre ?

Je ne la vois pas, mais je devine encore que son sein palpite ; elle parle et n'ose souffler. Sans doute elle est innocente en

comparaison de cette femme âgée qui fait contre-poids. Pourquoi donc la confession de la jeune fille est-elle plus longue ? Pourquoi !... Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui se sent assez de force, de dignité et de prudence pour ne pas craindre son cœur en scrutant celui d'une jeune personne qui s'agenouille, les yeux baissés, les mains jointes, qui attend son arrêt, et qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-la sortir du confessionnal : elle est muette, interdite, pensive : elle fuit vos regards avec une modestie profonde ; mais le remords n'est pas peint sur cette physionomie douce : la rougeur couvre ses joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'Académie des sciences un mémoire sur les comètes, et qu'on crut qu'il admettait la possibilité d'un globe venant heurter notre planète et la réduisant en poudre, comme une comète traversait alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde se répandit dans tout Paris et plus loin encore ; car il pénétra jusque dans les montagnes de la Suisse. L'alarme fut universelle ; et l'astronome, sans y penser, fit plus avec ses rêveries que tous les prédicateurs ensemble. On se précipita dans les églises avec tremblement et frayeur. On vit les confessionnaux des paroisses environnés d'une foule de personnes qui voulaient se munir d'une absolution ; c'était à qui entrerait dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés*, fut plus assailli que les autres ; autour de sa chapelle erraient des figures telles qu'on n'en avait jamais vues, des physionomies pâles et mélancoliques, des hommes qui semblaient sortir du sein des forêts ; leur confession était comme empreinte sur leurs fronts ; la crainte et le repentir commencé n'en pouvaient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le désastre universel fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayants et effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux ; les mains

qui ne pouvaient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables rentrèrent dans une oisiveté absolue.

XXIX.

De certaines femmes.

Si les femmes attaquaient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée et leurs amoureux transports ? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes, par désœuvrement, par curiosité et surtout par ambition, ne s'interdisent point l'attaque : mais le système de la nature n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuser, ou en sont quittes pour une *passade*.

Ce petit chapitre ne sera point entendu dans les pays fortunés où règne encore l'innocence : ailleurs il ne le sera que trop. Je n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpides ; mais je peins Paris.

XXX.

Filles publiques.

Elles se donnent après tout pour ce qu'elles sont ; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine et prude occasionne souvent sous les fausses apparences de la modestie et de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parents, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offensent ni de l'outrage ni du mépris ; elles sont avilies à leurs propres yeux ; et ne pouvant plus régner par les grâces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption ; l'une se livre tout à la fois au plaisir et à l'argent ; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, et qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.

Nous n'offenserons pas ici les oreilles chastes, ni les yeux de l'innocence, en leur présentant les scènes de la débauche et de la crapule ; nous taisons les fantaisies du libertinage, les saillies et les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille prostituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Rétif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans son *Paysan perversi* : les touches en sont si vigoureuses, que le tableau en est révoltant ; mais il n'est malheureusement que trop vrai. Arrêtons-nous, et gardons-nous d'épouvanter les imaginations sensibles ; car les désordres voilés de l'humanité ne sont pas bons à mettre au grand jour.

Disons seulement que le nombre des filles publiques ne favorisant que trop le désordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de sorte que dans ce siècle si poli, on est grossier en amour.

Nous sommes si éloignés de la galanterie ingénieuse de nos pères, que notre conversation avec les femmes que nous estimons le plus est rarement délicate. Elles abondent en mauvaises plaisanteries, en équivoques, en narrations scandaleuses. Il serait temps de corriger ce mauvais ton ; c'est aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de souffrir, sous peine de passer pour *béqueules*.

Les passions honteuses et publiques portent avec elles leur contre-poison, et ne sont pas peut-être si difficiles à réprimer que celles dont le dérèglement paraît excusable ; en sorte que je croirais qu'une *fille publique* est plus près de devenir honnête femme que la *femme galante*.

Mais le scandale des filles publiques est poussé trop loin dans

la capitale. Il ne faudrait pas que le mépris des mœurs fût si visible, si affiché ; il faudrait respecter davantage la pudeur et l'honnêteté publique.

Comment un père de famille, pauvre et honnête, se flatterait-il de conserver sa fille innocente et intacte, dans l'âge des passions, lorsque celle-ci verra à sa porte une prostituée mise élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au sein de la débauche, et jouir, sous la protection des lois mêmes, de sa licence effrénée ? Le retour qu'elle fera sur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu, et elle se lassera de se combattre elle-même : la raison ne pourra point lui faire apercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse ; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des séducteurs, surtout pour son sexe.

Aussi n'est-il guère possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier, n'a presque plus de progrès à faire

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'est-à-dire *vulgivagues*, et dix mille environ moins indécentes, qui sont *entretenuës*, et qui d'année en année passent en différentes mains. On les appelle autrefois *femmes amoureuses*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses* ; et si elles sont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

La police va chercher des *espionnes* dans ce corps infâme. Ses agents mettent ces malheureuses à contribution, ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose, exercent un empire sourdement tyrannique sur cette portion avilie, qui pense qu'il n'y a plus de lois pour elle : ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la vile prostituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la bassesse ! Oui, il y a des êtres au-dessous de ces femmes de mauvaise vie, et ces êtres sont *certaines hommes de police*.

Une ordonnance de police fait défense au marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *semaine* ou à la *journée*, des robes, des *pelisses*, des *mantelets* et autres ajustements ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misère, et de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissaient pas d'exercer sur ces créatures, qui n'ont ni meubles ni vêtements, et qui sentent la nécessité de se parer, afin d'être payées à un plus haut prix ; car une *pelisse* rend plus exigeante qu'un *casquin*.

Toutes les semaines on en fait des enlèvements nocturnes, avec une facilité qui, trop excessive, ne saurait manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espèce que l'on traite ainsi. Le spéculateur songera à la violation de l'asile domestique dans les heures de la nuit, à la faiblesse du sexe, aux mauvais traitements qu'il essuie, et aux inconvénients qui en peuvent résulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être mères.

On les conduit dans la prison de la rue Saint-Martin, et le dernier vendredi du mois elles passent à la police ; c'est-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtrière. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenseurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot qui n'est pas couvert. Elles sont toutes debout et pressées. L'une pleure, l'autre gémit ; celle-ci se cache le visage ; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe ; elles ripostent indécemment, et bravent les huées qui s'élèvent sur leur passage. Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour, et les propos que cette marche occasionne sont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* et les *matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permission d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les visite, et on sépare celles qui sont infectées, pour les envoyer à Bicêtre y trouver la cure ou la

môrt : nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémissant de le tracer, et non guéri de l'impression horrible qu'il a laissé dans tous mes sens.

O toi qui, loin des villes, respire en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes ! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures et intactes, comme la neige qui couronne les sommets resplendissants de ces montagnes qui ceignent l'horizon ; dans ce séjour des vertus, aussi éloigné par tes mœurs du siège brillant de la corruption que tu en es loin par tes goûts simples et paisibles, apprends à connaître et à mieux goûter les chastes embrassements d'une tendre épouse et les caresses d'une sœur aimée. Tu sais combien la pureté de l'âme et la modestie vraie et touchante prêtent de charmes et d'intérêt à la beauté, quelle distance infinie se trouve entre le sourire maniéré et le regard d'une Parisienne, et le front animé et pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur et de santé, pour qui la débauche est encore un mot sans idées ! Ah ! trop heureux républicains, conservez tous dans vos paisibles retraites cette pureté de mœurs, gage de la félicité et des vertus domestiques ; pleurez sur le jeune imprudent qui, épris d'un vain faste, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuse, va se précipiter dans les grossières voluptés de la capitale ; retenez-le ; enchaînez-le ; et de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaste oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, et qui les feraient rougir sans qu'elles en comprissent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire : « Siste miser ! ibi
 « luxus et avaritia matrimonio discordi junguntur ; ibi ingenui-
 « tas morum corrumpitur et venditur auro ; ibi horribilis caco-
 « monades veneris templum et voluptatum sedes occupat ; ibi
 « amoris sagittæ mortiferæ et venenatæ ; ibi exercentur artes
 « damnosæ, seu saltem vanæ et prorsus inutiles ; ibi moventur li-
 « tes et jurgia ; ibi justitia ipsa gladium pro miseris tenet ; ibi
 « miseros agricolas excoriant et procurator et publicanus, nec
 « missura cutem, nisi plena cruoris, hirundo ; ibi fastus et

« opes dominantur ibi virtus laudatur et alget, dum vitia cononantur. Undè proverbium frequens et solemne : *Omne malum ab urbe.* »

On peut évaluer à près de *cinquante millions* par an l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes sous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guère qu'à *trois millions* ; disproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux bijoutiers, aux loueurs de carrosses, aux traiteurs, aux aubergistes, aux hôtels garnis, etc. Et ce qui inspire un profond effroi, c'est que si la prostitution venait à cesser tout à coup, vingt mille filles périraient de misère, les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire ici à son entretien ni à sa nourriture. Aussi ce débordement est-il comme inséparable d'une ville populeuse ; et une infinité de métiers ne subsistent que par la circulation rapide des espèces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui soumet ; une passion plus forte a dompté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure : mais l'or a coulé.

XXXI.

St, st, st.

Aujourd'hui les filles publiques, du haut de leurs fenêtres ou balcons, sifflent comme des couleuvres : c'est l'appel. Elles font bien de prendre l'accent juste, puisqu'elles recèlent le venin de la vipère.

On avait donné à une fille le nom d'*Harpagine* : cette courtisane ignorant que ce mot était synonyme au *mal vénérien*, le portait avec candeur. Un académicien qui savait le grec la détrompa en lui rendant visite. Elle devint furieuse, et depuis ce jour-là elle ne veut plus porter que le nom d'une vierge.

Il n'y a plus qu'un moyen pour se débarrasser de ces nymphes

nocturnes qui vous assiègent de toutes parts, c'est de leur dire énergiquement *je n'ai plus d'argent*.

Quelquefois, le soir, on rencontre dans les rues le guet à pied qui, tenant le fusil sous son bras, conduit galamment de l'autre une jeune fille, tandis que son camarade tient une vieille matrone; c'est un enlèvement, soit qu'il y ait eu tapage, soit que le jour de la punition soit arrivé.

L'une, qui est novice, se désespère et se lamente; celle-ci, plus effrontée, tient tête au soldat qui la mène.

Le plus souvent elles sont en déshabillé, et dans le plus grand désordre; on ne leur a pas donné le temps de s'habiller; elles tiennent leurs jupes, qui tomberaient si elles n'y portaient pas la main. On les traîne d'un pas précipité, et à travers les boues, chez le commissaire qui a fait l'enlèvement. La canaille s'assemble et rit; l'une est échevelée, l'autre chante et brave l'orage. Elles sont introduites dans l'étude du commissaire, devant le jeune clerc qui les reconnaît, mais qui ne peut adoucir le procès-verbal.

Elles déclinent leur nom ou celui qu'elles veulent prendre avant que d'être conduites à la prison de pénitence. Toutes les charges sont déduites avec des expressions non voilées; le commissaire et son clerc sont accoutumés à l'idiôme des mauvais lieux, comme des académiciens le sont au beau langage. Au reste, les mots proscrits de la langue sont positivement dans toutes les bouches, depuis les princes jusqu'aux crocheteurs. Les femmes aujourd'hui se les permettent, et jurent comme les hommes, surtout à la cour; on dirait d'une particule explétive.

Tandis que l'on verbalise, ces filles avertissent leurs amoureux de ce revers inattendu; ils arrivent avec leurs physionomies de ribotteurs; mais les champions n'osent délivrer leurs dulcinées. Elles sortent, et l'on voit couler les larmes d'un enfant de treize à quatorze ans, tout auprès de l'immobilité stupide d'une vieille dévergondée.

Ces victimes de l'incontinence publique sont toujours forcées de mentir; le libertinage est puni, car il s'éloigne de la volupté, il en devient l'antipode. Telle fille au milieu de la prostitution a vécu trois années dans une maison de libertinage sans avoir connu un homme naturellement; il y a des prostituées qui sont pucelles, et elles sont loin de pouvoir s'appeler vierges. *Tirons le rideau.*

On appelle des *impures* toutes celles qui vaguent dans les rues, et cette dénomination s'étend jusqu'à celles qui se promènent au Palais-Royal; mais la débauche dans cette grande ville ressemble à ces taches noires dans un morceau de marbre blanc. L'innocence intacte est tout à côté du libertinage effronté, et ne se mêle point avec lui. Le second ordre de la bourgeoisie a des mœurs et des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde; cependant la débauche, ou du moins son image, cerce de toutes parts ces maisons honnêtes, et celles-ci sont inaccessibles à la corruption; elles semblent même ignorer les désordres et les turpitudes qui sont à vingt pas d'elles.

Les lois humaines ont leurs bornes; elles ne peuvent violenter trop durement, elles ne sauraient fouiller trop avant; réformatrices de ce qui porte le scandale, elles augmenteraient le désordre en voulant l'anéantir. Les femmes sont les idoles de la faiblesse humaine. L'opulence les couvre de bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. Le vice est embelli, pour ainsi dire, dans la personne d'une courtisane; il ne reprend ses traits honteux et sa couleur rebutante que dans les dernières victimes de l'incontinence. L'air libre et immodeste va à telle femme, comment la police séparera-t-elle deux désordres égaux? Comment sera-t-elle indulgente pour le libertinage paré roulant dans un char, et sévère pour le libertinage de détresse marchant dans les rues fangeuses?

Il y a de la différence sans doute dans les noms, lorsque celle-ci s'appelle la *Ribotte*, l'autre *Belair*, l'autre *Caraco-Noir*, la quatrième *Ventre-Bleu*, et la dernière comme le porte-en-

seigne de la procession, *Tire-à-Toi*; tandis qu'à l'Opéra, les noms les plus harmonieux des saintes du calendrier sont élégamment choisis pour distinguer les superbes courtisanes; mais le métier n'est-il pas le même? Toutes ne reçoivent-elles pas également les offrandes volontaires du libertinage.

On a vu l'apologie du publicisme des femmes dans le *Journal de Paris*, cette apologie était là bien déplacée. Il n'était pas besoin de renforcer cette pente, et il est des tolérances publiques qu'il ne faut point du moins avouer publiquement; Sixte-Quint fit une guerre violente au publicisme des femmes. C'était un grand politique. Je pense que le gouvernement sera forcé, avant peu, de donner une attention sérieuse, moins au désordre qu'au scandale; il pourrait mettre à profit plusieurs idées saines, répandues dans le *Pornographe*, ouvrage de M. Rétif de la Bretonne, qui a enseigné l'art d'ôter au vice ce qu'il a de plus redoutable, son effronterie. Dès qu'il sera voilé, il n'offensera plus l'ordre public. Dans les mains d'un habile législateur, le bien sort du mal, et voilà le grand secret de la politique.

La police ne permet pas à ces créatures d'ajouter l'adresse à l'impudence, et de se payer par leurs mains sur les effets et bijoux qu'elles peuvent surprendre à l'ivresse de la débauche, ou à la négligence de leurs dupes; les montres, les tabatières, les portefeuilles ne leur appartiennent pas plus qu'aux fiacres, lorsqu'on les oublie dans leurs voitures. Il faut qu'elles restituent ces effets; car c'est assez de manquer à la pudeur sans offenser encore la probité. Elles sont poursuivies lorsqu'elles volent ou qu'elles escamotent, et sont forcées de lâcher sur-le-champ leur proie.

On n'affiche point qu'on a été volé de sa montre ou de sa tabatière dans un mauvais lieu: on affiche décemment qu'on l'a perdue, et l'on promet une récompense honnête; et quoi de plus honnête que de rapporter un bijou du centre d'un mauvais lieu! Ainsi il y a combat d'honnêteté, et ce qui est honnête devient utile, comme l'a tant dit Cicéron; car on paye la fille

pour la montre volée. Alors elle est à l'abri de toutes poursuites : on suppose que le propriétaire l'a laissée tomber dans un moment inattentif, et la fille n'est point censée une escroque, terme qui devient une injure même pour une prostituée.

La vigilance des orfèvres sert très-bien la police à cet égard; ils ont le coup d'œil exercé à reconnaître les bijoux volés : les prix qu'y met le vendeur, sa tournure, son maintien, tout les éclaire, et comme ils tiennent registres de tout ce qu'ils achètent, il est facile par eux de remonter jusqu'à la source du délit, et de reconnaître la première main, qui a usé d'une subtile adresse.

J'ai l'honneur de connaître le confesseur des galériens, des filles de la Salpêtrière et des marmottes des boulevards. Je vous réponds que la conscience de telle marquise l'embarrasserait plus que toutes ces consciences-là. Ces pécheurs grossiers ne déguisent point ce qu'ils ont fait ; on n'a pas besoin de les interroger pour tirer la vérité du fond de leur âme coupable et franche. Ils ont obéi à leurs passions brutales, et leur confession roule d'elle-même ; ils se repentent autant qu'ils peuvent se repentir ; ils veulent avoir l'absolution, parce qu'ils ne se confessent que pour cela. Le confesseur des galériens et des marmottes ne subdivise donc point un cas de conscience, comme s'il avait à ses genoux une jeune carmélite. Il gronde et il absout. Il retrouve le même péché au bout de six mois ; il gronde encore, mais il absout toujours : s'il refusait l'absolution, il verrait tous ces pécheurs désordonnés aller chercher un autre pénitencier, qui aurait appris que les galériens, les filles de la Salpêtrière et les marmottes des boulevards marchent sur une pente insurmontable : il leur faut décidément l'absolution, parce qu'ils mettent tout dans l'aveu qu'ils font au confessionnal, pénitence, repentir, réparation, changement de vie.

O légers moralistes ! vous ne connaissez pas les hommes. Vous n'avez point confessé les galériens et les filles de la Salpêtrière, ils se confessent sans détours, et avec la même aisance

qu'ils ont commis le péché. Ils sont plus criminels que vicieux.

Est-ce qu'il en coûterait moins de révéler un crime qu'un vice. Les gens vicieux se confessent mal, et ceux qui ont tous les défauts ne se confessent point du tout. Voilà pourquoi ils ridiculisent encore la confession.

XXXII.

Courtisanes.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamants, mettent leurs faveurs à la plus haute enchère, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le sort, le manège, un peu d'art ou d'esprit mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altière Laïs qui vole à Longchamps dans un brillant équipage (que sans sa présence licencieuse on attribuerait à une jeune duchesse), jusqu'à la *raccrocheuse* qui se morfond le soir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier ! Que de distinctions, de nuances, de noms divers, et ce pour exprimer néanmoins une seule et même chose ! Cent mille livres par an, ou une pièce d'argent ou de monnaie pour un quart d'heure, causent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtisanes entre les femmes décemment entretenues et les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. « On les prendrait, dit-il, pour les femmes des courti-
« sans ; elles ont effectivement tous les mêmes vices, emploient
« les mêmes ruses et les mêmes moyens, font un métier aussi
« désagréable, ont autant de fatigues, sont aussi insatiables ; en
« un mot, leur ressemblent beaucoup plus que les femelles de
« certaines espèces ne ressemblent à leurs mâles. »

XXXIII.

Filles entretenues.

Au-dessous des courtisanes par le rang, elles sont moins dépravées. Elles ont un amant qui paye, dont elles se moquent, qu'elles rongent et dévorent, et un autre à leur tour, qu'elles payent, et pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent insensibles, ou elles aiment jusqu'à la fureur. Alors elles payent à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de se marier. Ceux qui préfèrent la fortune à l'honneur les épousent et s'avalissent. Ces épouseurs sont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perse (selon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime* ; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *toman* vaut quinze écus de notre monnaie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues on devrait substituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *diax louis*, etc. le tout pour l'utilité publique et l'instruction des étrangers, qui payent fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.

XXXIV.

Matrones.

Terme reçu qu'on a substitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrones de plusieurs sortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagnent partout. C'est une damé de compagnie pour les actrices renommées, ainsi que pour les danseuses ; c'est une nourrice et une entrepreneuse pour les filles pauvres ou pour ces beautés vaga-

bondes qui vont de spectacle en spectacle chercher des aventures, c'est-à-dire des soupers.

Les matrones n'ont plus besoin de mettre en jeu l'art de la séduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage et le ~~la~~ ^{la} ~~pauvreté~~, mauvaise conseillère, conduisent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrones, dites apareilleuses, font des avances à toutes les jolies grisettes qu'elles aperçoivent. Elles tiennent une sorte de pension plus ou moins nombreuse, et c'est dans leurs maisons que se rendent sourdement les petites bourgeoises et filles de boutique de toute espèce, qui, pour avoir des robes et soutenir leur parure, vont passer la soirée chez les matrones.

L'étendue de Paris fait qu'elles dérohent l'irrégularité de leur conduite à leurs parents et tuteurs ; elles paraissent chastes et honnêtes, et n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conservent dans le monde tous les dehors de la décence se rendent aussi dans ces maisons, où le libertinage est fort à son aise.

D'autres matrones distribuent des adresses, n'appellent les filles qu'au besoin, et les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés et les jeunes gens blasés.

L'expérience leur ayant appris à deviner les caprices et les fantaisies des hommes, elles font jouer toutes sorte de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoise nouvellement débarquée ; l'ouvrière en linge est une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté insigne d'une belle-mère impérieuse. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaisirs dépendent beaucoup de l'imagination, les hommes trompés n'en sont pas moins satisfaits.

Viennent ensuite les matrones qui ont entrepris un sérail en grand. Vous y verrez ensemble ou tour à tour *la façonnée, l'artificielle, la niaise, l'alerte, l'éveillée, l'achalandée, l'émerillonée, l'éventée, la superbe, la follette, la fringante, l'attiffée, la pim-pante*. Toutes les nuances sont là : *la mignonne, la grasse, la*

maigre, la pâle, l'ardente, la mutine, et jusqu'à la boiteuse. Ainsi que dans les haras les coursiers ont leur surnom, de même ici chaque fille a le sobriquet qu'indiquent sa taille et sa figure.

Des matrones moins achalandées, ne pouvant avoir ni vastes appartements ni lits somptueux, établissent des sérails plus étroits, où les filles sont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la mère ; celle-ci ne parle que de la reconnaissance qui lui est due ; elle a décrassé ce troupeau de province et des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles sont. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maison, un mantelet pour l'été, une pelisse pour l'hiver, une robe de soie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Ambigu-Comique*, aux *Variétés amusantes*, à qui sont elles redevables de si rares bienfaits ? Elles devraient porter le casaquin et le tablier, avoir les mains noires et calleuses, laver les écuelles, coucher avec des rouliers ; et les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'est à elles d'intéresser le coucheur et d'obtenir des rubans : or rubans, en style du lieu, signifie la générosité particulière qui s'accorde quand on est content.

Enfin arrivent les infâmes *marcheuses*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital et ridées sous le poids des vices : ainsi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de son corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans son atmosphère ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiarisées avec l'incontinence et ses scènes journalières, elles raccrochent et par instinct et par besoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chaussure et un jupon blanc. Faut-il qu'elles exposent dans les boues leur unique habillement ? La *marcheuse* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un règlement tacite de police qui défend à toutes ces

matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles soient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; et si telle fille ne l'était pas, on avertirait soudain M. l'inspecteur.

On rira peut-être de cette dernière phrase. On aura tort ; je l'écris dans un sens sérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le sein du désordre même, parer à de trop grands abus, protéger l'innocence et la faiblesse, et empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruise le lien civil, le nœud sacré des familles. Aussi aucun père n'a de plaintes à faire, jamais l'inconduite de sa fille n'a commencé dans le lieu suspect : c'est un grand point que celui-là ; et tout observateur qui pense doit le remarquer à la louange de la police.

Ce serait à un peintre à dessiner le gradin symbolique où seraient représentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'esquisse.

Au sommet l'on verrait ces femmes ambitieuses et altières qui ne couchent en joue que les hommes en place et les financiers. Elles sont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les faiblesses des grands.

Immédiatement au-dessous d'elles se verraient les filles d'Opéra, les danseuses, les actrices, moitié tendres, moitié intéressées, et qui commencent à placer le sentiment où l'on ne l'avait pas encore vu.

Ensuite les bourgeoises demi-décentes, recevant l'ami de la maison, et le plus souvent du consentement du mari : espèce dangereuse et perfide, qui voile et pare l'adultère de couleurs trompeuses, et qui usurpe l'estime dont elle est indigne.

Au milieu de cet amphithéâtre figurerait la race innombrable des gouvernantes ou servantes maîtresses, cohorte mélangée.

La base en s'élargissant offrirait les grisettes, les marchandes de modes, les monteuses de bonnets, les ouvrières en linge, les filles qui ont leur chambre et qu'une nuance sépare des courtisanes. Elles ont moins d'art, aiment le plaisir, s'y li-

vrent, ne ravissent point les heures précieuses destinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, et elles sont contentes, paisibles. Si elles se permettent un amant à la suite de l'entreteneur, voilà où se borne leur tromperie.

L'œil en descendant saisirait les phalanges désordonnées des filles publiques qui garnissent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes lascifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carrosses de remise, à tant par heure. Elles seraient pêle-mêle confondues avec les danseuses, chanteuses, et actrices des boulevards.

Le dernier gradin plongeant dans la fange montrerait les hideuses créatures du *Port au Blé*, de la rue du *Poirier*, de la rue *Planche-Mibray* ; et le peintre, pour ne pas trop blesser les règles délicates du goût, n'en ferait saillir que la tête. Ici le vice a perdu son attrait, et le frisson qui court dans les veines dit que la débauche sait se punir elle-même.

Il est des métamorphoses très-surprenantes parmi ces femmes, et qui les font tout à coup changer de place sur le haut gradin pyramidal. Elles montent et descendent, selon que le hasard leur amène des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille, et qu'on ne regardait pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitaient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnait à souper dans son taudis, la reconnaît et ne peut en croire ses yeux.

L'autre retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, et devierit dans son abaissement le partage du laquais qui la servait six mois auparavant.

Qui pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi feu mademoiselle Deschamps était montée à ce degré d'opulence qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles

d'Angleterre, et d'orner de *strass* les harnais de ses chevaux (1) ?

Une fille d'Opéra qui vient de décéder laisse un mobilier immense, une somme d'argent considérable. Avait-elle plus de beauté et d'esprit qu'une autre ? Non ; sortie de la plus basse classe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce destin inconcevable qui dans ce monde élève, abaisse, maintient, renverse ministres et catins.

La populace regrette beaucoup le spectacle de la promenade de l'Âne : plaisir que lui donnait quelquefois un arrêt solennel du parlement.

Il s'agissait de la punition exemplaire de ces matrones, qui, comme le dit naïvement un grave jurisconsulte, *font métier de séduire des filles de bonne maison*.

Mais l'exemple tombait ordinairement sur quelque malheureuse qui avait prêté son ministère à des filles indigentes. On ne s'attachait point à celle qui, exerçant la profession en grand, avait servi les goûts fantasques des princes, des prélats, des étrangers, et même de quelques philosophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchait un tambour ; ensuite venait un sergent armé d'une pique ; un valet conduisait un âne par la bride ; sur l'animal à longues oreilles était montée à reculons la matrone, appareilleuse ou séductrice, le visage tourné contre la queue de la bête ; une couronne de paille artistement rangée ornait sa tête. Sur son dos et sur sa poitrine pendait un écriteau en gros caractères, avec ces mots : *Maquerelle publique*.

Imaginez toute la canaille dans le tumulte et l'ivresse de la

(1) Cette demoiselle Deschamps se vantait d'avoir, à l'âge de trente ans, dévoré deux millions. Quant à cette fille d'opéra, que Mercier ne nomme pas, c'est mademoiselle la Guerre qui, en six mois, mangea six cent mille francs au duc de Bouillon. Elle laissa dix-huit cent mille livres amassées prestement et qu'elle ne put emporter chez Pluton, quelque en eût été son envie, car elle était d'une sordide avarice.

(Note de l'éditeur.)

joie, jetant en l'air ses sales bonnets, et fermant la marche avec des huées et des cris licencieux.

On n'a point renouvelé depuis plusieurs années ce spectacle indécent, qui ne sert qu'à réveiller des idées de turpitude, et qu'à autoriser la populace à proférer des mots sales et grossiers. L'écriteau lu, commenté et interprété, devenait un scandale pour les oreilles chastes et pour les jeunes filles innocentes.

D'ailleurs, que fait la promenade à cette ville créature ? Elle ne sent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

Cette misérable osait sourire à la dérision universelle ; et, mesurant de l'œil les croisées qui s'ouvraient sur son passage, elle avait l'effronterie de dire : *Là, à ces fenêtres, au second étage, sont des demoiselles qui font les prudes, et qui n'osent se montrer ; car elles ne pourraient me regarder sans me reconnaître.*

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrynés et nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés, il était inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, et mangeant par famine le pain de la prostitution.

Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté pour exercer ce vil et infâme métier, et qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les Argus et les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudrait user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes et contre les lois religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de l'État, à celles qu'il veut que l'on respecte par-dessus tout.

On dirait aussi qu'elles ont deviné que la police avait à Paris un besoin continuel de leur ministère, et que si elles ne pullulaient pas en arrivant des provinces voisines et éloignées, on les appellerait de tout côté pour approvisionner la ville qu'on ne laissera point chômer de cette denrée, et pour cause.

En effet, un pasteur s'étant plaint à un lieutenant de police que sa paroisse était infestée de femmes publiques, le magistrat lui répondit tranquillement : *Monsieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voilà un article assez étrange; mais il entrerait nécessairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu passer sous silence ce qui est, pour ainsi dire, de notoriété publique. J'ai dit ce qui se voit, ce qui frappe tout les regards. Le reste peut se deviner; ma main ne soulèvera pas le rideau.

Le désordre dont je viens de faire ici le récit est commun à toutes les grandes villes. Il existe de tous les temps; mais il est aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent sans aucun fruit. Les femmes se dénaturent, et prennent un tour d'esprit mauvais et pernicieux, qui influe sur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le spectacle révoltant et scandaleux de la prostitution non voilée devient une contagion doublement funeste.

L'original *Rétif de la Bretonne* a proposé dans son *Pornographe* un plan pour les courtisanes de toutes les classes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'insulterait pas du moins sous l'œil de la mère et de la fille à la décence publique. Serait-il donc impossible de l'adopter au moins en partie, et, par des lois nouvelles adaptées à l'esprit du siècle, de corriger ces vices publics qui entraînent nécessairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudrait avant tout recourir aux travaux modernes de la chimie pour tuer, s'il se peut, le venin que lancent dans le

sang de la jeunesse ces femmes qui, sous l'air de Vénus, recèlent les feux empoisonnés de Tisiphone.

Cette réforme sera difficile ; car elle demande un esprit juste, et un coup d'œil vraiment philosophique : mais elle devient de toute nécessité.

Non, il ne faut pas qu'une créature séduisante et pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle fasse perdre en un instant à son malheureux père le fruit de dix-huit années d'éducation et de soins. Non, il ne faut pas que l'époux, jusqu'à présent fidèle, rencontre tous les soirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la respectable mère de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Éloignez-les ! La parole qui sort de la bouche de la prostituée, et qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, est encore plus dangereuse que ses appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche est caché, pourquoi le premier ne le serait-il pas également ? Ce n'est pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'est sa fatale publicité. Administrateurs, lisez sérieusement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

XXXV.

Le Paysan perversi, par M. Rétif de la Bretonne.

[J'ai renvoyé pour ce que je ne pouvais pas dire à ce roman hardiment dessiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait aimé des désordres du vice et des dangers affreux auxquels l'inexpérience et la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire, malgré ses peintures trop nues et trop expressives, parce qu'il n'est pas un père en province qui, d'après cette lecture, ne fixe constamment son fils auprès de lui : et c'est un très-

grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfants à Paris, où ils viennent se perdre et se corrompre.

Les villes du second et du troisième ordre se dépeuplent insensiblement, et le gouffre immense de la capitale dévore non-seulement l'or des parents, mais encore l'honnêteté et la vertu native de leurs fils, qui payent cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie et d'expression, et dont si peu d'entre eux sont capables d'avoir conçu le plan et formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, et nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides et conventionnelles, et qui ne savent plus reconnaître ou avouer les traits les plus frappants et les plus vigoureux d'une imagination forte et pittoresque.

Est-ce que le règne de l'imagination serait totalement éteint parmi nous, et qu'on ne saurait plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales et attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost et de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne ? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ* : on pèse des mots ; on écrit des puérités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées et la multiplicité des tableaux ! Que nous devenons secs et étroits !

Il reste à une plume douée de cette énergie un tableau neuf à tracer. Une mère malheureuse, qui se trouve pressée entre la famine et le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille, qui combat longtemps, qui triomphe et qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, et qui attendaient d'elle ce sacrifice horrible et forcé. Elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai ; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cède au malheur et à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux

qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, sans doute, des mères faciles et criminelles, et à un tel point, que je n'ose ici l'écrire; mais il saura en même temps qu'un pareil tableau ne mériterait pas d'être relégué dans la classe des fictions imaginaires.

XXXVI.

Les demoiselles.

Rien de plus faux dans le tableau de nos mœurs que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiselles*. Notre théâtre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiselles*; elles sont enfermées dans des couvents jusqu'au jour de leurs noces. Il est moralement impossible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais seules; et il est contre les mœurs d'employer tout ce qui ressemblerait à la séduction. Les filles de la haute bourgeoisie sont aussi dans des couvents; celles du second étage ne quittent point leur mère, et les filles en général n'ont aucune espèce de liberté et de communication familière avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du simple marchand et du peuple, qui aient toute liberté d'aller et de venir, et conséquemment de faire l'amour à leur guise. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parents. Le contrat n'est jamais qu'un marché, et on ne les consulte point. On appelle *grisettes* les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingères, de couturières.

Plusieurs d'entre elles tiennent le milieu entre les filles entretenues et les filles d'Opéra. Elles sont plus réservées et plus décentes; elles sont susceptibles d'attachement · on les entretient à peu de frais, et on les entretient sans scandale. Elles ne sortent que les dimanches et fêtes, et c'est pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la se-

maine ; car elle est bien longue quand il faut tenir une aiguille du matin au soir. Celles qui sont sages amassent de quoi se marier, ou épousent leur ancien amant. Les autres vieillissent l'aiguille à la main, ou se mettent en maison.

Or, un auteur comique devrait être fort attentif sur toutes ces convenances, et savoir qu'une déclaration d'amour ne se fait jamais à une demoiselle que lorsqu'on y est autorisé par le vœu des parents ; et le mariage alors est ordinairement arrêté. Ainsi nos auteurs modernes, en faisant de toutes les *amoureuses* de théâtre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *grisettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les usages. Mais aussi, pourquoi, dans toutes les comédies *des filles de qualité*, ainsi que des *comtes* et des *marquis*, tandis qu'un étage plus bas la scène devient plus variée, plus plaisante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : et ni les rois, ni les gens de qualité ne reconnaissent là leur idiome. C'en est un que l'auteur s'est fait avec une étude infinie, et pour manquer péniblement toutes ses pièces.

XXXVII.

Des femmes.

La remarque de Jean-Jacques Rousseau n'est que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à se répandre dans tous les lieux publics, à se mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard et presque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les sollicitations, assiègent les ministres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs registres ; et à force d'agiter la roue de fortune, elles y

placent leurs amants, leurs favoris, leurs maris, et enfin ceux qui les payent.

On voit beaucoup de femmes qui disent d'après Ninon : *Je me suis fait homme*. Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique et offensant.

Jamais autrefois, en parlant du sexe, on ne disait *les femmes* ; on aurait proféré une expression grossière.

Jean-Jacques Rousseau a dit des choses si dures aux femmes de Paris, que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut et que l'on doit y chercher une amie. Je pense, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées, véritablement sensibles aux nobles procédés, et capables de la plus grande constance en amitié. Mais en amour..... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire en ne les flattant pas.

Milord Chesterfield, après avoir encensé de son mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de son fils que les femmes parmi nous sont de grands enfants qu'il faut amuser avec deux hochets, la vanité et la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs et malins, des physionomies gracieuses et fines, des têtes spirituelles ; mais on compte les belles têtes, et elles sont excessivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la capitale ? parce qu'elles y sont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne, elles ne déguisent pas l'aversion qu'elles ressentent pour ce séjour solitaire, où elles se sentent bien moins puissantes.

Quelque impérieuse que puisse être une femme parisienne, elle reconnaîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle, si celui-ci sait être ferme et prudent. C'est le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes sont sans caractère, sans force, sans dignité, il y a une foule de femmes dissipées, dépensières, galantes et insolemment altières.

C'est le principal défaut de nos femmes que l'orgueil, le rang

et l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange, parce que la femme, quelle qu'elle soit, ne peut jamais imprimer à son regard l'insolence ou l'injure sans perdre de ses grâces, de sa dignité et de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paraître odieuse et ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques et même orgueilleuses : mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire d'oser mépriser son maître.

Les femmes qui ne comprennent guère une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste et un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre et l'économie domestique. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître, et en même temps chez celui qui est tout à fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au dehors.

Chez les républicains, les femmes ne sont que des ménagères. Mais les femmes sont pleines de lumières, de sens et d'expérience. Lorsque la nation n'existe point encore, ou bien lorsqu'elle n'existe plus, c'est alors qu'il faut les consulter : car, étrangères aux liens du patriotisme, elles tiennent merveilleusement les doux liens de la sociabilité.

Voilà leur véritable empire à Paris. Elles sont riantes, douces et aimables, tant qu'elles représentent. Dans l'intérieur domestique elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'imposent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe; elles se piquent de perfectionner leurs vertus patientes, et de les subjuguier de toute manière.

Il est néanmoins une classe de femmes très-respectables ; c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris et à leurs enfants, soigneuses, économes, attentives à leurs mai-

sons, elles offrent le modèle de la sagesse et du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les aperçoit pas, et cependant elles sont à Paris l'honneur de leur sexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes, ce qui les rend impérieuses et exigeantes. Un mari est ruiné s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment : il faut qu'il restitue tout à son décès. De là la tristesse avec laquelle on serre des nœuds qui ailleurs sont si doux.

A un certain âge, la femme qui ne se fait pas bel esprit, se constitue dévote. Elle en prend la contenance, assiste à tous les sermons, court toutes les bénédictions, visite son directeur, et s'imagine ensuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, et surtout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractère le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve ; elles ont remplacé cette perte immense par les agréments de l'esprit, les grâces du langage et des manières ; elles sont plus courues, moins respectées : on les aime sans croire à leur amour ; elles ont des amants plutôt que des amis. Ceux-là disparaissent, et ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur sexe ; il faut qu'elles se fassent hommes tout à fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, et notre hommage alors sera plus sérieux.

XXXVIII.

Contraste.

Les femmes dans la capitale jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secrètes et particulières, elles sont l'âme invisible de toutes les affaires, elles réussissent sans presque sortir de chez elles, elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle semblait d'abord demeurer indécise.

Qu'il y ait une rixe entre mari et femme, le mari commence par avoir tort, et au bout de trois jours il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive et défensive se manifeste de tous côtés : en vain les avocats, les lois, le jugement sont pour le pauvre époux ; tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti, malgré les démonstrations les plus authentiques, et après avoir ameuté les esprits, finissent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'est pas mariée ! rien ne lui est permis : on lui fait un crime de tout. Les mères sont d'autant plus vigilantes, qu'elles connaissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les riants atours de la mignardise et de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui servent et embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir que la science de plaire : et l'on veut que, renonçant au but de tant d'instructions, elle soit froide, sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, et qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

Il faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf, et qui ne semblait pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle.

Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien ; le monde devient injuste et absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du désir et du besoin d'avoir un amant. Est-elle gaie, folâtre? cet enjouement touche à peu de réserve. Elle ne peut ni rire, ni soupirer : on veut qu'elle soit fille, et qu'elle ne le soit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, et les femmes avec les filles. Aussi ne peuvent-elles pas causer ensemble ; et s'il y a une très-étroite union entre une femme et une fille, l'innocence de celle-ci touche à son terme.

XXXIX.

Objections.

Que veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquisés? Je soutiens moi, contre lui, que l'art d'exister librement ne se trouve que dans cette ville. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone : eh bien, le grand mal! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouissent de leur opulence? Ne faut-il pas des plaisirs variés à l'homme? y en a-t-il déjà trop? Ne lui faut-il pas des vices? n'entrent-ils pas dans la composition intime de son être? Ne sont-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais sermonneur*, à cette cité superbe et riante, où l'on vit à son gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, jusqu'à son immense population, qui me réjouit fort ; et ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume soit extrêmement peuplée? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puisqu'ils sont pauvres ; et je jouis moi, parce que je suis riche. Si j'étais né pauvre, je ferais alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les

billets de la loterie humaine ne sauraient être égaux ; il y a des perdants et des gagnants.

Hors de Paris point de salut ! Que me parlez-vous de liberté ? C'est un mot vide de sens, comme tant d'autres que les enthousiastes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaisies ? Que faut-il de plus ?

Paris est un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, et non à penser ; et quoi de plus triste que de penser ? que sont les plus sublimes pensées ? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du roi* m'appartient ; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaisirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma course, et que je le *rosse* un peu vivement pour lui apprendre à respecter un riche de ma qualité, si sa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me trefre d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'État ; et que m'importe la manœuvre ? Je suis passager dans le vaisseau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde ! qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes ; j'admire leur intrépidité. J'aurais toutes les vérités politiques et les plus utiles dans ma main, que, semblable au sage Fontenelle, je n'ouvrerais pas le petit doigt pour en laisser tomber une seule.

On se plaindra que les denrées nécessaires à la vie sont un peu chères. Cela se peut ; mais je ne m'en aperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être sobre, frugal, tempérant. Faut-il songer à son estomac ?

Les plaisirs véritables ne sont-ils pas ceux de l'esprit ? Vous en conviendrez, *monsieur le rigoriste*. Eh bien, ceux-là sont à bon marché ! Que de jouissances diversifiées qu'on ne rencontre pas ailleurs, même avec de l'or ! Paris est la ville du monde qui fournit le plus d'amusements publics ; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, Redoute chinoise, Colisée, Vauxhall, bois de Boulogne, Champs-Élysées, boulevards, cafés, maisons de jeu, et d'autres maisons plus plaisantes encore. Il

faut que vous soyez bien né pour l'ennui si vous ne vous amusez pas au milieu de ce tourbillon mouvant et rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent? Non; pour *quarante-huit sous* vous entendez pendant une heure et demie la musique sentimentale de Gluck; et l'ingénieuse Guimard et la philosophe Théodore (1) dansent pour le plaisir et le charme de vos regards.

Ensuite pour *vingt sous* vous jouissez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Molière, de Voltaire, à votre choix; leur génie est à vos ordres. Aimez-vous les pièces à ariettes, dont la musique est facile et riante? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt sous*.

Vous aurez un équipage, des chevaux et un cocher fouet et bride en main, pour *trente sous par heure*; et si vous avez été éclaboussé la veille, vous pourrez vous venger et éclabousser à votre tour la voiture dorée, et le maître s'il marche à pied.

N'avez-vous point de bibliothèque? Pour *quatre sous* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, et là, pendant une après-dînée entière, vous lisez depuis la massive *Encyclopédie*, jusqu'aux feuilles volantes.

Votre esprit une fois rassasié, des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du jour et à un prix modique, si par misanthropie ou par maladresse vous n'aviez point l'esprit d'aller vous asseoir à la table des riches. Leur dépense une fois faite, que leur importe qui mange les plats?

Enfin, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtresse? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de frais sous l'humble sia-

(1) Mademoiselle Théodore ne fût jamais montée sur le théâtre sans les supplications de son maître Lany. Cette rare jeune fille dévorait les ouvrages de J.-J. Rousseau; lorsqu'elle entra à l'Opéra, elle écrivit à celui-ci pour lui demander des instructions sur la manière de s'y conduire. Rousseau ne trouva pas au-dessous de lui de répondre à sa lettre. L'on comprend, dès lors, pourquoi ce qualificatif de *philosophe*, que Mercier donne à la jeune danseuse.

moise des appas que couvrent plus rarement la mousseline et la soie. Demandez aux amateurs en ce genre : ils vous diront qu'on ferait vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures aussi plaisantes, aussi rares, aussi singulières ; des beautés très-austères dans un quartier, vous les trouverez voluptueusement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre esprit, *monsieur l'humoriste*. Que de goûts, de sentiments, d'apercevances fines, de vues neuves, distinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il est d'une autre espèce assurément : ce n'est plus notre compatriote ; peut-il nous suivre, nous entendre ? Voyez-le, bouche béante, œil étonné ! il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaisir ; c'est la monnaie courante de la félicité humaine, et les grosses pièces n'appartiennent à personne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'est le *premier des plaisirs insipides*, disait Voltaire ; je veux friser les superficies, et je m'arrête aux voluptés, toujours exquisés quand elles sont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris ?

Je suis à tout sans peine et sans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour *caca-dauphin* que *prune-monsieur*. C'est une suprême folie, vous écrierez-vous ; mais tout le monde à la cour est ainsi, il n'y a point de réponse à cela. Il ne faut jamais disputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tison*, et je m'habille ce soir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable et reconnu. Je saurai bien distinguer les nuances, et je dirai alors tout comme un grand seigneur, *c'en est, ce n'en est pas*.

Allez, monsieur le misanthrope ; il y a des choses très-profondes sous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois spectacles, et je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légère nuance des modes régnautes, ni de la capitale et de Versailles, d'une lieue seulement.

Hors de là, Hottentots, Caffres, Esquimaux, peuplades barbares et sans goût, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections? Rien. Continuons.

XL.

De l'idole de Paris, le joli.

J'entreprends de prouver que le *joli*, dans tous les genres, es la perfection du beau et même du sublime, que l'avantage d'être aimable l'emporte sur tous les autres, et que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation, doit passer, sans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu jusqu'ici une fausse opinion de ce qui méritait l'hommage universel des hommes. La nature a besoin d'être corrigée et embellie par l'art. Si on la mutile, c'est, comme on sait, pour la rendre plus gracieuse. L'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument? On lui prête des ornements qui seuls le font valoir. Il en est de même des mœurs; on ne commence à jouir que lorsqu'on commence à raffiner.

Lorsqu'une nation est encore barbare, elle peut facilement rencontrer le sublime. C'est ainsi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuste au milieu des déserts brûlants où il s'é gare. On fait alors de grandes choses, mais c'est sans le savoir: on n'agit que par instinct. Qu'est-ce, en effet, que le sublime, sinon une exagération perpétuelle, un colosse que l'ignorance construit et admire? Le génie, dans ses bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus sauvages ont créé sans effort ce sublime tant admiré: la rudesse des passions suffit pour l'enfanter.

C'est une nature brute qui n'a pas besoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever et du coucher du soleil;

on s'extasie à la vue d'un ciel étoilé ; on se promène à pas lents sur le bord de la mer, et l'on admire ces flots mugissants qui battent majestueusement ses rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté, et l'on a la sottise de combattre et de mourir pour elle. On rejette un riant esclavage qui n'en mérite pas le nom, et qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or et de soie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amusements variés, où l'on vous ôte une force dangereuse, pour vous laisser une faiblesse fortunée ! On refuse dans ces temps grossiers d'élever des rois sur sa tête, et l'on se prive stupidement de l'aspect d'une cour brillante, qui réunit et les galanteries les plus ingénieuses, et les chefs-d'œuvre heureux des arts et du goût. On vit sans peintres, sans statuaires, sans musiciens, sans coiffeurs, sans cuisiniers, sans confiseurs. Il règne dans les mœurs un courage gigantesque, une vertu sévère et pédante : tout est grand et ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des cloîtres ; tous les divertissements publics et particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractère mâle. Les femmes sont séquestrées de la société, et n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leurs époux. Elles ne se disputent point les hommes, elles se bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale (noms si judicieusement devenus ridicules parmi nous), jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds ; et une manière de vivre uniforme et sérieuse est le caractère dominant de ce peuple, qui ne diffère guère des ours.

Mais dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il sort de cette gravité imposante et taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau ; il taille, il façonne, il se crée des règles : le goût et la délicatesse viennent et enfantent le *joli* mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On

s'honore d'une noble oisiveté; et des mets délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succèdent pour réveiller un appétit sans cesse éteint et renouvelé.

Les guerriers (si toutefois ils mangent) effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entre eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vide plus des outres, on goûte des liqueurs fines, poison délectable et chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'estomac d'autruche, aux muscles nerveux, ne se montrent qu'à la foire.

C'est l'heureux siècle où l'on répand plus d'aisance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertissements pour chasser l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la succession graduelle des choses; et la coiffure devient l'affaire importante et capitale.

L'amour n'est plus aussi cette flamme consumante qui faisait pleurer les Achilles, qui poussait les paladins à travers les monts et les forêts; c'est une affaire de vanité: et telle femme s'imagine l'emporter en mérite sur les autres femmes, à proportion de ses amants. Elles ont le cœur assez bon pour se croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change, mais c'est pour le mieux. Fils! vous ne dépendrez plus servilement d'un père qui pensait bonnement que la nature lui avait donné quelque empire sur vous. Femmes! vous vous moquerez de votre époux; plus de liens gênants, chaque individu est libre, et n'est soumis qu'au joug politique.....

O comme tout devient facile et naturel! Ce qui enflammait l'imagination de nos aïeux mélancoliques est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes, qui avaient égaré des têtes ardentes, qui leur avaient inspiré ce fanatisme opiniâtre qui tient à de fortes pensées et qui fait peut-être les grands hommes, ne paraissent plus que sur un stérile papier où elles sont jugées, non sur leur degré d'élévation et de force, mais sur l'ex-

pression qui les habille et les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakespeare etc., sont des écrivains *monstrueux* : il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce beau même qui, comme une statue inanimée et polie, n'avait parlé qu'à l'âme, ne semble plus qu'une image intellectuelle faite pour les rêveries des philosophes. Mais le *joli* est venu à son tour ; le *joli* a touché tous les sens ; le *joli* est toujours charmant, jusque dans ses caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté, il est l'orateur des cercles, il attache la curiosité, il orne les talents de tous leurs avantages : toujours léger et différent de lui-même, il voit dans toutes ses attitudes le goût présider à sa structure délicate.

Il fallait toute l'étendue de nos lumières pour donner une forme à cet enchanteur qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature qu'il imite ou plutôt qu'il surpasse.

Qu'est-ce que la beauté ? Un rapport, une juste proportion, une harmonie très-souvent froide et dénuée de grâces. Le *joli* n'a pas besoin d'être examiné ; il inspire l'ivresse dès qu'il est aperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvre gracieux, ces miniatures exquises, ces merveilles fragiles : elles en sont plus précieuses, l'œil s'y fixe avec complaisance, l'œil admire, et l'imagination, toute active qu'elle est, se trouve satisfaite, et ne conçoit rien au delà.

Transportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuplaient jadis les forêts de la Germanie, et qui reparaissent encore sur notre globe sous les noms de Tartares, de Hongrois, etc. : vous apercevrez une haute stature, une large et forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude et épaisse, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques et souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim, la soif ; il couche sur la terre, il brave l'ennemi, les saisons et la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant que les grâces ont semblé caresser en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; son sou-

rire est doux, et ses yeux sont vifs ; à peine son menton porte l'empreinte de la virilité, sa jambe est fine et légère ; ses mains semblent créées, non pour les travaux de Mars, mais pour piller les trésors de l'amour. La saillie étincelle en sortant de sa bouche de rose ; il voltige comme l'abeille, et ne paraît formé que pour reposer comme elle dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de sa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il sur une idée : son imagination est aussi prompte, aussi changeante, que son être est sémillant. -

Eh bien ! prononcez, gentils Français, lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'est donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les personnages sont agités de mouvements convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui règne dans nos grandes salles de spectacle. Mais, lorsqu'à table on veut appeler la gaieté, encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisaient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespeare ou de ce triste Sophocle ? O que le temps est bien mieux employé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les esprits attentifs ; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le *joli* est le père de la joie, et qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme rendu à lui-même et dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts ses caprices, et paraître ce qu'il est.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez, aimables frivolistes, et faites disparaître le sublime Homère, le divin Platon, et tous ceux qui leur ressemblent.

Oui, le *joli* est le Dieu aimable, unique, qui met en mou-

vement les facultés intérieures et leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le sublime ne sont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt, dans ce désert sans bornes, dans les augustes ténèbres de ce temple solitaire ; il se déploie sur la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les ailes des tempêtes ; il s'élève avec ce volcan, dont la flamme rouge et sombre embrase la nue ; il accompagne la majesté de ces vastes débordements ; il règne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes et déchirées. Mais le *joli*, le *joli* qu'il est rare ! il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir, c'est-à-dire, savoir le reconnaître. Où se trouvent les yeux fins et exercés qui sont dans la confiance de ses grâces ? C'est une fleur passagère qu'un rayon va brûler, qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le sein de la beauté.

C'est peu : l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature, et soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux ciseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes et ces vers étincelants, qui moussent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuse nation, qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires, qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer longtemps dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli persiflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, et, toujours merveilleusement coiffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence !

XLI.

Le bourreau.

L'exécuteur de la haute justice a pour gage *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchait que seize mille il y a six ans. Il avait le droit de porter ses mains immondes sur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

Il n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Aussi le bourreau est-il inexpérimenté dans cette fonction.

La dernière classe du peuple connaît parfaitement sa figure ; c'est le grand acteur tragique pour la populace grossière qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel sont distingués.

Les femmes se sont portées en foule au supplice de *Damiens* ; elles ont été les dernières à détourner leurs regards de cette horrible scène.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, et va chercher chez lui de la graisse de pendu ; car il vend les cadavres aux chirurgiens, ou les garde pour lui, à son choix : le criminel ne peut pas se vendre de son vivant, ainsi qu'il fait à Londres (1).

(1) En Angleterre, comme le dit Mercier, les criminels ont droit de vendre leur cadavre, et cette vente anticipée les met à même de se procurer de *petites douceurs*, de l'eau-de-vie et du genièvre. Un criminel, détenu dans les prisons de Londres et convaincu d'un crime atroce, fait venir un chirurgien. Après quelques débats, l'on s'accorde sur le prix : le chirurgien donnera deux guinées, et, l'exécution parachevée, il sera le libre possesseur de sa dépouille mortelle. C'était pour rien, et dans son intérieur l'homme de l'art se flattait d'avoir volé le voleur. Dans ces sortes de marchés, il faut, de toute nécessité, payer d'avance ; il s'exécute donc, et donne l'argent.

Rien ne distingue cet homme des autres citoyens, même lorsqu'il exerce ses épouvantables fonctions, ce qui est très-mal vu. Il est frisé, poudré, galonné, en bas de soie blancs, en escarpins, pour monter au fatal poteau : ce qui me paraît révoltant, puisqu'il devrait porter, en ces moments terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne saura-t-on jamais parler à l'imagination ? et puisqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connaîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devrait l'annoncer.

Il est, sans contredit, le dernier citoyen de la ville, et lui seul est frappé par son emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour six mille. Et il trouve des valets !

Il y aurait beaucoup de réflexions à faire sur cet agent de notre législation criminelle, pour savoir à qui il appartient spécialement ; mais cet examen nous jetterait dans une dissertation étrangère à la nature de cet ouvrage.

Il marie ses filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entre eux ils s'appellent (à l'instar des évêques) *Monsieur de Paris, Monsieur de Chartres, Monsieur d'Orléans*, etc. Et *Charlot et Berger* fournissent aux entretiens du peuple une matière inépuisable. Tels savetiers savent l'histoire des pendus et des bourreaux, ainsi qu'un homme de bonne société sait l'histoire des rois de l'Europe et de leurs ministres.

XLII.

Place de Grève.

Là sont venus tous ceux qui se flattaient de l'impunité (et l'on ne saurait imaginer comment ils s'abusaient à ce point

Le misérable, après avoir empoché la somme, se met à pousser un rire satanique.
« — Pourquoi ris-tu ? demanda l'esculape. — C'est, lui répondit celui-ci, que tu m'as acheté comme un homme qui doit être pendu, et que je serai brûlé. »

(Note de l'éditeur)

extrême) : un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens* ; et plus scélérat qu'eux encore, un *Desrues*. Il y montra sa froide intrépidité, et le courage tranquille de l'hypocrisie. Je l'ai vu et entendu au Châtelet ; car il se trouvait alors dans la même prison avec l'auteur de la *Philosophie de la Nature*, et j'allais visiter l'écrivain (1).

Desrues n'avait à la bouche que les noms sacrés de Dieu et de religion : le génie du crime n'a guère été plus loin ; et par la méditation et la complication de ses forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvait receler et imaginer l'abîme noir et impénétrable du cœur humain, quand la perversité y règne.

Cette place est encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devraient se faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au roi à voir tous les apprêts révoltants d'une exécution ; et rien de si hideux, de si indigne de la majesté des lois. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable chaos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'assassin au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de douze coups ? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, et qui l'exhorte à souffrir ? Certes, la justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime, fuit avec le remords, tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

(1) Delisle de Sales, auteur également de la *Philosophie du Bonheur* et d'un *Mémoire en faveur de Dieu*. On l'avait surnommé le *Singe de Diderot*. Sa *Philosophie de la Nature* fut poursuivie et brûlée au Châtelet. Il fit, en collaboration avec Mercier, l'*Histoire des Hommes*, 1781 et années suivantes, 52 volumes.

(Note de l'éditeur.)

On reproche à la populace de courir en foule à ces odieux spectacles; mais quand il y a une exécution remarquable ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'âme est si sensible, le genre nerveux si délicat, qui s'évanouissent devant une araignée, ont assisté à l'exécution de Damiens, je le répète, et n'ont détaché que les dernières leurs regards du supplice le plus horrible et le plus dégoûtant que la justice ait jamais imaginé pour venger les rois.

On avait fait venir tous les bourreaux des villes circonvoisines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations qui ont attiré des amateurs et des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne sur *la passion du jeu* affirme que ce jour-là même *on joua à la grève, qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, et les quatre chevaux qui devaient enfin écarteler l'assassin. Et nous nous croyons civilisés, policés; et nous osons parler de nos lois, de nos mœurs; tandis que, sans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons besoin d'être conduits à la sensibilité et à la raison!

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public; ce qu'il fait si souvent en Angleterre: on ne lui en octroierait pas la permission. Le général Lally paraissant vouloir parler au peuple, on lui mit un *baillon*. Ainsi la forme du gouvernement se caractérise partout, et ne permet à personne d'élever la voix, même à sa dernière heure, et de haranguer un instant avant que d'expirer.

Les colporteurs, qui crient les sentences de mort (la médaille de cuivre sur l'estomac), font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicié; cruauté impardonnable! Ils appuient surtout fortement sur ces mots, *qui condamne un assassineur*. Cet horrible barbarisme est de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot

assassin, et le peuple dit et dira toujours *assassinneur*; cela lui semble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils, ayant fait assassiner son père, fut rompu à la place Dauphine avec son complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avait entraîné dans l'abîme un homme faible, par l'appas du plus mince intérêt, se montra sur l'échafaud si dur, si hautain, si peu repentant, tandis que son compagnon priait et se résignait, qu'au premier cri qu'il jeta sous le premier coup de barre, un battement universel partit de toutes les mains.

J'ai cru que ce trait, peut-être unique, devait appartenir au tableau des mœurs du peuple de la capitale.

On ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *nobles* et les *grands* ne prévariquent point. Le sabre qui coupe les têtes nobles, est rouillé dans le fourreau, et l'exécuteur a oublié cette partie de son métier, il ne sait plus que pendre et rouer: son bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Chaque année offre une race nouvelle de voleurs et de scélérats qui ont un caractère différent. L'an passé c'étaient des empoisonneurs, connus sous le nom d'*endormeurs*, qui mêlaient dans le tabac et dans les boissons un venin assoupissant, dangereux et mortel: cette année, ce sont des *voleurs d'église*, des sacrilèges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les sacristies, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, etc. On a dépouillé, tant sur la route de Flandre qu'aux environs de Paris, près de quarante églises.

On a vu, dit-on, de ces sacrilèges qui avaient volé un ciboire, en renvoyer les hosties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hosties comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paraît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plaît à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner

cet horrible caractère. La peine de mort ne saurait être considérée que comme un exemple, et jamais comme une punition ; or, qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténèbres, à l'insu des citoyens qui dorment ? si vous lui faites grâce de la publicité, faites-lui grâce de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre, et votre arrêt est un crime, si elle ignore tout à la fois le délit et le supplice.

Les Anglais et les Suisses ont une jurisprudence criminelle que la justice, la raison et l'humanité peuvent avouer ; et nous avons encore à rougir de nos formes lamentables et barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie et notre honneur des invasions du pouvoir aveugle et de la scélératesse réfléchie. La loi reste indécise entre le crime audacieux et l'innocence timide : elle a peine à les distinguer ; et tandis que l'instruction s'est passée dans l'ombre, loin de l'œil et de l'oreille des citoyens, le supplice vient épouvanter leurs regards ; et en voyant ses abominables instruments dressés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel est le coupable et quel est son délit.

XLIII.

Servante mal pendue.

Il y a dix-sept ans environ qu'une jeune paysanne, d'une figure très-agréable, s'était mise en service chez un homme qui avait tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Épris de ses charmes, il tenta tous les moyens de la séduire. Elle était honnête ; elle résista. La sagesse de cette fille ne fit qu'irriter la passion du maître, qui, ne pouvant la soumettre à ses désirs, imagina la vengeance la plus noire et la plus abominable. Il enferma furtivement dans la cassette où cette fille mettait ses hardes, plusieurs effets à lui appartenant et marqués à son nom ; puis il cria qu'il était volé, appela un com-

missaire, et fit sa déposition en justice : à l'ouverture de la cassette, on reconnut les effets qu'il avait réclamés.

La pauvre servante emprisonnée n'avait que ses pleurs pour défense, et pour toute réponse aux interrogatoires, disait qu'elle était innocente. On ne saurait trop accuser notre jurisprudence criminelle, quand on songe que les juges n'eurent aucun soupçon de la scélératesse de l'accusateur, et qu'ils suivirent la loi dans toute sa rigueur; rigueur excessive, et qui devrait disparaître de notre code, pour faire place à un simple châtiment qui laisserait moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'était le coup d'essai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avait acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains, et il prit dans son lit celle qu'il allait disséquer.

Ses soins pour la rappeler à la vie ne furent pas inutiles; il manda en même temps un ecclésiastique dont il connaissait la discrétion et l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement que pour être témoin de sa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde, et apercevant la figure du prêtre, qui avait une grosse tête et une physionomie fortement prononcée (car je l'ai connu, et c'est de lui que je tiens ce fait), elle joignit les mains avec tremblement, et s'écria : *Père éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi*; elle ne cessa d'invoquer cet ecclésiastique, croyant voir Dieu même. On fut longtemps à lui persuader qu'elle n'était pas décédée, tant l'idée du supplice et de la mort avait frappé son imagination. Rien n'était plus touchant et plus expressif que ce cri d'une âme innocente, qui s'élevait vers celui qu'elle regardait comme son juge suprême; et au défaut de sa beauté attendrissante, ce spectacle unique était fait pour intéresser vivement l'homme sensible et l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre!

quel récit pour un philosophe ! quelle instruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas soumis à une nouvelle révision, ainsi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La servante, guérie de son effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adorait, et qui lui fit reporter ses prières vers le seul Être adorable, quitta pendant la nuit la maison du chirurgien, doublement inquiet pour cette fille et pour lui. Elle alla se cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les satellites et l'affreux poteau qui poursuivaient ses regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que son crime, manifeste aux yeux de témoins particuliers, ne l'était pas de même aux yeux des magistrats et des lois.

Le peuple eut connaissance de la résurrection de cette fille ; il accabla d'injures le scélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immense ce forfait fut bientôt oublié, et le monstre respire peut-être encore : du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritait.

Un livre à faire serait le *recueil de tous les innocents condamnés*, pour voir les causes de l'erreur et l'éviter dans la suite. Ne se trouvera-t-il point enfin un magistrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

XLIV.

Bastille.

Prison d'État : c'est assez la qualifier. *C'est un château, dit Sainte-Foix, qui, sans être fort, est le plus redoutable de l'Europe.*

Qui sait ce qui s'est fait à la Bastille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'histoire de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, si l'on ne sait pas l'histoire de la Bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus

curieux, de plus singulier, s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le trésor royal à la Bastille. Louis XV y fit enfermer le dictionnaire encyclopédique.

Le duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la Bastille et de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Bussi-le-Clerc, procureur au parlement. Bussi-le-Clerc ayant investi le parlement qui refusait de délier les Français du serment de fidélité et d'obéissance, conduisit à la Bastille présidents et conseillers, tous en robes et en bonnets carrés : là, il les fit jeûner au pain et à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers règnes les soupirs et les gémissements de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles et fidèles démentiraient le langage timide et adulateur de l'histoire !

Auprès de la Bastille se trouve l'Arsenal, qui recèle le magasin à poudre ; voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'État, qui paraissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les *lettres de cachet* délivrées sous les trois derniers règnes ?

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulières et bizarres, mais rien de ce qu'on souhaiterait tant d'apprendre ; rien, en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'historien, on y traitait, sous un d'Argenson, avec une rigueur inouïe et une violence tyrannique, les prisonniers déjà trop punis par la perte de leur liberté.

Le gouvernement, aujourd'hui plus doux et plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'est beau-

coup relâché sans doute de cette cruelle sévérité, et l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses et inutiles.

Quand un prisonnier décède à la Bastille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit, à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, et les membres de l'état-major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *Masque de fer* : chacun la fabrique à son gré, et y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste, le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille ; il ne redoute pas cette dernière prison, parce qu'elle lui est comme étrangère, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent, il ne plaint guère ceux qui y sont détenus, et le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnaissance aux généreux défenseurs de sa cause. Les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre que le plus beau discours où l'on prouverait qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettait autrefois les écrivains pour bien peu de chose : on a reconnu que l'auteur, le livre et ses opinions en acquéraient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain, et l'on a compris que lorsqu'on avait la force physique, il fallait peu s'inquiéter des idées politiques et morales, versatiles et changeantes par leur nature.

XLV.

Maisons de force.

Indépendamment du château de la Bastille et du château de Vincennes, affectés aux prisonniers d'État, les ministres, avec des lettres de cachet ou par des formules particulières, vous envoient à *Bicêtre* et à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés et pour les maniaques. Mais sous ce nom sont encore

quelques prisonniers d'État ; ce sont des religieux de la Charité qui sont les geôliers de ces prisons.

Sur les plaintes d'une famille, les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes (car on les enferme aussi), sont conduites aux *filles de la Madeleine*, à *Sainte-Pélagie* et à la *Salpêtrière*.

Ces différents emprisonnements sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses ; mais il serait toujours à désirer que la détention d'un citoyen ne dépendit pas d'un seul magistrat, et qu'il y eût une sorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité (soustrait à l'œil des lois) cesse d'être illicite.

Quelques avantages réels compensent ces formes irrégulières ; et il y a, en effet, une infinité de désordres, que la marche lente et grave de nos tribunaux ne saurait ni connaître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompherait dans le dédale tortueux de nos lois civiles. Les lois de police, plus directes, le surveillent, le pressent et l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulières et de délits bas et honteux sont réprimés par cette force vigilante et active, qui devrait néanmoins publier son code et le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

Les inspecteurs de police, hommes nouveaux dans notre législation, sont beaucoup écoutés du lieutenant de police, surtout dans les cas particuliers et obscurs ; mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, passionnés. La première impression demeure dans l'esprit du magistrat, qui, vu ses occupations trop étendues, ne saurait donner à chaque objet qu'un rapide coup d'œil.

Les inspecteurs de police, qui occasionnent un grand nombre de détenions, ne devraient être qu'*investigateurs* des délits et *captateurs* mais, faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges, pour ainsi dire, puisque c'est sur leur simple déposition

que l'on établit la preuve et la punition du délit. Or, comme ces inspecteurs frappent, le plus souvent, sur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défense, ni réclamation, et qu'ils sont intéressés à trouver des coupables, il est aisé d'imaginer ce que l'erreur et le zèle même, sans parler des autres passions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur et la précipitation ont leur danger.

Les évêques, dans les provinces, faisaient encore enlever les filles de protestants par *lettre de cachet*, pour les confiner dans un couvent, et là les détacher de la communion de leurs pères. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale.

XLVI.

Bicêtre.

Ulcère terrible sur le corps politique ; ulcère large, profond, sanieux, qu'on ne saurait envisager qu'en détournant les regards. Jusqu'à l'air du lieu, que l'on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un asile de misère, de dégradation, d'infortune.

Bicêtre sert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, et qui étaient forcés d'aller mendier le soutien de leur dure et pénible existence. C'est encore une maison de force, ou plutôt de tourments, où l'on entasse ceux qui ont troublé la société.

Trop grande lèpre pour le point de la capitale ! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne sais quel sentiment de répugnance, d'horreur et de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, de plus vil, et qu'il n'est presque composé que de libertins de toute espèce, d'escrocs, de mouchards, de filous, de voleurs, de faux monnayeurs, de pédérastes, etc., l'imagination est blessée dès qu'on profère ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On est fâché de voir sur le même point et tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbéciles, les fous, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres* ; mais il semble qu'ils devraient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de *ces bons pauvres*, je lui dis : Que désireriez-vous, mon ami ? — Oh, monsieur, si j'avais seulement un sou à dépenser par jour ! — Eh bien ? — Nous ne coucherions plus que trois. — Et si vous aviez deux sous ? — Oh ! je boirais du vin deux fois la semaine. — Et si vous aviez trois sous ? — Oh ! je mangerais un peu de viande tous les trois jours ! — Un Anglais qui m'accompagnait lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, et même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglais, tant son premier mouvement fut prompt.

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Villejuif et Gentilly, à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades, et c'est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvait être conduite à Bicêtre, ce serait le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés et des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si désirable, on a des puits et quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits est surtout remarquable et attire beaucoup de curieux par sa grandeur, par sa profondeur, et principalement par la simplicité de la mécanique de la machine qui sert à puiser l'eau, au moyen de deux seaux, dont l'un descend vide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas longtemps que douze chevaux étaient journellement occupés à cet exercice ; mais par une sage économie, dont il résulte encore un plus grand avantage, des prisonniers forts

et vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enlève à une dangereuse oisiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'est à M. le Noir à qui l'on est redevable de ce changement utile, qui pourrait s'étendre plus loin, car il arrive quelquefois qu'on est obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui est, comme on doit le sentir, un inconvénient souvent funeste.

Quant à l'eau qui a passé par les conduits de plomb, on sait qu'elle peut devenir malfaisante, et que conséquemment il serait prudent de pourvoir à cet inconvénient.

Le nombre des habitants de Bicêtre n'est point fixe ; en hiver il est plus considérable, parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été sont obligés d'aller se réfugier en hiver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents personnes.

Hélas ! que d'hommes ressemblent aux mouches ! actives en été, piétres en hiver. La nature nous traite-t-elle comme les mouches ? Les pauvres ressemblent un peu à l'insecte que le soleil fait vivre ou console, et que le froid ou l'hiver tue ou décourage. O lazzaroni de Naples, nus et vagants, libres, mais toujours sous un soleil nourricier !... Mais je suis à Bicêtre.

Des sœurs officières, présidées par une sœur supérieure, gouvernent cette maison. Si quelque chose doit causer de l'horreur pour la pauvreté, et inspirer l'amour du travail aux fainéants, c'est l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compassion, cet abord consolateur qui adoucissent le poids de l'infortune. Le pauvre est bien un être nul ; on lui fait sentir que c'est la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'est quelquefois par sa faute ; mais il est pauvre. Hommes, chrétiens, répondez : *il est pauvre !*

Un hôpital est nécessairement le centre de plusieurs abus, parce que l'œil de l'administration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites ; et le malheur est un abîme

sans fond. *Abyssus abyssum invocat*. Oh ! que cela est vrai ! J'ai sondé la hauteur de l'opulence, je n'ai pas encore pu sonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui jouissez et qu'un pli de rose affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abîme de ce mot ? Oh ! comme l'on prononce les mots, assis à une bonne table, commandant des chevaux pour son équipage ! l'indigence !

Madame Necker, lorsque son époux était en place, ayant visité elle-même l'intérieur des salles, fut frappée d'un spectacle qui parlait puissamment à son âme. La salle dite *Saint-François* renfermait un air qui, par sa puanteur, faisait tomber évanoui et suffoquait le plus charitable et le plus intrépide visiteur. Elle vit six malheureux couchés dans un lit, stagnants dans leurs excréments, qui se communiquaient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en usage le crédit dont elle jouissait pour faire construire des lits où il ne couche plus que deux personnes, et qui, par une séparation de bois, les met à couvert des miasmes pestilentiels.

Il était une salle affreuse, où cinq à six cents hommes mêlés ensemble s'infectaient mutuellement de leurs haleines et de leurs vices, où le désespoir sourd aigrissait sans cesse des caractères furieux. On n'y pouvait entrer pour leur porter des aliments que la baïonnette au bout du fusil ; c'était bien le lieu le plus abominable, le plus pervers et le plus corrompu qui existât et qui ait existé peut-être sur la surface entière du globe. Que je m'estime heureux de n'avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, et d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*Année deux mille quatre cent quarante*, que cette salle infernale, divisée dans un local plus étendu, plus aéré, n'existe plus, et que les malades qui expiraient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui cidevant les moissonnait et rappelait en grand le supplice de Mézence, où le vivant était collé à la bouche du mort !

Il est vrai que là était la sentine de l'espèce parisienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en sont devenus le mépris et l'horreur ? Puissent les soins nouveaux, opérés par une charité active et neuve, ne point se ralentir !

Dès la porte de cet hôpital on respire un air que l'odorat seul peut juger vicié ; mais cela est commun à tous les hôpitaux, et presque inévitable.

Passons aux *cabanons*. La première chose qu'on se demande à soi-même, c'est : *Qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudrait voir au frontispice de leurs loges quels furent le délit et le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une sentence, un ordre de police le sont encore moins.

Vauvenargues a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penser de ces cachots étroits, bâtis les uns sur les autres ? Mais on assure que ceux qui sont là sont punis au-dessous de leur crime, et qu'on leur a fait *grâce* en les traitant ainsi. Personne ne peut accuser les magistrats actuellement en charge de précipitation ou de barbarie ; ils sont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumières, et je supprime les détails.

Là, on ne leur laisse qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui sont en bas sont les plus favorisés ; ils font des envieux : car ils s'établissent marchands et font travailler les autres, qui ne cessent d'admirer le bonheur et de vanter l'avantage de la place d'en bas.

Un malheureux en arrivant ne sait comment se font ces petits ouvrages : un compagnon de misère qu'il ne voit pas lui montre son métier, et c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, et correspondent par signes ; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

Il y a une espèce de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet.

Voilà une femme, s'écrie-t-il avec transport, qui est vêtue en telle couleur, de telle taille. Et tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction ; mais chacun croisant son miroir, tous la considèrent, et elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit et fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la *Gazette de France* est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence ; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux et lit. A chaque nom, l'un s'écrie : *Je l'ai connu* ; l'autre : *Je l'ai vu* ; et les réflexions ne sont pas tacites ; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots : à procurer à chaque prisonnier un trou pour les besoins naturels, et une issue pour aller entendre la messe. La chapelle est au milieu ; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs instructions, sont enfermés à Bicêtre ; mais ils sont séparés des autres prisonniers, parce qu'ils seraient mis en pièces par ceux qu'ils ont fait emprisonner, et qui les reconnaîtraient. Ils inspirent moins de pitié à raison du vil métier qu'ils exerçaient. On voit avec surprise et encore avec plus de douleur que ces petits drôles sont très-jeunes. Espions, délateurs, à seize ans ! Oh ! quelle vie perverse cela annonce ! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfants jouer un pareil rôle... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dressent, qui corrompent ce jeune âge !

Il y a des cachots souterrains, d'où l'on ne reçoit la lumière et le son que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années le complice et le délateur de *Cartouche*. Il avait ainsi obtenu sa grâce en le trahissant. Quelle grâce ! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller respirer au haut de l'escalier un peu d'air ; et lorsqu'il mourut tout de bon, on avait peine à y croire. Le chirurgien fut long temps sans oser lui détacher son collier de fer. Il semblait qu'il

dût vivre éternellement dans ces cachots après le miracle d'une si longue et si rare existence.

Il y a de temps en temps des révoltes à Bicêtre. Le 1^{er} février 1756, les prisonniers renfermés dans l'endroit de cette maison appelée *la Petite-Fosse* attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcèrent la sentinelle, entrèrent dans le corps de garde, et se saisirent des armes ; mais la sentinelle ayant eu le temps de donner un coup de sifflet, la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, et quatorze des mutins. Plusieurs se sauvèrent ; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap grossier, qu'ils endossent en entrant dans cette maison, servit à les faire reconnaître.

Les prisonniers, interrogés sur le motif qui les avait portés à la révolte, répondirent qu'on avait retranché de leur nourriture ordinaire, quoi qu'elle ne consistât qu'en un peu de pain, et un peu de viande un seul jour de la semaine, qu'ils n'en avaient voulu qu'au supérieur et à l'économe qui les faisaient jeûner si cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, et que, las de la vie, ils n'avaient écouté que leur désespoir.

On les prit au mot ; plusieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, et resserrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourrait être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrais que la populace apprît à la lire ; on lui en ferait l'explication et le commentaire.

LES CRIMES ET LE CHATIMENT.

« Un jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténarc brisèrent la porte de leur prison, et d'un vol affreux et précipité fondirent sur la terre et se répandirent en foule sur sa large surface. On vit l'herbe jaunir sous leurs pas, les forêts s'embraser, les villes se remplir de discordes sanglantes ; ils marchaient se tenant tous par la main selon leur coutume ; ils

marchaient tous ensemble dans une joie horrible et triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête aperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux et la béquille en main, s'était mis à leurs trousses. Ah ! ah ! s'écria avec un grand éclat de rire la troupe infernale. Pauvre dieu écloppé, si tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attrapper. — Courez, courez tant que vous pourrez, reparti le *Châtiment*, je serai peut-être fort longtemps sans vous atteindre ; mais quelque agile que soit votre fuite, mauvais sujets, je suis sûr de ne vous point manquer. »

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions suivantes.

Un Lapon, en naissant, a du moins pour apanage un renne ; on lui assigne un second renne quand les dents lui percent. Mais je vois des enfants qui viennent au monde sans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes sauvages ont leurs tanières ; et tel malheureux, pressé tyranniquement par les lois mêmes, qui ont fait des propriétés exclusives du moindre pouce de terre ou d'un misérable plancher, n'a pas de quoi reposer sa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que sous le bon plaisir d'un maître superbe ; des propriétaires le pousseront depuis l'extrémité de la ville jusqu'au milieu des champs ; tout est pris, tout est envahi.

L'homme, dans nos gouvernements modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des lois civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau ; mais celle d'un berceau lui est interdite.

Beaucoup d'hommes n'ont, à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possède rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possèdent.

Le pauvre n'a presque point de ressources ; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecterait. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudrait-il pas mieux prévenir sa maladie,

au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme ?

La foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes et dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministère, leur rouage dans leur épouvantable frottement écrase toujours et sans pitié la partie la plus faible...

Où est le remède à ces maux politiques et anciens ? Les bons esprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du temps, des réflexions patriotiques, du génie et surtout du cœur des administrateurs. Y a-t-il du mal à les produire, ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fausses, il s'en trouvera une juste et praticable ; alors ne sera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle sera déposée ?

XLVII.

Enlèvements.

Je marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme assez bien mis me précède. Tout à coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille. L'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours ; un tranquille témoin me dit froidement : *Laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlèvement de police.* On met les menottes au jeune homme, et il disparaît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'aperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *Rien*, répond-il, *c'est une trentaine de filles publiques qu'on enlève d'un coup de filet ; et les filles, en fontanges de toutes couleurs, défilent, conduites par des soldats du guet, qui les tiennent galamment par la main, le fusil baissé.*

Il est onze heures du soir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre chambre se remplit d'une escouade de sa-

tellites : l'ordre est précis, la résistance est superflue ; on écarte de vous tout ce qui pourrait vous servir d'armes, et l'exempt qui n'en vantera pas moins sa bravoure, prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

Le lendemain, un voisin, qui a entendu du bruit dans la maison, demande ce que ce pouvait être. *Rien, c'est un homme que la police a fait enlever. — Qu'avait-il fait ? — On n'en sait rien ; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure suspecte. — Mais, monsieur, il y a quelque différence entre ces deux délits. — Cela se peut ; mais il est enlevé.*

On vous a arrêté, mais on ne vous a point montré l'ordre. On vous a mis dans une voiture fermée ; vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire : vous irez visiter les murs et les cachots ou de la Bastille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Cisc, ou du château du Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proscription ? Vous ne pouvez le deviner au juste.

Il n'est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *c'est un acte arbitraire*, on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlèvements ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets et dangereux, qu'il serait impossible au cours ordinaire des lois de connaître, d'arrêter et de punir. Quand le ministre n'est ni séduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des passions particulières, à une prévention aveugle, à une sévérité déplacée, il a pour but souvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent ; et la police, telle que la machine est montée, ne saurait marcher aujourd'hui sans cette force prompte, active et réprimante.

Il serait seulement à désirer qu'il y eût ensuite un tribunal particulier, qui pesât dans une balance exacte les motifs de chaque enlèvement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudencence et le crime, la plume et le stylet, le livre et le libelle.

Les inspecteurs de police déterminent pour leur part beau-

coup d'enlèvements subalternes, en ce qu'ils sont crus ordinairement sur parole, et que, ne frappant d'ailleurs que la dernière classe du peuple, on leur concède facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéissent à leur humeur, à leurs caprices ; mais qui sait si la cupidité n'entre pas aussi dans leurs démarches, et s'ils ne favorisent pas souvent celui qui paye aux dépens de celui qui ne paye pas ? Ainsi la liberté des misérables et derniers citoyens aurait un tarif, et l'on greverait de cette étrange imposition la portion nombreuse des *prostituées*, des *joueurs de profession*, des *empiriques*, des *colporteurs*, des *escrocs*, des *chevaliers d'industrie*, etc., tous gens qui font le mal et qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils sont obligés de payer et d'acheter pendant un certain temps le privilège de leurs désordres.

Pourquoi telle malheureuse se vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monsieur l'inspecteur de police* ? Pourquoi marche-t-elle tête levée au-dessus de ses compagnes, en les menaçant même de son crédit ? Elle se tairait, si l'expérience ne lui avait pas appris, ainsi qu'au *joueur*, à l'*escroc*, que la balance de *monsieur l'inspecteur* a plusieurs poids et mesures, et qu'on faisait adroitement tomber l'*exemple nécessaire* sur son voisin, quand on avait su le détourner de dessus sa tête, en faisant à *monsieur l'inspecteur* un petit présent ou une petite délation particulière ; car il se contente de cette dernière monnaie quand il ne peut en tirer autre chose : et comme c'est la lime qui ronge le fer, de même c'est la canaille qui sert à dévoiler et à réprimer les turpitudes, les excès, les violences sourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglais leur Wauxhall, leur Ranelag, leur wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeys, leurs gageures ; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme, par exemple, la loi *habeas corpus* ?

XLVIII.

Lettres de cachet.

Je ne rechercherai point quand et comment elles ont commencé. Elles existent, qu'importe leur origine? Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure se voit prisonnier par la même force qui arrêterait un prince du sang dans son palais. L'auteur aurait-il bonne grâce de se plaindre quand son Altesse Royale obéit tout aussi promptement que lui?

Clovis, Charlemagne, Hugues Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela est démontré. Louis XIV et Louis XV en ont distribué une belle quantité, et n'en soupaient pas moins de bon appétit. Cela n'est que trop vrai.

Blackstone les condamne ouvertement. Linguet, sorti *de la Fosse aux lions, de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernements qui les distribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* sont contraires au droit naturel ; que tout homme est né ici-bas avec l'entière propriété de sa personne ; que le sieur *Henri* ne peut pas couper sa promenade légalement ; mais tous les livres possibles ne détacheront pas une seule pierre des créneaux de la Bastille, n'abaisseront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, et n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaisseur des verroux. Le geôlier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ses fonctions silencieuses ; et le philosophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cent mille hommes, cinq cent millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions et tous les auteurs dans cent bastilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'arrêté de la part de Sa Majesté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de reposer dans sa

mémoire. La petite *estampille* (1) vous a fait passer rapidement les *guichets*, et la signature de la main auguste, qu'on lirait avec respect, serait du moins une consolation pour le pauvre prisonnier qui se dirait à lui-même : *le roi de France sait que je suis ici ; sa volonté soit faite !*

Mais cette petite *estampille* désœuvrée, qui dans un moment de mauvaise humeur peut se promener un dimanche à Versailles dans un certain cabinet sur des feuilles de papier, et qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade restaurante, ô voilà ce qu'on ne saurait digérer ! Or, il faut avouer qu'on ne peut envisager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on soit) un *estampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant, mais qui, d'un coup de *griffe* allongé par distraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus et pointus de certains animaux qui marchent sur la terre ou qui planent dans l'espace des airs.

Combien délivre-t-on de lettres de cachet année courante ? je n'en ai point la liste ; ce que je puis affirmer, c'est qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande : on en refuse. Pesez bien ce mot, cher lecteur, et dispensez-moi du dangereux commentaire.

Les prisons d'État sont désertes, en comparaison de ce qu'elles contenaient de prisonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu : enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, et l'on ne revient pas du *cordeau* asiatique.

Le cardinal Fleury a signé trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'était un peu trop dans toute affaire quelconque. Les jansénistes ne sont plus emprisonnés, et le trône de Pharamond ne paraît pas pour cela en grand danger.

(1) L'étranger ne manquera pas de demander qu'est-ce que l'*estampille* ? Je lui ôterais tout son plaisir si j'allais lui expliquer tout de suite ce que c'est. Qu'il s'enquière. (*Note de Mercier.*)

Tant d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zèle des *estampilleurs*, qui aperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumières et de modération. Il faut leur en savoir gré.

Ces emprisonnements arbitraires et indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que sur un très-petit nombre d'hommes ; c'est-à-dire sur les agents publics et secrets des *affaires d'Etat* quand ils prévariquent, ou sur ceux dont la plume ou la langue est trop indiscreète. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix ne sont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts et demi des Parisiens ont plus peur d'un commissaire que d'un *estampilleur*.

Le temps n'est plus, il est vrai, où la vengeance et l'or comandaient ou achetaient des *lettres de cachet*, où il y avait un bureau ouvert à toutes les passions violentes, sourdes ou cupides, où l'on avait le tarif des emprisonnements. Ce temps que j'ai vu est absolument passé, Dieu soit loué!

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil est devenu depuis peu plus commun que l'emprisonnement ; c'est d'abord une économie pour l'État. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus sauvage, que d'entendre le cri lugubre des serrures, sous la rude main des *porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne préfèrent que des monosyllabes atterrants.

Le prisonnier d'État, seul avec l'imagination, son plus grand bourreau, envie le sort des portefaix, des fiacres et des décrocteurs du Pont-Neuf ; et si la voix glapissante d'un porteur d'eau parvient jusqu'à son oreille, il voudrait avoir la sangle entre les deux épaules, monter deux seaux en équilibre à un septième étage, par un escalier obscur et tortueux.

Ce doit être un grand supplice que cette inaction forcée, et la solitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus désespérante encore que la perte de la liberté.

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les ap-

pelle abusives, tortionnaires, lorsque son neveu a commis un délit, qui va le livrer à la justice et l'exposer à la rigueur des lois, abandonne tout à coup ses propres principes. Que fait l'oncle ? il va se jeter tout éperdu aux pieds du ministre ; il implore un *ordre*, pour dérober son neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui sauvera sa famille du déshonneur !

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché : c'est sa femme qui en est l'auteur ; il ne peut publier le crime sans flétrir six enfants innocents dont le nom est encore cher à la patrie. Le crime restera impuni, et la vie même du mari est en danger, si l'autorité ne vient promptement au secours. Les lois ordinaires ne peuvent rien ; la trahison est à son comble, ou sans la main du pouvoir suprême. N'est-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger et d'arrêter le coupable !

Un père se rend accusateur de son fils près du ministre ; c'est un vieillard déshonoré, si la justice qu'il implore est lente et contentieuse. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philosophe, solliciter jusqu'à vingt lettres de cachet contre sa famille ? Sans un plus grand examen, il doit être par là même le plus infortuné des hommes (1).

Mais quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accusatrice d'un père ! N'est-il pas un juge sacré ? Nos formes juridiques sont trop grossières pour descendre dans le secret des familles ; et si elles sont dissoutes tout à coup par des passions non réfrénées, que deviendra l'État, qu'il faut considérer comme un assemblage de plusieurs familles ? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges ?

Dans les *affaires d'Etat*, dont les ramifications pénètrent et s'étendent de plusieurs côtés, qui descendent dans plusieurs

(1) Le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, le père du Mirabeau. On sait, malgré ses affiches de philanthropie, quel tyran domestique ce fut et quelle persécution haineuse il fit endurer à cette nature énergique et non moins inflexible, qu'il pouvait opprimer sans la vaincre.

(Note de l'éditeur.)

conditions, se trouve un traître qui va vendre un secret important qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée, si la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs si étrangers à ces faits, donneraient au coupable le temps de compléter son audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes ; il en est de nécessaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit était mis au grand jour, on jugerait de leur importante utilité dans certaines circonstances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'État et la société de monstres ténébreux, qui se flattaient que les lois civiles seraient impuissantes à leur égard.

Le mal, c'est qu'on les a trop employées pour des fautes différentes ou pardonnables, ou sur de faux aperçus. La *lettre de cachet* devrait être considérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terrasser les géants ambitieux ou téméraires, pour les ensevelir en un clin d'œil sous leurs rochers audacieux. Mais il est indigne, je crois, de la majesté de ces flèches foudroyantes, de tomber sur ces roseaux babillards, où le barbier a enfoui son souffle, pour soulager la démangeaison de sa langue intempérante.

Il est des délits d'une nature si particulière, dans une constitution monarchique, qu'elle a besoin quelquefois de cette force coercitive, prompt et terrible. Heureux, sans doute, les gouvernements dont toutes les parties sont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens supplée aux prisons d'État ! Mais ces gouvernements ainsi organisés sont rares sur la face du globe.

Quand il n'y aura ni vengeance, ni surprise, ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet* ; que ce tonnerre, s'élançant à propos du sein du paisible Olympe, n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard, cette foudre des rois absolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces

traits de force et de puissance, ils les regarderont comme la sauvegarde de l'État et du trône.

On ne saurait détruire, hélas ! ce qui est fondu aujourd'hui et incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire et qui n'est plus inhumaine, rendons-lui pleinement justice, admet chaque jour des modifications ; elle a senti qu'il était de sa dignité et même de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

Le comique (car où n'est-il pas ?) se mêle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt, personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte ; il se croit l'oiseau de Jupiter : mais il marche à la manière des serpents ; il se glisse, vous guette, se courbe devant vous, s'approche de votre oreille, et, l'œil baissé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules : *Je suis au désespoir, monsieur ; mais j'ai un ordre, monsieur, qui vous arrête, monsieur, de par le roi, monsieur.* — *Moi, monsieur ?* — *Vous même, monsieur.* Vous balancez un instant entre la colère et l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations..... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérencieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manières civiles. Vous seriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout à coup désarmé. Vous auriez des pistolets, que vous les tireriez en l'air et jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ses révérences ; il s'établit entre vous un combat de politesse et d'honnêteté. C'est une réciprocité de mots civils, de compliments, jusqu'à l'instant où les verroux retentissants vous séparent de l'homme poli qui va rendre compte de sa mission, et dont le métier, assez lucratif, est d'enfermer les gens avec toute la grâce, la douceur et l'urbanité possibles.



XLIX.

Tête tranchée.

C'est un phénomène, tandis que les pendus sont communs. Une tête tranchée laisse un long souvenir, et l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La dernière qui tomba sous le fer du bourreau fut celle du comte de Lally. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombeau, lié et bâillonné. Le bourreau le manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde soit flétri ; mais quand il tue en séparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'est imprimée sur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du sang. Ainsi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud (1).

C'est précisément le contraire. L'opinion régnante est visiblement déraisonnable et injuste ; elle pouvait avoir son équité lorsque les familles étaient patriarcales , et qu'on punissait, pour ainsi dire, les chefs qui n'en avaient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée, que le fils à peine adulte quitte son père, que le frère est étranger à son frère, comment l'absurdité et la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble ?

Un descendant des Montmorency, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parents du comte de Horn, coupable du plus lâche assassinat,

(.) Ce vers amèux a fait naître ceux-ci, auxquels je souhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'est honteux que pour le criminel ;
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

(Note de Mercier.)

ne seront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu **vif en place de Grève** sous la régence ; et un marchand de drap, **parce** que son beau-frère qu'il n'a jamais vu se sera fait pendre, ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa **petite communauté** !

Quoi, les grands ont su s'affranchir de ce préjugé, et ils l'imposeront encore aux petits, et les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorency et les Biron ? Quoi, pour le crime d'un seul, diffamer toute une famille ! Quoi, cette déraison ne tomberait pas devant l'exemple de nos voisins qui, se dérochant à toutes les espèces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant !

Qu'arrive-t-il parmi nous ? c'est que le juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt deshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainsi dire, que sur des gens de la lie du peuple ; les autres classes forcent l'impunité, le châtement a perdu sa terreur, et les lois leur majesté.

On a vu sans frémir le plus monstrueux des spectacles. Des parents avertis que leur cousin serait exécuté, pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la prison et mêler du poison aux aliments du condamné ! Cet attentat, qui offense toutes les lois divines et humaines, a été préconisé, tant le point d'honneur aveugle l'homme, et le prive des lumières naturelles ! Une famille entière, qui empoisonne par orgueil un de ses membres plutôt que de laisser aux lois leur dignité et à la punition son exemple ! est-il un plus grand crime contre la société ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite somme ; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie et à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il est presque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi son pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des

idées aussi absurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur et le plus assujettissant, car il ne tient qu'à l'opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : Nous monterons sur l'échafaud sans honte ; que les roturiers aient le courage et le bon sens d'en dire autant, et le préjugé tombera.

On ne sait plus trancher les têtes, disait un ancien officier un peu chagrin, se promenant aux Tuileries. Du temps du cardinal de Richelieu, les bourreaux étaient bien plus habiles ; le cimeterre brillait, frappait et passait comme l'éclair. Et comment tranchait-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier passant du grave au plaisant avec cette légèreté qui n'appartient qu'aux Français : Un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort sous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu'il ferait un certain signal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avait pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *C'est fait, monsieur, secouez-vous* ; et la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux sous le règne de Louis XIII, et déplora le siècle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

L.

Vie d'un homme en place.

Un ministre se lève, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent : il paraît ; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux secrétaires, qui, froids et immobiles, représentent à ses côtés. Il sort ; des solliciteurs se trouvent sur son passage, et le poursuivent jusqu'à sa voiture. Il dîne ; des recommandations à droite et à gauche l'investissent pendant le repas, et des femmes lui parlent à l'oreille pendant le dessert. Il rentre dans son cabinet ; il voit sur son bureau cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulières le tyrannisent encore.

Comment existe-t-il ? dira-t-on. Comment ! Il est distrait pendant qu'on lui parle, et il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laisse à des commis le soin de répondre à tout le monde, et d'expédier son immense besogne ; il signe les lettres, voilà à peu près toutes ses fonctions. Mais il se réserve quelque intrigue de cour qu'il ourdit avec adresse, qu'il suit avec constance et dont il prépare le dénouement. Il songe toute sa vie, non au devoir de sa place, mais à rester en place.

Les gens en place sont d'un sérieux à glacer. Leur conversation est la sécheresse même : ils ne s'expriment que par monosyllabes ; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public : en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre, ils abjurent une morgue qui nuirait à leurs plaisirs, et l'on voit l'homme qui pour un instant n'est plus dupe de sa vanité.

Le valet de chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rente ; il a lui-même un valet de chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque attifée de Monseigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrième main, et ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'État. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protège et commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet de chambre du valet de chambre n'a pas tout à fait un équipage, mais il est très-bien servi.

Tandis que le serviteur du roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur représente à Paris, et promet des grâces à ceux qu'il rencontre, comme se trouvant lui à la principale source.

Monseigneur est tout puissant, à onze heures du matin ; il donne audience, et son salon est rempli. D'un coup d'œil il distribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur

bondit d'espérance et de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent, et son visage devient rouge de plaisir et de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monseigneur, le fait passer dans son cabinet et lui redemande *le porte-feuille*. Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture, quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chasse, et va dîner seul à Paris avec son chagrin, et loin de la cohue brillante qui lui prodiguait les révérences et les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, se disperse pour aller dîner ailleurs, et chacun dit à part soi : *Demain j'irai voir le successeur et le féliciter.*

Comment cette portion de royauté que l'homme puissant tenait entre ses mains lui échappe-t-elle tout à coup ? Cela a l'air d'un souge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne sont-ils que des pantins, ainsi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faisait mouvoir, le pantin reste immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même ? Il cherche à culbutter à son tour celui qui l'a fait choir ; il compose de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut se résoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité et le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains, à leur inspirer tour à tour la crainte et l'espérance, et à recevoir en qualité d'homme puissant leurs louanges intéressées, leurs respects simulés et leurs courbettes mensongères.

Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un instant à lui ; il est obligé tous les jours de punir ; il tremble de se livrer à l'indulgence, parce qu'il ne sait pas s'il ne se la reprochera point un jour. Il a besoin d'être sévère, et d'aller contre le penchant de son cœur ; il ne se commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuse ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux et de vices ; à chaque instant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *suicide*, une *violence* ! Il n'arrive pas un accident, qu'il ne lui faille ordonner le re-

mède, et précipitamment ; il n'a qu'un instant pour délibérer et agir, et il faut qu'il craigne également, et d'abuser du pouvoir qui lui est confié, et de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagants, les factions théâtrales, les fausses alarmes, tout le regarde.

Repose-t-il ? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie ? des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, infirment le prononcé du commissaire du quartier. On réveille le magistrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées : il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il suive à la piste le brigand, l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le magistrat paraît blâmable, s'il n'a pas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses préposés auront mis à cette capture ; et son honneur exige que l'intervalle entre le délit et l'emprisonnement soit le plus court possible. Quelles fonctions redoutables ! quelle vie pénible ! et cette place est convoitée !

On ne s'intrigue aujourd'hui (disait Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, consolera de la disgrâce. Nos aïeux aspiraient à la gloire toute nue : ce n'était pas, si l'on veut, le siècle des lumières, mais c'était celui de l'honneur.

Un courtisan de nos jours disait : *Il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.* Or, les courtisans agissent comme ils parlent.

LI.

Rameau.

J'ai connu dans ma jeunesse le musicien Rameau ; c'était un grand homme sec et maigre, qui n'avait point de ventre, et qui, comme il était courbé, se promenait au Palais-Royal, toujours

les mains derrière le dos, pour faire son aplomb; il avait un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque. Il paraissait être de difficile humeur. A l'exemple des poètes, il déraisonnait sur son art.

On disait alors que toute l'harmonie musicale était dans sa tête; j'allais à l'Opéra, et les opéras de Rameau (excepté quelques symphonies), m'ennuyaient étrangement. Comme tout le monde disait que c'était là le *nec plus ultrà* de la musique, je croyais être mort à cet art, et je m'en affligeais intérieurement, lorsque Gluck, Piccini, Sacchini, sont venus interroger au fond de mon âme mes facultés engourdies ou non remuées. Je ne comprenais rien à la grande renommée de Rameau : il m'a semblé depuis que je n'avais pas alors un si grand tort.

J'avais connu son neveu, moitié abbé, moitié laïque, qui vivait dans les cafés, et qui réduisait à la mastication tous les prodiges de valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce que l'on faisait de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

Il prêchait cette doctrine avec un geste expressif et un mouvement de mâchoire très-pittoresque; et quand on parlait d'un beau poème, d'une grande action, d'un édit, tout cela, disait-il, depuis le maréchal de France jusqu'au savetier, et depuis Voltaire jusqu'à Chabannes ou Chabanon, se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche et accomplir les lois de la mastication.

Un jour, dans la conversation, il me dit : Mon oncle musicien est un grand homme, mais mon père violon était un plus grand homme que lui; vous allez en juger. C'était lui qui savait mettre sous sa dent! Je vivais dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance; car j'ai toujours été fort peu curieux de sentineller l'avenir. J'avais vingt-deux ans révolus lorsque mon père entra dans ma chambre et me dit : — Combien de temps veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant? Il y a deux

années que j'attends de tes œuvres ; sais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étais pendu, et que j'avais un état ?

Comme j'étais fort jovial, je répondis à mon père : — C'est un état que d'être pendu ; mais comment fûtes-vous pendu, et encore mon père ? — Écoute, me dit-il, j'étais soldat et maraudeur ; le grand prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre ; une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas ; le bourreau m'avait laissé ma chemise, parce qu'elle était trouée ; des houzards passèrent, ne me prirent pas encore ma chemise, parce qu'elle ne valait rien, mais d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre ; elle était humide : la fraîcheur réveilla mes esprits ; je courus en chemise vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage derrière moi : vous saurez..... Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un sou et une chopine de vin. Ma chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération ; j'écrivis sur les quatre feuilles de papier : « Aujourd'hui
« grand spectacle donné par le fameux Italien ; les premières
« places à six sous, et les secondes à trois. Tout le monde en-
« trera en payant. » Je me retranchai derrière une tapisserie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemise en morceaux ; j'en fis cinq marionnettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang, et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie.

J'avais préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine ; l'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces ; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière, je donnais deux représentations par jour, et sur l'affiche « point de relâche. »

Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des

souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement, occasionné par la pendaison, avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, et que j'avais un état; tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps; voilà douze francs, sors de chez moi.

Ainsi me congédia mon père. Vous avouerez qu'il y avait plus loin de sortir de là que de faire *Dardanus* ou *Castor et Pollux*. Depuis ce temps-là je vois tous les hommes coupant leurs chemises selon leur génie, et jouant des marionnettes en public, le tout pour remplir leur bouche. La mastication, selon moi, est le vrai résultat des choses les plus rares de ce monde.

Le neveu de Rameau, plein de sa doctrine, fit des extravagances et écrivit au ministre pour avoir de quoi mastiquer, comme étant le fils et neveu de deux grands hommes. Le Saint-Florentin qui, comme on sait, avait un art tout particulier de se débarrasser des gens, le fit enfermer d'un tour de main comme un fou incommode, et depuis ce temps je n'en ai point entendu parler.

Ce neveu de Rameau, le jour de ses noces, avait loué toutes les veilleuses de Paris à un écu par tête, et il s'avança ainsi au milieu d'elles, tenant son épouse sous le bras : Vous êtes la vertu, disait-il, mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent.

Rameau, rendant visite à une belle dame, se lève tout à coup de dessus sa chaise, prend un petit chien qu'elle avait sur ses genoux, et le jette subitement par la fenêtre d'un troisième étage. La dame épouvantée : Eh! que faites-vous, monsieur? — Il aboie faux, dit Rameau en se promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avait été déchirée.

Rameau ne put jamais faire entendre à Voltaire une note de musique, et celui-ci ne put jamais lui faire comprendre la beauté d'un de ses vers; de sorte qu'en faisant un opéra ensemble, ils en vinrent presque aux mains, tout en parlant d'har-

monie. L'oreille la plus ingrate à toute musique fut celle de Voltaire ; il a osé cependant en parler. La peinture n'existait pas plus pour lui : consolez-vous, vulgaires mortels !

LII.

Gluck.

En 1778, tout le monde était ou *Gluckiste*, ou *Lulliste*, ou *Ramiste*, ou *Picciniste*, ainsi que l'on était, il y a quarante ans, *Moliniste* ou *Janséniste*. J'avoue que j'étais et que je suis encore *Gluckiste*. Pourquoi ? c'est que l'orphée du Danube me frappe profondément, m'entraîne, m'émeut ; et je préfère la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite et brillante, une composition douce et variée ; mais ce genre de beauté laisse trop à désirer du côté de l'expression.

Je n'ai jamais goûté Quinault ; et, selon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades et fastidieux ; et M. Marmontel a manqué étonnamment de goût, en s'attachant à ses misérables opéras, dont le vide et la faiblesse auraient dû frapper un homme de lettres tel que lui. Mais la routine est le tyran éternel de tous les littérateurs français, même de ceux qui font de prétendues poétiques.

Nous avons aujourd'hui besoin d'écoles de musique. Gluck en a senti la nécessité ; et tout compositeur français et étranger a droit de se plaindre parmi nous que l'exécution ne répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendants des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de musique, qui n'ont ni âme ni sentiment ?

Dans l'ancienne patrie des Brutus et des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyait, dans les derniers siècles, des écoles de peinture.

Les Pistocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les ama-

teurs d'ariettes que le sont pour les enthousiastes de tableaux Carrache, Michel Ange, Paul Véronèse, le Corrège et Raphaël.

Ces virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théâtres italiens, doivent nous causer de justes regrets, surtout lorsque nous comparons ces modèles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

Pourquoi le caractère des voix, leur expression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentiments, le goût et la manière du peintre ? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs si, dans le sein paisible de nos cabinets, nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirèrent autrefois ! Un Porpora, dont la voix était si suave, le goût si exquis, l'art si parfait, qu'il reprenait son souffle sans que jamais on pût s'en apercevoir ; un Ferri, qui montait et descendait tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse ; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux et l'aimable abandon savaient rendre toutes les nuances de la folie et de la gaieté ; et cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avait par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l'éteindre en quelque sorte et le varier par des trills, des mordants, des ondulations, par ces petits groupes fugaces et ces mouvements passionnés qui mettaient en vibration toutes les fibres de l'amour et du plaisir !

Ce sont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvre. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis si longtemps avons des écoles d'équitation, d'armes et de dessein ?

Une école de chant remplirait mieux son objet que l'académie royale de musique, établissement qui n'eut jamais rien de royal que son titre, rien d'académique que la morgue et la jalousie de ses chefs, rien de musical qu'une routine aveugle et barbare, que l'on inculquait ci-devant à de misérables doubles, et de plus misérables filles de chœurs; espèce d'automates, dont tout le savoir consistait à pousser en commun d'harmonieux hurlements, au signal, non de la mesure, mais du bâton.

Lorsqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne suffisent point; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'instruction leur est confiée, cela peut-être sans conséquence, parce que leurs disciples ayant sous les yeux les chefs-d'œuvre de tous les grands maîtres en peinture, en poésie, en architecture, ils peuvent par eux-même atteindre à la perfection. Mais le jeune musicien est dans une position toute différente: il n'a aucun monument pour lui servir de modèle; car un chanteur célèbre ne laisse à la postérité ni ses grâces, ni son enthousiasme, ni sa qualité de voix, ni aucun des agréments qui faisaient la magie de son art. On pourrait comparer une ariette écrite à ces squelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturalistes. Ces masses hideuses sont bien une partie essentielle de l'homme, mais l'œil ne peut les contempler sans dégoût, dépouillés de leur peau, de leur coloris, de ces moelleux contours et de ces formes ravissantes qui constituent la beauté.

Il en est de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce sont des squelettes qu'on présente au sens de l'ouïe. On ne doit point s'étonner si le peuple refuse de s'extasier devant ces sortes de cadavres; ils ne sauraient intéresser que les connaisseurs, dont l'imagination supplée à tout ce que le chanteur est dans l'impuissance de représenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théâtre

ils sont distraits, inattentifs, indifférents lorsqu'un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids, lorsqu'ils devraient paraître tout de feu ; hébétés, lorsque leur rôle exige un air spirituel et réfléchi. Mais parmi nous, n'est-ce pas insulter au public, que de s'amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges, à saluer ses amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des coulisses ? Ne croirait-on pas, en effet, que ces êtres destinés à représenter les héros et les dieux viennent alors dire aux spectateurs : Messieurs, ne vous y trompez point, nous ne sommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque ; nous sommes vos très-humbles serviteurs et servantes, l'innocent signor *Petricino*, le grimacier signor *Mugnetino*, la modeste signora *Languerini*, la tendre et savante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand secret de la musique ; ce sont elles qui lui donnent l'expression, le mouvement et la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés ; c'est-à-dire, l'art de renforcer et d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du son le plus rémisse au plus intense, sur chacun des degrés dont la voix est susceptible.

Il est vrai que nos chanteurs ne pourraient guère mettre leurs talents en usage, quand ils auraient perfectionné l'art en ce point ; car nos orchestres sont incapables de les seconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence et le sentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, ressemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, et conduit par un sourd de naissance. Jusqu'ici il a été impossible de communiquer à cette lourde masse aucune sorte de flexibilité. Elle restera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artistes qui ont des talents et des passions inflammables seront subordonnés à ces musiciens en lunettes que l'âge, la satiété, l'habitude ont rendus apathiques.

L'orchestre du concert spirituel est encore en partie infecté

de ce vice national. Les chefs de ce spectacle sont parvenus à donner quelque perfection à la symphonie; mais plus symphonistes que musiciens, ils croient toujours que les voix sont faites pour accompagner leurs violons et leurs contre-basses. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets; rien ne les guérit de la manie française, qui veut que toute musique soit bruyante et confuse. On croirait qu'on ne peut remuer le cœur sans briser le tympan de l'oreille.

Que ne pourrait-on pas encore dire sur l'articulation usitée, sur la prosodie, sur la manie des petites notes, sur les vices attachés à toutes les espèces d'agrémens dont nos maîtres de chant font un usage si ridicule, et surtout sur le *récitatif*, genre de musique entièrement éloigné des règles ordinaires, et qui, mal connu, a fait déraisonner pour et contre dans tous les journaux!

LIII.

Chapeaux.

Le Parisien change avec la même facilité de système, de ridicules et de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choses humaines, a subi le sort de la variation. Les coiffures, dans les boutiques des marchands, se succèdent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut et pointu* a prévalu quelque temps, ainsi que le *style académique*, qui tombe enfin, et que l'on n'imite plus.

Cependant, pour tout ce qui varie, cette passion qui nous pousse à créer de nouvelles modes nous fait adopter ce que les princes imaginent en se jouant, ou par fantaisie; tantôt c'est l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'est celle d'un *frac*. Ainsi Alcibiade donna son nom à une sorte de souliers; et sa vanité était flattée lorsqu'il entendait dire qu'elle était de sa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode;

l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des grossesses illégitimes, et les masquer jusqu'au dernier instant ; les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui voulaient filouter au jeu et escamoter des cartes.

Nous avons rogné insensiblement le haut bord de nos larges feutres ; nous les avons ensuite rendus petits ; et enfin nous avons fait disparaître ces *trois cornes* si incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux sont ronds ; et voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin sous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, et pour laquelle ils sont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* sous son bras, les évêques tenir leurs *mîtres* à la main ? Mettons donc constamment notre *chapeau* sur notre tête, pour garantir nos faibles cerveaux des rayons du soleil, et que ce précieux dôme s'oppose aux évaporations de notre cervelle. N'était-il pas ridicule de l'employer incessamment à la main à des exercices de civilité et de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'histoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portait tels par saleté et par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique concentrée dans tels chapeaux : les uns font d'un mauvais prêtre un grand seigneur, et les autres un docteur d'un idiot. On sait l'effet que produit tel chapeau fourré, mis sur la tête d'un grenadier : et le diadème enfin n'est-il pas un chapeau qui produit une certaine ivresse ?

J'ai vu des chapeaux, dans ma jeunesse, qui avaient de très-grands bords ; et, quand ils étaient rabattus, ils ressemblaient à des parapluies : tantôt on releva, tantôt on rabaissa les bords par le moyen des ganses. On leur a donné, depuis, la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui, la forme ronde et nue paraît la dominante ; car le chapeau est un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez-le à nos femmes, qui, après tant d'essais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglais*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre ; je leur conseille de s'y tenir, qu'elles

l'ornement de perles, de diamants, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs ; que les poètes, dans leur langage, y attachent des astres et des comètes ; qu'elles les portent rouges, verts, noirs, gris, jaunes ; mais qu'elles gardent constamment le *chapeau anglais* : les laides y gagnent, et les belles aussi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pygmée, ni chapeau colossal : les dames avaient élevé ridiculement leurs coiffures au moment que les hommes avaient arboré les petits chapeaux ; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté et arrondi le volume, les coiffures ont prodigieusement baissé.

Un poète disait alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélène,
De rubans de *Beaulard* leurs fronts étaient ornés ;
Le moule étroit de la baleine
Faisait gémir leurs corps emprisonnés.
Leurs cheveux hérissés fuyaient loin de leur tête ;
Un panache orgueilleux en surmontait le faite.
Près de là j'aperçus la Vénus Médicis ;
Sa taille libre et naturelle
Déployait aisément ses contours arrondis.
Tout en elle était simple et tout charmait en elle.
J'admirai tant de grâce, et tout bas je me dis :
L'art enseigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes et femmes se coiffent beaucoup mieux. Si nous sommes dans une voiture, il nous est permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carrosse, et nous ne risquons pas d'éborgner notre voisin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'est toujours celui-là qu'on porte sous le bras lorsqu'on est habillé : mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la semaine, les jours de grandes visites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du spectacle, le chapeau sur la tête.

Le dernier caprice, je crois, est le meilleur ; il a influé sur la couleur. Les chapeaux ne sont plus noirs ; on les porte blancs, comme font les carmes et les feuellants depuis plus d'un siècle, et surtout en été ; le soleil échauffe moins la tête. L'œil, qui

s'étonne d'abord, s'accoutume à tout : on porterait des chapeaux rouges et bleus, vert-pomme et lilas, qu'on s'y ferait : chacun arborerait sa couleur favorite. Ce serait un nouveau coup d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes ; chacun se récrie sur la folie changeante : au bout d'un mois, elle est adoptée par ses plus violents contradicteurs ; et tel qui la fronde aujourd'hui, prendra demain les idées qu'il avait combattues.

Puisque c'est à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouissons de notre génie inventif ; plaçons nos chapeaux d'hommes sur les têtes suissesses et hollandaises. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coiffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin et à Pétersbourg. Et qui sait si nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illustres conquêtes ?

LIV.

Hauteur des panaches.

Il n'y a pas longtemps que les hautes coiffures, les plumes, panaches, etc., étaient sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle une rangée de femmes, placées à l'orchestre, bouchait la vue à tout un parterre ; la même chose à l'amphithéâtre et dans les loges. C'était un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmurait tout haut ; mais les femmes en riaient, et la politesse parisienne se contentait de gronder, mais n'allait point au delà.

Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation et fort impatienté, qui, tirant une paire de ciseaux, fit mine, dans une loge, de vouloir couper l'excédent qui l'empêchait de voir : alors, pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme, qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le temps où le parterre criait *place aux dames!* et où l'on ne pouvait être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvait y arriver une femme, fût-elle douairière ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvait voir, aujourd'hui l'on ne saurait entendre ; le caquet de ces femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la pièce. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire : c'est un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs. On en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent et puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colère des hommes se bornera à quelque réflexion maligne et qui tournera même à leur avantage : car, pendant la petite diatribe, on les considère, et le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes, à Paris, ne redoutent, dans aucune circonstance, le courroux des hommes !

LV.

Noces.

Que celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'église, les doigts amoureusement entrelacés, portant dans leurs regards le désir ingénu ; les parents qui les suivent au même autel où ils se sont mariés ; les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au chapeau, le bouquet au côté ; les filles en blanc corset, regardant, ce jour-là, leur amant avec plus d'assurance ; et le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche et ferme le cortège, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples ni la gaieté vive et franche ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte et abandonnée.

L'hymen ici se célèbre à grands frais : on ne marche point sur la pelouse, le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces ; on est chargé d'atours : les coiffeurs ont occupé toute la matinée ; on s'observe tristement ; le cérémonial règle tous les pas ; et le couple opulent, sous des habits d'or, porte déjà sur son front

l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimait de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le curé rustique ; et la Parisienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

Le festin du village offre la même différence. Où est le rire ingénu, la table dressée sur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé et rôti ? Où sont les danses vives et les mouvements vrais de l'allégresse ? Où les vieillards paraissent-ils en cheveux blancs, essuyant leurs yeux humides de larmes de tendresse ? Où lit-on l'attente du plaisir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paraît-il pétulant et impatient de voir luire l'étoile du soir ? Où le lendemain l'épouse un peu pâle paraît-elle confuse et heureuse, étonnée et triomphante ? Ce n'est point à la ville.

Une assemblée de parents à moitié divisés, qui ne se sont pas vus depuis longtemps, qui ne se reverront guère passé ce jour cérémonieux ; des vieillards qui dissimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes, des révérences compassées, des saluts mesurés, une observation maligne, des compliments froids, un maintien composé, une dignité morne et imposante : voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut descendre parmi la classe des bourgeois de second ordre pour revoir quelques images des anciennes noces. Là, elles sont moins brillantes, mais il y a du mouvement et du bruit. Là, on voit des assemblées de quatre-vingts à cent personnes ; et les invités, chacun à leur tour, rendent le festin aux jeunes mariés : c'est un enchaînement de repas pendant onze semaines.

Les traiteurs se plaignent tous hautement que les festins de noces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet ; ils disent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puisqu'on renonce à la bonne chère et à l'intempérance dans le jour le plus solennel de la vie, que nos aïeux célébraient tous par la plus complète ivresse que leur franchise ne redoutait pas. Les ménétriers

se plaignent aussi qu'on ne danse plus comme on faisait jadis.

Vous voyez, chez ces traiteurs plaignants, des salles immenses et vides, qui n'attendent que des convives et des danseurs. Il y a place pour la table immensément longue, et pour les contredanses en rond.

Le petit peuple danse encore fort et longtemps ; car il est le dernier à abandonner les coutumes joyeuses, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ses divertissements.

La licence des paroles règne dans toutes les noces bourgeoises. Si l'on faisait un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaisanteries ne seraient pas fort délicates ; mais elles offriraient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit, ces jours-là, de manière à avertir tous les passants qu'il est de féerie.

Un homme peu fortuné, gourmand de son naturel, et qui aimait conséquemment à faire bonne chère (ce qu'on ne fait pas sans de bonnes rentes), avait trouvé un singulier expédient pour être de noce tous les jours de sa vie : habillé en noir et fort proprement, il était assidu toute la matinée à Saint-Eustache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin, dans toutes les grandes paroisses ; et quand il voyait un mariage dont le cortège était un peu nombreux, il se mêlait parmi la foule. Certains jours, il avait à choisir ; car, à la même heure on voit souvent trois ou quatre mariages de différentes classes et dans la même église.

A l'issue de la messe commence l'indispensable festin, toujours commandé d'avance, et qui se fait ordinairement chez le traiteur. Il est d'usage que les parents de chaque conjoint se réunissent à la même table, et le plus souvent ils se voient pour la première fois. Or, les parents du mari, qui l'avaient vu à la messe, croyaient notre étranger du côté de la femme, tandis que les parents de la femme le croyaient du côté du mari. Il faisait donc grande chère dans son rôle équivoque, distribuant de part et d'autre quelques légers compliments ; et vous pensez bien qu'il possédait à fond le style et les propos du jour.

Il y avait quatre ou cinq ans que ce manège durait, lorsqu'un parent, qui rencontrait notre *habit noir* pour la troisième fois depuis huit jours, s'avisa de lui demander de quel côté il était. *Du côté de la porte*, reprit-il en se levant et posant sa serviette sur la table. On en était au dessert.

Si l'hymen n'est pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour sanctifier ses plaisirs, il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe et de la représentation, pour complaire à la future et à la sottise vanité de ses parents. Huit jours après les noces, viennent le regret et les lamentations. Ce sont des mémoires de fournisseurs, qui se succèdent chaque jour; c'est le vendeur de diamants, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingère, la marchande de modes, le tapissier, le miroitier, le coiffeur: et paye, pauvre mari, paye! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouissance serait purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une estampe parlante, où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en différents jets, et tomber dans les mains et le tablier d'une multitude de gros et petits marchands. Le mari, qui suit d'un œil triste et étonné le vol irrésistible de ses espèces, porte douloureusement la main sur des sacs vides; et pour tout dédommagement, il a à ses côtés une femme éternelle, brillante de clinquants et de colifichets.

Le premier enfant achève la confection entière de la dot; l'époux abusé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élèvent, et chacun maudit au fond de son âme le mariage trompeur, et les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

LVI.

Marriage, adultère.

L'indissolubilité du mariage fait les adultères: on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner? On a bâti le

même contrat pour des êtres d'ailleurs si différents dans leur physique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées ! Ici, la chaîne a été lâche ; là, trop tendue ; ici, tyrannique ; là, servant de voile à la cupidité. Le soldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela, un homme qui veille sur sa femme passe pour jaloux ; et on le blâme. Est-elle infidèle ? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caractères, est une loi bizarre. Elle règne à Paris ; mais qu'en arrive-t-il ? Vous le savez !

Le lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opère dans l'esprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan ! Il croyait avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs : il lui trouve tout à coup l'humeur dissipatrice ; elle ne peut plus rester à la maison ; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légèreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avait été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance et la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altérerait à ce point ses premières dispositions ? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maison paternelle, est devenue une femme exigeante, altière, qui ne songe qu'à ses propres jouissances, parce qu'elle a mis dans sa tête que tout l'entretien d'une maison devait rouler sur le mari, tandis que le rôle de la femme était de se livrer à une vie dissipée.

Cet artisan aura beau être laborieux et économe ; l'insouciance journalière de son épouse mine une maison qui s'abîme insensiblement, parce que la mère de famille a manqué de vigilance, de tendresse et d'économie. Tous les désordres sont nés du premier désordre ; les enfants héritent de la misère de leurs pa-

rents, et voilà l'histoire de la moitié des mariages qui se font à Paris dans le second ordre de la bourgeoisie.

Autrefois, l'adultère était puni de mort; aujourd'hui, celui qui parlerait de ces lois austères et antiques serait prodigieusement sifflé.

Voyez dans toutes nos comédies si l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris : voyez les petits vers de nos poètes légers; ils plaisantent incessamment sur le mariage avec un sel qui réjouit tout le monde. Ces gentillesse ne sont qu'une apologie perpétuelle de l'adultère : on dirait qu'on a peur que les femmes ne comprennent assez tôt que leurs charmes ne sont pas faits pour n'appartenir qu'à un seul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empressent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout scrupule dans leurs âmes. Nos tableaux, nos statues et nos estampes, qu'offrent-ils? Tous les tours heureux et triomphants joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne sont pas plus chastes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel! on a été encore plus loin que l'adultère; on a corrompu l'institution la plus auguste; on s'est servi des lois même pour consacrer le libertinage et en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau scandale, date de notre siècle : c'est encore un crime du luxe.

Un homme opulent est attaché à une *filie*, en a des enfants dont la loi ferait des bâtards. Il imagine de leur donner un nom et un rang; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adversités ont dénaturé l'âme : on le trouve, on le marchande; il est sorti d'une famille qui a un nom, mais indigente; il a été élevé dans une fierté oisive, et il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrémité, l'honneur n'est pour lui qu'un vain nom. On lui propose d'épouser cette *filie*, et d'en reconnaître les enfants : il aura une pension qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puissant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mène chez un notaire, où il signe un contrat qui lui assure véritablement une pension, mais qui porte une séparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obscure, quatre témoins, et devant l'autel, une fille jeune et charmante qu'il n'a jamais vue : voilà sa femme, mais sous la condition expresse qu'elle ne sera jamais à lui.

Elle sort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie ; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles sacrées. Passé cet instant, à jamais séparé d'elle, il ne reconnaîtra peut-être pas le visage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau se donne, le *oui* se prononce de part et d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure et le sacrilège s'accomplissent.

En sortant de la chapelle, l'épouse, sans saluer son mari, monte dans un équipage, et se retrouve dans le lit qu'elle avait quitté. L'époux fuit vers la province ; on lui paye une année d'avance, et il a une femme dont il ne peut pas visiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a et il aura des enfants qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, et ils porteront son nom.

Il se bannit, et va manger sa honteuse pension dans une petite ville, lorsque sa femme, déployant son contrat de mariage et l'acte de célébration, se pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontispice d'un superbe hôtel, tandis que le mari n'ose articuler le sien dans sa profonde retraite.

Voilà ce qui se pratique sous l'œil de la législation : et la loi outragée est réduite au silence ; car on a tourné contre elle ses propres formes avec une coupable adresse : l'homme a paru se venger à son tour d'une loi inflexible et extrême.

N'aurait-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes et faciles, où la femme n'était pas déshonorée, où les

enfants innocents n'étaient pas pressés entre l'abnégation et la honte?

Quelqu'un dira qu'il faudrait le style de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que ferait le plus véhément satirique ? à quoi remédierait-il ? La perte des mœurs vient le plus souvent de l'insuffisance des lois, de leurs erreurs et de leurs contradictions.

LVII.

Savoyards.

..... Ces honnêtes enfants,
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,
 Et dont la main légèrement essuie
 Ces longs canaux engorgés par la suie.

VOLTAIRE.

Ils sont ramonneurs, commissionnaires, et forment dans Paris une espèce de confédération qui a ses lois. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes ; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice d'un d'entre eux qui avait volé ; ils lui firent son procès et le pendirent.

Ils épargnent sur le simple nécessaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modèles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfants dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf et gai : leur cri est long, plaintif et lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage de cheminées* : les régisseurs ont chassé ces petits Savoyards, et l'on a vu dans des maisons neuves et blanches tous ces visages basanés et noircis qui étaient aux fenêtres en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, et l'on dit que leur fidélité, si longtemps éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie et de leurs parents.

Il est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés et la tête couverte d'un sac, monter des genoux et du dos dans une cheminée étroite et haute de cinquante pieds ; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le cou, pour peu que la vétusté du plâtre forme un vide sous son frêle point d'appui ; et la bouche remplie de suie, étouffant presque, les paupières chargées, vous demander *cinq sols*, pour prix de son danger et de ses peines. C'est ainsi que se ramonnent toutes les cheminées de Paris, et des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes et barbares entrepreneurs se ruiner de fond en comble, ainsi que tous ceux qui ont sollicité des *privilèges exclusifs* !

Ces Allobroges de tout sexe et de tout âge ne se bornent pas à être commissionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, et l'accompagnent d'une voix nasale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout trésor. Ceux-ci promènent la lanterne magique sur leur dos, et l'annoncent le soir au moyen d'une orgue nocturne, dont les sons deviennent plus agréables et plus touchants parmi le silence et les ténèbres. Les femmes, étalant leur étonnante fécondité, sous le masque de la laideur, vous montrent des enfants, et dans leur hotte, et pendus à leurs mamelles, et sous leur bras, sans compter ceux qu'elles chassent devant elles, le tout pour attirer les aumônes : dégoutantes, maigres, noires, et paraissant âgées, elles sont toujours grosses, et à pleine ceinture.

Les vieilles des boulevards portent sur une gorge souillée un large cordon bleu qui quelquefois a servi à une majesté.

Ce cordon déchu leur sert de bandoulière. Ainsi les marques de dignité périssent ou retournent à leur véritable emploi.

Mais sortons des boulevards, où une foule de travailleurs vient, comme l'a dit un poète :

De cette belle route à grands coups de massue,
En cailloux incrustés parqueter l'étendue.

LVIII.

Enfants devant leur père.

Rien n'étonne plus un étranger que la manière leste et peu respectueuse avec laquelle un fils parle ici à son père. Il le plaisante, le raille, se permet des propos indécents sur l'âge de l'auteur de ses jours, et le père a la molle complaisance d'en rire le premier : la grand'mère applaudit aux prétendues gentilleses de son petit-fils.

On ne saurait distinguer le père de famille dans son propre logis : on le cherche ; il est dans un coin, causant avec le plus humble et le plus modeste de la société. S'il ouvre la bouche, son gendre le contredit, ses enfants lui disent qu'il radote, et le bonhomme qui aurait envie quelquefois de se fâcher, ne l'ose pas devant sa femme : elle semble approuver les impertinences de ses enfants.

Un père appelle son fils *monsieur*, ne le tutoie point ; et le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand seigneur.

Ce singulier et déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuait : les femmes en vertu de la loi deviennent presque maîtresses. La source de tout le mal, si l'on y prend garde, est donc dans nos lois civiles, et dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie, qu'il perde son épouse, le voilà ruiné : les enfants viendront demander le bien de leur mère, poursuivront leur père en justice, le réduiront à la mendicité : les lois consacreront les indignes poursuites des enfants, et personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuler à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme, dédaigné par ses filles, bafoué par son fils, désobéi par ses domestiques : nul dans sa maison, il est un modèle de patience stoïque ou d'insensibilité.

LIX.

De la langue du monde.

La langue du monde est la langue des compliments ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y sont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vide et superflu.

Les indifférents s'épuisent tellement en protestations, en assurances de services, que l'ami se trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'instruit. Il ne faut point être dans son tourbillon, pour bien le connaître et surtout pour l'apprécier. Voulez-vous être spectateur ? placez-vous à une certaine distance. C'est ainsi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fusil, mais être sur la ligne où il défile.

Dans le monde il n'y a que deux classes d'hommes. Les uns songent à leurs affaires, et les autres à leurs plaisirs : les uns se tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir

de l'esprit, témoignent hautement que c'est par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

LX.

Ton du monde.

La société à Paris a ses lois particulières, indépendantes de toute autre, et qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse et la vertu sont respectables, mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts destructeurs de la noble et décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pousse son avis trop loin, et d'autant plus à tort que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguier l'opinion de son voisin, parce qu'on est rempli de son idée; et comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche et qu'il fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie, il est bon d'instituer ces règles fines et fixes, qui comme des entraves salutaires, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité et de l'orgueil même légitime.

Ainsi l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard sont asservis à des usages que l'on doit respecter, et ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble, au lieu de le détruire.

On a fort bien dit que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sièges, danser comme un philosophe, et blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume et des coutumes, et c'est cette affabilité qui constitue partout et même à Paris la vraie politesse.

Mais on s'imagine en même temps que ce don de plaire peut

tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manières n'aient rien que de gracieux, l'esprit rien que d'ingénieux, les raisonnements rien que de captieux. Sous un certain masque de bienséance, on justifie en d'autres termes l'art de ramper et de s'enrichir bassement : on donne à plusieurs sortes d'avilissements des noms pompeux : on appellerait volontiers servir l'État, la servitude auprès des grands; et bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan est le métier le plus glorieux.

Déjà même l'on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire, qu'un honnête homme n'est bon à rien, que la probité est une nuance de bêtise, et que dans un siècle corrompu, il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre..... Mais je ne dois pas tout dire.

LXI.

Ton du grand monde.

Dans le grand monde, on ne rencontre point de caractères outrés. Les ridicules y sont adoucis, et les préjugés, quoique subsistants, semblent se dissiper pour tout le temps que l'on est ensemble.

Une noble familiarité y déguise avec adresse l'amour-propre; et l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres : il n'y a que des nuances, et jamais de couleur dominante. On distingue les professions, mais elles sont fondues et ne se montrent point opposées.

C'est là que la société est par excellence un véritable concert. Les instruments sont d'accord, les dissonances y sont excessivement rares, et le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

La confiance, l'amitié n'y règnent pas : les épanchements de

cœur y sont étrangers; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées et de petits services qui rapprochent la manière de voir et de sentir, et qui mettent les hommes à l'unisson : avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, et où l'orgueil est terrible dès qu'il n'est plus voilé.

Ce sont les idées qui soutiennent l'esprit; et pour avoir des idées, il faut avoir assemblé plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffirait pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, et traiter souvent des grands objets, sur le ton de l'agrément et de la légèreté.

Plusieurs femmes ayant perfectionné leur esprit par le commerce d'hommes éclairés, réunissent en elles les avantages des deux sexes, et valent mieux à la lettre que les hommes célèbres dont elles ont emprunté une partie des connaissances qui les distinguent. Ce n'est point un savoir pédantesque, capable de décréditer toute connaissance; c'est une manière propre d'oser penser et parler juste, fondée surtout sur l'étude des hommes.

Molière qui, dans ses *Femmes savantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le désir de s'instruire, Molière regretterait d'avoir retardé les progrès des connaissances, s'il voyait aujourd'hui les femmes qui ornent et parent la raison des grâces du sentiment.

En général, à Paris, les femmes qui ont de l'esprit, en ont plus que les hommes les plus spirituels; mais ces femmes-là ne se rencontrent que dans le grand monde.

L'usage du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner au premier coup d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du savoir vivre ne vous apprendront pas; le sot même, par l'habitude, a beaucoup d'avantages sur l'homme d'esprit. Celui-ci paraîtra décontenancé, lorsque l'autre sera sûr de son geste, de son accent, de ses expressions; il saisira avec justesse et précision tout ce qui forme le commerce de la société.

Lorsque M. de Voltaire est venu à Paris, en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matières, ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale, l'écrivain renommé avait perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le silence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'était plus d'accord : il montait trop haut, ou descendait trop bas ; il avait d'ailleurs une éternelle démangeaison de paraître ingénieux à chaque phrase ; on voyait l'effort, et cet effort dégénérait en manie.

Quelques hommes dans le grand monde se mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance : ils se déroberent derrière leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit, tant les formes, les manières, le ton et la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

LXII.

Civilité.

Ce n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses, et ces façons inutiles et éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, et qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

On ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*, on ne vous presse plus de *boire*, on ne tourmente plus ses convives, pour leur prouver *qu'on sait recevoir son monde*, on ne vous prie plus de *chanter* ; on a renoncé à ces usages sots et ridicules, si familiers à nos ancêtres, malheureux prosélytes d'une coutume gênante et contrariante, qu'ils appelaient *honnêteté*.

La table était pour eux une arène, où les assiettes renvoyées faisaient sans cesse le tour, jusqu'à ce que venant à se rencontrer dans un choc impétueux, elles se brisaient sous les mains ci-

viles qui s'efforçaient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos ; on se bataillait avant le repas et pendant le repas, avec une opiniâtreté pédantesque, et les experts en cérémonies applaudissaient à ces puériles combats.

Les demoiselles, droites, silencieuses, immobiles, corsées, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchaient à rien sur leurs assiettes ; et plus on les pressait de manger, plus elle comptaient donner une preuve authentique de tempérance et de modestie, en ne mangeant pas.

Au dessert elles étaient obligées de chanter, et le grand embarras était de pouvoir chanter sans pleurer, et de répondre aux louanges qui pleuvaient, sans regarder ceux qui les leur adressaient.

Aujourd'hui les demoiselles mangent et ne chantent plus, jouissent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs mères, et d'un ton plus bas, et sourient seulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui sied à leur âge, et qui rehausse l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si chères à nos aïeux. Fondée sur le bon sens, elle n'embarrasse point et ne paraît point gênée ; elle obéit aux circonstances, se plie sans effort à tous les caractères, ne s'appesantit sur rien, dissimule ce qu'il faut dissimuler, met à son aise autrui, et ne s'égare point, parce qu'elle suit, non des règles absurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raisonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui se passer d'expérience, parce qu'on n'offense presque jamais lorsqu'on ne montre ni orgueil suffisant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne sont pas détruits, il s'en faut ; mais ils ne se montrent que rarement dans la société.

LXIII.

Légères observations.

Les Parisiens sont fort sujets à grasseyer. Il y a plus, ils ne s'aperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs ; et quand ceux-ci ne sont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquièrent au plus vite pour mieux plaire.

Un Parisien a une peine infinie à mouiller deux *ll*, et ne peut jamais prononcer comme il faut : *bouillon, paille, Versailles*.

Les Parisiennes sont maigres, et à trente ans n'ont plus de gorge : elles sont au désespoir quand elles commencent à grossir, et boivent du vinaigre pour se conserver la taille.

On crie dans les sociétés de province ; à Paris on parle bas. On appelle *madame* toutes les femmes, depuis la duchesse jusqu'à la vendeuse de bouquets ; et bientôt on n'appellera plus les demoiselles que *madame*, tant il y a de vieilles filles qui sont équivoques.

L'étranger a peine à concevoir comment il y a dans le royaume un prince et une princesse qui n'ont pas d'autre nom que celui de *Monsieur* et de *Madame*, lorsque tout le monde s'appelle ainsi. Tous les autres individus sont donc des usurpateurs de ces deux augustes titres ! un poète, fort embarrassé du protocole, a mis à la fin d'une épître dédicatoire : *Je suis, Monseigneur, de Monsieur le très-humble, etc.*

On donne le nom de *demoiselles* à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les demoiselles commencent à aller dans le monde sans leur mère.

L'art et le goût paraissent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à se faner à quarante ans.

Tout se prend à crédit, sans quoi le marchand ne vendrait pas. Il aime mieux s'exposer à quelques pertes, que de ne pas

vider son magasin ; il vend un peu plus cher, et passe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'est point humilié à Paris par un *Monsieur l'intendant*, par son subdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, etc. On ne rencontre point monsieur le président, monsieur le procureur du roi à la mine rogue et fière ; les hommes y sont plus égaux qu'ailleurs.

Quatre hommes sont toujours en simarre, mais on ne les rencontre nulle part ; le chancelier, le premier président, le lieutenant civil et le lieutenant criminel.

Quand on se rencontre face à face avec un prince du sang, on le regarde fixement sans le saluer, et on lui fait place par politesse : c'est un plus grand seigneur que les seigneurs ordinaires ; voilà tout. Il n'est pas fâché qu'on le regarde ; cela veut dire qu'on le connaît.

Les évènements les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours. Les gens à talents, qui abondent, ne sont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on passe à un autre heureux qui met à profit l'éclair de cet enthousiasme. Et quel est le suprême talent ? Celui d'amuser.

Quiconque a un *suisse*, refuse le payement à qui bon lui semble : on publie avec ostentation que l'on est ruiné.

Il y a des amis de table, qui enlèvent leurs promesses avec la nappe ; quand ils vous ont régalé, ils se croient dispensés d'acquitter leurs paroles.

Les femmes ne tiennent plus en main ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet ou brodent au tambour.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, et presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisanes.

Les jolies femmes s'associent à quelques personnes laides, afin qu'elles leur servent d'ombre.

Les meubles sont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépense : tous les six ans on change son ameublement, pour se procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau.

Il faut que les lits soient superbes , que tous les appartements soient boisés avec un vernis précieux et des baguettes en or. Et le stuc est venu pour imiter les colonnes de marbre, à s'y méprendre.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'usage n'était autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maisons ; ce serait une indécence affreuse. Tous les appartements sont percés pour le conduit des sonnettes ; c'est une science à part : telle femme sonne quand son mouchoir est tombé , afin qu'on le ramasse.

Un salon n'est pas habitable , s'il n'a seize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois sont mieux logés que n'étaient les monarques il y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le roi et la reine, les metteurs en œuvre et les cordonniers.

Le laquais d'un seigneur porte la montre d'or ciselée, des dentelles, des boucles à brillants, et entretient une petite marchande de modes.

L'honneur d'une fille est à elle ; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme est à son mari ; elle y regarde moins.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonnerait fort un ancien, s'il revenait au monde. La langue des huissiers-priseurs, qui savent le nom de cette foule immense de superfluités, est une langue très-détaillée, très-riche, et très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne se mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne soient femmes d'artisans.

Etre malade à Paris est un état ; les femmes le choisissent de préférence, comme le plus intéressant.

Le ton du siècle a fort abrégé les cérémonies, et il n'y a plus guère qu'un provincial qui soit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques et triviales, celle de saluer lorsqu'on éternue, est la seule qui subsiste encore de nos jours.

On ose presque se vanter d'avoir un bon estomac, ce qu'on n'aurait pas osé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au dessert, et restent jusqu'à la fin du repas. On ne

l'allonge plus , il est plus court ; et ce n'est plus à table que l'on discourt en liberté , ni que l'on fait des contes amusants.

Je ne conseille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais , d'aller dîner dans une grande maison. Là , on ne boit qu'à la discrétion des domestiques. A votre modeste commandement, ils feront une pirouette sur le talon, et courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la sécheresse du gosier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards suppliants que vos demandes. Vous sentirez le feu prendre à votre palais , et vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui seront sur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une sorte d'exclusion aux personnes qui n'ont pas de domestiques : c'est ainsi que les riches préservent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entremets.

L'air de cour est d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au cou, et n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme absolument délaissé, qui doit passer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'hommes rustiques, mais le fat est encore commun.

Les femmes du rang le plus distingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent sur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut se venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font semblant d'ignorer le bruit qui court (1).

(1) Mercier n'exagère point. Voici ce qu'on lit, à la date du 18 novembre 1778, dans les *Mémoires secrets* : « Tout le monde a su l'événement arrivé au jeu de

Le ton des femmes de qualité est devenu extrêmement fier , tandis que le ton des seigneurs est honnête.

Les Parisiennes achètent quatre ajustements contre une chemise. On a de la toile en province, et des blondes dans la capitale.

Un ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris, que quand la province et l'étranger ont décidé son mérite.

Il n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent ; et les jeunes gens ont un air pâle et livide qui ne vient pas toujours de la débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de manière qu'il ne reste rien : la chimie est la science que l'on étudie le plus.

Tel journaliste est quelquefois, conformément à ses intérêts différents, le plus vil des flatteurs et le plus insolent des critiques.

Les grands, en général, ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne

Marly, de ce rouleau de Louis faux substitué à un véritable. C'est un mousquetaire nommé Dulugues qui était l'auteur de cette fraude, il a été arrêté et enfermé : on assure qu'il avait été présenté le matin. Cette police, est, sans doute, très bien faite ; mais il serait à désirer qu'on l'étendît aux duchesses, qui journellement escroquent les joueurs crédules leur confiant leur argent. Cette filouterie se pratiquait dès le temps du feu roi, qui en avait pris plusieurs en flagrant délit et les avait averties ; mais comme il n'y a rien de si impudent qu'une femme de cour, au moyen de l'impunité elles continuent. Dernièrement Madame disait à messieurs de Chalabre et Poinçot, les banquiers du jeu de la reine : « On vous friponne bien, messieurs. — Madame, nous ne nous en apercevons pas », lui répondirent-ils par décence : mais ils s'en aperçoivent très-bien et n'osent le manifester.

Et quelques pages plus loin : « Les banquiers du jeu de la reine, pour obvier aux escroqueries et filouteries des femmes de la cour qui les trompent journellement, ont obtenu de S. M. qu'avant de commencer, la table serait bordée d'un ruban dans son pourtour, et que l'on ne regarderait comme engagé pour chaque coup que l'argent mis sur les cartes au delà du ruban. Cette précaution préviendra quelques friponneries, mais non celles exercées envers les pontes crédules qui confient leur argent aux duchesses, et que plusieurs nient avoir reçu lorsque leur carte gagne. »

(Note de l'éditeur).

sentent pas , et ne s'occupent que de rapports puérils et misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur-le-champ un arrêt du conseil, et toute instruction cesse.

Un traitant ayant lu sur une colonne l'affiche d'un livre qui portait pour titre : *Traité de l'âme*, demanda quel pourrait être ce traité, le seul auquel il ne fût point intéressé, le seul dont il ne connût point la nature ni le produit.

On appelait autrefois les évêques *révérends, révérendissimes* ; aujourd'hui on les appelle *Monseigneur*, et personne ne leur refuse ce titre quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux que de voir deux évêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les princesses, les duchesses sont d'un caractère plus uni, plus rond, plus facile que les marquises, les comtesses et autres femmes de qualité, en général assez impertinentes.

C'est en province que l'on affecte de prendre les manières et le ton de Paris ; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne, et celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

Cléon appelle Damis son ami : c'est un homme dont il a fait la connaissance il y a vingt-quatre heures ; ainsi quelqu'un disait : j'ai fait cette année trois cent soixante-quatre amis ; il était au trente-un Décembre.

Toutes les villes du royaume s'inquiètent de Paris, autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe, et ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein, et à ce qui se fait à Versailles.

On entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusements, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province est un titre qui fait rire ; et tel versificateur qui ne fréquente que les cafés, haussera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paraîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des sentiments et des ouvrages de littérature ; et cependant il n'est plus permis qu'aux sots auteurs d'imprimer en France.

LXIV.

S'écrire aux portes.

Le beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois le semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville et des faubourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire* ; on paraît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse ; il faut paraître au salon, saluer, s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vide, et l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connaissance de cent soixante à quatre-vingts personnes.

Ces allées et venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles et cinq en blanc ; et lorsqu'il a mené cette vie ambulante et oisive, il dit avoir rempli les plus importants devoirs de la société.

En entrant dans ces différents salons on y entend les mêmes futilités ; répétitions uniformes , point de franchise ; toutes les opinions sont masquées , et ce n'est jamais au salon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire, et la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun , qui s'est emparé de la conversation, se hasarde à dire.

Le salon s'ouvre et se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes et les habits s'examinent, on garde le silence ; on s'esquive, on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes , et écouter dans un nouveau cercle ce qu'on sait déjà et ce qu'on a appris sans intérêt.

Cette vie ambulante et oisive, suite du désœuvrement, annonce

le vide profond du cœur et de l'esprit, et c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance et de la fortune, pour prodiguer ainsi son existence ? Et ces personnes affecteront encore, du dédain pour des sociétés qu'elles ne connaissent pas : et pourquoi ? parce qu'elles dédaignent réellement les sociétés qu'elles connaissent.

Quand le jour tombe dans le *salon*, le notaire et le gros commis disent aux valets, *des bougies* ; les maîtres des requêtes et les présidents disent *des lumières* ; mais les grands seigneurs et les princes disent, *apportez des chandelles* ; et pourquoi ? c'est que le roi dit toujours, *des chandelles*.

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son châtel démantelé, *des chandelles*. Et j'aurai occasionné un trait comique ; tant mieux, il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins savoir comment se porte madame une telle ; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des compliments réciproques, et l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amitiés excessives, des transports ; on ne saurait vivre l'une sans l'autre, on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, et ces femmes si affolées ne se reconnaissent plus.

Depuis longtemps on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an ; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs, qui les attendent ce jour là, et les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette

met un habit noir, l'épée au côté, et soulève le marteau des portes cochères ; elles bâillent et se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porté claquette prend partout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le sur lendemain dans la société, et on laisse le cordonnier et le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui était encore familière au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisaient à des époques renaissantes.

LXV.

Étiquette.

Les princes qui commandent à tout, obéissent à l'étiquette : Le philosophe sourit de cet étrange esclavage ; et quand il voit les princes enchaînés eux-mêmes dans les entraves d'un vain cérémonial, il reconnaît l'égalité des conditions ; ces fiers mortels qui disposent de la liberté d'autrui, n'ont plus de liberté ; cette belle princesse, qu'envie tout son sexe, vit dans une gêne perpétuelle : le respect les fatigue et chasse la cordialité : l'hommage n'est plus naturel ; il est factice ainsi que tout le reste. Il faut vivre pour la représentation ; et c'est un théâtre où les coulisses même ne permettent pas au comédien de reprendre son attitude naturelle.

L'étiquette établie dans les cours demanderait les pinceaux d'un Rabelais : mais les princes eux-mêmes ne doivent-ils pas être étonnés de suivre avec tant de ponctualité les ordres d'un être fantastique ?

Les princes, au milieu de gens faits pour les servir, attendent quelquefois patiemment que leurs souliers soient mis, parceque l'officier qui, par sa charge, a droit de chausser le pied du

prince, ne se trouve pas présent. Cette sujétion bizarre fait, des princes, des hommes asservis à des coutumes singulières.

On a vu en Espagne un sujet fidèle condamné à perdre la vie, parce qu'ayant sauvé d'un incendie une reine en chemise, il avait été obligé de la porter entre ses bras.

Manger avec un prince est une chose que l'étiquette repousse : il conversera avec vous, vous lui serez utile et agréable ; mais manger sur la même nappe vous est interdit : Sa volonté expire dans le domaine borné par la circonférence d'une table.

C'est l'étiquette qui préside à la naissance d'un prince. Tous les grands officiers de la couronne sont là. C'est l'étiquette qui voudra qu'après sa mort on lui serve une table splendide, et qu'on l'interroge, à chaque instant, sur l'état de sa santé.

Les princes auraient plus de peine à se dérober aux lois de l'étiquette qu'aux lois de la constitution de l'État. Souvent le monarque s'est trouvé dans l'impossibilité de faire un voyage, d'entrer dans une maison, parce qu'il n'avait pu concilier les prétentions respectives de ses serviteurs.

Nous rions en apprenant certains usages de peuples éloignés de nous ; de ce que le roi de Loango, en Afrique, par exemple, prend ses repas dans deux maisons différentes ; de ce qu'il boit dans l'une, mange dans l'autre : et l'habitude nous familiarise avec ces étiquettes, dont l'asservissement est plus encore pour les princes que pour ceux qui les environnent. On dirait qu'ils sont livrés, dès le moment de leur naissance à une foule de farfadets capricieux qui arrangent tous les moments de leur vie au gré de leurs fantaisies.

Les pauvres humains vivent de tout cela ; mais je suis fâché qu'on ait banni de la cour le fou du roi. De toutes les charges de la couronne c'était la plus nécessaire. Un naturel enjoué, qui avait la liberté de parler, acquérait le droit de dire une foule de choses que les rois n'entendent plus depuis qu'ils ont banni le fou, tristement remplacé par une multitude de fous titrés qui ne le valent pas.

Après l'étiquette vient le protocole. Combien dans le corps d'une lettre faut-il de doigts en blanc ? La suscription est encore une chose importante. Telle lettre doit être en papier ministre. Louis Armand, père de feu M. le prince de Conti, ayant écrit du camp d'Yron à M. le régent, le pria, s'il avait manqué au cérémonial, de l'en instruire, avouant qu'il ne le savait pas. M. le régent lui répondit que le cérémonial n'était pas propre à nourrir l'amitié, et le pria de lui écrire sans cérémonie.

La sécheresse du protocole met une différence entre les lettres et les simples billets. Il n'est pas toujours aisé pour amener le *très-humble, très-obéissant serviteur*. Quand on écrit au roi, l'on ajoute *et sujet*. Un prince met sur l'adresse : *Au roi mon souverain seigneur*, et à la reine, *ma souveraine dame*. On dit au pape : *Très-humble, très-obéissant, et très-dévoit fils et serviteur*. Le pape répond par un bref en parchemin.

Ce protocole varie peu.

Le protocole veut que quand on se sert de secrétaire, la *cortesia* soit de la main du prince.

Le roi de France a vingt-quatre millions de sujets ; il n'y en a pas deux mille qui sussent lui écrire selon les lois du protocole.

On appelle le dauphin, *Monsieur*, en lui parlant ; et il a la qualification de *Monseigneur* quand on lui écrit.

La suscription, l'enveloppe, tout cela a sa forme.

Quand on écrit à une majesté, il ne faut que quatre ou cinq lignes à la première page, et que toute la lettre soit de la main de celui qui écrit.

Tantôt la *cortesia* peut être de la main du secrétaire, tantôt cela lui est défendu. Tout le monde ne sait pas placer l'altesse sérénissime, l'altesse royale.

Le protocole change ; et j'avoue que je ne suis pas au fait de l'endroit où se placent et se répètent les trois ou quatre doigts de blanc.

En juillet 1733, M. de Bussi manda que l'impératrice Amélie se plaignait que dans les lettres de princes et princesses de la

maison de Condé, pour la prier de recommander à l'empereur leurs affaires de Naples, la suscription ou *cortesia*, *vo*tre très-humble et très-obéissant serviteur, était de la main du secrétaire.

Le protocole dit que l'impératrice avait raison. Les princes doivent la *cortesia* aux électeurs, à plus forte raison à l'impératrice, qui ne la refuse jamais.

Il faut éviter envers tout particulier, archevêque ou ministre, l'expression de profond respect, qu'on n'emploie que pour le roi. On dit aux autres, *avec respect*, ou bien *avec un grand respect*.

La plupart des bourgeois ignorent la différence qui se trouve entre une lettre et un billet.

En général, on répond comme on vous écrit.

Les particuliers ne savent pas écrire : ils vous donnent quelquefois *de votre affectionné ami*, *de votre affectionné à vous servir*.

Il est plus difficile de savoir écrire une lettre dans la véritable précision des lois du protocole, que de faire bien la révérence, et d'avoir un maintien devant un prince.

Et par la même raison que le bourgeois ne saura ni saluer, ni se tenir debout, ni parler à un prince, il ne saura pas lui écrire.

L'étiquette n'est pas preuve de servitude : les fiers Anglais servent à genou leur roi, l'étiquette ne porte aucune atteinte à la liberté d'un peuple. Les Français ne sont pas humiliés en s'assujettissant à des fonctions domestiques. Tout ce qui approche du roi prend un caractère de noblesse.

L'étiquette a ses minuties, mais celles-ci tombent de jour en jour : il n'y a que le despotisme qui puisse se faire de l'étiquette un culte.

Un prince du sang est *maitre d'hôtel*. Ceci n'est pas simplement d'étiquette ; c'est qu'il y a un très-gros revenu attaché à cette charge.

C'est l'étiquette qui veut que le roi d'Espagne tutoie tout le

monde, à commencer par son frère, tandis que le roi de France dit à son valet de chambre *vous*.

C'est l'étiquette qui place la chaise-percée d'un prince au milieu des courtisans, à qui il accorde les entrées, et qui fait que tel offre le coton.

Quand on sort de chez le roi ou de chez les princes, on passe le premier, et voilà la civilité, la politesse par excellence; pourquoi? c'est qu'en passant le premier, vous faites un avantage à celui qui vient après vous; vous le laissez jouir plus longtemps des regards du prince; puis enfin vous lui sauvez l'embarras de partir le premier.

Les entrées descendent et ne montent point; qu'est-ce à dire? que lorsque vous avez les entrées chez le roi, vous les avez chez les autres princes; ce qui n'est point, quand vous n'avez vos entrées que chez un prince : vous êtes arrêté là.

La feuë reine, très-scrupuleuse sur l'étiquette, la regardait comme une portion essentielle de la souveraineté. Dans sa dernière maladie, elle tomba dans un évanouissement profond; on lui présentait quelque chose à boire, une femme dit à ses côtés : Elle ne le prendra point. Lorsque la reine fut revenue à elle, son premier mot fut de faire sentir à cette femme l'irrévérence de son expression. Elle avait employé le terme vulgaire *elle*, au lieu de dire *sa majesté*, et la reine, toute mourante qu'elle était, la réprimanda de son incivil laconisme.

Quand certains princes se font appeler *l'ombre de Dieu, le cousin de la lune, le frère du soleil, l'ami des étoiles*; que d'autres, à l'issue de leurs repas, ont fait proclamer *que tous les autres rois de la terre peuvent dîner*; que tel autre veut qu'on se prosterne en terre dès qu'il paraît : il n'est pas étonnant qu'on ait assujetti les sourires, les regards, les gestes et les pas, de manière à désigner un air soumis.

Ces usages embrassent l'art de s'asseoir, de se tenir debout, de glisser sur le parquet; les salutations, les révérences sont telles, que tout se distingue.

¶ Quand on voit les petits princes d'Allemagne plus superbes que les premiers potentats de l'univers, faut-il s'étonner si la coutume devient rigoureuse dans des cours antiques?

L'étiquette a des bizarreries et des singularités : mais elle gêne encore plus les princes que ceux qui les servent ; car ils sont assujettis à la minute, s'ils veulent être servis, tandis que tous les allants et venants ne sont à la gêne que momentanément.

L'étiquette est un rempart qui repousse une infinité de prétendants incommodes. Ce mot est d'autant plus absolu, qu'on n'y répond jamais qu'en s'humiliant.

L'étiquette fait que les conversations deviennent silencieuses, et que les princes voient autour d'eux tant de mouvements d'yeux et d'épaules.

L'étiquette qui faisait jadis servir à dîner à des rois morts subsiste encore de nos jours, et subsistera jusqu'à la fin de la monarchie ; car, comment supprimer une coutume si essentielle à son bonheur ? comment refuser à dîner au cadavre royal, quand les officiers de sa bouche ont si bon appétit pour lui ?

Le maintien, la marche, tout est assujetti à des règles qui, pour être versatiles, n'en sont pas moins suivies.

Pourquoi demander un tabouret, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi ? dit la comédie : et la comtesse qui a ri de ce trait, avec tout le public, postulera, quinze jours après, le tabouret chez la reine.

On a substitué la politesse, l'aisance et l'affabilité à tous les airs d'ostentation et de cérémonie, mais les vieilles coutumes !.... Ce qu'il y aurait de plus difficile à un prince, serait d'anéantir ces formules antiques.

Il faut savoir décorer le dessus des lettres de titres honorifiques. Les adresses sont encore aujourd'hui des objets de contestation : Ce n'est pas une petite chose que de savoir au juste comment les princes doivent s'écrire entre eux. Le grand maître des cérémonies, l'introducteur savent cela, car, que ne savent-ils pas ? Les

naissances sont assujetties à des usages passablement ridicules.

Jean-Jacques Rousseau est le premier qui a refusé de signer, *voire très-humble serviteur* ; mais s'il eut été en place, on l'eût *excellencisé, monseigneurisé, et principisé* malgré lui.

Les prélats du siècle dernier décidèrent, dans une assemblée du clergé, qu'ils s'appelleraient dorénavant *grandeur*.

Les superlatifs ne sont plus de mode. On n'écrit plus *à très-haut, très-magnifique, très-excellent, très-brillant, très-vénérable* ; mais ces énumérations de dignités reprennent place dans le billet mortuaire, et vous apprenez que *le très-haut, très-magnifique seigneur* pourrit dans tel coin.

C'est une étiquette d'appeler ses domestiques comme des chiens, en criant à tue-tête : *eh ! eh !*

Le Français n'a pas manqué d'immortaliser et d'étendre ces ridicules. La bizarrerie est à son comble.

Je ne puis apprendre de combien de lignes courbes sont les révérences d'un ministre ou d'un duc, et combien il faut lui en donner de pouces.

C'est l'étiquette qui fait appeler la femme d'un président, *madame la présidente*, et celle d'un maréchal *madame la maréchale* ; comme si elle rendait la justice, ou si elle conduisait les armées.

L'orgueil, qui connaît beaucoup l'ennui, lequel fraternise avec lui, imagina ces passe-temps, qui remplissent les heures du désœuvrement, et satisfont la vanité. On s'amuse de voir une femme qui fait des révérences de trois pas, de six en six pas ; un homme qui paraît une statue, et qui parle sans remuer les lèvres ; des gens qui s'habillent et se déshabillent : tout cela fait spectacle. On tourne et retourne tant et tant, de toutes façons, on fait prendre aux heures, tant de plis différents, et au jour, tant d'attitudes, qu'à la fin les heures sont forcées de rendre quelques plaisirs.

Une princesse, à telle heure, voit ses femmes qui entrent,

la décoiffent et la déchaussent, bon gré, mal gré ; elle a beau résister, il faut qu'elle obéisse, et qu'elle suive le courant des affaires.

Tantôt il faut qu'une dame soit solennelle ; tantôt en déshabillé.

Le perruquier, le tailleur, varient les frisures et les habits d'un goût extraordinaire.

Les nouvelles manières de se coiffer, de se présenter, de saluer, de parler, de dépecer, de manger, changent sans cesse par les grands et pour les grands, dont elles sont la plus sérieuse étude, la principale occupation.

Il n'y a pas de minute où l'on ne paye un tribut à l'étiquette. Comptez les gestes, les minauderies, les airs de tête, et vous verrez que les esprits sont plus changeants que les baromètres. Il n'y a point de verre à facettes qui présente plus d'objets.

L'étiquette fut de tout temps, à la cour d'Espagne, une coutume vraiment despotique.

Un misérable régent de sixième, comme on sait, devint cardinal et ministre plénipotentiaire, pour avoir fourni, en cachette, chaque jour, une bouteille de vin à la reine d'Espagne, qui aimait le vin ; l'étiquette de son palais ne lui permettait qu'un verre d'eau entre ses repas.

Quel lecteur ne s'amuse pas de voir ceux qui commandent aux autres, se soumettre à leur tour à des lois imaginaires ?

Ce fut donc une grande affaire, de donner à la femme de Philippe V, un confesseur, puis un cuisinier français, et non italien ; passe encore pour cette distinction. Plusieurs membres du conseil voulaient un cuisinier et un confesseur savoyards. Il y eut une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avait fait venir de Paris, parce que les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque ; mais on redoutait, en même temps, que l'indiscrétion du barbier français ne mit dans la chevelure artificielle qui devait coiffer sa majesté, des cheveux tirés de la tête d'un roturier. Or, un roi d'Espa-

gue ne devait porter sur son chef que des cheveux de gentils-hommes.

Il fallut batailler longtemps et gagner le terrain pied à pied, pour changer quelque chose au despotisme de la religieuse étiquette, dite par excellence *l'étiquette du palais*.

Les lettres de la princesse des Ursins, sur cet objet, sont curieuses. Cette princesse écrivait à la maréchale, mère d'Adrien de Noailles : *Je vous supplie de dire que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre*. Les plaisants disent aujourd'hui que la robe de chambre d'étiquette de Philippe V, était un vieux manteau court, qui avait servi à Charles II ; que l'épée du roi, était un poignard, qu'on posait derrière son chevet ; que la lampe était enfermée dans une lanterne sourde ; que les pantoufles étaient des souliers sans oreilles, etc., etc. Il n'y a pas de mal à tout cela ; mais il est bon d'apercevoir ce qui était masqué sous ce cérémonial, que les courtisans d'alors exaltaient avec tant d'emphase.

LXVI.

Cérémonial.

Un prince du sang, à la cour, ôte le service à tous les grands officiers, tant pour la chemise que pour la serviette.

Quand le roi donne des audiences sur son trône, les princes du sang sont sur la plate-forme, suivant leur rang ; et quand le roi donne des audiences des ballustres, ils sont à côté de sa majesté, en dedans du ballustre.

Ils ont l'honneur de manger avec le roi dans les banquets.

Quand le roi communique, ils tiennent la nappe, lorsqu'ils sont deux ; et quand il n'y en a qu'un, il la tient seul : aucun seigneur ne peut partager avec lui cet honneur.

Quand le roi *touche*, il lui donne la serviette.

Un aumônier du roi leur apporte, tous les ans, une *Semaine sainte*, et un aumônier de la reine une autre.

Les princesses ont chez la reine le même service que les princes chez le roi.

Les princes servent aussi la reine, à l'exception de la chemise.

On les traite d'*altesse sérénissime* en leur écrivant, les ducs comme les autres.

Ils passent devant les grands et les ducs en les reconduisant.

Dans les actes, ils prennent la qualité de *très-haut, très-puissant et très-excellent prince*, pourvu que le roi ou M. le dauphin n'y stipulent point. Dans ce cas, ils ne sont plus *excellents*; ils ne prennent que la qualité de *très-haut et très-puissant prince*.

Ils épousent par procuration une princesse étrangère, destinée à être reine ou dauphine.

Ils ont le cordon bleu à l'âge de quinze ans.

Leurs fiançailles se font dans le cabinet du roi.

On les annonce chez la reine.

Les honneurs particuliers qu'on rend aux princes du sang, sont : qu'au sermon le prédicateur leur adresse la parole ; qu'ils ont un tapis de pied et un prie-Dieu où personne ne se met avec eux ; qu'on leur porte la patène et l'Évangile à baiser.

Au parlement, ils ont entrée et voix délibérative à l'âge de quinze ans.

Ils passent au travers du parquet.

Le président, dans ce qu'on appelle les *séances de conseil*, en prenant les avis, leur fait une profonde inclination, le bonnet à la main, sans les nommer.

La préséance des princes du sang sur tous les autres pairs, tant au parlement qu'à la cour, est annexée au droit du sang.

Que d'observations à faire sur le cérémonial ! La gravité du sujet m'a gagné malgré moi, et je n'ai pu rassembler que quelques traits épars, laissant aux amateurs le soin de s'enfoncer dans ces curieux détails.

Ce protocole, imité et répandu chez les gens de qualité, leur a servi de barrière pour éloigner une multitude d'importuns ; et un triste conseiller d'État a autant de formules dans son salon qu'il en règne à la cour.

L'étiquette, dira un prince, est une chose puérite et dont je ris tout le premier ; mais c'est le seul rempart qui me sépare des autres hommes. Otez-la, je ne suis plus qu'un gentilhomme. L'opinion fait tout ; les hommes vivent de formes, sont plongés dans les formes ; chaque état a les siennes : mais la base de l'opinion repose sur les fondements les plus légers, et il faut traiter avec les hommes comme avec des enfants que l'extérieur frappe.

C'est outrer le raisonnement, comme on a outré l'étiquette. Sans doute, il faut connaître le lever et le coucher du soleil : les rois ont leurs occupations ; ils ne peuvent être visibles à toutes les heures. Il est bon qu'on soit instruit de celles où il est permis de les approcher, et de la manière de parvenir au pied du trône. Mais devait-on en abuser, au point de charger d'étiquette toutes les minutes de l'année, quand on pouvait n'asservir à ce ridicule esclavage qu'une certaine quantité de jours de l'année ?

Henry III est l'auteur du cérémonial, tel à peu près qu'il s'exécute aujourd'hui. Il fit un règlement pour ceux qui devaient entrer dans sa chambre et dans son cabinet, et à quelles heures. Il prescrivit un ordre pour le service de sa bouche. Quant aux cuisiniers, marmitons, ils datent du siècle de Louis-le-Grand.

LXVII.

Les heures du jour.

Les différentes heures du jour offrent tour à tour, au milieu d'un tourbillon bruyant et rapide, la tranquillité et le mouve-

ment. Ce sont des scènes mouvantes et périodiques, séparées par des temps à peu près égaux.

A sept heures du matin , tous les jardiniers , paniers vides , regagnent leurs marais, affourchés sur leurs haridelles. On ne voit guère rouler de carrosses. On ne rencontre que des commis de bureaux qui soient habillés et frisés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeler *merlans*), tenant d'une main le fer à toupet, et de l'autre la perruque. Les garçons limonadiers, toujours en veste, portent du café et des bavaroises dans les chambres garnies. On voit en même temps des apprentis écuyers, suivis d'un laquais qui , montés sur des chevaux, courent battre les boulevards , et font payer quelquefois aux passants leur malheureuse inexpérience.

Sur les dix heures , une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le Châtelet et vers le palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs (1), et des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agents de change et les agioteurs se rendent en foule à la bourse, et les oisifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers et des hommes en place, est très-battu, et le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations et des demandes de toute espèce.

A deux heures, les dineurs en ville, coiffés, poudrés , arrangés, marchant sur la pointe du pied de peur de salir leurs bas blancs, se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus sur la place. On se les dispute, et il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même temps la portière, montent et se placent. Il faut aller chez le commissaire pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures , on voit peu de monde dans les rues , parce

(1) On dit qu'il faut porter trois sacs à ce palais : sac de papiers, sac d'argent, sac de patience.

(Note de Mercier).

que chacun dîne : c'est un temps de calme , mais qui ne doit pas durer longtemps.

A cinq heures et un quart, c'est un tapage affreux, infernal. Toutes les rues sont embarrassées, toutes les voitures roulent en tous sens, volent aux différents spectacles, ou se rendent aux promenades. Les cafés se remplissent.

A sept heures, le calme recommence ; calme profond et presque universel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé du pied. La ville est silencieuse, et le tumulte paraît enchaîné par une main invisible. C'est en même temps l'heure la plus dangereuse vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'est pas encore à son poste , et plusieurs violences se sont commises à l'entrée de la nuit (1).

Le jour tombe, et tandis que les décorations de l'opéra sont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierre regagnent en bandes épaisses les faubourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs souliers blanchit le pavé, et on les reconnaît à leurs traces. Ils vont se coucher, lorsque les marquises et les comtesses se mettent à leur toilette.

A neuf heures du soir le bruit recommence. C'est le défilé des spectacles. Les maisons sont ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit est passager. Le beau monde fait de courtes visites en attendant le souper.

C'est l'heure aussi où toutes les prostituées , la gorge découverte, la tête haute, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le bras, malgré la lumière des boutiques et des réverbères, vous poursuivent dans les boues en bas de soie et en souliers plats : leurs propos répondent à leurs gestes. On dit que l'incontinence sert à préserver la chasteté, que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol, que sans les filles de joie, on se ferait moins

(1) Un assassin, en 1769, armé d'une fronde courte, avait déjà, à la mi-octobre tué trois hommes dans l'espace de six jours, lorsqu'il fut arrêté.

(Note de Mercier).

de scrupule de séduire et d'enlever de jeunes innocentes. Il est vrai que le rapt et le viol sont devenus très-rares.

Quoi qu'il en soit, ce scandale incroyable pour la province se passe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles spectatrices de cet étrange désordre. Il leur est impossible de ne pas voir et de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuses se permettent de dire. Et que deviendra le traité du philosophe sur la pudeur?

A onze heures, nouveau silence. C'est l'heure où l'on achève de souper; c'est l'heure aussi où les cafés renvoient les oisifs, les désœuvrés et les rimailleurs à leurs mansardes. Les filles publiques qui vaguaient, n'osent plus se montrer que sur le bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramasse* : c'est le terme usité.

A minuit et un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas et qui se retirent. La ville alors ne paraît pas déserte; le petit bourgeois qui dort déjà est réveillé dans son lit, et sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages. Le tonnerre est encore, comme partout ailleurs, un grand peuplateur.

A une heure du matin, six mille paysans arrivent, portant la provision des légumes, des fruits et des fleurs. Ils s'acheminent vers la halle; leurs montures sont lasses et fatiguées; ils viennent de sept à huit lieues.

La halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succèdent les poissonniers, et aux poissonniers les coquetiers, et à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la halle : c'est l'entrepôt universel. La hotte qui s'élève en pyramide, transporte tout ce qui se mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs sont dans des paniers qui montent, qui descendent, qui circulent : et, ô miracle! il ne s'en casse pas un seul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie est mélangée d'eau, mais fortement aiguisée par du poivre-long. Les forts de la halle et les paysans s'abreuvent de cette liqueur; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténèbres. On croirait voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, et qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainsi dire, l'astre du jour, et ne se retirent que quand les réverbères pâlissent : mais si l'on ne se voit pas, on s'entend, car l'on crie à tue-tête; et dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiôme du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scènes se passent à la même heure au quai de la Vallée. Il s'agit là de lièvres, de pigeons, au lieu de saumons et de harengs.

Ce tumulte non-interrompu forme un contraste avec le sommeil qui occupe le reste de la ville; car à quatre heures du matin il n'y a plus que le brigand et le poète qui veillent.

A six heures, les boulangers de Gonesse, nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville; car il ne leur est pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les instruments de leur profession, et vont aux ateliers.

Le café au lait (qui le croirait?) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portent sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servent dans des pots de terre pour deux sols. Le sucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineraient-ils que la communauté des limonadiers déployant des statuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime? Ils prétendaient vendre la même tasse cinq sols dans leurs boutiques de

glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeuner.

Au reste, l'usage du café au lait a prévalu et est si répandu parmi le peuple, qu'il est devenu l'éternel déjeuner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de ressources, de faveur dans cet aliment que dans tout autre. En conséquence, ils en boivent une prodigieuse quantité; ils disent que cela les soutient le plus souvent jusqu'au soir. Ainsi, ils ne font plus que deux repas; le grand déjeuner et la *persillade* du soir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins sortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords, et ils gémissent tout le jour de l'emploi de la nuit; mais la débauche ou l'habitude est un tyran qui les saisira le lendemain, et qui les trainera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, sortent des tripots obscurs ou renommés; les uns se frappant la tête et l'estomac, jettant au ciel des regards désespérés; les autres se promettant de revenir à la table qui les a favorisés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les lois prohibitives ne feront rien contre cette malheureuse passion, mise en activité par cette soif de l'or, qui s'est manifestée dans tous les rangs et que les gouvernements autorisent eux-mêmes sous le nom de *loteries*, mais qu'ils proscrivent sous une autre dénomination.

Le marteau du forgeron et du maréchal-ferrant trouble quelquefois le sommeil du matin, pour les paresseux qui sont encore au lit. Si l'on en croyait nos sybarites, on reléguerait hors des villes tous les artisans qui font frémir la lime mordante; il ne serait plus permis au chaudronnier de battre ses marmites, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes professions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres et retentissantes qui se font entendre au sommet et jusque sur le derrière des maisons. Il faudrait que le bruit de la cité fût enchaîné

de toute part, pour protéger leur oisive mollesse, et que, le calme du silence environnant leur paisible alcove, tous ces voluptueux pussent presser leur plume oiseuse jusqu'à la douzième heure, lorsque le soleil est au haut de sa carrière.

Par une suite du même esprit, ils ne voudraient pas sentir la boutique du chapelier, à cause de l'odeur de la *foule*; ni celle du corroyeur, à cause des huiles; ni celle du vernisseur; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils fassent usages de ses cosmétiques; ni celle des vapeurs de tabac, qui les fait éternuer involontairement lorsqu'ils passent. Si l'on écoutait toutes les prétentions de ces riches, il n'y aurait que des portes cochères dans la capitale, et l'on *matelasserait* les rues jusqu'à une heure, c'est-à-dire, jusqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaise longue; les cloches ne devraient plus retentir dans les airs, et le tambour des gardes, en passant sous leurs fenêtres, devrait être muet: car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant sur le pavé, et de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures jusqu'à midi, des porteurs avec des *sacoches* pleines d'argent, et qui plient sous le fardeau: ils courent comme si une armée ennemie allait surprendre la ville; ce qui prouve qu'on n'a point su créer parmi nous le signe politique et heureux qui remplacerait ces métaux, lesquels au lieu de voyager de caisse en caisse, ne devraient être que des signes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, et qui n'a point de fonds! Heureux encore celui qui l'a payée, et qui reste avec un écu de six livres!

A peu près tous les ans, vers le milieu de novembre, surviennent des indispositions catharrales occasionnées par la présence subite d'une atmosphère humide et froide, et des brouillards qui suppriment la transpiration. Plusieurs en meurent; mais le Parisien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux

la grippe, la coquette; et le rieur, trois jours après, est *grippé* lui-même, et descend au tombeau.

Le passage des appartements chauds et des salles de spectacles au grand air, rend cette suppression de transpiration presque inévitable. La méthode nouvelle de porter de grands manteaux est excellente : on se met de cette manière à l'abri de l'impression du froid ; un prompt exercice en serait encore le plus sûr préservatif. Les femmes qui sont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes et délicates que je vois frissonner le long des escaliers et sous les portiques, devraient penser que leurs pelisses ne sont pas suffisantes pour les garantir de tout accident.

LXVIII.

Les dimanches et fêtes.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connaissent les fêtes et dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France se remplissent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boissons à meilleur marché que dans la ville. Plusieurs désordres en résultent ; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit sur son sort ; et ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'est-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il soit en train.

Le bourgeois qui a besoin d'économie, ne sort pas des barrières. Il va se promener assez ennuyusement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une seule robe retroussée, pariez que c'est une femme de province qui la porte.

Le peuple va encore à la messe, mais il commence à se passer des vêpres, que le beau monde appelle l'*opéra des gueux*. Il faut qu'il reste debout dans les églises, ou qu'il paye une chaise. Cela est très-mal vu ; on lui demandera *six sous* pour entendre un sermon assis. Les temples sont donc déserts, excepté dans

les grandes solennités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office divin !

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au salut et à l'exposition du Saint-Sacrement : il est vrai que c'est pour la petite bourgeoisie un prétexte de sortir et de se promener à la tombée du jour, dans une belle saison. Les jeunes filles surtout sont fort dévotes au salut et à la bénédiction du soir ; en général le dimanche est précieux pour elles. L'amour fait son profit des vacances ordonnées par l'église.

Le magnifique jardin des Tuileries est abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Élysées. On admire les belles proportions et le dessin des Tuileries ; mais aux Champs-Élysées, tous les âges et tous les états sont rassemblés : le champêtre du lieu, les maisons ornées de terrasses, les cafés, un terrain plus vaste et moins symétrique, tout invite à s'y rendre.

Il est singulier que, dans les états catholiques, le dimanche soit presque partout un jour de désordre. On a supprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fêtes par an* ; autant d'enlevé à l'ivrognerie et à la débauche crapuleuse.

Un savetier voyant un jendi, au coin d'une borne, un sergent ivre qu'on tâchait de relever et qui retombait lourdement sur la pierre, quitta son tire-pied, se posta devant l'homme chancelant, et après l'avoir contemplé, dit en soupirant : *Voilà cependant l'état où je serai dimanche !*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philosophe, appartient, à ce qui me semble, à la connaissance du peuple, et même à celle du cœur humain ; car il est très-applicable à la logique des passions.

Au reste, les dimanches et fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit sortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui se hâtent d'aller à la grand'messe pour avoir le reste du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Passy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne sortent pas ces jours-là, fuient les

promenades, les spectacles, et les abandonnent au peuple. Les spectacles donnent ce qu'ils ont de plus usé; les acteurs médiocres s'emparent de la scène : tout cela est bon pour des parterres moins difficiles, et pour qui les pièces les plus anciennes sont toujours des pièces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, et obtiennent de grands applaudissements.

Les bourgeois aisés sont partis dès la veille pour leur petite maison de campagne, voisine de la barrière. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille et leur garçon de boutique, quand on est content de lui ou quand il a su plaire à madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la provision, et un pâté de *Le Sage* : c'est le jour des *gaudrioles*. Le père fera des contes, la mère rira aux larmes, la grande fille s'émancipera un peu et se tiendra moins droite; le garçon de boutique qui aura acheté des bas de soie blancs et des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des gentillesses, et déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aspire de loin à la main de mademoiselle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ses deux petits frères qui sont en pension, et qui ne participent pas encore aux jouissances de la maison de campagne, jusqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au collège. Il ne faut pas les distraire du soin de devenir un jour de grands hommes, lorsqu'ils sauront la langue latine : c'est ce que croit pieusement le père, la mère et toute la maison.

LXIX.

Sages-femmes.

Quand une fille est devenue mère, elle n'avertit personne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas besoin de sortir de la ville, même du quartier pour se cacher et faire ses couches. Chaque rue offre une *sage*

femme qui reçoit les filles grosses. Un même appartement est divisé en quatre chambres égales au moyen de cloisons, et chacune habite sa cellule, et n'est point vue de sa voisine. L'appartement est distribué de manière qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

On ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance un mois ou six semaines, selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine et rentre dans sa famille et dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son père sans que celui-ci s'en doute ; et voilà ce que la province ne saurait concevoir.

La sage-femme se charge de tout, présente l'enfant au baptême, le met en nourrice ou aux Enfants trouvés, selon la fortune du père ou les craintes de la mère.

Combien ces réduits secrets ont-ils vu de malheureuses et tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, et mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire ! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remords, le désespoir et la honte, paye avec usure un moment de faiblesse ! Elle ne peut nommer ni son amant ni son fils en les chérissant tous deux ; fugitive de la maison paternelle, elle se trouve isolée dans cette immense ville, et obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle déposera le fruit de ses amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne sortira de cette prison clandestine que quand elle pourra reparaitre. La faute sera oubliée et même pardonnée, pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces sages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs secours ; ils ne sont pas désintéressés ; il n'en coûte guère moins de douze livres par jour.

On a vu plusieurs filles assez habiles pour cacher leur grossesse jusqu'au dernier instant, assez heureuses pour accoucher promptement, assez intrépides pour revenir dans leur foyer domestique sans éveiller les soupçons de leurs père, mère, frère et sœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de présence d'esprit et de courage ! Ainsi les sages-femmes sauvent la réputation des amantes infortunées, elles sont vouées à la discrétion ; le plus souvent, il est vrai, elles ne connaissent pas les personnes qu'elles accouchent. L'enseigne d'une sage-femme est parlante ; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paraîtrait trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, et alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme*, et il distingue ainsi du premier coup d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptistaire, et le déclare enfant naturel, c'est à dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulières, intéressantes, piquantes, savoir et le bien et le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force et tout le courage dont il est susceptible, qu'il fasse la connaissance de quatre ou cinq sages-femmes ; il apprendra des aventures uniques presque incroyables, et les noms des personnages y manquant, le lecteur sera intéressé sans que les acteurs soient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est de voir quelquefois la fille d'une sage-femme servir sa mère dans des fonctions qui réveillent certaines idées, et au milieu de tant d'exemples de faiblesses, conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piège, ce ne sera pas faute d'avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont visité une ou deux fois l'appartement

obscur et impénétrable de la *sage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que presque toutes les filles et même les plus sottes possèdent par instinct. Puis dans cette ville immense qui peut conter l'histoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier suffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux investigateur.

Les filles pauvres et sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le sixième mois. Cette partie de l'administration est très-bien soignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inspectent journellement la manière dont elles sont traitées jusqu'à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paraît exempte de reproches.

Ces sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent, sans s'enquérir de leur nom et qualité, et l'hôpital des *Enfants-trouvés* font que l'infanticide est un crime inouï dans la capitale. Ce forfait n'était pas rare avant ce sage établissement ; et voyez s'il n'est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L'édit de Henri II est tombé en désuétude ; et sur cent filles qui accouchent clandestinement, à peine y en a-t-il une seule qui sache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé sa grossesse.

On compte à Paris deux cents maîtresses sages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfants : divisez.

LXX.

Comment se fait un mariage.

Le père entre dans la chambre de sa fille, qui est à sa toilette, et qui a appris de sa femme de chambre qu'on allait la marier. Le père s'avance : Mademoiselle, lui dit-il, je vois, à vos yeux, que vous n'avez point dormi. — Non, mon père.

— Tant pis, ma fille ; il faut être belle quand on se marie, et on est laide quand on ne dort pas. — Je ne le suis pas assez, reprend-elle avec un soupir. — Vous n'êtes pas assez laide, dites-vous ? c'est donc pour l'être davantage, que vous prenez l'air triste et maussade que je vous vois ; allons, ne faites pas l'enfant, je vous prie ; il faut de la modestie le jour du contrat, mais la modestie n'est pas l'humeur, et c'est de l'humeur que votre visage annonce. — Oh ! mon visage a bien raison. — Il a grand tort, et vous aussi ; je vous ordonne d'être riante. — Vous m'ordonnez l'impossible. — L'impossible ? et pourquoi, s'il vous plaît ? quel mal vous fait-on de vous marier avec un homme bien né, très-aimable, et surtout fort riche ? — Je crois tout cela, puisque vous le dites ; mais il est toujours bien cruel d'être livrée à un homme que l'on ne connaît pas. — Bon ! est-ce qu'on connaît jamais celui où celle qu'on épouse ? Ton futur ne te connaît pas davantage. Crois-moi, ma chère enfant ; je ne vois dans le monde de mauvais mariages, que les mariages d'inclination ; le hasard est encore moins aveugle que l'amour. Penserai-tu mieux connaître ton futur après l'avoir vu dix ans ; rien n'est si dissimulé que les hommes, si ce n'est peut-être les femmes. Celui qui désire, et celui qui possède, sont deux ; on ne sait jamais ce qu'un amant sera le lendemain de la noce ; et comment le saurait-on ? il ne le sait pas lui-même ; c'est un hasard qu'il faut courir. Ta mère et moi, par exemple, nous nous étions beaucoup vus avant de nous marier. Eh bien ! elle m'a dit cent fois que je l'avais trompée ; je lui ai dit cent fois qu'elle m'avait surpris. Tout cela s'est arrangé ; car il faut bien que cela s'arrange. — En vérité, mon père, voilà d'étranges maximes ! — Ce sont les maximes du monde, et le monde n'est pas un sot. Les petites gens ont besoin de s'aimer pour être heureux dans leur ménage ; mais pourvu que les gens riches vivent décemment ensemble, leur aisance les met d'accord. Allons, ma fille, de la résolution, du courage, de la gaieté tout ira bien !

Le père sort après avoir prononcé ces mots. La fille, qui ca-

che dans son sein une amoureuse faiblesse, écrit à son amant qu'on la marie malgré elle, mais que l'hymen lui rendra ce que l'usage lui ravit. Elle signe le contrat ; la noce n'est pas différé, et six semaines après elle à l'art d'installer son amant dans la société. Celui qui s'en doute le moins, c'est le mari. S'il voulait en parler, on aurait une harangue toute prête pour lui démontrer qu'il n'est qu'un visionnaire.

Joailliers, bijoutiers, marchands d'étoffes, marchandes de modes, concourent à un mariage ; mais il y entre aujourd'hui un artiste précieux, qui contribue plus que tous les moralistes à mettre la paix dans les ménages. Quand une demoiselle a quelque souvenir inquiétant, qu'elle touche au premier jour de ses noces, et qu'elle veut cacher le grand secret, elle ne croit pas tout-à-fait à la maxime de Salomon, quoiqu'il fût un grand clerc. La virginité a ses lignes ; elle le sait mieux que Buffon. Il s'agit d'être bien avec son mari, et d'accroître sa tendresse. Elle a entendu dire qu'il y avait une résurrection. Il ne faut, dans ce monde, que croire pour être heureux ; un serment n'a pas un effet rétroactif ; il s'agit de promettre pour l'avenir, et de tenir si l'on peut. Les demoiselles honnêtes et timorées s'adressent au sieur Maille, lorsque le jour tombe ; il vend le vinaigre qui rend la confiance à l'épousée, la joie aux époux, qui établit la concorde et la paix des familles. Ce monde est composé d'apparences ; elles tiennent lieu des réalités.

Le sieur Maille n'a pas besoin de lire le calendrier pour être instruit des temps où l'église défend les mariages. Dès que le carême et l'aveugement prennent fin, il voit arriver les fragiles beautés, qui veulent posséder le cœur d'un époux, et le tromper un peu sur le passé, seulement pour le rendre plus fortuné. Elles ne font qu'avancer la main, prendre le vinaigre réparateur, saluer et disparaître. L'artiste ne les regarde pas ; leurs grandes coiffes voilent leur demi rougeur, si elles rougissent. Un petit imprimé, vertueusement instructif, accompagne la liqueur subtilement astringente, et dispense l'artiste de parler. Les attentats du

violateur, ou les victoires de l'amant chéri, disparaissent également; c'est une vierge enfin qui, huit jours après, marche sous le chapeau virginal à l'autel de l'hyménée.

L'époux n'en doutera point. Tout est régénération devant les lois de la chimie, la félicité des époux est encore liée à cette science sublime que j'idolâtre; elle fait la gloire, le bonheur et le repos des demoiselles parisiennes. Mais celles des provinces sont loin de cet inestimable avantage; elles n'ont point à leur porte un artiste aussi recommandable que le sieur Maille. Je les plains, que de paroles artificieuses, que de mensonges frauduleux, pour remplacer une fiole qu'on peut cacher dans la main.

Demoiselles de tous les pays qui tremblez de l'expérience d'un époux, et qui désirez assujettir son cœur, en y versant l'estime profonde, quand vous verrez sur un pot de moutarde du sieur Maille, l'union paisible des armes des trois premières puissances de l'Europe, songez que cet artiste unit de même la femme et le mari, prévient leur dissension, leur rupture; et leur ôtant les fâcheux soupçons, les craintes importunes, les reproches désespérants, consolide leur bonheur dans la pleine confiance des caresses mutuelles. Ailleurs une petite voix contrefaite est nécessaire; elle devient tout à la fois honnête et trompeuse. Ici le mari s'énivre de sa conquête, et vante son propre triomphe. L'épouse n'a pas besoin d'une voix fallacieuse pour qu'il se félicite lui-même de sa victoire. On disait à la cour, il y a quarante ans : *L'honneur y recroît comme les cheveux*. Oh! il y recroît bien autre chose, ainsi que dans la capitale!

Une demoiselle bien majeure proposa tout naturellement à un galant homme de lui faire un enfant, mais sans exiger qu'elle se mariât. Dès qu'elle fût grosse, elle congédia le galant. Elle eut un fils qu'elle allaita. Le père plaida pour épouser la mère, qui lui tint rigueur, et lui demanda combien il voulait pour la peine qu'il avait prise de la féconder. Il perdit son procès, dépens compensés.

LXXI.

Jeune mariée.

Cléon rencontre Damis, l'embrasse, l'étouffe et lui dit : je suis le plus heureux des hommes ; j'épouse une jeune fille qui sort du couvent, et qui n'a vu, pour ainsi dire, que moi. Elle porte sur son front l'empreinte de la douceur et de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf et de plus modeste ; ses yeux craignent de rencontrer les regards que sa beauté fixe sur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore son visage ; et cette timidité est un nouveau charme, parce que je suis sûr qu'elle naît de la pudeur, et non de la médiocrité d'esprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent sensible, et elle ne saurait en entendre le récit sans se trouver presque mal. Qu'il est doux de lui voir répandre des larmes sur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'âme plus sensible, plus douce, plus aimante ; elle ne vivra, elle ne respira que pour moi ; elle chérira ses devoirs, et je serai le plus fortuné des maris.

Cléon épouse. Au bout de six mois Cléon rencontre le même Damis, et ne lui dit rien de sa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus besoin de se contraindre, a remplacé la modestie par la fierté, la timidité par la hardiesse, et que si elle rougit encore quelquefois, c'est d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà son appartement séparé ; qu'elle est en société avec la marquise, la baronne, la présidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines et dédaigneuses ; qu'elle persiffle son mari, et qu'à la moindre contradiction elle s'emporte et le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne se lève qu'à deux ou trois heures après midi, et se couche à six heures du matin ; elle sort à cinq heures. On la cite comme enjouée et aimable dans la liberté du souper. On ne sait pas au juste quel est son amant, et c'est ce qui désespère surtout son mari. Il est réduit à souhaiter qu'elle en ait un, parce

qu'il pourrait du moins par son moyen lui faire entendre raison sur des choses qui intéressent leur fortune, ce point capital, et qui aujourd'hui subjuge tout le reste.

Elle adresse la parole à son époux dans les assemblées générales et lui sourit; mais elle est des semaines entières à la maison sans lui parler et sans le voir. Toutes les femmes s'empressent à dire qu'elle vit *décemment*, et que son mari doit s'estimer *heureux* d'avoir une femme aussi sage.

LXXII.

De la petite bourgeoisie.

Je veux parler ici de la dernière classe qui touche à ce qu'on appelle le petit peuple, lequel se fond ensuite dans la populace. Le petit bourgeois de cette classe garde encore dans son armoire le cassis qu'il appelle un remède universel; on a beau lui dire que cette boisson est dangereuse, il en use parce que son grand père en a usé; quand il a la fièvre, il prend du bouillon de viande très-fort, et il s'obstine à croire que ce régime est salutaire, tandis qu'il est nuisible. Il fait apprendre à ses enfants, la verge à la main, l'évangile du jour. Il ne désirerait rien tant au monde que de devenir le marguillier de sa paroisse; mais, c'est aux bourgeois marchands de draps qu'appartient tant d'honneur.

Les filles du petit bourgeois vivent moins que les autres sous le regard de leur mère: elles ont des prétextes perpétuels pour mettre leurs mantelets et sortir de la maison; elles sont réputées sages, tant qu'elles ne sont point enceintes; mais quand leur grossesse se déclare, elles quittent la maison paternelle, et les voilà six mois après filles du monde. Leur frère s'engage un beau matin, il déserte au bout de dix-huit mois, et l'on n'en entend plus parler. Il n'y a plus que cette petite bourgeoisie qui fournissent des soldats volontaires; autrefois les fils de bons bourgeois se faisaient un point d'honneur de servir quelque

temps ; aujourd'hui ce service n'a plus rien d'attrayant, et n'est plus regardé que comme la ressource du libertinage et une vente honteuse de sa personne.

Tous les hommes méchants ont peut-être commencé par être des enfants misérables. L'indigence de cette classe ne permet pas aux parents de faire du bien à leurs enfants : ceux-ci sont plus mauvais sujets que dans la classe du petit peuple, parce qu'ils n'ont pas pour ressource les métiers, qui donnent un pain journalier.

On distingue une fille de la dernière bourgeoisie à ses *rentritures* : C'est un raccommodage de linge qui substitue à un trou un treillage qui ressemble aux toiles des araignées. Ces pauvres filles ont donc leur fichu plein de *rentritures*.

Le petit bourgeois, moins sensible que l'homme du peuple, caresse à peine ses enfants. Quand ils sont un peu grands, il les oublie, songe à amasser un petit pécule ; il croit avoir tout fait pour les siens, quand il leur a fait faire leur première communion, c'est pour eux l'éducation complète.

La première communion des enfants sera longtemps pour le petit bourgeois le couronnement et le *nec plus ultra* de l'instruction. Les filles déjà nubiles vont au cathéchisme, et comme ce jour solennel sera pour elles une occasion de parure, qu'elles se montreront publiquement avec tous leurs avantages naissants, elles s'en inquiètent plus que les garçons. Les prêtres conduisent ces phalanges de jeunes beautés, qui bientôt vont leur échapper, elles portent encore sur leur front les traits de l'innocence, mais un monde corrompé va les réclamer ; l'exemple, la séduction, la pauvreté, tout multipliera les dangers autour d'elles, et l'année de la première communion n'est que trop souvent, hélas ! le terme de leur sagesse ; il est intéressant de les voir encore dans cet état de pureté, lorsqu'elles accomplissent les actes de la religion et ceux de la charité, soit en recevant à genoux l'hostie sainte, soit en délivrant des prisonniers, soit en renouvelant aux fonds de baptême des promesses qu'elles croient

sincèrement pouvoir tenir. Il y a plus de péril pour elles que pour les filles d'une classe plus relevée ; déjà des séducteurs opulents et libertins viennent les reconnaître à l'église, où elles implorent les secours de la grâce contre les attentats du vice ; l'œil du vice les convoite, lorsqu'elles baissent modestement les yeux. Le souffle empoisonné du vice, ne cherche qu'à ternir leur pure haleine ; le débauché sourit en contemplant d'une main l'or qui doit séduire la jeune quêteuse, tandis que de l'autre il met une pièce d'argent dans la bourse des pauvres qu'elle lui offre ; il ne lui fait cette aumône que pour la contempler de plus près. Ah ! du moins, que le sentiment de la charité qui brille sur son visage ne l'abandonne point, quand l'opulence du séducteur lui aura enlevé une autre vertu ! Voilà le vœu qu'on est réduit à former, en songeant que ces innocentes et pauvres beautés vont tomber au milieu des pièges dont le libertinage a fait tout à la fois une étude, un art et un triomphe.

Le bourgeois de la troisième classe, qui est immédiatement au dessus de la petite bourgeoisie dont je parle, à l'exemple des grands, s'avise aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir sa société. La base et les remparts de ces sociétés, où l'on joue aux cartes, sont de vieilles femmes et de vieilles filles ; c'est dans un cercle de cette espèce que la médisance donne ses plus chers rendez-vous. Là l'humeur domine, parce que l'âge a enlevé les agréments de la figure. Les veuves opulentes, les demoiselles surannées, les ménagères de la paroisse, parlent toutes ensemble. Là règnent des idées si différentes de celles qui dominant ailleurs, qu'on croit avoir rétrogradé d'un demi-siècle. Le raisonnement est aussi vieux que l'ameublement de la chambre, et les figures s'accordent à merveille avec les personnages des tapisseries. On peut deviner quel sera l'entretien de telles assemblées à la forme des tables, des chaises et des fauteuils.

Dans les salons d'un petit goût moderne, et nouvellement orné, les femmes sont aussi légères et spirituelles qu'elles sont pesantes d'ailleurs ; elles se piquent aujourd'hui de faire les char-

mes et les délices de la société; plus sociables, plus éclairées qu'autrefois, et s'étant montées au ton des hommes, elles rivalisent avec leur génie.

LXXIII.

Canne.

Elle a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en est plus leste, et l'on ne connaît plus ces disputes et ces querelles si familières il y a soixante ans, et qui faisaient couler le sang pour de simples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les lois. On n'aurait réussi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Parisien s'est désarmé de lui-même pour sa commodité et par raison. Le duel était fréquent, il est devenu rare. Les lois sévères de Louis XIV n'ont pas eu autant de force sur les esprits que la double et paisible lumière de la philosophie. Les Parisiens ont senti qu'ils ne doivent pas se déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimère qu'on appelle *point d'honneur*. On se contredit, on se dispute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela se couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portaient dans le onzième siècle. Elles sortent et vont seules dans les rues et sur les boulevards, la canne à la main. Ce n'est pas pour elles un vain ornement; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons qui ne les exhaussent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne à *bec de corbin*, qui accompagnait fidèlement la perrique à *trois marteaux*, disparaît peu à peu, et ne se verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui seul est dans l'usage d'entrer ainsi chez le roi. Nul autre n'y peut porter la canne.

Voilà une distinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile et intègre, serait-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poètes seront embarrassés à placer dans leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financière ; mais ils useront d'une belle métaphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* et les *bâtons*.

LXXIV.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'est pas moi qui le dis , c'est le concile de Cologne 1536. Les orgues ne joueront que des airs pieux ; c'est encore du concile d'Augsbourg 1548. Durant l'élevation de l'hostie et du calice, et jusqu'à l'agnus Dei, les orgues ne doivent point jouer : cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Trèves 1549.

Tout a changé au jour que j'écris. On joue *durant l'élevation de l'hostie et du calice*, des *arriettes* et des *sarabandes* ; et au *Te Deum* et aux *vêpres*, des *chasses*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où est donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il est mort en 1772, et l'orgue avec lui. Son ombre semble pourtant voltiger quelquefois sur la tête de Couperin.

L'abus presque général de n'avoir que des passages sous les doigts, et cela par défaut de génie et d'application, cet abus est devenu si criant, que les chansons ont prévalu sur l'orgue, de manière qu'il n'a plus rien de cette majesté convenable à un temple. Les *noëls* même, que Daquin variait parfaitement, on les défigure à présent au point que ce ne sont plus que des *Ponts-Neufs* grossiers ; on n'y reconnaît seulement pas le chant.

L'orgue est le roi des instruments ; il les contient tous. Cliquot, le seul excellent facteur qui existe, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. Le réception de son orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'est passé à la sainte Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre ; ce musicien âgé de soixante et quinze ans fit des miracles ; tous les auditeurs criaient, *son génie est plus fort que jamais, et il a ses doigts de vingt ans*. C'était le cygne mélodieux qui chantait si bien avant de mourir : Daquin était au tombeau trois mois après.

Nous connaissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paraissent fort extraordinaires et qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur et symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table pour en battre la mesure. Il y avait foule ; et l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la messe de minuit de Noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisait entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême surprise fut universelle. Le trésorier de la paroisse envoya le suisse et les bedeaux à la découverte dans les voûtes et sur le faite de l'église : point de rossignol, c'était Daquin qui l'était.

Lorsqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avait plus de *trompettes*, ni de *pédales*, un seul clavier restait ; la carcasse du grand orgue était absolument vide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de Saint-Pierre, et les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'aperçut point que tant de jeux manquaient. Les accompagnements paraissaient y être, et l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étaient présents. — Mais vous avez laissé la *pédale*, disait-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela est impossible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien

que l'homme singulier, qui venait de tromper si victorieusement ceux même qui fabriquent l'instrument.

L'orgue une fois réparé et augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuse affluence ! Il faut ici des détails : tout était plein à ne pouvoir se remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux sacristies, les galeries d'en haut, l'escalier de l'orgue, les passages, le devant du portail. Les carrosses tenaient toute la rue Saint-Antoine jusqu'aux Célestins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus sublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impressions si vives et si profondes, que tout le monde pâlit et frissonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut si vivement frappé, qu'il sortit des premiers, et courut vite confier au papier les traits sublimes qu'il venait d'entendre. Il les a tous placés dans son beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organistes ; mais Daquin est Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célèbre artiste, pour mieux encourager ses successeurs. Il a laissé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Gresset, *attire l'impie étonné dans nos temples*. L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du soir et les *messes de minuit* en musique, dans deux églises de Paris, Saint-Roch et l'abbaye Saint-Germain, à cause de la multitude qui venait pour entendre l'organiste, et qui ne conservait pas le respect dû à la sainteté du lieu. Il est bien inconcevable que des catholiques se portent à des profanations aussi scandaleuses, tandis que les *réformés* sont si respectueux dans leurs églises. Les premiers cependant admettent encore plus positivement que les seconds la présence réelle de la Divinité ; mais les fêtes nocturnes sont toujours un peu licencieuses, c'est l'effet des ténèbres. Il se passera toujours bien moins de désordres en plein jour.

LXXV.

Mystifier, mystification.

Mots nouveaux parmi nous , et qu'on ne saurait expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractère du *petit Poinsinet*, qui, après avoir fait des opéras comiques à Paris, se noya par accident dans le Guadalquivir. Versificateur, bel-esprit, et d'une crédulité inconcevable, il alliait à du talent une singulière ignorance des choses les plus communes. Personnage remarquable par les contrastes qu'il offrait, il était doué de saillies heureuses, fines, épigrammatiques, et la simplicité de son caractère était sans bornes.

Une société de persifleurs, qui avaient peu de charité, abusèrent de sa pleine confiance, qui se mêlait d'ailleurs à beaucoup de vanité ; toutes les femmes étaient amoureuses de lui, parce qu'il avait eu les faveurs de quelques actrices ; on partit de là pour lui assigner de faux rendez-vous, où on lui persuada qu'il était *invisible* et métamorphosé en cuvette. Plus on le maltraitait, plus il pensait qu'on ne pouvait faire de tels outrages à sa personne, qu'à raison de son *invisibilité*. On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le roi, et pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *filz du roi de Prusse*, et qu'on lui fit signer qu'il n'adoptait aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devait être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il fallait préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourrait fort bien être mandé à la cour, il crut étudier le russe, et il se trouva au bout de six mois, qu'il avait appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avait tué un homme en duel, lorsqu'à

peine il avait tiré son épée, et qu'il avait été condamné à être pendu ; on lui fit lire sa sentence imprimée, un faux crieur la hurlait sous sa fenêtre ; et Poincinet de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher ; puis le roi lui donnait sa grâce, comme à un grand poète cher à la nation.

Enfin, l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui, en lui soutenant qu'il avait été appelé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre sa résistance.

Il crut que des carpes, des brochets, avaient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnait pour un grand voyageur, et il n'en fût pas totalement désabusé, même lorsqu'il eût reconnu les premières tromperies. Il disait, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élaner du plat et parler à l'oreille du voyageur*. C'était celui qui avait joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate ; on les jugerait incroyables, elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, et être en même temps la dupe constante des gens qui avaient moins d'esprit que lui (1).

Ces mauvais railleurs qui poussèrent trop loin la plaisanterie, ont mis une espèce de gloire à publier leurs faciles triomphes

(1) Jean Monet, qui fut directeur de l'ancien Opéra-Comique, à la suite de ses Mémoires, a publié un long récit des mystifications dont ce pauvre Poincinet fut la victime. En tête des mauvais plaisants qui faisaient état de le persécuter incessamment, figurent Préville, Bellecour, Fréron, Palissot, l'avocat Coqueley de Chaussépierre, Lacoste, et Poincinet de Sivry, auteur de *Briséis* et cousin du trop confiant poète. La vie de Poincinet est une longue farce, qui finit assez piteusement par une catastrophe. Comme sa mort ne précéda que de peu celle de l'acteur Tacconnet, ce roi des ivrognes, on leur fit cette épitaphe commune :

Dans trop d'eau s'éteint Poincinet,
Et dans trop de vin Tacconnet.

(Note de l'éditeur.)

sur l'imbécillité native du pauvre auteur ; et ne tombaient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devaient leur faire beaucoup d'honneur, et constater leur renommée ?

On les a vu y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avait le mieux trompé ce malheureux poète, leur confrère ; comme si c'était là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs*, qui mettait dans son récit la plus grande emphase : et je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins et plus agréables imaginèrent un singulier complot, mais qui n'avait rien d'outré ni de cruel : c'était de faire accroire à Crébillon fils, qu'il avait perdu cet esprit facile, léger, délicat, bonnement caustique (dans un juste degré), qui le distinguait avantageusement et le rendait si aimable dans les sociétés. Plus on a de cet esprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un souper, voyant tous ses amis hausser les épaules à chaque mot qu'il disait, s'imagina n'avoir proféré que des sottises, lorsqu'il avait été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, et s'écria douloureusement : « Il est donc vrai, mes
« amis, que je n'ai plus d'esprit ! Hélas, il y a quelques temps
« que je m'en suis aperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé
« parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible
« de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister
« à vos entretiens. »

Cette charmante bonhomie révélait une âme candide et sans orgueil. Il n'en fût que plus cher à ses amis qui l'embrassèrent, en lui certifiant qu'il était toujours aussi spirituel que bon.

Et quel était cet homme crédule ? L'auteur qui a vu finement dans le caractère et dans le cœur des femmes, et qui leur a appris souvent à se connaître elles-mêmes.

LXXVI.

Procureurs, huissiers.

Si vous avez dans votre maison un endroit sale, obscur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les souris et les rats s'y logent infailliblement. Ainsi dans la fange et le cahos abominable de notre jurisprudence, on a vu naître la race rongeannte des procureurs et des huissiers.

Ils se plaisent dans les détours ténébreux de la chicane; ils vivent grassement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y suivre malgré vous; vous êtes forcé de vous soumettre à leur ministère. Ces paperasseurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics et privilégiés; mais comme le premier mal est dans une législation contradictoire et embrouillée, le praticien se rit de la misère du plaideur et tient au vice antique qui lui est si profitable.

Notre jurisprudence n'est qu'un amas d'énigmes prises au hasard dans les ouvrages de quelques jurisconsultes d'une nation étrangère; et quand les coutumes et les lois différentes sont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monstruosité de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appelé improprement *étude* : huit à dix jeunes gens piquant la dure escabelle, sont occupés à gratter du papier timbré du matin au soir. Bel emploi! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *significations*, des *requêtes*; ils *grossoient*. Qu'est-ce que *grossoyer*? C'est l'art d'allonger les mots et les lignes, pour employer le plus de papier possible, et le vendre ainsi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de sorte qu'on puisse en former des *dossiers épais*. Et qu'est-ce qu'un *dossier*? C'est la masse bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *dossier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choses.

Mais toutes ces paperasses servent-elles du moins au juge ? Jamais. Quand il y a un rapporteur, son secrétaire fait sur une feuille volante un extrait de ces énormes grosses, et toutes les raisons du procureur restent au fond du sac : ainsi ce déluge d'écritures ne servira pas même dans la cause dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du secrétaire fidèle ou infidèle ; et voilà ce qu'on appelle *l'instruction* chez un peuple civilisé, ou soi-disant tel.

Le procureur dans son greffe est environné de ces dossiers érigés en trophées et qui montent jusqu'au plancher, à peu près comme le sauvage de l'Amérique s'environne dans sa hutte, et suspend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *scalpés*.

Il y a environ huit cents procureurs, tant au Châtelet qu'au parlement, sans compter cinq cents huissiers exploitants ; et tout cela vit de l'encre répandue à grands flots sur le papier timbrés.

Dites à un praticien qu'il y a plusieurs pays en Europe, où la justice se rend sans le fatal ministère d'un procureur ; où les frais de justice sont nuls, pour ainsi dire ; où des pacificateurs, dans le vestibule du temple de la justice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties et y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, sonnera et dira à son clerc, *grossoyez, multipliez les incidents, et songez que la philosophie est dangereuse*.

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux sont légitimés par les friands amateurs d'épices ; on ne se fait point la guerre, on partage paisiblement le tiers des successions. *Ils sont toujours en noir, disait un paysan : savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage soit porté loin, pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en sont presque toujours quittes à l'audience pour des sarcasmes de la part des avocats, et des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *maître un tel, vous êtes un fripon.* —

Monseigneur à toujours le petit mot pour rire, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carrosse, et tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument, pour avoir des causes; ils font le soir la partie de *madame* en cheveux longs, et l'ensencent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pièces d'écritures*, partie lucrative, chère à l'ordre, et qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur et que l'on ménage les bonnes grâces de la femme du praticien.

C'est toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connaît que la boutique du procureur: et comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure: aussi les avocats sont-ils plus souples et plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clerks à bon marché; le maître clerk lui-même, *limonier de l'étude*, n'a que de faibles gages; les autres clerks barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans les mansardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *madame* ne saurait se résoudre à manger avec des clerks.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerk qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes de chambre, ses tons, ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de *madame*, parce qu'ils lui ont promis une riche clientèle.

Les huissiers, qui marchent à la suite des procureurs, ne sont

pas moins redoutables et plus ardents encore à la curée. Quand une fois la brèche est ouverte, alors ils montent à l'assaut, et traitent une maison comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné sur sa proie, et qui la dépèce avec son bec noir et crochu ; c'est l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume, saisissent les meubles pour les porter en vente sur la place publique.

Ces mêmes huissiers qui, comme une meute dévorante, se déchainent contre les particuliers, pour peu que la bride leur soit lâchée, n'osent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place ; c'est à qui se refusera à cet office. Quand on veut poursuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un simple huissier à faire son devoir.

Ainsi le bourgeois à Paris, outre ses autres fardeaux, a dans la noblesse impérieuse et hautaine une véritable aristocratie à combattre ; il rencontre une ligue qui insensiblement devient plus formidable que jamais.

C'est par ces agents subalternes de la justice, et qui infectent les venues de son temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte et tremblement. C'est par eux que les juges se sont trouvés aux milieu des pièges et des surprises et que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir suivre la demande la plus légitime.

Ce fléau, que les tribunaux supérieurs ne songent pas à réprimer, dévore la partie indigente ; l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la justice ceux qu'ils avaient dépouillés, s'ils n'étouffaient pour toujours leurs plaintes et leurs murmures ; et les infortunés voulant conserver les débris de leur fortune, se sont tus, craignant que le monstre de la chicane ne vint leur enlever ces faibles restes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre de plaisanterie qui équivoque perpétuellement sur les mots de leur profession. Il

n'y a rien de plus gothique et de plus maussade que les railleries des hommes d'affaires : pour être plates et grossières, elles n'en sont pas moins inhumaines ; car ils plaisaient encore ceux qu'ils ont vexés et rongés.

Ce n'est pas que l'improbité soit attachée à la profession : quelques procureurs honnêtes ne présentent pas sans cesse la justice à leurs parties, pour ne leur en faire embrasser que l'ombre. Ils emploient leur habileté à sauver leurs clients d'un dédale d'erreurs et d'un embrasement funeste. Plusieurs ennobliissent leur profession par la vertu qui les orne toutes ; ils servent de modèle aux autres, et ils méritent l'estime et la confiance du public : mais on peut dire d'eux aussi :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Ces communautés de procureurs sont liées au parlement d'une manière forte étroite. Elles en suivent les mouvements, et en épousent les idées avec la plus grande chaleur.

LXXVII.

La bazoche.

C'est une communauté de clercs qui jugent entre eux de leurs différends. Autrefois il y avait le roi de la bazoche, maître du royaume de la bazoche, et qui établissait des juridictions bazochiales ; mais attendu que le nombre des clercs allait à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de roi. Il était bien peureux, dira-t-on ; mais souvent les hommes se sont laissé conduire par des mots, et plus loin qu'ils n'auraient d'abord imaginé.

Les armoiries de la bazoche sont *trois écritaires* (1). Oh ! quel fleuve dévorant, semblables aux noires eaux du Styx, sort de ces armes parlantes, pour tout brûler et consumer sur son pas-

(1) Il existe une vieille ronde de la bazoche, qui n'avait pas moins de quarante

sage ! Quoi, Montesquieu, Rousseau, Voltaire et Buffon ont aussi trempé leur plume dans une écritoire ! Et l'huissier exploitant et l'écrivain lumineux se servent chaque jour du même instrument !

LXXVIII.

Théâtre bourgeois.

Amusement fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, et qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes et l'oisiveté absolue.

On pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisir, qui raffine à tort. Pour moi, j'ai remarqué que la pièce que je connaissais devenait toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étaient nouveaux. Je ne sais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisième et quatrième représentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-

couplets, et qu'on voudrait faire remonter à la bataille de Pavie. Voici l'un de ces couplets :

L'encrier, la plume et l'épée
 Étaient les armes de Pompée ;
 La bazoche est son héritière,
 Elle en est fière !
 Soldat clerc, le bazochien
 Est bon vivant et bon chrétien.
 Vive la bazoche !
 A son approche
 Tout va bien !

Cet encrier, cette plume et cette épée, n'en déplaît à Mercier, sont, bien plus que trois simples écritoires, l'expression parlante de cette jeunesse turbulente et aventureuse, toujours prête à en venir aux mains, et à laquelle la jeunesse de nos écoles ne saurait être comparée.

(Note de l'Éditeur.)

d'œuvre des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scènes plus plaisantes que celles que l'on représente : et tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la pièce et des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane*? et la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé et par madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auraient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Assise, s'acquitte aussi très-bien de ses rôles, avec facilité et rondeur. La reine de France enfin a joué la comédie à Versailles dans ses petits appartements. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût est répandu depuis les plus hautes classes jusqu'aux dernières; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaise, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien et l'élocution. Mais cet amusement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il suppose déjà un certain luxe et des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des représentations théâtrales, petites et sages républiques; craignez les spectacles : c'est un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaisantes que fournissent les amateurs bourgeois, dont la fureur est de jouer la tragédie, je choisirai cette historiette, que je trouve dans *le Babillard*.

« Un cordonnier habile à chausser le pied mignon de toutes nos beautés, et renommé dans sa profession, chaussait le co-thurne tous les dimanches. Il s'était brouillé avec le décora-

« teur. Celui-ci devait pourvoir la scène au cinquième acte, d'un
 « *poignard*, et le poser sur l'autel. Par une vengeance mali-
 « cieuse, il y substitua un *tranchet* ; le prince, dans la chaleur
 « de la déclamation, ne s'en aperçut pas ; et voulant se donner
 « la mort à la fin de la pièce, il empoigna, aux yeux des spec-
 « tateurs, l'instrument benin qui lui servait à gagner sa vie. »
 Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne
 parut pas tragique.

LXXIX.

Comédie clandestine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscrètes ; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emporté pendant le *Dominus vobiscum*, et déjà à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier ; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pièces libres et voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

Là, *Thalie*, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatises, n'est plus une régente, le théâtre n'est plus une école : on en a chassé toute morale ; ce n'est point l'esprit assommant de *Dorat* ; ce n'est point le jargon quintessencié de la comédie moderne, c'est la peinture aisée d'un riant et facile libertinage ; ce sont les caractères à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raisonnée, et qu'on appelle *décente*.

Un abbé se plaint de la facilité d'avoir des femmes, et de la difficulté d'avoir des abbayes. Les soubrettes chantent des couplets qui font hausser l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaisanteries, une corruption bien profonde, le

vice orné de toute la gaieté possible, voilà ce qui distingue ces monodrames qui attestent notre esprit, et la singulière licence de nos mœurs (1).

Les romans de Crébillon fils sont chastes, en comparaison de ces petites pièces, où la dérision de la vertu et l'oubli des principes sont affichés au point que l'auteur, quoiqu'il imagine, ne scandalise jamais l'auditoire. Il est toujours plus dépravé que le poète.

Ces monodrames font sortir le talent pittoresque de nos bouffons. Ainsi tous les moyens de l'ancienne comédie sont tombés; elle n'est plus que décrépite et froide, auprès de cette muse moderne à l'œil vif et hardi, au ton décidé, au geste libertin, qui a réponse à tout, qui voit tout avec le sourire dominant d'une malice spirituelle.

Notez que toutes ces femmes dont on peint l'esprit et la dépravation, sont toutes ou comtesses, ou marquises, ou présidentes, ou duchesses; et les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une seule bourgeoise personnifiée dans ces pièces. Il n'appartient pas à la bourgeoisie d'avoir ces vices distingués; le libertinage roturier est si loin d'un idiôme aussi fin, aussi délicat; il n'est pas digne des pinceaux qui célèbrent les mœurs ingénieuses des femmes de qualité.

On joue aussi dans des salons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes et connues. On a besoin de la causticité pour sortir de l'atonie. La simple médisance ne frapperait pas assez profondément la victime; il faut qu'elle expire sous les pointes les plus acérées, et le tout par amusement (2).

(1) On jugera, par les titres seuls, de la décence de ces pièces, représentées dans la plus haute et la meilleure société; à Bagnole, par exemple, sur le petit théâtre du duc d'Orléans: *Léandre grosse*, *l'Amant poussif*, *Léandre étalon*, de Collé toutes trois. *La Vérité dans le vin*, passe, et à raison, pour le chef-d'œuvre du genre. Mais quelles mœurs, quel jargon et quelle société!

(Note de l'éditeur.)

(2) « Depuis que la fureur de jouer des proverbes, dit Grimm, s'est répandue dans les sociétés de Paris, nous avons vu des facétieux aller de cercle en cercle

Voilà donc les *atellanes* naturalisées parmi nous ; elles ne se présentent point sur les théâtres publics. Tout à la fois licencieuses et impudentes, elles ne sont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les lois ne peuvent les interdire ; c'est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur âme abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté ne sera jamais le bon rire. J'en prévient les auteurs et les auditeurs.

LXXX.

Spectacle des boulevards.

Le peuple, qui a besoin d'amusements, s'y précipite en foule ; mais ces théâtres sont ceux qui mériteraient le plus l'attention du magistrat, et les pièces devraient être des compositions agréables et morales ; car il n'y a pas d'opposition entre ces deux mots, quoi qu'en disent les poètes corrupteurs.

Pourquoi ces pièces sont-elles pour la plupart basses, plates,

contrefaire des gens ridicules et bien connus, et représenter de ces petits drames dont ils donnaient ensuite le proverbe à deviner aux spectateurs. Cette manière de contribuer à l'amusement de la société n'est pas précisément le chemin qui mène à la considération, mais elle donne une sorte d'existence à Paris, et l'accès auprès de la bonne compagnie, où cette classe de personnes n'aurait jamais figuré sans l'amusement qu'elle procure. Nous avons vu briller, pendant un certain temps, une mademoiselle Delon, de Genève, qui avait épousé ici un gentilhomme, et se faisait appeler la marquise de Luchet. M. le comte d'Albaret était un autre acteur principal de ce genre. Un commis dans les fourrages, homme original et plaisant, qui contrefaisait les Anglais dans la perfection, et qui est généralement connu à Paris sous le nom de milord Gor, était aussi de cette troupe, qui se mêlait quelquefois avec Prévile et Bellecour, de la Comédie-Française, excellents en ce genre, lesquels amenaient encore avec eux l'avocat Coqueley de Chaussépierre, qu'on dit sublime... » La vogue qu'eurent ces folies donna l'idée de composer des pièces régulières de ces scènes décousues, et que l'on improvisait séance tenante. Ce fut Carmontelle qui, le premier, s'avisait de réduire ces amusements en système et écrivit des *Proverbes dramatiques*. Collé, Théodore Leclerc et Alfred de Musset sont les classiques de ce genre éphémère qui devait tomber avec le goût des théâtres de société, et qui serait mort, à l'heure qu'il est, sans le succès incroyable du *Caprice*, et de *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. (Note de l'éditeur.)

ordurières ? C'est qu'une poignée de comédiens ose dire qu'il n'appartient qu'à eux de représenter des pièces raisonnables ; c'est qu'on les soutient dans cette ridicule prétention ; c'est qu'à la suite de cette incroyable et honteuse législation, le peuple est condamné à n'entendre que l'expression du libertinage et de la sottise. Et voilà où aboutit la police des spectacles chez un peuple renommé par ses chefs-d'œuvre dramatiques.

Les parades qu'on représente extérieurement sur le balcon comme une espèce d'invitation publique, sont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers qui, avec les instruments de leur profession sous le bras, demeurent là la bouche béante, et perdent les heures les plus précieuses de la journée.

Les figures en cire du sieur Curtius sont très-célèbres sur les boulevards, et très-visitées ; il a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes, et les fameux voleurs ; on y voit Jeannot, Desrues, le comte d'Estaing et Linguet ; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel : l'empereur est à côté du roi. Le crieur s'égosille à la porte : *entrez, entrez, messieurs ; venez voir le grand couvert, entrez, c'est tout comme à Versailles* (1). On donne deux sous par personne, et le sieur Curtius fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

(1) Ce petit bonhomme rabougri, qui annonçait le spectacle d'une voix chevrotante à la porte du théâtre de M. Séraphin, aura été le dernier crieur ou aboyeur. Pleine licence était accordée à l'aboyeur dont la rédaction et le style ne péchaient point d'ordinaire par le manque de fantaisie et d'originalité. Le crieur de Nicolet n'était pas le moins prodigieux de ces tentateurs gagés. Voici l'une de ses annonces : « Entrez, Messieurs, voir le *grand festin de Pierre* ; M. Constantin remplira le rôle de *Don Juan*, et sera précipité dans les enfers, avec toute sa garde robe. » Le moyen de résister à de pareilles séductions ! Le théâtre de Nicolet ne désemplissait pas.

(Note de l'éditeur.)

LXXXI.

Foire Saint-Germain.

Les spectacles des boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devrait bien donner une entrée spacieuse ; car il n'y a qu'une porte étroite dont le terrain descend encore en pente. Il faut que toutes les voitures et les fantassins pêle-mêle passent par ce dangereux sentier.

Là, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins, coiffés comme des sultans, passent pour des géants. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste et culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de plusieurs années pour amener à l'œil du naturaliste quelque chose digne de son attention. La charlatanerie grossière est là sur son trône. Le saltimbanque effronté a obtenu le privilège de duper le public ; il a payé ce privilège, qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* au parisien ? On le connaît si bonnace, qu'on sait d'avance qu'un faux merveilleux le transportera non moins que s'il était véritable.

Les salles des farceurs sont presque toujours remplies. On y joue des pièces obscènes ou détestables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui aurait un peu de sel, d'esprit et de raison. Quoi, voilà un théâtre tout dressé, un peuple tout assemblé, et l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des sottises, tandis que notre théâtre si riche devrait être considéré comme un trésor national ! Et pourquoi appartiendrait-il exclusivement aux comédiens du roi ?

Quoi, Dugazon serait l'héritier de Corneille ! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des souverains ne saurait faire renaître, demeurerait en propre à une poignée de comédiens ! Quoi, ils n'appartiendraient pas essentiellement à tous ceux qui se sentent l'âme et le talent de les faire valoir ! Quoi, l'auteur aurait

pu avoir une autre idée que de répandre partout ses productions et sa gloire ! Quoi, sacrifier l'art à l'intérêt passager de l'acteur, ne donner qu'un point resserré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'asservir à l'instrument qu'il anime ; et quand j'ai composé, je donnais donc mes pièces à une seule troupe ! Brûlons nos pièces.

Le grand duc de Toscane, qui possède le véritable génie d'un législateur, parmi une foule de lois utiles et conçues dans une haute sagesse, a donné à tous les théâtres la liberté absolue du choix des pièces ; certain que la concurrence et l'émulation serviraient ce bel art beaucoup mieux que tous les règlements qu'un petit esprit de classification a établis parmi nous pour lui ôter son essor et sa grandeur.

Là enfin on voit (et qu'importe le lieu ?) le célèbre Comus, homme doué du génie le plus souple et le plus inventif, et qui, sans les études ordinaires, doit tout à la sagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce physicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce et surprend notre intelligence. Il faut bien se garder de le confondre avec les *faiseurs de tours* dont il est environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur grossière : non-seulement il est l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang distingué parmi les plus habiles scrutateurs de ses phénomènes : les merveilles qui s'opèrent sous ses mains industrieuses, valent bien quelques pages systématiques écrites en beau style.

LXXXII.

Comédiens Italiens.

Tout en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune pièce italienne, où, pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de grâces naïves et piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public

des pièces morales et intéressantes : droit dont ils n'abusent point, il faut l'avouer ; mais les pièces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils se piquent de servir le public avec un zèle infatigable, on les voit ardents à le récréer de nouveautés, n'épargner ni soins ni peines. Leur désintéressement est rare. Ils ne lésinent point sur les décorations ni sur les habillements ; jaloux de donner aux représentations le plus grand éclat. Ils ont un tact assez sûr pour la musique vive, légère, expressive ; mais ne savent pas encore juger les comédies d'une manière aussi juste ; cela viendra.

Les pièces à vaudevilles occupent donc presque exclusivement ce théâtre depuis dix-huit mois. Comme tout succès touche à un excès, il est à craindre que ce théâtre ne s'infeste de *rébus*, de *couplets trop libres*, d'*équivoques*, etc. Pourquoi faire baisser les yeux aux grâces ?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs et ne sont pas dépourvus de galté ; mais il est à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, substantiels et à la tête dorée.

Les auteurs avaient cru pouvoir établir sur cette scène un second théâtre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluait presque toujours celui de la déclamation, et que les pièces vraiment dramatiques avaient un caractère trop profond pour s'allier à la légèreté de ces petites pièces, la plupart vides de sens. L'ariette et le vaudeville tueront toujours Marivaux et ses successeurs.

LXXXIII.

Tragédies modernes.

Les spectateurs du théâtre français commencent enfin à sentir l'uniformité et la ressemblance de ces plans étroits, de ces caractères répétés qui laissent un vide et impriment une

langueur sensible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomène française endort où révolte les esprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On est presque d'accord que cette Melpomène française, si excessivement vantée, n'a vécu que d'imitation ; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges et animés par la multitude des caractères qui appartiennent à un sujet historique.

On a dit tout haut que notre petite scène n'était qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avaient servi qu'à accumuler grossièrement les invraisemblances les plus ineptes et les plus bizarres. On est convenu qu'un seul et même *patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, simples ou compliqués, était une adoption puérile qui n'avait pu être consacrée que par les copistes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs serviles de ce qui avait été fait avant eux, et absolument dépourvus d'invention.

On ridiculise donc avec justice cette gêne continuelle dans le choix des sujets et dans la disposition de la fable, cette foule d'entrées et de sorties vagues et forcées, qui resserrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, et pour tout dire, raisonnable.

Le poète assujetti a coupé le tableau historique pour le faire entrer dans le cadre des règles. Quelle inconcevable maladresse !

On rit quand on voit un auteur tragique prendre sans façon deux ou trois pièces grecques pour en composer une à sa fantaisie ; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre sur le tronc de tel personnage ; confondre les parentés des descendants d'Atrée et d'Œdipe, sans craindre l'animadversion de ces princes décédés ; traiter indifféremment un sujet anglais, allemand, russe, turc, ou tartaro-chinois ; ne daigner jamais lire son original, ni l'histoire du temps, ne vouloir que le *titre*, et débiter hardiment sa composition étrange sous l'enseigne de *tragédie*. On affiche le *monstre* sous cette dénomination, et le

monstre a son passe-port ; mais les gens sensés vont voir par curiosité de quelle manière un poëte français défigure l'histoire, l'idiôme, le génie, le caractère de tous les peuples du monde, à l'aide de quelques vers ronflants.

Il est vraiment plaisant de voir ces conspirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoisonnée* ; de voir un acteur en instruire un autre, en rimes très-sonores, de sa généalogie, de sa naissance, de l'histoire de ses parents ; d'examiner ces rois tous agissant et parlant de même, n'ayant aucune physionomie distincte, dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des despotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avait au monde que cette forme asiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une sottise habituelle, adore sous le nom de *gott*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'est pas de son crû littéraire ; et dans ces faibles linéaments, où le français seul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ses voisins, et semblable au moucheur de la fable, il a sonné la charge et la victoire, en publiant que lui seul avait un théâtre tragique.

Tout philosophe, c'est-à-dire celui qui consulte la nature et les hommes au lieu des journalistes et des académiciens, sourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, et le ton mensonger de notre tragédie.

Quoi, se dit-il, nous sommes au milieu de l'Europe, scène vaste et importante des événements les plus variés et les plus étonnants, et nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ne pouvons composer sans le secours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Thésée, un Oreste, etc. ? Nous avons découvert l'Amérique, et cette découverte subite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les postes, la boussole, et avec les idées nouvelles et fécondes qui en résultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous sommes

environnées de toutes les sciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'industrie humaine ; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille âmes, où la prodigieuse inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caractères, forment les contrastes les plus énergiques et les plus piquants ; et tandis que mille personnages divers nous environnent avec leurs traits caractéristiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, et nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément une nature vivante, où tous les muscles sont enflés, sail-lants, pleins de vie et d'expression, pour aller dessiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ses joues livides, habiller ses membres froids, le dresser sur ses pieds tout chancelant, et imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras raidis, le regard, l'idiôme et les gestes qui sont de convenance sur les planches de nos tréteaux ? Quel abus du mannequin !

Si ce n'est point là la plus nombreuse des farces, c'est assurément la plus ridicule, ou plutôt c'est l'oubli le plus impardonnable des plaisirs de nos nombreux concitoyens et des tableaux vivants et instructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner si la multitude ne connaît seulement pas le nom de nos auteurs tragiques ?

Il n'y a presque plus que les gens de lettres qui soient infatués de ces esquisses imparfaites, et qui s'en occupent avec un stérile déluge de paroles ; mais tandis qu'ils sont fort habiles à multiplier d'oiseuses dissertations, l'art n'en fait pas un seul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation servile ; et la génération actuelle de nos auteurs attestera à la suivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux et le plus déraisonnable.

Jeunes écrivains, voulez-vous connaître l'art, voulez-vous le faire sortir des bornes puériles où il est enchaîné ? laissez-là les périodistes et leurs préceptes cadavéreux. Lisez *Shakespeare*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de sa manière grande et aisée, simple, naturelle, forte, éloquente ; étudiez-le

comme le fidèle interprète de la nature, et vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, sans plan vrai et sans mouvement, ne plus vous offrir qu'une sécheresse et une maigreur hideuse.

Les gens de lettres au-dessus de trente-cinq ans ont frémi de ces hérésies opposées à la *saine doctrine*, parce que les préjugés durcissent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé sur l'hétérodoxe leurs anathèmes singulièrement redoutables. Mais vous savez combien les *braillards* ont défendu le plain-chant français qu'ils nommaient musique. J'en appelle à la génération qui s'élève ; on accueillera un jour avec transport le genre que notre sottise combat aveuglément ; on sentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il fallait faire ; et l'histoire de notre musique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous apercevrons d'une manière distincte la difformité burlesque de nos pièces uniformes et factices, et nous adopterons une innovation salutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, et des plaisirs de la nation (1).

Un roi de Perse fit tirer un jour son horoscope. Ce roi qui se moquait assez du passé et même du présent, était fort inquiet sur l'avenir. L'astrologue ayant bien examiné la *conjonction des astres*, déclara fort innocemment que le roi mourrait, à coup sûr, d'un long bâillement ; ce qui, selon la traduction des mots persans, équivalait à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchise les idées que plusieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer, en 1775, un livre intitulé : *Du Théâtre, ou Nouvel essai sur l'art dramatique*, Amsterdam, qui me valut alors de la part des journalistes (tous réunis contre moi) pas une seule raison, mais bien de grosses injures ; et, d'un autre côté, une persécution presque sérieuse, que je détaillerai un jour. Pour toute réponse, j'ai étendu mes idées et mes réflexions, en les frappant d'une manière plus haute et plus décidée, laissant au temps, dont je connais les effets, le soin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : « *Examen philosophique de quelques pièces du théâtre français, anglais, allemand, espagnol, etc., avec les observations de plusieurs écrivains célèbres sur la nécessité de réformer le système actuel du théâtre français.* »
(Note de Mercier.)

soigneusement à prévenir tout ce qui pourrait provoquer ce signe fatal, lequel devait être, pour sa majesté, l'avant-coureur du trépas. Défense conséquemment à tout mélancolique de traverser les cours, ainsi que les escaliers des châteaux que le roi pourrait habiter. Ordre exprès à tout courtisan d'avoir incessamment le sourire sur les lèvres, et quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliothèques du prince tout les moralistes anciens et modernes, tous les dissertateurs, les jurisconsultes, les métaphysiciens ; on tapissa les murailles de peintures pleines de feu et de gaieté. On ordonna que les gens de justice ne porteraient plus que des habits couleur de rose. On fit recrue de bouffons, et ils furent largement payés. Bal quatre fois la semaine, comédie tous les jours, mais point d'opéra en plain-chant. Aux portes du palais, des gens affidés versaient du café à tous venants ; et quiconque lâchait un bon mot, obtenait sur-le-champ un passe-port pour aller partout. Rire et faire rire était le propre d'un grand homme qui servait dignement son prince et l'État. Toutes les dignités appartenrent de droit aux plaisants qui narraient les plus joyeuses facéties.

Un poète qui n'était ni triste ni gai, mais qui amusait assez ceux qui l'écoutaient parler de ses vers, était parvenu à la cour, on ne sait trop comment : mais enfin il s'y trouvait ; et comme l'on confond assez volontiers dans ce pays les poètes avec les fous, il avait ses entrées. Il mit à profit cet avantage, et fit si bien qu'il obtint de lire devant sa majesté une tragédie toute entière, de sa composition ; tragédie, selon lui, étonnante, pathétique, qui réunissait tout ce qu'Aristote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans sa poétique. Cette tragédie était prônée d'avance avec un enthousiasme singulier, et chacun de s'écrier sans la connaître : *c'est admirable !* Le poète vint et lut. Le roi bâilla et mourut.

L'auteur est soudain arrêté, comme coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, et condamné à perdre la vie au milieu des *supplices d'étiquette*. Il se récria fortement, moins

sur la violence commise contre sa personne, que sur l'injustice horrible, abominable, que l'on faisait à son ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avait présidé à la construction de chaque vers, et ils étaient si bien moulés sur les bons modèles, qu'en cas de besoin on les y retrouverait presque tous. Voilà ce que le poëte avança pour sa justification.

Le tribunal suprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requises ; et comme on présente toujours au coupable l'instrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre et de relire cette fatale tragédie devant tous les juges assemblés. Le poëte, la tête nue et dans la posture des criminels, environné de tous les ordres de l'État, lut sa pièce. Dès le second acte, voilà que tous les fronts sévères et rembrunis se déridèrent, et progressivement de longs éclats de rire, qu'on voulait étouffer, se firent entendre et percèrent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérent en convulsions : ils annonçaient la grâce du poëte. En effet, tous les juges, en se levant, déclarèrent d'une voix unanime que rien au monde n'était plus plaisant que cette tragédie, et le trépas subit de son auguste majesté avait eu certainement une toute autre cause. En conséquence, le poëte fut remis en liberté et renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs et de son académie.

LXXXIV.

Comédies modernes.

Pourquoi rit-on moins aujourd'hui qu'on ne riait dans le siècle passé? C'est peut-être parce qu'on a plus de connaissances et le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup d'œil ce qu'il y a de froid et de faux dans ce même trait qui faisait rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets, et parce qu'après avoir épuisé toutes les plaisanteries, il a fallu

en venir, malgré soi, à un examen plus exact et plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu et examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, et, dès ce moment, les contrastes nous ont frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir aussi leur manière d'agir et de penser, tout comme ceux qui suivaient les maximes les plus accréditées. La plaisanterie s'est émoussée nécessairement, avec la connaissance des usages diamétralement opposés aux nôtres.

L'exemple de nos voisins plus rapprochés de nous, la lecture des voyages nouveaux, les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires et inattendus, le mélange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avait sa manière de voir, de juger, de sentir ; et tel caractère bizarre qui nous frappait par sa singularité, s'est trouvé commun chez nos voisins, conséquemment justifié et hors des atteintes du poëte comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un collège, dans une communauté, dans un couvent, dans une maison asservie à des règles fixes. Eh ! pourquoi ? Parce que dès qu'on s'écarte de l'ornière tracée, l'infraction marque et le ridicule naît. Dans une petite ville, il y a lieu à des rapports plus fréquents, plus vifs et plus plaisants que dans une grande ; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout est circonscrit, uniforme, et que l'on veille les uns sur les autres. Il est un ton général dans les opinions, dans les usages, dans les vêtements même, qu'on ne saurait enfreindre.

Mais à Paris, l'homme est trop noyé dans la foule, pour avoir une physionomie qui tranche ; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à son gré, et les mœurs étant prodigieusement mêlées, il n'y a point d'état et de caractère qui ne porte son excuse avec soi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui résultent de la profonde connaissance des choses ; mais on frappe rarement sur l'homme, on le res-

pecte ; ou si le trait se lance au hasard, il est effacé par le trait du lendemain. La médisance se manifeste moins par méchanceté que pour écarter la langueur et l'ennui. On sentira aisément que, sous ce point de vue, l'art de la comédie n'admet que des tableaux, et qu'on regarderait comme un perturbateur de la société, le poète qui livrerait brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs, on saisirait difficilement la ressemblance.

Une comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devait nécessairement tomber dans le style des conversations ; et c'est ce qui est arrivé. Elle aura de la finesse, de la grâce : mais, discrète et froide, elle manquera d'énergie ; elle n'osera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend sa voix, ni du ministre inepte, ni du général battu, ni du présomptueux tombé dans ses propres pièges ; et tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Aristophane n'est assez hardi pour les faire monter sur le théâtre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuses sur des modèles récents, il lui est défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de son art ; il ne peut guère attaquer le vice qu'en peignant la vertu ; et au lieu de le traîner par les cheveux sur la scène, de montrer à découvert son front hideux, il est obligé de faire une languissante tirade morale. Point de comédie à caractère vivant, dans les formes de notre gouvernement.

Molière lui-même, tout soutenu qu'il était par son nom et par Louis XIV, n'a osé faire qu'une comédie en ce genre ; c'est aussi son chef-d'œuvre. Dans les autres, son pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractérise moins la physionomie. Le *Misanthrope* (1) est encore

(1) Cette pièce a déjà excité plusieurs débats intéressants : voici l'impression qu'en est restée. Le *Misanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartufe*. L'intention de Molière dans cette pièce a sûrement été pure ; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paraît équivoque à l'examen. Molière, si je ne me trompe, semble vouloir que la vertu soit douce, pliante, accorte, pour ainsi

de nos jours un problème moral assez difficile à résoudre ; et je crois apercevoir que Molière lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis, notre comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu et sa gaieté et son naturel ; le poète, pour faire imaginer qu'il fréquentait la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comtesses et des marquises ; il a raffiné à tout propos le style et les idées, et il a créé des expressions recherchées. Au lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton ; et ce ton factice, il l'a pris pour celui du théâtre et de la société.

Qu'est-il arrivé ? L'honnête bourgeois, écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel idiome ; et les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur ; tous ces traits, à force de vouloir être délicats et spirituels, sont devenus maniérés, et n'ont frappé que faiblement les spectateurs : ils n'ont donc applaudi à quelques détails, que pour proscrire plus généralement l'ensemble, dénué de mouvement et de vie.

dire, ménagée, accommodante, respectant toutes les conventions tacites et fausses des sociétés ; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent, circonspect, réservé ; mais la vertu sans sa marque distinctive, qui est le courage, la franchise, la fermeté, et, pour tout dire, la roideur de la probité, est-elle encore vertu ?

Molière semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, et faire du premier un modèle à suivre pour les manières et le langage ; il semble dire : soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette pièce de Molière enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des misères. Molière a mis quelquefois des individus sur la scène ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut et de Visé, il attaquait ses adversaires et non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure et de la pardonner : les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avait à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; et les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, et propager le scandale de la littérature.

(Note de Mercier.)

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre et maladroit, qu'une grimace perpétuelle et fatigante ; et le poète, en abandonnant des caractères où les ridicules sont vrais et tranchants, n'a produit qu'une enluminure passagère, lorsqu'il comptait tracer un tableau durable.

C'est de l'esprit d'auteur, a-t-on dit, c'est lui qui parle, et non ses personnages ; il a voulu faire sa comédie pour les premières loges, et il n'a pas même réussi devant elles, parce que le point de vue de tout caractère doit être saisi du milieu du parterre et non ailleurs.

Ainsi le poète comique, quand il veut trop renchéris sur l'esprit de ses devanciers, se trompe, puisqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entièrement son art ; la montre en étant encore plus insupportable dans la comédie que dans la tragédie.

Voilà ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui, de plus, ont donné un soufflet à la nature en écrivant leurs pièces en vers, et encore en vers énigmatiques : leurs non-succès devraient cependant leur révéler que leur couleur est fautive ; mais ils s'obstineront à la garder, parce qu'ils ne consulteront point la *Bonne Servante* de Molière, et qu'ils liront à de beaux esprits leurs confrères, au lieu de consulter les bons esprits, qui, en toute chose, cherchent le fond et non ces accessoires qui l'étoffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectait pas, comme le *Barbier de Séville* et le *Tuteur dupé* (1) ; mais on ne peut considérer ces pièces que comme des *farces*, où y a de l'esprit et des mots heureux : ce n'est point là non plus la bonne comédie qui fait sourire l'âme par une peinture vraie et fine, la seule qui puisse plaire à une raison exercée.

(1) *Le Tuteur dupé, ou la Maison à deux portes*, comédie en cinq actes et en prose, de Caillhava d'Estandoux.

(Note de l'éditeur.)

LXXXV.

Toilette.

Une jolie femme fait régulièrement chaque matin deux toilettes. La première est fort secrète, et jamais les amants n'y sont admis ; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes ; mais on ne doit jamais les surprendre : voilà la règle. L'amant le plus favorisé, le plus libéral même, n'ose l'enfreindre.

C'est là que le mystère met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau, ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part ; oserai-je dire une encyclopédie ?

La seconde toilette n'est qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors si l'on grimace devant un miroir, c'est avec une grâce étudiée. On ne se contemple plus, on s'admire. Si l'on tresse de longs cheveux flottants, ils ont déjà leur pli et reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées ; elles naissent sous une main légère, qui semble à peine y toucher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à son poli comme à sa blancheur.

Cette toilette n'est qu'un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés ou non encore aperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi nue qu'on laisse entrevoir, une mule légère qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paraît plus riche et plus élégante, donnent mille instants flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu'au babil interrompu et coupé qui limite le désordre et le négligé du moment, prête un jour aux saillies vagabondes de l'imagination.

Les femmes à Paris ont l'imagination plus souple et plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les

liaisons dans leurs discours sont imperceptibles. Leurs transitions délicates sont toutes liées par le sentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par instinct ; et j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, sans pouvoir comprendre ni saisir leur secret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette : ils ont une expression locale ; ils sont plus aisés que ceux du soir.

C'est là que l'on voit surtout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grâce, et que chaque agrément qu'elles se font, cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. « Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où plusieurs vases d'or et de cristal sont mystérieusement rangés. La tête nue, elle adresse ses vœux aux dieux brillants de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image ravissante respire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent sur les siens et y demeurent fixés. Elle sourit amoureusement à l'adorable déesse, unique objet de son admiration, de ses soins, de son respect. A côté de cet autel, où règne le silence attentif, une humble prêtresse, les yeux baissés, prépare les pures essences qui doivent embaumer sa flottante chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des trésors cachés, où la beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégants, sortent mille grâces particulières. Les perles, les diamants, enfants du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant se trouvent unis et métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, et une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; son front reçoit une nuance

plus vive et plus touchante ; ses yeux brillent d'un rayon plus animé ; son sourire enfin est plus doux. Je ne sais quelle grâce accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! »

Et que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'était cependant pas destinée à une reine ; ce miroir célèbre, surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figurait celle du pouvoir ! Le fini, le précieux de tous ces ornements aurait été digne de ses vers ; mais auraient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses ? Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudrait décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré.

Ah, si l'on pouvait devenir un des sylphes dont parle le poète anglais, et assister invisible à telle toilette ! on en saurait plus en une heure que n'en disent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.

Dieux ! faites parler les toilettes ,

Et nous saurons le secret des États.

LXXXVI.

Les petits chiens.

La folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets, et ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme ; elle pourra dissimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez blessé son *manitou*.

Les mets les plus exquis leur sont prodigués : on les régale de poulets gras, et l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce sont de grands imbéciles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement sous le bras dans les promenades et dans les rues ; ce qui leur donne un air si niais et si bête, qu'on est tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner sa bouche en couvrant de baisers un chien qui souvent est laid et hideux, et qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections si vives, je trouve ses yeux moins beaux ; ses bras en recevant cet animal, paraissent avoir moins de grâces. J'attache moins de prix à ses caresses, elle perd à mes yeux une grande partie de sa beauté et de ses agréments. Quand la mort de son épagneul la met au désespoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle et attendre en silence que le temps amène l'oubli d'un si grand désastre, cette extravagance anéantit ce qui lui reste de charmes.

Jamais une femme ne sera cartésienne : jamais elle ne consentira à croire que son petit chien n'est ni sensible ni raisonnable quand il la caresse. Elle devisagerait Descartes en personne, s'il osait lui tenir un pareil langage ; la seule fidélité de son chien vaut mieux selon elle, que la raison de tous les hommes ensemble.

J'ai vu une jolie femme se fâcher sérieusement et fermer la porte à un homme qui avait adopté cette ridicule et impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuser la sensibilité aux animaux ? Croyons-les très-sensibles ; et loin de justifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faisons que le moindre mal possible : mais, en nourrissant de la chair des bœufs, des moutons et des dindons, n'accablons pas de folles caresses un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un médecin avait son petit chien malade : son mari avait promis de le guérir ; il n'en faisait rien, ou n'en était pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyonnais (1), qui

(1) Fameux médecin de chiens.

(Note de Mercier.)

réussit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conservateur de l'espèce canine ? *Oh, monsieur, entre confrères, reprit Lyonnais, il ne faut rien.*

LXXXVII.

Les Perroquets.

Après les airs de chasse que font résonner les apprentis symphonistes, il n'y a rien de plus insupportable que le perroquet qui vous crie et va répétant aux oreilles toujours la même chose. Ce goût pour les stupides répétitions pourrait se satisfaire dans le monde sans recourir aux perroquets ; que d'animaux parlant et redisant bien ce qu'ils ont entendu aux écoles de Droit, de Médecine, de théologie et au Lycée ! Enfin, une dévote n'avait-elle pas appris à son perroquet à répéter bien distinctement, *voilà le bon Dieu qui passe*, sitôt qu'on entendait de la rue le son de la clochette : elle porta l'oiseau vert chez son voisin ; l'animal bavard, parfaitement instruit et éprouvé fut placé à la porte. Le Viatique passe, et le perroquet de dire : *voilà le bon Dieu qui passe !* Tout le monde s'extasie, admire, reste à genoux, et est prêt à crier au miracle. On oubliait que c'était aussi aisé à faire dire à un perroquet qu'à un *enfant*.

Une femme carressait un perroquet chéri d'un ministre dur. Ce perroquet était féroce : elle le savait ; mais elle avait ses vues, elle se fit mordre au bras. Le ministre voyant le sang couler, s'émeut. *Je voulais me faire saigner, il y a quelques jours, votre perroquet a pris ce soin ;* elle obtint ce qu'elle voulut.

Un homme de ma connaissance indigné de la courtesse ridicule de la queue des chevaux, avait stylé son perroquet à dire à contrevenant. *Laissez la queue aux chevaux ?* Je souffre comme lui, quand je vois un cheval maquignonne !

LXXXVIII.

Petits nègres.

Le singe, dont les femmes raffolaient, admis à leurs toilettes, appelé sur leurs genoux, a été relégué dans les antichambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour à tour un rang auprès de l'abbé, du magistrat et de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout à coup perdu de leur crédit, et les femmes ont pris de petits nègres.

Ces noirs africains n'effarouchent plus les regards d'une belle ; ils sont nés dans le sein de l'esclavage. Mais qui n'est pas esclave auprès de la beauté ?

Le petit nègre n'abandonne plus sa tendre maîtresse ; brûlé par le soleil, il n'en paraît que plus beau. Il escalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaisance ; il presse son sein de sa tête lanugineuse, appuie ses lèvres sur une bouche de rose, et ses mains d'ébène relèvent la blancheur d'un col éblouissant.

Un petit nègre aux dents blanches, aux lèvres épaisses, à la peau satinée, caresse mieux qu'un épagneul et qu'un angora. Aussi a-t-il obtenu la préférence : il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il était fait pour en connaître tout le prix.

Tandis que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger, son nez applati, qu'une main douce et caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives caresses, son père gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable ; le père travaille péniblement ce sucre que le négriillon boit dans la même tasse avec sa riante maîtresse.

LXXXIX.

Les petits soupers.

Ah ah ! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens ; mais je serai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin ? Quelle différence de l'homme en place et de l'homme qui soupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où sortait le bruit du canon, qui ordonnait les guerres et les manifestes, murmure agréablement de petits mots douxereux. Le ministre a raison ; et pourquoi se fatiguerait-il tant la tête, si ce n'était pour jouir à son tour ?

Vous vous adressez à sa personne, à ses commis hautains, à ses alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! non : allez droit à sa maîtresse ; c'est elle qui dans un souper, sous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou signer tout ce qu'elle voudra.

Depuis le ministre qui arrange la perte de telle puissance, jusqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le soir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits soupers.

Un Anglais, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avait acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvait réuni. Voici le récit qu'en fait un de ses compatriotes qui avait été témoin de son genre de vie.

« M. B. s'était fait une règle de satisfaire chaque jour ses
« cinq sens, jusqu'au plus haut degré de jouissance dont ils
« étaient susceptibles. Une table exquise, des parfums, les
« charmes de la musique et de la peinture ; enfin tout ce que
« l'art, aidé de la nature, peut créer d'enchanteur, flattait suc-
« cessivement son goût, son odorat, ses oreilles et ses yeux.

« Quelque recherchés que fussent ces plaisirs, ceux du sixième
 « sens les surpassaient encore davantage. Dans un salon su-
 « perbe où il me conduisit, étaient six jeunes beautés, habil-
 « lées d'une manière extraordinaire, dont au premier coup-
 « d'œil la figure ne me parut pas étrangère; il me semblait
 « avoir déjà vu ces physionomies-là plus d'une fois, et j'allais
 « les aborder en conséquence, lorsque M. B. souriant de mon
 « erreur, m'en expliqua la cause. J'ai dans mes amours, me
 « dit-il, un goût particulier; la plus rare beauté de Circassie
 « n'a aucun prix à mes yeux, si elle ne ressemble au portrait
 « de quelque femme célèbre des siècles passés; et tandis que
 « les amants font cas d'une miniature qui rend fidèlement les
 « traits de leur maîtresse, je n'estime les miennes qu'autant
 « qu'elles sont ressemblantes à d'anciens portraits.

« D'après cette idée, j'ai fait voyager l'intendant de mes
 « plaisirs par toute l'Europe, avec des portraits choisis, ou des
 « gravures copiées d'après les originaux. Il a réussi dans ses
 « recherches comme vous le voyez, puisque vous avez cru
 « reconnaître ces dames que vous n'avez jamais vues, mais
 « dont vous aurez sans doute rencontré les figures. Leur ha-
 « billement doit avoir contribué à votre méprise : elles ont
 « toutes le costume du personnage qu'elles représentent; car je
 « veux que toute leur personne soit pittoresque; par ce moyen
 « j'ai regagné plusieurs siècles en possession des beautés que le
 » temps avait placées bien loin de moi.

« On servit le souper. M. B. s'assit entre la *reine d'Écosse* et
 « *Anne de Boulen*; je me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
 « *Ninon de Lenclos* et *Gabrielle d'Estrées*; plus bas étaient
 « *Rosamonde* et *Nelly Gwinn*; (1) il y avait au haut de la table
 « un fauteuil vide, surmonté d'un dais, destiné à *Cléopâtre* qui
 « venait d'Égypte, et dont on attendait l'arrivée au premier
 « jour. »

(1) Maîtresse de Charles II.



(Note de Méroier.)

Les grands dans leurs petites maisons ou petits appartements ne sont pas si originaux dans leurs plaisirs : des *priapées* sont bientôt faites et bientôt entendues. Il semble néanmoins qu'on pardonnerait plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorsqu'il y mettrait quelque chose d'ingénieux, de neuf, ou du moins de singulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à se perfectionner, en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous serons encore imitateurs jusque dans nos plaisirs ?

XC.

Cuisiniers.

Et *tout pour la tripe*, a dit Rabelais. Ce délicat parasite, sybarite efféminé, si voluptueux, si sensuel, dont la table est chargée des productions de tous les climats et les plus propres à flatter et réveiller le goût ; qui va au-devant de toutes les sensations agréables, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, est-il à votre avis, de même espèce que le Lapon qui boit, en place de vin de Tokai, l'huile puante qu'il exprime de la graisse des poissons ? Et cette belle femme parée, traînée dans un char transparent qu'emportent six nobles coursiers, habite-t-elle la même terre que la Samoyede aux mamelles noires et pendantes, errante sur la mer Glaciale, ou respirant l'air humide et étouffé d'une tanière ?

Après cela verrez-vous sans étonnement sur le même Globe le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monseigneur* ? Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats ! mais vous n'avez poin d'imagination, voilà des répétitions qui me donnent des nausées. — Mais on variera les sauces, monseigneur. — Tout cela est détestable, vous dis-je, je ne puis plus manger. — Eh bien, mon-

seigneur, je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. Quand ? Demain : il aura bu soixante bouteille de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de la Jamaïque. — A la bonne heure ! Et quand ? où est-elle ? — A Londres. — Qu'on prenne la poste ; qu'on aille la chercher.

On prend la poste et l'on apporte la tortue. Grand conseil pour savoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudrait pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue est servie ; c'est un plat qui revient à un millier d'écus : sept ou huit gourmands s'en gorgent ; et tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un paysan pour vivre. Ils décident que trois sols par jour lui suffisent ; on accorde dix-sept sols aux bourgeois des villes. Monseigneur et ses adhérents ont décidé qu'au-delà c'était un vrai surperflu.

Qui pourrait nombrer tous les mots de la nouvelle cuisine ; c'est un idiôme absolument neuf. Les Languedociens sont les meilleurs cuisiniers ; on leur donne le quadruple des appointements d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui est servi ; et ce n'est pas sans raison que les domestiques sont gros et gras, ils font bien meilleure chère que l'ordre de la bourgeoisie ; ils le savent, ils en sont fiers. Le domestique d'un seigneur rencontrant un de ses camarades qui venait d'écrire une lettre, et qui avait encore sur sa veste un peu de poudre à mettre sur le papier, lui dit d'un ton avantageux : *secoue donc cette poudre ; on te prendrait pour un commis.*

Un sanglier à la crapaudine ! s'écrie-t-on ? oui je l'ai vu de mes yeux sur le grill ; celui de Saint-Laurent n'était pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un brasier ardent ; on le larde de foie gras, on le flambe avec des graisses fines, on l'inonde avec des vins les plus savoureux ; il est servi tout entier avec sa hure devant *monseigneur*, qui sourit à l'énorme service.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, et l'on disserte savamment sur la partie la plus fine et la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances sur le *potage*, la *régalade* ; ils voulaient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier siècle on servait des masses considérables de viande, et on les servait en pyramide. Les petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étaient pas encore connus. On ne sait manger délicatement que depuis un demi-siècle. La délicieuse cuisine du règne de Louis XV fut inconnue même à Louis XIV ; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets était autrefois un spectacle entre les services qui coupaient le repas ou le festin. Qui s'en douterait aujourd'hui ?

Si l'on pouvait détailler au juste de quelle manière se nourrissaient le paysan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé et les moines, on verrait peut-être par la table quel était alors le degré de l'aisance particulière ; et cela serait bon à savoir.

On a trouvé depuis peu qu'il était ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* et en *consommés*. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée, et ne veut point travailler comme une harengère après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherien'était déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturière ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; et si l'œil n'est pas surpris d'abord, l'appétit n'est plus suffisamment excité. Nos cuisiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la semaine sainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poissons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manières et préparés avec tant d'art, que je ne pouvais plus imaginer ce que ce pouvait être.

Et tandis qu'on fait si bonne chère, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre est le plus grand de tous nos ennemis*.

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuisinier ne prenne le titre d'*artiste en cuisine*. On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faisait à Rome ; mais on les choie, on les ménage, on les apaise quand ils sont fâchés ; et tous les autres domestiques leur sont ordinairement sacrifiés.

Les recherches de cet art sont telles, que Trimalcion apprendrait de nos cuisiniers modernes ; et que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopâtre, accorda une ville pour récompense à son cuisinier, ne saurait quelles largesses lui faire.

Le roi de Prusse a adressé une épître en vers à Noël, son maître d'hôtel, en action de grâces d'un excellent ragoût à *la sardanapale*. Qu'est-ce qu'un ragoût à la sardanapale ? Je ne le connais pas.

Le petit bourgeois qui n'a qu'une servante, dont le chef-d'œuvre est une fricassée de poulet, quand il a goûté d'une sauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille histoire du cuisinier, qui fit manger sa vieille culotte à son maître, tant il avait su apprêter le vieux cuir après l'avoir fait bouillir et macérer dans les coulis les plus appétissants. Il fait sa cour à un maître d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche ; c'est pour lui une connaissance chère et précieuse, qu'il cultive avec le plus grand soin. Il tâche de l'avoir pour parrain de son fils, afin de pouvoir l'appeler mon compère. De bons goûters doivent en résulter.

Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossière, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté ! Cependant voyons encore la richesse et la magnificence de la nature envers ceux qui nous paraissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desyveteaux, (car je ne veux pas

nommer le gros gourmand que j'ai sous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangère. Il considère l'objet et sa couleur ; il le flairc, il l'approche à plusieurs reprises de l'organe du goût ; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des lèvres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la sensation. La langue et toutes les parties de la bouche, tour-à-tour et par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolements*, il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup, la rappelle et fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avait pas encore assez analysé tout ce qu'elle a de délicieux ; il promène encore voluptueusement la dernière goutte. Cette liqueur paraît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle une variété prodigieuse ; et quand il a bu, son estomac goûte encore.

S'enlever adroitement un cuisinier, est donc un tour affreux que l'on ne pardonne point, et qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

XCI.

Collège des Quatre-Nations.

Le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des collèges de l'Université de Paris, et en même temps le plus pauvre en professeurs habiles et en écoliers instruits.

On l'appelle ainsi parce que dans l'origine il fut destiné à élever gratuitement, au nombre de soixante (1), les enfants des gentilshommes pauvres de quatre provinces protestantes, conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre pro-

(1) Sous le spécieux prétexte de la dureté des temps, on réduisit à trente les pensionnaires du collège.

(Note de Mercier.)

vinces, pour croire que les pères indigents brigueraient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devait élever les enfants au sein d'une autre religion que celle de leurs pères.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministère, en fondant une école publique où l'on enseignerait à une génération nouvelle à respecter et bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur était d'en faire un gymnase complet. Il devait y avoir un manège et des salles d'escrime; et c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu et exécuté. Le manège devait occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, et surtout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles resserrent et obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, et l'on n'a conservé que la bibliothèque, formée en partie de celle même du cardinal, rassemblée à grands frais et avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de son éminence.

L'Église est d'une architecture recommandable par sa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce collège fussent choisis dans la maison et société de Sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du collège : *Summus moderator*. C'est ainsi qu'Homère appelait Jupiter : *Summus moderator Olympi*. Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit si fameux l'un des grands-maîtres de ce collège :

Craignez Dieu, la Sorbonne et le grand Riballier (1).

Pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

(1) Voltaire disait encore : Riballier, Larcher et Coger (*coge pecus*) sont trois têtes

C'est une retraite honorifique et où l'on digère en paix.

Il y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens des bergers, son emploi est de contenir la gent scolastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne et basse justice.

La chaire de mathématiques est la plus considérée et la mieux remplie. Elle fut moins souillée de pédants que les autres. Le célèbre astronome *La Caille* la remplit longtemps, avec un zèle qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

Les deux plus hautes classes sont celles de logique et de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, et qui sont pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appelée *rhetorica* a deux régents à elle seule, qui tour à tour se chargent de faire des poètes et des orateurs. C'est là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *Gradus ad Parnassum* et de *Boudot*, des harangues et des vers soi-disant latins. Ces deux régents, mais eux seuls, ont droit au rectorat, et peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédants, à qui la tête avait tourné, se croire capables de l'éducation d'un dauphin, parce qu'ils avaient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuistre de collège, parvenu avec le temps à cette dignité. Quand il se promène quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside, il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup d'œil qu'on jette sur cet individu violet, gonflé de pédagogie, est de dérision; le second est de pitié.

du collège Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la Sorbonne; il faut crier : *point de Mazarin!* (Note de l'éditeur.)

On a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papier, qui passaient tout le temps de la classe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils composaient à tant la feuille. Ils levaient la fêrule sur les écrivains les plus célèbres aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régents des classes inférieures sont à l'avenant, c'est-à-dire, plus plats et plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu française de *professeurs d'humanités*; mais assurément ils ne le sont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régents une cruauté gratuite, et que l'Université devrait leur interdire. Ce n'est plus un châtiment, c'est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant, que deux correcteurs saisissent et frappent de verges jusqu'au sang. Souvent le professeur d'*humanités* exige que l'innocent martyr compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'est point une exagération : plusieurs enfants de ma connaissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de ces pédants barbares, que les parents devraient punir de leur lâche attentat; et comment concèdent-ils cette portion de leur autorité à un cuistre, qui le plus souvent n'est pas fait pour être admis dans leurs maisons ?

C'est à ce collègue qu'il est arrivé à ce sujet une scène tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on voulait soumettre à cette peine honteuse, mit en déroute régents et correcteurs. On appella un robuste Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça longtemps, et enfin le perça d'un coup mortel. N'aurait-on pas dû faire le procès au vil latiniste, qui porta ce jeune homme à se rendre coupable d'un homicide à l'entrée de sa carrière? Eh! ces pédants oseront toucher à Homère, à Virgile, à Tacite! Est-ce ainsi qu'Orphée humanisa les sauvages de la Thrace? Quoi, frapper du châtiment des esclaves une jeunesse innocente qui se destine à la culture des belles-lettres! Et l'individu violet qui fait tant de

mandements, ne devrait-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'instruction de l'Université?

La bibliothèque Mazarine est dans ce collège. Tous les livres philosophiques en sont proscrits. On donne à lire Lucrèce tant qu'on veut; on prête volontiers Rabelais; mais qui demanderait l'Émile de Rousseau, ou les œuvres de Boulanger, serait fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

La bibliothèque composée de près de soixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y fait entrer Racine et Corneille. Mais les amateurs de Jansénius, Quesnel et Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé sur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint visiter cette bibliothèque, on ne put lui montrer ses œuvres.

Cette bibliothèque a trois mois et demi de vacance, et n'ouvre précisément ses portes qu'au moment où la saison devenue rigoureuse, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immense où le feu est interdit. Et voilà comme on est venu à bout de rendre illusoire la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live et Térence, pour venir lire Montaigne ou Molière. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus! Il les arrache à tous les livres modernes et les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

On fait en tout genre de singulières demandes aux adjoints d'une bibliothèque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or*; un autre : *Prêtez-moi le volume le plus amusant des Œuvres de saint Augustin*; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide*, un soldat pose son sabre et veut qu'on lui prête *l'Histoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

TABLEAU DE PARIS.

D'assidus compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vides de sens; on ne sait ce qu'ils cherchent; on dirait qu'ils ont horreur du papier blanc et qu'ils ne veulent que le noircir.

XCII.

Promenades publiques.

Les parisiens ne se promènent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, et les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* et déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, et l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douarières ont le tic de faire l'enfant, et les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr et réfléchi; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes! Mais le grasseyement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment; et si elles continuent, il faudra les connaître pour ne

PROMENADES PUBLIQUES.

point se tromper, et pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'aperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir et d'être vues.

L'œil fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis et colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou saillants ont peu d'agrément. Commè c'est l'âme qui fait le regard et que les belles âmes sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnaît que ce sont des yeux passionnés, et non des yeux qui aient l'expression du sentiment.

Lorsque les plumes flottaient sur les têtes de nos belles, c'était un coup d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terrasse des Tuileries tous ces panaches mobiles et ondoyants, qui brillaient parmi les flots de promeneurs.

Il n'est pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule pesamment la terre et brise la chaise sur laquelle il s'assied; un abbé légèrement penché sourit à propos, et sa face joyeuse et chérie annonce qu'il vit dans une molle et profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douarière immobile paraît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Ici l'on voit des visages étourdis; là des fronts soucieux. L'un vient pour se reposer, l'autre pour se distraire d'un sombre désespoir.

On s'entasse quelquefois dans la partie la plus désagréable du jardin, et là les groupes tumultueux qui vous piétinent sans miséricorde, obligent le convalescent et le goutteux à se réfugier dans des allées écartées et solitaires.

Depuis peu, des filles publiques et bien vêtues se rangent en plein jour sur des chaises au coin d'un arbre, et de là raccrochent les passants, non avec le bras, mais avec un regard qui vous fait baisser la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en semestre quelques libertins désœuvrés qui s'en emparent : elles se rallient entre elles, et se prêtent la main pour embaucher les dupes et les imprudents, et former ce qu'on appelle *parties carrées*.

Cette impudence si visible qu'éclaire encore l'œil du soleil, au milieu d'un jardin, où l'honnête bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des bienséances est ce qui révolte le plus le partisan de la décence publique.

Il devrait être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre et les ténèbres, comme elles faisaient ci-devant, afin que le désordre n'eût point ce front scandaleux qui déshonore un jardin royal, et qui force la mère de famille à sortir précipitamment de telle allée, et à n'oser aller s'asseoir sur tel banc. La jeune fille à ses côtés, qui tient l'aiguille toute la semaine, n'ose lever les yeux ; elle n'aperçoit que la chaussure de l'altière courtisane, et cette chaussure suffit pour lui inspirer des envies qu'elle n'avait pas. Où est donc la récompense de la vertu ? se dit-elle à elle-même.

XCIH.

Dépouilleuses d'enfants.

Je viens de parler de certaines allées : en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui sont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres et de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfants pour s'emparer de leurs habits.

Plusieurs allées longues, ténébreuses (et où tous ceux qui en-

trent semblent à l'œil des passants être de la maison) ne favorisent que trop dans l'enceinte tortueuse de Paris et dans une si grande population un vol aussi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées et des habits d'enfants tout préparés, mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés; et en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la soie, des boucles d'argent, et y substituent une souquenille grossière.

Les enfants amadoués ou se laissent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton et les manières d'une gouvernante, les gourmande; et les passants de dire : *Ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet!* Que dit le père quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger, deux fois trop large et où la vermine est logée? Ainsi disait le vieil Isaac : *c'est la voie de Jacob; mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvait s'exercer que dans une ville immense et populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parents ont fait poursuivre un délit, qui semblait ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une raccommodeuse de dentelles à être fouettée et marquée, et renfermée à l'hôpital de la Salpêtrière pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant et derrière, portant ces mots : *Dépouilleuse d'enfant.*

XCIV.

L'Allée des Veuves.

Autrefois les femmes qui avaient perdu leurs maris, n'auraient osé paraître, même en grand deuil, aux promenades publiques.

Il y avait, aux Champs Élysées, l'allée des Veuves, allée sombre et solitaire, où il ne leur était permis de se promener

qu'après dîner, pour prendre l'air et puis rentrer chez elles. Mais l'on voit aujourd'hui des femmes en crêpes paraître à nos spectacles. D'autres font de leur deuil un sujet de parures ; elles donnent, au deuil d'un mari, l'air d'un deuil de cour. Le défunt n'en obtient pas davantage : ce reste de décence n'est pas observé par des femmes qui, plus jalouses de leurs attraits que de respect pour l'honnêteté publique, bravent, après le décès de leurs époux, des lois qu'elles ont méconnues pendant leur mariage. Cette conduite des femmes achève de leur faire perdre la considération dont elles jouissaient, le mariage, qui était une règle, est à la veille de devenir une exception.

On a profané le deuil ; cet emblème de la douleur n'est plus qu'une mode, un faste, un changement d'habit, tel qu'on le pratique lorsqu'on joue une comédie. Oh ! qu'un censeur public serait nécessaire pour conserver, à la mémoire des morts, ce respect dont l'oubli est la plus grande dépravation des mœurs.

Les filles de joie, chez la Gourdan, portaient régulièrement le deuil de cour, et se félicitaient d'un habillement qu'on leur fournissait gratis, et qui relevait leurs charmes.

Une marquise disait ce matin à sa femme de chambre : Voilà un deuil qui, depuis quinze jours, m'ennuie bien, mais dis-moi donc, Rosette, de qui suis-je en deuil ? et Rosette le lui apprit.

Enfin la bizarrerie se mêle à ces témoignages de la douleur, respectés chez toutes les autres nations de la terre. M. de Brunoy ayant perdu sa mère, fit venir des tonneaux d'encre, et mit en deuil les jets d'eau de son parc, en les teignant de cette couleur lugubre.

XCIV.

Messe de minuit.

La veille de Noël les églises se remplissent de monde ; mais ce n'est pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes

et les filles, et il leur paraît plaisant de les voir chanter et prier, à l'heure où elles sont ordinairement entre deux draps, occupées à tout autre chose.

On crut que c'était les organistes qui attiraient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténèbres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renversement passager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour. C'est la seule fête nocturne que la religion autorise ; et la licence qui profite de tout, s'y glisse malgré la sainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? allez entendre une messe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'est le tour de la fermière ; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache, par les mains de son berger. Une députation de douze filles tant vierges que bergères, est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons et de rubans couleur de rose.

La cloche sonne, la procession va commencer : en voici l'ordre et la marche.

Le premier personnage qui paraît est un bedeau, portant la fameuse étoile des trois mages dont l'apparition aurait fort embarrassé les *la Lande*, les *Cassini et Newton* lui-même, s'ils avaient existé alors. Les trois mages suivent : l'un d'eux, le mage Maure, a le visage barbouillé de noir de fumée ; c'est l'Arlequin ; mais il est sérieux.

On voit ensuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le sieur *Blanchard* avec son vaisseau volant et ses parasols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

Gabriel est là, plus beau que les autres ; il se retourne de temps en temps pour saluer Marie qui le regarde tendrement.

Un saint Joseph suit d'un air niais : on a choisi pour ce rôle

l'imbécile du village. Sa fonction est de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ses forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relèvent de temps en temps pour faire l'exercice de la houlette.

Enfin on voit se développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergères. Elles ont toujours plus de grâces que les garçons.

Leurs vêtements sont blancs, coupés d'écharpes et de ceintures de différentes couleurs ; et leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jessé ; la seconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroscope *Bléton* ; la troisième, la pomme (non celle qui perdit Troie, mais celle qui perdit tout le genre humain ;) la quatrième, le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

Cette gentille phalange est accompagnée d'un orchestre ambulante, composé de deux violons, d'une clarinette, d'un serpent et de cinq cornemuses. Le concert de *Rousseau* chez M. de *Treytorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l'église sans en être aperçu, entendant cette superbe harmonie, se met à hurler lamentablement, pour faire sa partie dans le concert. Bedeaux et bergers veulent le chasser, et la cacophonie redouble.

Enfin, deux bergères s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décents, et surtout très-spirituels, ainsi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriel chez Marie
Vint par compassion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

Après la messe, qui a été entendue avec dévotion et simplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* se fait. Les cabarets se remplissent malgré l'ordonnance du bailli ; et qui sait si la lampe de quelque vierge sage ne s'éteint point !

XCVI.

Samaritaine.

Petit, vilain bâtiment carré, adossé au Pont-Neuf, dressé sur pilotis, et qui rompt de toutes parts un superbe coup d'œil. Cette mesure est un *gouvernement*.

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ces immenses parties la fonction de faire entretenir l'horloge, et l'horloge ne va point. Ce cadran vu et interrogé par tant de passants, est des mois entiers sans marquer les heures. Le carillon est aussi défectueux que l'horloge ; il déraisonne publiquement : mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il sonne dans toutes les cérémonies publiques, surtout quand le roi passe. Le roi peut entendre le morceau de musique qui réjouissait son trisaïeul ; et si la figure de Henri IV, qui est tout à côté, avait des oreilles, elle pourrait achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devrait bien moins négliger son carillon et son horloge ; mais c'est un *gouvernement* ; c'est tout dire : les clochettes n'y seront jamais d'accord.

Quand fera-t-on disparaître ce bâtiment sans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre et le quai des Théatins, qui gêne l'ensemble des deux rives, et qui ne sert qu'à élever l'eau pour quelques bassins qui n'en sont pas moins à sec les trois quarts de l'année (1) ?

(1) La Samaritaine, commencée en 1603 par Jean Lintloër, s'achevait, trois ans après, en dépit des résistances du prévôt des marchands, qui fit tout pour s'opposer à cette construction. Sur la façade du côté du pont, on voyait un groupe en bronze doré représentant Jésus et la Samaritaine conversant auprès du puits de Jacob.

Arrêtez-vous ici, passant ;
Regardez attentivement,
Vous verrez la Samaritaine
Assise au bord d'une fontaine :

XCVII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livraient pas chaque matin leur tête, pendant un temps considérable, à un friseur oisif et babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs moustaches, ornement de leurs physionomies mâles, un ton martial, tel était toute leur toilette. Il y a deux siècles que nous avons eu la faiblesse d'imiter les femmes dans cet art de la frisure qui nous effémine et nous dénature.

Où est le temps qu'un brave, lorsqu'il avait besoin d'argent, détachait sa moustache et la mettait en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypothèque plus assurée : le prêteur dormait tranquille, et jamais la dette ne manqua d'être acquittée à son échéance.

Nous n'avons plus, il est vrai, le ridicule d'ensevelir notre tête sous une chevelure artificielle, de coiffer le front de l'adlescence d'un énorme paquet de cheveux ; le crâne chauve et ridé de la vieillesse n'offre plus ce bizarre assortiment ; mais la rage

Vous n'en savez pas la raison,
C'est pour laver son cotillon.

Regardez de l'autre côté :
Comme le Seigneur est planté.
Il l'entretient sur la grâce ;
Il lui parle sur l'efficace ;
Mais il lui parle doucement,
De crainte d'emprisonnement.

Son carillon fut longtemps la merveille des merveilles pour le bourgeois parisien, ainsi que son jaquemart, qui, déjà sous Louis XIV, avait disparu, ce qu'indique une *complainte de la Samaritaine sur la perte de son jaquemart et sur le débris de la musique de ses cloches*, par d'Assoucy. Le *gouvernement* de la Samaritaine rapportait de cinq à six mille francs. Rulhière, si nous ne nous trompons, en fut le dernier gouverneur. Cette étrange sinécure périt, cela va sans dire, avec la monarchie. Quant au souhait de Mercier, il ne se réalisa qu'en 1813, que l'on mit à bas cette très-inutile et très-gothique construction. *(Note de l'éditeur.)*

de la frisure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clers de procureurs et de notaires, domestiques, cuisiniers, marmittons, tous versent à grands flots de la poudre sur leurs têtes, tous y ajustent des toupets pointus, des boucles étagées ; l'odeur des essences et des poudres ambrées vous saisit chez le marchand du coin, comme chez le petit maître élégant et retapé.

Quel vide il en résulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friseurs et les friseuses enlèvent de moments à la courte durée de notre existence !

Lorsqu'on songe que la poudre dont deux cents mille individus blanchissent leurs cheveux, est prise sur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, et l'énorme catogan du batteur de pavé nourriront dix mille infortunés ; que cette substance extraite du blé dépouillé de ses parties nutritives passe infructueusement sur la nuque de tant de désœuvrés : on gémit sur cet usage, qui ne laisse pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge, et qui tiennent leurs privilèges de S. Louis, emploient à peu près six mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre le même métier, au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guère que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coiffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance des *papillotes et des bichonnages*.

Nos valets de chambre-perruquiers, le peigne et le rasoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Russie et dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste, race menteuse, intrigante, effrontée, vicieuse, Provençaux et Gascons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats.

Nos danseurs, nos filles d'opéra, nos cuisiniers ont bientôt marché sur leurs traces et n'ont pas manqué d'asservir à nos modes,

à nos usages les nations voisines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom français dans toutes les contrées, et qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voisins pourraient donc faire un traité sur la pernicieuse introduction des friseurs parmi eux, et sur l'avantage qui aurait résulté d'une proscription prompte et raisonnée.

XCVIII.

Boutique de perruquier.

Imaginez tout ce que la malpropreté peut assembler de plus sale. Son trône est au milieu de cette boutique où vont se rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre et de pommade, interceptent le jour ; l'eau de savon a rongé et déchaussé le pavé. Le plancher et les solives sont imprégnés d'une poudre épaisse. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudrière. N'entrez jamais dans cet antre infecte ; mais regardez avec moi à travers une-vitre cassée.

Voici un homme sous la capotte de toile cirée, peignoir banal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avait pas besoin d'être défigurée par toutes ces cornes hérissées. Un fer brûlant les aplatit et l'odeur des cheveux brûlés se fait sentir.

Tout à côté, voyez un visage barbouillé de l'écume de savon ; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaisse. On la couvre bientôt de poudre, et voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers, blêmes et blancs, dont on ne distingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le rasoir et la houpe. Un apprenti chirurgien, dit major, sorti de l'amphithéâtre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide sent encore l'onguent

suspect, la promène sur tous ces visages qui sollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vêpres et à la Courtille, veut porter le dimanche tête frisée et saupoudrée.

Des *tresseuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts et à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur linge jauni. Leurs jupes sont crasseuses comme leurs mains; elles semblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchisseuse, et les *merlans* eux-mêmes ne se soucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche suffit à peine aux gens qui viennent se faire plâtrer les cheveux. Le maître a besoin d'un renfort; les rasoirs sont émoussés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique passent sur l'occiput des artisans du quartier. C'est un tourbillon qui se répand jusques dans la rue. Les poudrés sortent de dessous la houpe avec un masque blanc sur le visage. L'habit du perruquier pèse le triple. Battez-le; je parie pour six livres de poudre: il en a bien avalé quatre onces dans ses fonctions, d'autant plus qu'il aime à habiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du soir, ce même perruquier, lassé de sa blanche poussière, monte dans une chambre, se met nu de la tête aux pieds, se lave, s'essuie, et passe dans une seconde chambre, voisine et séparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'ose lui-même repasser par sa farineuse boutique; il sort aussi propre qu'un conseiller.

Où va-t-il? à l'opéra, voir danser mademoiselle Guimard, dont il vante les grâces. Il se trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut se frotter sans crainte à son voisin, et rouler parmi les flots du peuple extasié. Ce n'est plus un *merlan*, c'est un juge en musique.

Lorsqu'il rentre, il se déshabille avec soin, range son habit propre, met de côté sa chemise à dentelles, et revient dans la chambre grasse reprendre ses vêtements lourds et poudreux,

qu'il portera six jours de suite, si une fête ne coupe point la semaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Vestris, *le dieu de la danse*.

Il faut que ce métier si sale soit un métier sacré ; car dès qu'un garçon l'exerce sans en avoir acheté la charge, le chambrelan est conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des lois. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre ; un peigne édenté, un vieux rasoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de son crime ; et il n'y a que la prison qui puisse expier un pareil attentat.

Voilà comment, avec des lois mal entendues, on se joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis, législateur et patron des perruquiers, dans la vue de consacrer de si respectables privilèges !

Oui, pour raser le visage d'un fort de la Halle, poudrer une chevelure de porteur d'eau, peigner un savant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque chose encore, qui tout à la fois attire et repousse l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'est le *pâté de cheveux sorti du four*. Sa croûte, sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas frissonner ?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque était un ornement rare et coûteux. Une perruque (frémissez, têtes chauves !) se vendait jusqu'à mille écus ; il est vrai qu'elle était d'un volume énorme, et qu'il fallait dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd'hui, sans se ruiner, on couronne son chef d'une chevelure artificielle pour quatre pistoles ; et cette perruque moins chère est mieux faite, mieux plantée, et imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huissiers vétérans n'y regardent pas de si près. Ils ne veulent pas en imposer ; ils achètent des per-

ruques de hasard, qui laissent un pouce d'intervalle entre la peau et les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des Morfondus. Là est un tas de *tignasses* : mais malgré les revers et les années, les cheveux anciennement tressés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en dehors comme en dedans, quoiqu'on en dise, sont à peu près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guère d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil disparaît à une légère distance.

Le maître d'école de village a embrassé ce consolant système ; il ramasse, avec le coup d'œil supérieur de la philosophie, le premier bonnet chevelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu'il fait heureusement le tour de la boîte où gît sa haute pensée, il lui convient, il l'adopte. Son prédécesseur raisonnait-il mieux que lui ? Était-il mieux coiffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes et deux coiffures ? Le maître d'école ne met pas une si grande distance entre génie et génie, perruque et perruque ; il paye trente sols, et marche ainsi coiffé vers la classe où l'on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *ils n'existent pas pour moi*. On l'a vu paraître en tout lieu sans perruque. Dès lors, il a paru un grand homme ; il n'avait qu'à se coiffer comme le maître d'école, et ce n'aurait plus été qu'un homme ordinaire.

XCIX.

Femmes de chambre.

Une femme qui sert une autre femme a besoin de bien plus d'art et de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes de chambre sont dans

la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante.

Que d'adresse il faut à une femme de chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maîtresse ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des grâces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne sur son visage. Elle doit avoir une réponse prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaise humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la sincérité.

On la gronde facilement : mais il lui est permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtresse ne serait pas complet, si la femme de chambre était impassible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'est un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque chose d'indéfinissable.

La femme de chambre connaît mieux sa maîtresse que le laquais ne connaît son maître. Aussi, nombre de secrets particuliers ont été révélés par des femmes de chambre : c'est une bonne fortune quand on peut les enlever à ses amies, ou du moins à ses connaissances.

La femme de chambre ne déroge pas, ainsi que le laquais, parce que la fille qui embrasse cet état paraît l'avoir préféré à la perte de sa vertu.

Elles composent le cinquième de l'ordre domestique. Quand leurs maîtresses sont jeunes et belles, elles sont assez dédaignées, et il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à mesure que les femmes avancent en âge, la société d'une femme de chambre leur devient plus nécessaire. Les vieilles, qui désirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent assez de leur langage flatteur ; et l'habitude donnant du poids à la liaison, elle ne peut plus enfin se rompre.

Les femmes de chambre en général n'ont pas les vices inhérents aux laquais. Elles prennent les manières des femmes qu'elles servent ; et quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois,

elles ont un air et un maintien qui en imposent à cette classe, et qui, devant un œil peu exercé, les ferait prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont toujours taciturnes, et leurs vices parlent hautement. Les femmes de chambre sont fréquemment interrogées, et leurs vices sont voilés.

Les soubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne se voient plus comme on les met sur la scène. On distingue la femme de chambre qui est chez la duchesse : ses façons sont plus aisées et plus nobles. Celle qui est chez la présidente a contracté quelque chose de la morgue de la maison ; elle met de la précision dans tout ce qu'elle dit et ce qu'elle fait. Celle qui est chez la financière, parle des plus grosses sommes comme d'un rien, raconte les dépenses que l'on fait à l'hôtel, et qui ne se font pas ailleurs.

Quelques femmes de chambre, au bout d'un certain temps, copient admirablement leur maîtresse ; et quelques-unes, qui sont bonnes, s'attendrissent réellement sur leur sort, parce qu'elles voient de près les tourments que l'envie de briller et les caprices de l'imagination leur font subir chaque jour.

Si la maîtresse traite sa femme de chambre avec indifférence, la paix est entre les deux époux ; mais si une sorte d'amitié naît entre elles, et que la ligue s'établisse, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

Les femmes de chambre ne parlent pas précisément comme les poètes les font parler sur la scène ; mais elles agissent avec dextérité dans plusieurs occasions, et elles ont encore sur les caractères une certaine influence que les valets ont perdue il y a longtemps.

Une femme de qualité dit : *où sont mes femmes ?* et ne dit ja-

mais *mes femmes de chambre*, expression réservée à la bourgeoisie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domestiques, enchaînés à la courroie derrière un carrosse; depuis que l'on a tenu ainsi quatre hommes serrés l'un contre l'autre, sautillant sur la pointe des pieds, obligés de monter et de descendre lorsque la voiture est en mouvement, et de s'élaner avec célérité, au risque de se rompre les jambes, les femmes, à leur toilette, ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

Ce vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïsme révoltant; et tandis que le galon d'or et d'argent entre dans la livrée de la servitude, le sarrau de toile couvre à peine le laboureur et le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habits de drap galonné, et les femmes de chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamants. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

C.

Falots.

Porteurs de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir. *Voilà le falot* : ce cri s'entend après souper; et ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent sur le devant; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, assemblée.

Le falot est tout-à la fois une commodité et une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux; le falot vous conduit dans votre maison, dans votre chambre, fût-elle au septième étage, et vous fournit de la lumière quand vous n'avez ni domestique,

ni servante , ni allumettes, ni amadou, ni briquet ; ce qui n'est pas rare chez les garçons, coureurs de spectacles, et batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs et protègent le public presque autant que les escouades du guet.

Ces rodeurs, tenant lanterne allumée, sont attachés à la police, voient tout ce qui se passe ; les filoux qui dans les petites rues voudraient interroger les serrures, n'en ont plus le loisir devant ces lumières inattendues.

Elles se joignent aux réverbères pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on aperçoit de loin, qui vous guident dans les ténèbres, qui suppléent aux accidents et à l'invigilance du luminaire public.

A la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettants des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, selon la pièce qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voient sortir un Gascon bien sec avec ses bas tout crottés, ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste figure, et puis ils lui crient aux oreilles : *monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme le cocher de monseigneur ?* Ils distribuent à tous les fantassins dont ils se moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un épicier est un *colonel* : et un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le dessert, ces polissons le poursuivent en l'appellant *M. le président*.

Le porte-fanal se couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a aperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre et à prévenir plusieurs accidents que ces fanaux, qui circulant de côté et d'autre, empêchent par leur subite présence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, et portent témoignage sur le fait.

Il n'y a que leur cri qui soit fatigant ; mais si le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple est naturellement braillard à l'excès : il pousse sa voix avec une discordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, sourds. *Voilà le maquereau qui n'est pas mort ; il arrive ! il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four. Il brûle ! il brûle !* Ce sont des gâteaux froids. *Voilà le plaisir des dames ! voilà le plaisir !* C'est du croquet. *A la barque, à la barque ; à l'écailler !* Ce sont des huîtres. *Portugal ! Portugal !* Ce sont des oranges.

Joignez à ces cris les clameurs confuses des fripiers ambulants, des vendeurs de parasols, de vieille ferraille, des porteurs d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, et les femmes des cris d'hommes. C'est un glapissement perpétuel ; et l'on ne saurait peindre le ton et l'accent de cette pitoyable criailerie, lorsque toutes ces voix réunies viennent à se croiser dans un carrefour.

Le ramoneur et la marchande de merlans chantent encore ces cris discordants en songe quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

Non jamais le peuple Parisien n'a connu la douce *euphonie* ; et son oreille incessamment déchirée et non révoltée, est la plus étrangère à toute expression musicale. Aussi dans les spectacles n'a-t-il point de sentiment de la mélodie et le plus souvent même de l'harmonie. Et puisque nous sommes à citer des mots grecs, *l'euthymie* ne lui appartient pas plus que la connaissance de la bonne musique ; mais il rencontre quelquefois *l'eutrapélie*.

Voilà trois phrases qui sentent bien le pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur ; je sors de converser avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athènes, et qui ne veut pas connaître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.

CI.

Charades.

Les *calembours* régnaient chez les spirituels parisiens; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand conflit les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* voulaient reparaitre comme troupes auxiliaires; mais également vaincus, l'armée des charades les repoussant, a déployé ses enseignes triomphantes dans le Journal de Paris et dans le Mercure de France. L'énigme et le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprits de la capitale; on n'entend plus que *mon premier, mon second et mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grâce particulière. Étrangers, ouvrez le premier Mercure, et si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

Oui, le calembour est terrassé; mais c'est depuis peu. En vain M. de Voltaire avait dit à madame du Deffens (1) : *liguons-nous ensemble, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde*. Le grand-maître des calembourdistes gouvernait cet empire avant et depuis la mort de ce grand homme; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé son maître. Humilié, vaincu, tous ses lauriers sont flétris. Et qui a battu en ruines cette illustre réputation? Qui fait donc que M. L. M. D. B. (2) n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée? c'est un *M. de Chambre*.

(1) C'est Du Deffant qu'il faut lire. Il est étrange que Mercier estropie le nom de cette femme célèbre, dans le salon de laquelle se réunissait toute la société polie du XVIII^e siècle, l'amie intime de Voltaire, de Montesquieu, du président Hénault, de d'Alembert et de Walpole.

(Note de l'éditeur.)

(2) Le marquis de Bièvre. L'auteur de *La lettre de la comtesse Tation* (contestation), par le sieur (scieur) De Bois (flotté), étudiant en droit (fil), qui est aussi, car il faut bien être juste, l'auteur du *Séducteur*, comédie estimable et très-agréable.

Il rencontre le monarque des calembourdistes, étalant cette paisible dignité que donne une souveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaison honorable et précieuse. Le monarque promet ; le malin courtisan s'esquive aussitôt, rentre chez lui et écrit ce billet au souverain, qui était loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

« Empressé de vous recevoir, vous m'avez laissé, monsieur,
« le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, et vous prie
« de vouloir bien accepter la fortune du pot

DE CHAMBRE.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire, invaincu

ment écrite, n'était pas si fou quand il s'évertuait à se faire un nom, un nom durable, au moyen de fadaïses et de sottises qui eurent la fortune que n'eût pas obtenu un bon livre. A l'heure qu'il est encore, à tout propos, les calembours de M. de Bièvre viennent aux lèvres, et tel qui ignore jusqu'à l'existence de Bayle et de Condillac, pourrait vous réciter tout d'une haleine *Les Amours de la fée Lure* (fêlure) et de *l'ange Lure* (angelure). La petite espièglerie racontée par Mercier n'est pas la seule qui vint tenter d'assombrir le front du triomphateur. Bièvre n'était marquis que parce qu'il avait acheté le marquisat de Bièvre, il était petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV ; ce qui fit dire à un mauvais plaisant : — « Pourquoi ne vous faites-vous pas appeler, au lieu de marquis, *le maréchal de Bièvre.* » C'était se servir, pour le battre, de ses propres armes. Le succès du *Séducteur* devait chagriner l'envie : on était allé même jusqu'à comparer sa pièce au *Méchant* de Gresset ; quelqu'un objecta que *le Séducteur était aussi éloigné du bon que du méchant*. Par bonheur notre marquis de rencontre entendait la plaisanterie et était le premier à rire à ses dépens. La fantaisie lui était venue, singulière fantaisie, de figurer parmi les quarante ; il avait pour concurrent l'abbé Maury, qui l'emporta. Cet échec ne l'affligea pas autrement, et il trouva dans sa mésaventure l'occasion d'un nouveau calembour en latin cette fois :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori (à Maury).

Voilà de la gaieté. On sait qu'il mourut, en faisant un dernier calembour, à peu près comme Yaugelas, dont la dernière parole fut une observation de purisme grammatical.

(Note de l'éditeur).

jusqu'alors , et des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

On ne cite plus : *le roi n'est pas un sujet, j'ai la voie de la pelle, infidèle à ma rente*, etc. On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. de Chambre.

Heureux parisiens, vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaisirs sont innocents !

CII.

Bureaux d'esprit.

On appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature, fait profession d'en parler, et se pique de s'y connaître. On ne voit plus guère aujourd'hui de ces sociétés que l'on citait il y a quelque temps. Elles sont dissoutes, parce que le goût des lettres est répandu partout, et que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il fréquente. On pense, on parle, et l'on raisonne sans ces directeurs de littérature ; elle est infiniment connue et cultivée dans toutes les classes.

Une femme est toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des grâces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'esprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une ressource, les difficultés naissent et offrent un écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer subitement et comme actrice dans le sanctuaire des muses et de la philosophie ? elle a lorgné, persifflé, minaudé, fait des nœuds et des riens ; elle a gâté son esprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant, et s'est toujours arrêtée à la superficie. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La paresse de son esprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de son âme ne lui permet pas de

saisir les traits marqués ; sa légèreté repose sur quelques détails, et ne peut embrasser le plan. Elle prononce comme elle sent, d'une manière vague, incertaine et peu sûre.

Qu'elle ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui, sans noms et sans talents, sont dix fois plus orgueilleux que les auteurs connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siège sur son petit tribunal, où en jugeant elle est jugée la première. Obligée de louer ceux qui sont présents, les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe ; elle veut concilier les mécontents, et des jugements contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement ; elle aurait plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

Elle a voulu se rendre médiatrice, elle est chassée des deux côtés ; ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie et qu'elle écoute pour ne pas paraître désœuvrée.

Les femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, et l'ont laissé à quelques petites femmes d'académiciens, qui ont besoin de plâtrer la réputation de leurs maris, et qui sont curieuses aussi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes sensées, qui sont étrangères à toutes les prétentions de la gent académique, ne se livrent pas à un engouement particulier ; elles ne répètent point le jargon des juges modernes, ne se perdent pas dans les pédantesques discussions du goût, et n'ont point la fureur de s'éloigner du bon sens pour courir après l'esprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie française dans beaucoup de maisons. Il n'est plus besoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers et de la prose ; on en fait dans le monde tout aussi bien que les jurés beaux esprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions exclusives.

CIII.

Notre-Dame.

Quel est l'architecte goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avait-il pas un génie hardi, et ne sentez-vous pas en entrant dans cette église, que l'étendue et la majesté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulières et délicates de nos temples modernes ?

La figure colossale de saint Christophe frappe d'étonnement au premier coup d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'histoire de ce prédicateur célèbre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyait mort en odeur de sainteté et qui, tandis qu'on récitait pour lui l'office des morts, sortit la tête de la bierre, et cria : *je suis damné !*

Eh bien, cette histoire ne vous pénètre-t-elle pas d'effroi ? N'est-elle pas composée d'une manière pathétique ? Quand elle est récitée dans ce monument vaste et majestueux, dans un demi-jour imposant, en présence de saint Christophe, ces objets me semblent parfaitement d'accord. Je suis ému profondément ; j'ai du plaisir à voir la haute statue, à entendre, sous ces voûtes élevées, l'histoire du chanoine qui se releva trois fois de son cercueil, pour dire : *je suis jugé par le jugement de Dieu...* L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un instant après, vient à sonner, c'est encore une sensation forte que je reçois. Là tout est grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'aperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh ! que de ce point de vue élevé ce vaste Paris a une physionomie particulière ! Il exhale la fumée, et il semble me dire, *tout est fumée.*

L'empreinte gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les escaliers tortueux, les antiques vitraux, la sculp-

ture rongée, tout me fait rétrograder dans les siècles écoulés. Je redescends, je me promène, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguste. Je repasse vingt fois devant ces objets vastes et mélancoliques ; et quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'allonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paraît dans une proportion égale ; et mon âme plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'Église *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avait reblanchi cette église, qui me plaisait beaucoup mieux lorsque ces murailles portaient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi jour ténébreux invitait l'âme à se recueillir ; les murs m'annonçaient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf ; les temples doivent être vieux. Je ne me console qu'en voyant les tours, saint Christophe, et la *Chapelle du damné*.

Oh ! les beaux vitraux ! quel effet ! Ils brillent depuis des siècles ! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine !

Quand j'entre dans la grande sacristie, que je vois cet amas d'or et d'argent, ce qui rappelle les trésors du Mexique ; le calice enrichi des grands offices, la crosse, la mitre dont on coiffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves et riantes par leur enchaînement.

Cependant monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie, crossé, mitré, et me bénit en passant tout comme un autre. Oh ! je ne donnerais pas cette heure là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle représentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bedeaux, la musique, la multitude, l'église, le palais archiépiscopal, tout m'arrête ; et dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorsque le temple est dé-

sert, je suis encore intéressé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monuments historiques, et je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la seule femme qui ait eu de son chef la qualité d'ambassadrice.

De jeunes enfants proprement vêtus et d'une aimable figure, choisis parmi les enfants trouvés, me font admirer les soins de la charité. C'est une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'est impossible de traverser le parvis, sans faire une fois le tour de l'église *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Geneviève est magnifique ; mais ce n'est pas un bâtiment gothique, érigé sous Chilbert I, et où tous les rois de France et Charlemagne sont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruise rien du portail et des ventaux, qu'on n'abatte point Saint-Christophe ; c'est l'ouvrage, nom d'un statuaire, mais d'un maçon. Il me représente mon Shakespeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de belles statues ; mais Saint-Christophe, il est unique.

On ne finirait pas, si l'on voulait parler en détail de cette basilique. Mais que vous importerait de savoir que les entrailles de Louis XIII et de Louis XIV sont là ; qu'on y a découvert les tombes de plusieurs évêques et archevêques, qui ne renfermaient plus que des cendres et du charbon, plus incorruptibles que les ossements des prélats ?

Je vous parlerai plutôt de la chasse de Saint-Marcel, contemporain et ami intime de Sainte-Geneviève.

Quand on porte processionnellement ces deux chasses, et qu'elles viennent à se rencontrer, la sympathie qui les liait autrefois agit encore si fortement qu'elles tendent à se réunir ; il faut l'effort de douze robustes porteurs pour entraîner Saint-Marcel, et rompre l'attraction sentimentale. Si l'on ne venait pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux chasses viendraient tout à coup à se joindre, et resteraient collées l'une

à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilège à l'amour des saints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont soin de promener le saint et la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame*, n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné* ; mais dans son genre, il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

En 1728, lorsqu'on faisait quelques réparations dans la nef, et que les échafauds étaient dressés, des voleurs s'avisèrent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de Pâques, comme devant rassembler un plus grand nombre de fidèles. Au premier verset du second psaume des vêpres, deux de ces coquins qui avaient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renversèrent quelques échelles, et crièrent que la charpente allait tomber. Chantres et fidèles interrompirent le verset du second psaume, et pensèrent à se sauver. Mais les portes étaient trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillèrent dans les poches, pillèrent montres et tabatières. Les femmes qui avaient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre ; on leur arrachait l'oreille et les diamants. Les auteurs de ce coupable stratagème se conduisirent avec une si profonde adresse, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'église de *Notre-Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement et la chambre des comptes, pour le pas et la préséance du rang. C'était à la procession solennelle, le jour de l'Assomption de la Vierge, instituée par le valétudinaire Louis XIII, lorsque sa femme devint grosse après vingt-trois ans de stérilité.

La chambre des comptes fut repoussée en corps et vigoureusement par le parlement en corps. Après plusieurs paroles et voies de fait, ces hommes de robe, à la suite de ce débat, furent

trente années sans assister à la procession. Le roi, pour les accorder, fut obligé de séparer leur brigade.

Le premier président de la chambre des comptes, qui fut le battu, est obligé aujourd'hui de marcher à la gauche du premier président du parlement ; et il porte encore sur son front l'air humilié de son ancienne défaite. Le peuple le remarque et dit tout haut : *il a la gauche, il n'oserait faire un pas vers la droite*. Quel insigne revers dans les grandeurs humaines, être battu et céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 août, sous l'œil de tout le public attentif, et sortir queue trainante du chœur par la seconde porte, tandis que le parlement en triomphe sort par la première.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écriait : *Oh, le beau chêne, le beau chêne ! — Que dis-tu là ?* lui disait son camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours, un clocher pointu ? — Eh, non,* reprit l'autre ; *c'est un chêne ; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre*. En ce même instant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, sortaient des vêpres, leurs aumusses sous le bras.

Les actions de grâces que la cour rend à Dieu pour la naissance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convalescence d'un monarque, enfin pour la paix, se célèbrent dans l'église *Notre-Dame*, au son d'une musique bruyante.

Les étendards et drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appela jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de Notre-Dame*. Quelle précision énergique dans ce mot !

CIV.

Couvants, Religieuses.

Les couvents sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie et le cagotisme, l'ineptie monastique, la bégueulerie claustrale

y règnent. Ces déplorable monuments d'une antique superstition sont au milieu d'une ville où la philosophie a répandu ses lumières ; mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence et de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit d'un côté la plus implicite obéissance, et de l'autre les petitesesses du commandement. Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre, la résignation pacifique de quelques-unes, et l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte et sans goût ; on prie sans savoir ce que l'on demande, et l'on se mortifie pour obéir à la règle.

L'habitude adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne sont pas assujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auraient fait par amour.

Les passions ne dorment pas dans le silence de la retraite ; elles s'éveillent et jettent un cri plus long et plus perçant. Que de larmes secrètes ! Les moins infortunées tombent dans une stupeur machinale ; les autres , après s'être abandonnées aux sourdes imprécations du désespoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eut été facile de détruire ces prisons tristes , en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans ! Une loi timide est ordinairement une mauvaise loi.

Autrefois de jeunes sœurs étaient sacrifiées à l'avancement d'un frère au service ; et plus d'une mère coquette voyait avec déplaisir auprès d'elle une fille qui grandissait.

On a tant écrit sur cet abus, que les mères les plus ambitieuses et les plus dénaturées n'osent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monastères sont des filles pauvres et sans dot.

Mais les demoiselles y restent jusqu'à ce qu'on les marie ; et quand elles sont femmes elles racontent à voix basse les histoires secrètes que tout le monde sait, et les singulières passions qui y régnet. Ce qu'il y a d'étrange et d'inconcevable, c'est que cette même mère ne manquera pas d'y mettre un jour sa fille, quoique bien instruite du danger que l'innocence y court.

Je ne sais si les pauvres religieuses étrillent tous les jours leurs dos et leurs épaules à grands coups de discipline ; si elles s'éveillent constamment à minuit ; si elles regardent leur directeur comme doué d'une science surnaturelle : mais je sais qu'on ne se jette plus aux pieds de ces vertus sublimes, et qu'on a cessé de les admirer.

Ainsi les monuments de l'extravagance humaine subsistent, lors même que la raison en a montré les abus et les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuse ; et jugez de la loi qui élève des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux prisonniers des deux sexes à des plaintes et à des tourments qui se renouvellent à la naissance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuse placée derrière une grille de fer, sans la trouver souverainement aimable ; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive et précipitée ; l'impossibilité de changer leur état, le sentiment que tant de charmes sont perdus, et que le soupir de l'amour malheureux sera éternel dans leur cœur ; tout m'attriste devant la barrière impénétrable, que rien ne peut briser. Quand je m'éloigne, je sens avec amertume qu'il n'est point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont sans doute quelques jouissances qui leur aide à supporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles ; et je répète tout bas ce vers de Lucrece,

qu'on est forcé de redire si fréquemment dans les états catholiques :

Quantum religio potuit suadere malorum !

Si les vocations ne sont plus forcées, la séduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monastiques et éternels.

Voici un fait singulier, arrivé à Paris en 1773.

Un père voulant marier sa fille qu'il avait mise dans un couvent pour y recevoir sa première éducation, éprouva l'opposition la plus décidée. Il reconnut sans peine l'inspiration des filles indiscretes et pieuses qui l'avaient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, et se chargea du soin de guérir cette grande aversion pour le monde, et de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre suivante :

« Dieu, à qui tout appartient, Souverain de l'univers et de
« toutes créatures, Juge des vivants et des morts.

« Écoute, impie, les paroles de ton Dieu. Si tu les méprises,
« je commande à l'ange exterminateur de te frapper avant la fin
« de l'année. Oses-tu préférer ta fortune au salut de ton âme,
« et satisfaire tes vues ambitieuses en allant contre mes volontés ?
« Ne sais-tu pas que tous les biens sont dans ma main puissante,
« et que je les distribue selon qu'il me plaît ? Ta fille est à moi,
« sa volonté et son être m'appartiennent. N'es-tu pas trop heu-
« reux que je la range parmi mes épouses pacifiques, et que je
« consente à ce qu'elle désarme, par ses prières, ma justice
« irritée ? Tes crimes ont mérité les plus grands châtimens,
« et mon bras est encore suspendu. C'est son innocence et ses
« larmes qui ont arrêté ma vengeance ; c'est le lieu qu'elle
« habite qui a fléchi mon courroux. Si tu oses balancer la voca-
« tion qui l'appelle vers moi, tremble : mon bras va se baisser
« et te percer dans ma colère. »

Le père vit bien que Dieu n'avait pas écrit une pareille

lettre ; il méprisa assez le fanatique qui l'avait forgée pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria sa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le père vit encore et embrasse dans la joie de son cœur les enfants de sa fille qui, au lieu d'être l'épouse stérile de Jésus-Christ, fait une excellente mère de famille.

CV.

Le Temple.

Les religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V et le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d'asyle aux débiteurs qui ne payent point.

C'est à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un demande du temps, l'autre obtient un arrêt de surséance ; celui-ci un sauf-conduit. Il est des hommes habiles qui, connaissant le dédale des formes, font naître des incidents, déclinent des juridictions, croisent des oppositions. Ceux qui ne connaissent pas cette ressource, se réfugient dans l'enclos du Temple.

Là, l'exploit de l'huissier devient nul, l'arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil, les saluer, leur prendre la main. S'il faisait un pas de plus il serait pris : on fait tout pour l'attirer au dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piège.

Il paye chère une petite chambre étroite, toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite il arrange ses affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers sont intraitables, il reste dans l'asile que lui ont ménagé les religieux Templiers, qui ne s'en doutaient guère.

Il n'y a point d'inconvénient à laisser subsister ce lieu privi-

légié, parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur présent qu'avec le débiteur absent.

La visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisane purgative et confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; et le peuple, las du charlatanisme des médecins, des drogues empoisonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tisane un remède vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté et son utilité générale.

Le débit de cette tisane monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; et comme l'efficacité d'un remède n'est constatée que par l'expérience, tous les raisonnements contre l'empirisme deviennent fautifs, quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourrait faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule et même maladie, et qu'un seul remède conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colère des *guérisseurs* de profession contre l'épicier chez qui tout Paris accourt , est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville un asile ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversément la vie humaine ; il est bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers, disparaissent, pour laisser à l'homme ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs gênée et fatiguée.

Ainsi le terrain du Temple devient précieux. On parlait d'y établir un second théâtre ; il servirait à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, et à détruire ce privilège incroyable qui a tué Melpomène et Thalie aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

Monseigneur le duc d'Angoulême, fils de monseigneur le comte d'Artois, frère du roi, est grand prieur du Temple.

On enterre dans l'église du Temple tous les commandeurs et les chevaliers de l'ordre de Malte qui meurent à Paris.

Ainsi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem habitent la maison qu'occupaient les Templiers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce et qui trompe notre vive curiosité.

CVI.

Cabarets borgnes.

Autrement dit *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs ; j'y suis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, et cela vous épargnera quelques sensations désagréables.

C'est là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchise qui mérite d'être observée ; car les passions qui sont à nu, ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, et je m'enfonçai dans un faubourg. J'entrai au lieu désigné, et je demandai à souper. Il me fut servi sur un bout de table ; je fis mine de manger. Tout à côté était une salle où était une longue table qui pouvait contenir soixante couverts.

Sur les dix heures du soir, je vis tout à coup entrer tumultueusement dix-neuf pendants, seize créatures et dix enfants, qui s'emparèrent de la table, la chargèrent de débris de viande, poissons, légumes, morceaux de pain ; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb mais dans des vases de grès.

Je fis semblant de sortir, et me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvais tout voir et tout entendre.

Cette horde qui devenait plus nombreuse, jeta tout à coup sur la table, tant en monnaie qu'en liards, une somme de qua-

tre-vingt-quatorze livres dix-sept sols neuf derniers, dont ces mendiants ne paraissaient pas satisfaits, disant que la surveillance leur recette avait passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommaient le *trésorier*. Un autre qui avait le titre de *maître de garde robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre considérable de vieux bas, souliers, culottes, habits, jupons, et promit que le tout serait remis à leur fripier de l'abbaye Saint-Germain. On estima qu'il retirerait de ces guenilles au moins deux louis. Tel était le résultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues et les carrefours.

Ces gueux demandèrent encore du vin, dont ils burent vingt-deux pots, plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils consommèrent aussi deux livres de sucre, un quarteron de tabac à fumer, seize coterets et fagots.

De ces femmes, plusieurs avaient des enfants qu'elles allaitaient et torchaient. Les chiens étaient de la partie, et c'était à qui leur ferait une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer singulièrement leurs chiens ; car ils les embrassaient et leur parlaient avec une affection sentimentale que n'a pas la plus jolie femme baisant son épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paraissait le chef calculateur ; il régla les comptes, distribua l'argent, et parla longtemps des affaires de la société. Il s'agissait de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, et de les déposer chez tel gargonier qui les achèterait en masse.

Cette espèce d'hommes ne connaît ni la dissimulation ni l'hypocrisie. A la moindre contradiction, le visage de telle femme se tuméfiait ; l'autre jurait avec emportement : mais les hommes cédaient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, et une femme ayant pris au collet un homme et le secouant vigoureusement, son voisin calma tout à coup sa colère, en lui disant : *assieds-toi, c'est une femme qui parle.*

Les femmes criaillaient et les hommes écoutaient. La langue

n'était jamais rebelle à leurs expressions. Elles avaient un caractère de liberté absolue, et leur idiôme grossier rendait facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formait un ramas de mendiants, de chiffonniers de ces revendeurs et revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n'avaient point de suite ; ils semblaient se deviner plutôt que de converser entre eux. Quoiqu'on fit dans ce temps-là la chasse aux mendiants, et qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlèrent point de cette persécution : ce qui m'étonna. C'étaient probablement des gueux privilégiés, leur profession étant mixte.

Il m'est impossible de redire une multitude de mots bizarres qui formaient leur argot ; mais leur langage était précis, énergique, et aucun d'eux ne tardait à répondre : ils s'entendaient parfaitement et avec rapidité.

La religion et l'état n'auraient rien en à reprendre à leurs discours. Ils juraient, il est vrai, ils employaient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n'était chez eux qu'une mauvaise habitude, ainsi que chez plusieurs parisiens qui ne sont pas de la classe des gueux.

Leur souper était des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes, qui me parurent les débris d'une noce ; ils mangèrent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuse. Tout se consomme à Paris ; la chimie a beau décomposer les aliments et nous parler de ses gaz, l'estomac robuste ne connaît pas tous ces nouveaux systèmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raison que Winslow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'osait se baisser pour ramasser une épingle, dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue ; de même le chimiste n'ose quelquefois manger, de peur de s'empoisonner. Le gueux qui ignore ce que révèlent le scalpel et le creuset, mange ce qu'il trouve, ainsi qu'il se charge du fardeau qui lui est offert.

La délicatesse ne régnait pas parmi eux, mais il y avait profusion. Ils se faisaient servir d'une voix assez impérative, eux qui me paraissaient ne devoir commander à personne. Le garçon du cabaret, en veste blanche, était tancé vertement quand il n'avait pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tombaient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit et suffoqué d'une odeur désagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avais pas touché ; et prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucherait. Il me répondit : plusieurs demeurent dans les environs ; mais le plus grand nombre n'use pas de draps blancs : car ils couchent tous ensemble sur la paille, faisant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occasion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d'un ménétrier qui fait danser une populace de déguenillés ; c'est un soldat et une servante qui boivent ensemble ; c'est le rire et la misère qui s'accollent près de ce vase de plomb enduit d'une crasse rouge.

S'il survient une rixe à la suite des fumées du vin frelaté, le jurement et la main partent ensemble ; la garde accourt, et sans elle cette canaille qui danse allait se tuer au son du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a besoin pour être contenue, et se repose sur elle du soin de terminer les fréquents débats qui naissent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette soldatesque, ce guet qui met le *holà*, est composé de savetiers habillés de bleu, qui le lendemain quand ils auront déposé leur fusil, seront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vidé la pinte de plomb. Ainsi c'est le petit peuple qui agit sur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point ! on appelle ces soldats, *les soldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les soldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe est

assurée d'une longue vie; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre et récalcitrant; et alors serrant les menottes à celui qui a résisté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusils, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet, n'avait que des housines, ce qui ne blessait pas comme le canon du fusil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dérision, *ganter* un homme. Quelquefois ils passent les bornes de la sévérité, et cela devient révoltant.

Les vins, la bière et les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets et tabagies où s'abreuve la multitude, et je ne sais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un conseiller au parlement, dans ce siècle, opina à la mort contre un cabaretier falsificateur, soutenant que cet artifice meurtrier exterminait peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.

Ces perfides distributeurs qui altèrent un breuvage fait pour restaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-même sans doute les funestes accidents qui doivent résulter de leurs mélanges. Plus instruits, ils ne s'exposeraient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit simple et raisonné, qui instruirait tout à la fois le cabaretier et le peuple, qui ferait sentir d'un côté l'énormité du crime, et de l'autre le danger, serait très-utile, surtout s'il indiquait encore le remède contre les accidents de la boisson frelatée.

Qui fera donc un catéchisme à l'usage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées saines de morale et de physique?

CVII.

Carrabas, pots de chambre.

Qui connaît le majestueux carrabas, attelé de huit chevaux, lesquels font quatre petites lieues en six heures et demie de temps? Il mène les gens à Versailles; il renferme dans une espèce de longue cage d'osier vingt personnes qui sont une heure à se chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles sont pressées; et quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tétons d'une nourrice. Un escalier de fer, à larges degrés, oblige vieille et jeune à montrer au moins sa jambe à tous curieux passants.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Versailles. (1) Tous les enfants qui vont sucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le carrabas de Poissy; c'est un choc dur et perpétuel à casser la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine sur la route royale, le leste équipage, passant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait soleil, vous y arrivez grillé; s'il pleut, vous êtes trempé comme une soupe. C'est dans cet état qu'on débarque les Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique et la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde et vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression pour rendre le contraste qu'offre le

(1) On connaît le mot de Duclos. « Quand je dîne à Versailles, je crois manger à l'office; je n'entends que des valets qui parlent incessamment de leur maître. »

(Note de Mercier.)

coup-d'œil, il faut en rire malgré soi. On dirait qu'on a voulu conserver la première voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat et la légèreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avait cependant qu'un coche de cette espèce, et il écrivait à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche*. Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets!

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez uu de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sols par tête quatre personnes, deux sur le devant et deux sur le derrière. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, et ceux qui sont sur le derrière *lapins*.

Le *singe* et le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, et les voilà qui contemplant à leur aise la famille royale, et qui jugent de la physionomie et de la bonne grâce des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, et rien n'empêche le *lapin* et le *singe* de figurer dans les appartements et au grand couvert, comme suivants de la cour.

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient ou vous ennuient, il est défendu à la charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturer personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilège exclusif.

Mais que le *carrabas* et le *pot-de-chambre* sont éloquentes! Ils semblent vous annoncer la foule des désagréments qui vous attendent dans ce lieu de splendeur, ils vous disent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-*

chambre. On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, que l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets soient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les statues et les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaisie, s'ils sont gênés, contrariés dans leur marche ; et pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le désir d'aller voir, par moi-même, comment se porte en son château le roi de France ?

Tel qui n'a été à Versailles qu'en *carrabas*, de retour dans son bourg de province, fait un roman effronté et ridicule sur ce séjour du souverain. Il a vu le roi, les princesses, le grand couvert, rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonstances mensongères, qui sont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a son passe-port et le conte le plus bizarre est écouté. Le raconteur persuade à ses compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de son pays, et ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute considération. Il s'échauffe en répétant la même histoire, et parvient lui-même à la croire véritable.

On ne saurait imaginer ce qui se dit de Versailles au fond de la Gascogne, et dans les tavernes Suisses. Les descriptions fabuleuses deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'est une suite de mensonges facétieux, enchaînés les uns aux autres ; et j'ose assurer que tel Suisse, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard sur le plus déterminé Gascon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romanesques, écoutées en silence, et qui deviennent encore plus plaisantes par les remarques sérieuses que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en scène devant Leurs Majestés le dialogue incroyable du menteur intrépide, et des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir partout de la cour de Versailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance si rare, qu'on ne sait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on aurait peine à désabuser les personnes qui les ont adoptés, quelques raisonnables qu'elles soient d'ailleurs.

CVIII.

Tribunal des maréchaux de France.

On voit dans l'histoire qu'ils avaient une juridiction souveraine et sans appel sur les gens de guerre et la noblesse. De nos jours, ils prennent encore connaissance de tout billet et engagement d'honneur.

Le tribunal des maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux égrégins; et il faut avouer que quelques militaires ne sont point assez délicats, lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il serait à désirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur sur lesquelles nos lois grossières sont muettes ou insuffisantes.

Les tribunaux n'écoutent nos demandes que lorsqu'il s'agit d'*argent*, et cette foule d'offenses qui chagrinent les âmes délicates et sensibles restent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas de juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étaient plus heureux que nous; ils avaient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquait leur noble fierté.

Les maréchaux de France ont deux juridictions: l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuse, concernant le point d'honneur entre la noblesse et les gens de guerre; l'autre, purement contentieuse et qui se régit par les formalités ordinaires aux

lois générales, instituées pour l'administration de la justice. Les maréchaux de France exercent la première eux-mêmes dans leur tribunal; ils y terminent les différends qui viennent à leur connaissance.

Le siège de la connétablie du palais est une juridiction sous l'autorité immédiate des maréchaux de France; on y juge toutes les affaires contentieuses de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchaussée. Les jugements de ce siège se rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des personnes qui peuvent être traduites devant les lieutenants des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien précisément l'extension que l'on y pourrait donner; c'est l'objet d'un règlement auquel on travaille depuis longtemps.

Tout homme d'honneur devrait de son propre mouvement se rendre justiciable de cet auguste tribunal, lui soumettre d'avance ses engagements, ses paroles et ses actions. S'il connaît de toutes les contestations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes et les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuse classe d'hommes qui, sans être militaires, vivent noblement, et qui ont aussi leur point d'honneur? Si l'engagement de tout homme libre était porté devant ce tribunal, s'il embrassait toutes les personnes qui ont reçu cette éducation distinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la société disparaîtraient. On ne connaîtrait plus ces débats qui donnent un spectacle scandaleux et tendent à avilir des professions honorables : les engagements les plus sacrés ne seraient pas annulés par la lenteur des lois; le respect de soi-même, ce sentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtrait dans toute sa dignité, la parole deviendrait un contrat; toute injure serait effacée; toute accusation gratuite serait punie; le fourbe, l'intrigant, le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuses

et ténébreuses de la chicane, seraient à découvert devant la franchise et la loyauté des juges. Le règne de l'honneur reparaitrait, on serait soumis à d'augustes lois, et le lâche serait celui qui esquiverait ou voudrait infirmer les sentences émanées d'un pareil tribunal.

Le doyen des maréchaux de France porte, par distinction des autres, au côté droit de ses armes, une épée nue, et au côté gauche un bâton d'azur semé de fleurs de lis d'or, soutenu et porté par deux mains droites.

Louis-François-Armand du Plessis, duc de Richelieu et de Fronsac, pair de France, est aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ses armes le titre de *connétable*. C'est chez lui que se tient le tribunal, et que la compagnie de la connétablie y fait un service des plus assidus. Il est né le 13 mars 1696; et son nom, ses services, son caractère, sa fortune, sa renommée, l'influence de son esprit et son âge, lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curiosité de leur siècle, et dont le portrait ressemblant ne manquera pas d'être transmis à la postérité, à qui seule il appartient de les juger en dernier ressort.

CIX.

Indécence dans les églises.

Il arrive aux bons paysans ou au plus bas peuple de chanter la messe ou les vêpres; sans l'avoir jamais appris autrement que de l'entendre perpétuellement de la bouche des prêtres; mais comme ces mots latins n'ont point de signification pour les chanteurs ils crient à tue-tête, et c'est ainsi qu'ils se dédommagent de l'ennui de n'y rien comprendre.

On ne rencontre pas dans nos temples cette décence qui caractérise les églises réformées, soit que la trop grande fréquence des actes religieux affaiblisse infailliblement le respect qui leur

est dû, soit qu'il en coûte aux Parisiens de conserver un maintien tranquille et respectueux, de sorte que le corps n'ait que les mouvements indispensables, et que l'esprit paraisse détaché des pensées du monde. Une pareille situation devient un état violent pour les Parisiens, et il est nécessaire qu'elle ne soit pas de longue durée. Les caractères dominants de la jeunesse parisienne sont la vivacité et l'impatience; l'œil est distrait, on regarde les allants et les venants; les loueurs de chaises tourmentent les fidèles, tendant la main, remuant de la monnaie.

On traverse les églises comme si c'étaient des places publiques; il n'y a point d'irrévérence proprement dite, mais on marche tête levée; le maintien n'a pas le respect qu'on doit au temple où la créature adore le créateur.

On vient saisir quelques phrases d'un sermon, puis l'on quitte en secouant la tête, comme s'il s'agissait d'un paradeur qu'on écoute un moment et qu'on abandonne.

Les sermons, il est vrai, ne devraient pas durer plus d'une demi-heure. Si l'on y prend garde, l'attention ne peut guère aller au-delà de ce terme. Un sermon court et bien plein sur le devoir de chaque état, aurait plus de force que ces longs discours; la vraie mesure d'un sermon ne doit guère passer l'étendue de vingt à vingt cinq minutes, ou trente au plus. Le grand calme trop continu des objets, la monotonie de la voix qui se fait entendre, l'attention qui suspend les fonctions des sens, les langueurs du recueillement, causent ces accidents vaporeux, communs aux marguilliers assis dans l'œuvre, et si contraires à l'édification publique.

Si l'orateur sacré était assez prudent pour n'assembler ses auditeurs qu'à des heures fort éloignées des repas, il ne verrait pas quelquefois les personnes même les plus pieuses succomber sous le travail et les effets de la digestion; il ne les entendrait pas répondre aux phrases tournantes de l'orateur par un ronflement propre à scandaliser, quelque involontaire qu'il soit.

Quelques abbés prêtent à l'indécence publique, en affichant une de leurs compositions, comme si c'était une pièce de théâtre. Lecture préliminaire, académiciens et gens de lettres avertis, prévenus en bien; billets, gardes, difficulté d'entrer, affluence d'équipages; c'est une première représentation; on se mouche, on crache, on remue les chaises, pour dire qu'on est satisfait du style, et l'orateur, le bonnet carré en main, saluant presque l'auditoire favorable, pétille de joie, comme un comédien.

Dans la chapelle de l'académie, avant que l'orateur sacré commence, un suisse à hallebarde crie : *Messieurs, le roi défend d'applaudir*. On a été obligé d'avertir les Parisiens, par des affiches imprimées, que telle église n'était pas une salle de spectacle; la chaire évangélique, sans cette précaution, allait devenir un théâtre à monologues.

On appelle publiquement ces prédicateurs, des Theistes. Des valeurs médiocres figurent dans la chaire, parce que rien n'est devenu plus aisé qu'une composition de ce genre; tel orateur voulant se distinguer, y introduit des tours de force, prend *le langage politique*, comme on prenait, il y a trente ans, le langage *encyclopédique*; c'est une facétie sérieuse. Le prône d'un bon curé fera toujours plus de bien que les discours bizarres que se permettent les abbés à *style véhément*, le quel discorde au lieu, au temps, au sujet, et avec l'habit de celui qui parle.

Les prédicateurs subalternes n'usent point de ce charlatanisme; ils ont tout bonnement quinze ou vingt sermons en tête; ils les arrangent comme ils peuvent. Ce sera le jour de saint Joseph, par exemple; ils diront : *Saint Joseph était menuisier, il faisait des confessionnaux, nous allons donc, mes frères, parler de la confession*; ou ce sera l'équivalent de cette fine transition.

Dans plus d'un sermon de nos jours, composé par ces abbés, qui sont prêtres chez celui qui tient la feuille des bénéfices,

et philosophes déclamateurs chez l'académicien, il n'y a de chrétien que le *signe de la croix*, et le texte pris de l'Évangile.

Les grandes paroisses, où se disent tant de messes à la fois, offrent le comble du désordre. Le peuple se pique d'entendre une *basse messe* le dimanche, puis il s'enfuit, en disant du prêtre : *il a été fort habile* ; un autre dit : *Me voilà débarrassé, j'ai entendu la messe* : C'est une confusion dans le temple, qui l'empêche de ressembler à un lieu de prières et de recueillement. Tandis qu'on dit des *basses messes*, une *grande* se dit au chœur, et comme on la chante tout haut, elle absorbe la voix des prêtres qui offrent le saint sacrifice dans les chapelles séparées.

Les chantres, retranchés dans le chœur, enceinte grillée, assis dans des stalles de bois, un camail sur la tête, enflent de leurs voix *un serpent*, bourdon ronflant qui assourdit les oreilles ; les cloches sonnent, c'est une cacophonie perpétuelle ; mais le peuple, charmé de l'assemblage de toutes les cérémonies, admire surtout l'argenterie qui couvre l'autel, et les ornements et vêtements couverts de broderie et d'or.

CX.

Porte-Dieu.

Admirez la richesse et la dignité de notre langue ! Nous disons, *porte-faix, porte-feuille, porte-crayon, porte-baguettes, porte-étrier, porte-vent, porte-verge, porte-manteau, porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu*. Porte-dieu ! Dieu des cieus, quel mot dans notre langue !

C'est un pauvre prêtre, un habitué de paroisse, qui veille le jour et une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain eucharistique que l'on porte aux malades.

Un dais usé, sale, mais portatif, que les deux premiers galo-

pins soulèvent; une lanterne ou un flambeau de poix-résine, un porte-sonnette, un bedeau en gannache et tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d'étoffe; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux; les fiacres et les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture; on baisse les glaces et l'on s'incline légèrement à la portière. Quand les cochers sont sourds, le porte-sonnette redouble le son de sa petite cloche. (1) L'hérétique, ou celui qui craint de se crotter, en est quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans la maison où il est entré, et jusques dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs, afin que le Saint-Sacrement ne soit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une console un autel; il asperge d'eau bénite la chambre, en exorcisant les esprits malins; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connaît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions et à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade, le porte-sonnette lève adroitement le chandelier et saisit la pièce d'argent qu'on y dépose ordinairement, et qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'assemblée et s'en retourne comme il est venu.

Quelquefois le trajet est long: une pluie abondante survient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre, le porte-sonnette se met devant et sonne à la portière. Le bedeau, son flambeau à demi-éteint, devient laquais; le cocher, par respect, met son chapeau sous le bras, fouette de l'autre et reçoit l'eau des gouttières sur sa tête nue.

A la porte de l'église on paye le fiacre; et le prêtre, en place

(1) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* et d'un porte-sonnette renversés avec le dais; mais ce fut un accident.

(Note de Mercier.)

du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui et sa voiture, et de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le soir, il l'accompagne la bayonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite, et pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

Louis XV revenant du palais de la justice, où il venait d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortège royal s'arrêta; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, et le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte d'autorité qui lui déplaisait, et se mit à crier : *vive le roi!* Et tout le long du jour il répéta : *il s'est mis à genoux dans les boues!*

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

Quand on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux, le dais orné et propre sort de l'armoire; le porte-sonnette a un surplis blanc, deux clercs supportent le dais, le Suisse de la paroisse précède le cortège, et le curé mettant sa magnifique étole, vient administrer lui-même le malade.

Cette faveur singulière est rare, et ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du roi de France s'estime beaucoup plus que le premier *Porte-dieu* de Saint-Eustache.

Selon l'évangile de Saint-Mathieu, *Satan fut porte-dieu ou emporte-dieu.*

CXI.

Grisettes.

On appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, et n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturières, les ouvrières en linge, etc. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parents pauvres, prennent leur chambre particulière, et y vivent à leur fantaisie; privilège que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisé; il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mère impérieuse, la tante dévote, la grand'mère qui raconte les usages de son temps, et le vieil oncle qui rabache.

Cloîtrée ainsi dans la maison paternelle, la bourgeoise attend longtemps un époux qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, et toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche, à mettre la belle robe et à se promener en famille au jardin des Tuileries.

La grisette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, et son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état, qu'assujettissement, peine et misère; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaise conseillère que la misère, lui répète tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse et de sa figure à celle de son aiguille. Quelle vertu résisterait à cette double tentation? Ainsi la grisette devient libre; à l'abri d'un métier elle suit ses caprices, et ne tarde pas à rencontrer

dans le monde un ami qui s'attache à elle et l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique passager. Les plus sages économisent et se marient quand elles sont sur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immense de filles nubiles, qui, par leur position, sont devenues étrangères au mariage et au célibat. C'est là le grand vice de la législation moderne, et ce vice embrasse aujourd'hui non seulement Paris, mais toute la France et même une partie de l'Europe. Qui ne sent pas la nécessité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'était point encore vu dans les siècles antérieurs ?

Il serait du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudrait ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiraient sans maîtrise, sans gêne ni contrainte, sans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de ressources ; la fille indigente n'en a guère, et encore sont-elles embarrassées d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain, en grévant son métier d'un impôt ? Quoi, une lingère sera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune espèce de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons-leur toutes les ressources qu'elles peuvent se créer ; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur faiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront, et une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes, avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l'usage asiatique, elles soient séquestrées et n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'est le pire.

Une autre idée se présente ; c'est celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porterait un coup mortel au luxe, et ne mettrait d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la

beauté et de la vertu. Cette idée non encore approfondie, ainsi qu'elle le mériterait, pourrait être la matière d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle soit de nos mœurs et de nos lois, comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité et à la raison, il viendra un siècle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique, l'avantage des mœurs et le repos public. Cette situation de tant de femmes qui couvrent la France et à qui il est défendu tout-à-la-fois d'être concubines et d'être mariées, exige un changement prompt dans les lois que le temps, les mœurs et le luxe ont si prodigieusement altérées.

CXII.

Baisers, embrassades.

L'on embrasse très-facilement à Paris, rien de si commun que cette marque extérieure d'affection. Il y a de ces *embrasseurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent ; et c'est quelquefois un homme indifférent, oublié, presque inconnu, qui vous serre entre ses bras au détour d'une rue.

Tantôt il y a incertitude, tantôt il y a suspension, et tantôt l'accolade se fait pleinement et de bonne grâce. Cependant on ne sait trop quand et qui l'on doit embrasser : tout cela se règle par le caprice ou l'appel. L'un sollicite une accolade que l'autre esquive ou retarde, parce qu'il n'y songeait pas ou parce qu'il a quelque chose dans l'âme, qui s'y oppose.

On s'embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser les femmes qui s'y attendent. Une mère se présente, on la baise sur la joue, et la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on serre bien fort la mère, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille.

Il est des *embrasseurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiselles avec leurs baisers appuyés, tandis que l'homme dé-

licat craint d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche, c'est-à-dire, l'étincelle ; il est trop sensible pour imiter ces museaux épais, qui vont tomber sur ces visages de roses : c'est une pierre qui tombe sur un pot de fleurs. L'homme sensible ne craint rien tant que d'embrasser une femme sur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher sa main, que dis-je ! le bout de sa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes se baisent toujours vivement en présence des hommes, mais c'est une agacerie ; elles veulent montrer leur tendresse et combien elles sauraient rendre douce cette faveur. Ces baisers redoublés sont artificiels ; l'œil n'est pas d'accord avec la bouche : le baiser a beau crépiter, il n'est ni abandonné ni dérobé.

Il devrait être défendu d'embrasser de jeunes enfants. Des physionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces visages délicats, sans craindre de ternir le velouté d'une peau douce et fraîche. On ne porte point la main sur les meubles d'un homme ; et l'on applique la bouche sur la joue de sa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui se précipitent sur les enfants, m'ont toujours paru manquer d'une sensibilité délicate. On croit presque voir le vice qui embrasse l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embrassent point ; ils se prennent la main, se la serrent, sans ôter le chapeau ni faire des courbettes, comme nous voyons dans les rues, où les deux personnages semblent jouer un rôle. Mais lorsqu'on est présenté une femme, on la baise, non sur le visage, mais sur la bouche ; c'est un vrai baiser qu'on lui donne. Une Anglaise, accoutumée à être ainsi *saluée*, trouverait insignifiant et même insultant le *salut* de l'étranger, qui se contenterait de poser sa joue contre la sienne.

Le premier jour de l'an est marqué chez nous pour tous ces baisers d'usage et d'étiquette. Que de caresses on se fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embrasseurs* : plus ils étendent les bras, moins ils sentent.

Toutes ces froides embrassades, images imparfaites d'une faveur précieuse, quand le cœur la donne et la reçoit, devraient être à jamais supprimées. On dirait que le Parisien est très-chaud en amitié; et presque toujours l'homme qu'il embrasse avec tant de zèle, n'est ni ne peut être son ami.

CXIII.

Hôtel de Bretonvilliers.

On ne saurait passer devant cet hôtel sans un petit frissonnement, car c'est là que les fermiers généraux ont placé leur autel. Là ils étudient l'art de donner au pressoir du sang du peuple une force plus comprimante. Là tous les projets qui peuvent charger les peuples sont bien accueillis. Un Extendeur devient pour ces cyclopes un grand homme que l'on cite et que l'on récompense. Là enfin sont les *bureaux des Aides pour les entrées de Paris et du plat pays*. C'est aussi là sans doute que les fermiers généraux ont approuvé le plan de cette muraille, monument scandaleux, car des palais érigés pour les commis du fisc, quel emploi pour l'architecture ! Jamais les Visigoths n'ont rien imaginé de plus monstrueux. L'impôt déjà si insolent, a bâti avec orgueil des édifices plus insolents encore. Les soldats d'Attila ravageant le pays, offrent une image moins révoltante que la plume de ces commis, qui retranchés derrière des colonnes corinthiennes, tendent des mains avilies pleines des contributions et des larmes du peuple.

Cette muraille s'allonge, se développe, et dans sa fastueuse inutilité, va ceindre outrageusement la ville entière; et les quatre hôpitaux, jugés si nécessaires, ne figurent encore que sur le papier ! La *charité* bienfaisante avait offert plus de deux millions, et on la refroidit en ne donnant pas au public la joie de voir quelques pierres s'élever sur le sol que le regard des anges aurait caressé du haut des cieux !

J'ai remarqué dans ces bureaux d'oppression un tableau représentant la charité, non loin la *continence de Scipion* ; est-ce une ironie, est-ce une insulte ? La charité au milieu du bureau des aides !

Le directeur général des aides et entrées de Paris ne manque point de sortir fréquemment de la ville pour voir s'il sera fouillé exactement ; il s'amuse à passer de la contrebande, puis mande les commis, leur prouve leur invigilance ou leur maladresse, et les casse sans miséricorde ; or, en créant dans sa minerve des plans extendeurs, il imagine en même temps l'inverse, c'est-à-dire, toutes les ruses que peut inventer le désir ou le besoin de frauder les droits ; il voudrait que le pape mit au rang des péchés capitaux, la contrebande, et qu'il indiquât à tous les confesseurs le refus d'absolution pour ce délit énorme. Il va au-devant des inventions ennemies de la ferme, afin qu'elles paraissent usées : il eût été le plus subtil contrebandier, s'il n'avait pas été le directeur ; c'est lui qui a imaginé les tétons de fer blanc de la prétendue nourrice qu'on a emplis d'eau-de-vie, les jambes cylindriques du goutteux, récelant la contrebande, l'arbre creusé, la pierre de taille vide. D'après ces imaginations, on n'ose plus les employer, et les commis tâtent les jambes, les tétons, et ne s'arrêtent point à l'écorce. Enfin, c'est un chef de cette espèce qui a fait écrire ces petites brochures, où l'on prouve qu'il n'y a rien de si doux et de si désintéressé que la ferme générale, et que Frédéric ayant appelé dans ses États des commis dressés à l'école des fermes, c'était un hommage rendu à la beauté et à la grandeur de ce régime financier.

On vient de saisir deux cents pieds de tuyaux de fer blanc à l'aide desquels un marchand de vin passait invisiblement la liqueur vermeille sous les barrières et jusques dans les tonneaux. Quel triomphe pour la ferme ! Elle l'a rendu public par trois mille affiches qui annonçaient la confiscation des tuyaux de fer blanc, et l'amende de six mille livres ; les commis réjouissent leurs regards en la lisant et en la commentant, ils

semblent l'indiquer du doigt et de l'œil à tous les passants.

Eh! on en est venu aujourd'hui jusqu'à absoudre les traitants; on les plaint, on les justifie. *Les pauvres gens* (dit-on), *ils ne gagnent que la moitié de ce qu'ils gagnaient*. Mais ce qui est plus étonnant que ce discours, c'est qu'ils sont parvenus, je ne sais comment, à répandre ces idées dans le peuple.

CXIV.

Beaux parleurs.

Madame du Deffend, aveugle, entrant dans une société, écoutait un de ces beaux parleurs que l'on cite, et qui vont répétant dans vingt maisons absolument le même thème : *Quel est ce mauvais livre, dit-elle, qu'on lit ici ?* c'était un M. Rivavol qui parlait.

Tel, comme lui, apprend le matin ses conversations du soir; tel s'entend avec une espèce de compère qui fait venir un sujet dont le bon mot est tout préparé dans la bouche de l'autre; tel enfin entendant un trait heureux, sort vite, prend un fiacre, et va le colporter comme de son cru, à l'extrémité de la ville.

Le parlage est en grand honneur chez les hommes médiocres, mais le plus habile est toujours celui qui a lu les bulletins et qui en a fait un extrait; et vous voyez au bout de trois jours qu'il a de la mémoire, et rien de plus.

Les hommes qui ont le sentiment profond, n'ont pas le loisir de parler beaucoup; ils se recueillent, ils écoutent, mais peu de gens savent écouter: il y en a un plus grand nombre qui ne savent que précipiter la conversation; ils ne seront jamais que de très-mauvais contemplatifs.

Il ne faut point ranger parmi les beaux parleurs, ces hommes doués d'une imagination puissante, qui s'abandonnent à des récits pleins d'intérêts enfantés sur-le-champ, et qui s'exercent

de cette manière à des compositions vastes et touchantes. Tel était l'abbé Prévost ; il tenait ses auditeurs jusqu'à quatre heures du matin suspendus entre l'attention et la crainte de l'interrompre. Ses confrères Bénédictins oubliaient la règle et pleuraient autour de lui.

Tel était encore Diderot ; Diderot parlait comme les belles pages de l'Émile ou de l'Héloïse, et cependant il ne les a pas faites ; mais je suis très-certain, que quand Rousseau écrivait, il avait toujours présent à l'esprit l'homme éloquent et rapide si éminemment doué du talent d'inspiration, et dont il était impossible de ne pas retenir l'accent et de ne pas prendre un peu la physionomie, lorsqu'on s'était trouvé à la source de ce beau fleuve, presque toujours égal en pureté, en force, en grâce et en majesté. Jamais le trait satyrique ou méchant ne se mêlait à cette éloquence qui tirait toute sa force d'elle-même.

C'était Diderot qu'il aurait fallu entendre au Lycée ! J'ai souvent entendu Diderot et Rouelle. Qui n'a pas entendu Diderot et Rouelle, ne connaît pas l'empire de l'élocution ni la force entraînante de l'enthousiasme ; il ne sait pas ce qu'un homme obtient sur un autre. De tous les hommes que j'ai entendus dans ma vie, les plus éloquents furent Rouelle et Diderot. J'ai écouté Diderot des heures entières, et il parlait pour moi seul.

Quand Rouelle parlait, il inspirait, il foudroyait ; il me fit aimer un art dont je n'avais pas la moindre idée ; Rouelle m'éclaira, me subjuga ; c'est lui qui m'a rendu partisan de cette science qui doit régénérer tous les arts l'un après l'autre, et depuis ce temps la chimie m'inspire de la vénération ; sans Rouelle, je n'aurais su voir au-delà du mortier de l'apothicaire.

CXV.

Cercle.

Ou plutôt demi cercle. Je me suis trouvé dans un cercle composé de dix-huit personnages ; je vais m'amuser à les peindre.

Le premier : il est friand et vermeil, prend soin de son teint ; il dit que Racine est supérieur à Corneille, et après avoir prononcé cette belle phrase, il se croit en état de juger la littérature entière, et de dire que tout dépérit ; il pourrait prendre l'inverse, il ne saurait pas mieux ce qu'il dirait.

Le deuxième : c'est une femme de vingt-six ans qui parle de l'aisance qu'on doit avoir dans le monde, et qui est maniérée ; elle dit avoir des vapeurs, parce que souvent elle rougit sans le vouloir.

Le troisième : prier qui prêche quelquefois ; il est tout étonné qu'on ne connaisse pas ses sermons, et, pour s'en venger, il affecte de méconnaître tout ce qui se fait de nouveau.

Le quatrième : demoiselle âgée de vingt-sept ans, de son aveu ; elle trouve que le siècle est horriblement dépravé ; qu'il n'y a plus d'homme au monde fait pour être son époux ; elle condamne le célibat, et n'approuve point le mariage ; il paraît qu'elle cherche un régime qui tienne lieu de l'un et de l'autre.

Le cinquième : militaire qui se tient droit, qui vous regarde fixement, qui ne vous dit mot ; il semble vouloir vous faire entendre qu'un militaire est dispensé de tout, quand il daigne avoir pour ses voisins un peu d'égard et de politesse.

Le sixième : baronne âgée de trente-quatre ans, de son aveu ; elle parle de son château, de sa terre, de ses vassaux, et si elle ne va jamais à l'Opéra, c'est qu'elle est à peu près sourde ; elle a cela de raisonnable, qu'elle ne parle point de musique, quoiqu'elle sache par cœur tous les mots nécessaires pour en mal parler.

Le septième : c'est un comte qui fait le misanthrope ; il a cessé d'aller à la cour, parce que l'esprit militaire n'y règne plus comme autrefois. Il préconise le siècle de *Louis XIV*, et il blâme très-haut la criminelle témérité d'examiner et de juger les opérations ministérielles : il ne refuserait pas la place de gouverneur de la Bastille.

Le huitième : financier qui éloigne toutes les réflexions qui pourraient toucher à son état ; il s'est enrichi par ses gens d'affaires, et non pas par lui-même ; il est borné, mais il aime les femmes, et pour leur plaire, il leur offre des loges ; comme il a été anciennement commis, il les a pris en horreur, et il s'informe toujours si celui qui entre n'en serait pas un.

Le neuvième : c'est mademoiselle***, qui croit avoir de l'esprit, parce qu'elle a de l'imagination ; elle donne dans tous les rêves modernes, croit tout ce qui est extraordinaire, aime le singulier ; elle se distingue au point qu'elle défend le jansénisme dès qu'elle en trouve l'occasion ; à l'entendre, on dirait qu'elle croit aux intelligences célestes.

Le dixième : prélat qui affecte d'être étranger aux affaires de ce monde, mais qui regarde le bas clergé à peu près comme un colonel regarde de nouveaux enrôlés à l'exercice. Il veut qu'on laisse dire les hérétiques et les philosophes, parce qu'il juge l'édifice de la religion inébranlable, tant que le clergé sera riche.

Le onzième : c'est un académicien ; il voudrait qu'on ne fit plus de livres, vu qu'il n'en lit aucun. Il crie à la décadence absolue des arts, et il se plaint de la multitude d'écrivains qui empêchent qu'un poëme exact et froid, fruit unique de ses veilles, ne soit encore préconisé.

Le douzième : c'est la veuve d'un président ; elle est attaquée d'une manie de bon ton, elle trouve que personne ne sait s'asseoir, marcher, saluer ; elle met un tel apprêt dans ses discours, qu'on réfléchit pour savoir ce qu'elle a voulu dire. Comme elle trouve le ton du jour insupportable, elle s'en est composé

un qu'il est impossible d'apprécier, tant il est variable et bizarre.

Le treizième : homme de cinquante ans, qui a successivement les maladies dont il lit les descriptions : il croit à la médecine, et quoiqu'il porte sur son front les symptômes d'une antique décadence, il prétend que les hommes qui guérissent leurs semblables sans avoir endossé la fourrure, doivent être chassés du royaume ; il veut mourir méthodiquement.

Le quatorzième : personnage de très-mauvaise humeur ; il est jeune et envieux, son œil ardent et dur décèle une ambition inquiète ; il craint tellement qu'on ne loue telle chose, qu'à la première parole il s'élançe et dénigre l'objet, c'est un auteur honteux qui s'est fait imprimer à ses frais, et qui n'a distribué son œuvre qu'à un petit nombre. Parmi quatre cents épigrammes, il n'en a pas fait une seule qui soit bonne ; c'est un acharnement aveugle, un besoin de déprécier qu'il ne peut vaincre ; la colère dont il semble être animé ne lui donne pas l'esprit qu'elle inspire quelquefois à des auteurs médiocres. Au milieu de cette longue diatribe, il loue avec outrage un seul homme, il le préconise, et il ne manque pas de dire qu'il est très-lié avec lui.

Le quinzième : jeune femme qui a l'œil tendre ; elle a l'air d'être étonnée de la dureté que les hommes mettent dans leurs propos. Son silence semble dire : *Il n'y a d'hommes méchants que les infidèles* ; elle craint de faire tomber la conversation sur l'amour, mais tout ce qui tient à cette passion la surprend très-attentive. Excédée des opinions qui circulent, elle préférerait un petit comité, ou le petit tête-à-tête. Elle me dit à l'oreille : *Ah ! qu'on est méchant dans le monde !* parce qu'elle a remarqué que j'avais froncé le sourcil, lorsque l'auteur honteux fatiguait son auditoire de ses impitoyables arrêts.

Le seizième : gros abbé qui s'impatiente qu'on ne joue pas aux cartes ; il dit sa messe tous les matins depuis trente ans, et préconise la subordination ; c'est le plus respectueux des

hommes devant un évêque. Il ne lit jamais la gazette, de peur d'y rencontrer la destruction de quelques ordres monastiques. Il croit la base d'un couvent tout aussi sacrée que celle d'un trône; il lui en coûterait cependant de disputer là-dessus, et son front s'épanouit de joie quand il voit les cartes, c'est-à-dire le moment où beaucoup de thèses qu'il n'entend pas vont prendre fin.

Le dix-septième : précepteur en épée, qui décore son emploi du titre d'instituteur; il fait entendre que c'est par amitié pour le père qu'il s'est chargé de l'éducation de deux de ses enfants; par amitié aussi, il reçoit cinquante louis, la table, le logement et quelques cadeaux. Il a le çachet de pédanterie presque inséparable de cette profession; il régente, il décide; plein de prévention pour son savoir collégial, il annonce le génie futur de ses élèves, pur don de ses préceptes et de sa méthode. Tous ceux qu'il a vus dans le monde lui doivent quelques renseignements particuliers; tous ont admiré ses facultés prodigieuses. Il n'a pas voulu être homme de lettres, parce qu'il est fait pour vivre avec des princes étrangers qui sont au désespoir que l'amitié l'ait attaché à un riche roturier; mais que pouvait-il refuser à un père suppliant, qui l'a conjuré de former le *cœur* et l'*esprit* de ses enfants?

Le dix-huitième : médecin qui, au nom de toutes les maladies, répond : *C'est nerveux*; et qui croit avec ce mot avoir donné la solution la plus lumineuse; il se moque de la médecine préservative, et comme il n'entend rien à la chimie, il la croit étrangère à l'art de guérir. Il ne veut pas que la médecine sorte de son inertie, ni qu'elle renonce à l'ancienne et dégoutante cuisine. C'est en le voyant et en l'entendant qu'on peut dire de la médecine ce qu'Héraclius disait de l'arc : *Son nom est la vie, et son ouvrage la mort.*

CXVI.

Liseurs de gazettes.

Voyez-les assis sur un banc au Tuileries, au Palais-Royal, à l'Arsenal, sur le quai des Augustins et ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture; et la curiosité des nouvelles politiques saisit tous les âges et tous les états.

Mais tous ces lecteurs ardents et bénévoles ne savent pas que ces nouvelles sont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris; qu'un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Il ne se doute pas qu'un *bureau*, suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C'est là qu'on déchire la page de vérité; qu'on ordonne de déguiser, de supprimer; que les événements sortent tout arrangés par les mains des *rédacteurs* et des *reviseurs*, qui taillent et habillent les nouvelles selon le système et les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne sera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidents*, aura effacé, puis réhabilité la même phrase, sans trop savoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courrier fera vingt voyages pour la structure d'une période; mais à coup sûr on prendra toujours le parti de rayer, car c'est le plus court. Oh, comme l'on craint le tocsin d'une période indocile!

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le sera encore le lendemain. Il est tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'apercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point, et que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité, et que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge.

Ne dirait-on pas à chaque *Mercur*e nouveau, que l'Angleterre est abimée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque?

On entend dans les cafés des gens qui, la *Gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglais est aux abois ; que dans trois mois il n'en sera plus question. C'est un épicier du coin qui spéculé sur le sucre et le café, qui fait ces belles prophéties ; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglais, parce qu'ils sont hérétiques.

Cependant on a passé sous silence, pendant six années consécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux et fier, qui crée et qui sent ses forces, et dont la situation politique n'est jamais voilée ; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchise les revers et les succès de la guerre ; et l'Anglais après avoir dit tout haut sa façon de penser (1) donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi ? C'est qu'il a pu avoir un avis et le produire en citoyen à ses concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de ressources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement, tiennent du prodige, et la postérité aura peine à croire ce que l'histoire lui racontera, tant le grand ressort de la liberté est fait pour opérer les choses les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéresser aux destinées de ce peuple qui offre l'homme sous sa plus noble attitude ? Sa bravoure, ses vertus patriotiques sont dues à son gouvernement. L'Angleterre, un bras en écharpe, a combattu la France, l'Espagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés secrets. Seule elle a contrebalancé trois puissances voisines. Voilà ce que fait un peuple qui a son génie en propre. Le bras est toujours ferme quand notre pensée entière est à nous. Législateurs, étudiez donc enfin cette réaction, et connaissez ce visible rapport.

Lorsqu'un pamphlet véridique vient par hasard à se glisser

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvait pas, publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall i go to war against my brethren in America.* (Note de Mercier).

dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet absolu* sur les événements qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, assis aux derniers rangs ; qu'il n'est pas nécessaire que nous ayons une autre feuille que la *Gazette de France*, parce que c'est là que sont les idées complètes, les faits dans toute leur intégrité ; et que s'il y a par fois quelques omissions, c'est pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers paisibles, et ne point inquiéter leur sensible patriotisme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilège de faire venir du dehors des nouvelles politiques ; mais elles seront revues et corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra son passeport.

Oh ! que ce *Renaudot* qui, dans le siècle passé, pressentit le besoin de l'oisiveté, de la vieillesse et de l'esprit d'observation si rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes* ! Tous les commis ont juré de vivre sur ces gazettes et autres feuilles périodiques, et ils vivront à leur aise ; car la curiosité du public qui s'imagine toujours qu'on cessera de l'abuser, est un fond intarissable.

Mais qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges ?

Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le siège de Gibraltar ? Assez bien ; il commence à se lever.* Ce mot passe de bouche en bouche ; on le répète au café, au parterre ; tout le monde rit jusqu'à l'épicier, et le public tout à coup éclairé sait enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom méprisable que celui de *gazetier*, quand on vend le mensonge à la face de l'Europe ; que l'on trahit d'une manière aussi vile les intérêts de la génération présente, et qu'on s'abandonne au mépris de la postérité qui s'avance et qui va flétrir bientôt le soudoyé et celui qui le soudoie !

Ces détails si bien vendus, dont on est si avide aujourd'hui,

deviendront dans quinze jours d'une indifférence absolue. A la paix, toutes ces trompettes confuses se tairont, ces chroniques journalières tomberont dans le plus profond oubli; l'historien n'y trouvera que des dates et cherchera ailleurs des mémoires que la pusillanimité, la passion et l'ignorance n'auront point altérés.

Que l'historien sera surtout embarrassé, quand il lui faudra peindre l'esprit des citadins au milieu de ces grands mouvements qui exprimaient le sang des nations, et quel degré d'intérêt prenait l'habitant des villes à ces chocs épouvantables! Comment tout Paris était-il insurgent, sans trop savoir pourquoi; ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion?

Les noms des généraux Américains et les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames; nos élégants confondant les mâts et les cordages d'un vaisseau, comme s'ils l'eussent monté; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, et le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Franklin* avec la devise, *eripuit cælo fulmen sceptrumque, tyrannis*; toutes ces créations déli-rantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré aurait fait pâlir, oh, quel chapitre grotesque à tracer!

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse*, le Parisien jeta un cri de douleur et d'indignation; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion allait imprimer aux esprits un caractère absolument nouveau; mais le Parisien, après les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des novellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés et

autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur et les leçons dictées qu'il distribue, l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet aurait dispersés autrefois) ont reçu la permission de raisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent et qui interrompent le zèle et l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraserait tout comme un autre ce Démosthène nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, et s'en rassasier comme si c'était du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp et servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardents à se nourrir de bavardage, et qui oublient l'heure du souper et leur famille, pour se livrer à la singulière manie d'écouter et de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteste pas ce rare plaisir ; et c'en est un bien vif pour l'observateur, que d'examiner ces figures grotesques, et d'entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions et les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.

CXVII.

Babil.

Point de peuple qui égale le Français pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-longtemps sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Écoutez une conversation de deux personnes qui se connaissent à peine ; c'est une foule de compliments, puis de questions coup sur coup ; tous deux parlent à la fois, et aucun ne se pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangères à l'objet ; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, et la diminution de quelques sous use la poitrine des deux discoureurs.

On a déjà beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'est pas encore assez : il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le pallier et tout le long de l'escalier. On se répond encore quelques mots jusques dans l'éloignement, et tout cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes et sottisères. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches ; plus loin d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familière aux Parisiens, que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetière qui change la monnaie : et à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers et charretiers, après les jurements usités, commencent entr'eux une rixe de paroles grossières ; les gourmades n'arrivent qu'à la suite du bavardage, et le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau on ne s'entend point ; c'est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniers ont peine à se communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à se rencontrer, il s'élançe de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les passagers. Alors c'est une bordée d'injures précipitées ; c'est à qui réduira son voisin *aux abois*. Les voix tonnantes et aigres se répondent ; et les coches sont à deux cent toises, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une sottise modulée sur un ton particulier.

Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du Parisien. Affilée, aiguisée, habillarde, pétulante, elle s'exerce sur tout et partout. On babille dans le salon doré, comme dans

la tabagie enfumée ; on s'arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger et la remontrance du cocher, se rejoignent aussitôt pour achever leur phrase futile.

Est-ce dans l'organisation du Parisien qu'il faut chercher la source de ce déluge verbeux, intarissable ? Les vers de Voltaire et les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entières, et les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journalistes ne sont-ils pas des espèces de babillards, qui entassent par jour, par mois, par semaine, des mots vides de sens, et qui, pour démontrer le vice d'une période et la mauvaise structure d'un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de papier ? Si l'Intimé des *Plaideurs* remonte audelà du déluge, tout journaliste ne commence-t-il pas son rapport par vous parler du siècle d'Auguste et du siècle de Louis XIV, et le tout pour infirmer la naissante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures sur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété fastidieusement dans toutes les sociétés leur ennuyeux parallèle, et les jeunes rimeurs savent-ils dire encore autre chose ?

Phocion appelait les habillards, *larrons de temps*. Il les comparait ensuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des salons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

Vainement voudrait-on étouffer dans le Parisien un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel ; ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du ministre jusqu'à la jambe du danseur, il faut qu'il dise son mot sur tout ; il faut qu'il répète l'épigramme du jour ; c'est pour lui un triomphe. Mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours, et ce parler bruyant qui semblait devoir tout renverser, quit-

tera un édit ou un ministre, pour tomber sur une ariette ou sur un demi-poète.

CXVIII.

Fat, fatuité.

Le magistrat, quand il est fat, l'est beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croirait que le fat de nos jours est une espèce de misanthrope qui fronde tout, affiche un grand fonds de mépris pour tous les hommes, et serait infiniment caustique s'il avait le talent de l'être? Sa mémoire n'est plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il est silencieux et froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend sa source à la cour, et n'y existe pas, parce que le courtisan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur; mais le fat veut imiter le courtisan, et les manières fausses, affectées, naissent en foule. De là vient qu'un fat de cette espèce dit à la ville : *J'arrive de la campagne. — Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté si singulière; quelle manie avez-vous de vous invisibiliser? — C'est que nous avons chassé la grosse bête.*

Les sottises parisiennes sont ordinairement si fugitives, qu'on ne peut plus les considérer que comme des ombres légères, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le persiflage a disparu avec les agréables du jour; le ton des halles, illustré pendant un moment par Vadé, n'est plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne sont plus *divines*.

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-mâîtres papillonner de loge en loge, faire les singes par le trou de la toile, traverser le théâtre, tracasser les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus

se ranger en haie aux portes des spectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aise les jambes des femmes qui descendent des équipages. Aujourd'hui c'est le passe-temps des clercs de procureurs. Il faut leur dire aussi que les petites maisons n'ont plus l'air de mystère, et que les petits soupers se font tout bonnement chez soi.

Je regrette le temps où les gens du bel air ne savaient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout ; tel marquis converse, comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maure pourrait écrire.

Louis XIV disait à Philippe V son fils, partant pour l'Espagne : *Ne paraissez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'esprit de la nation fidèlement empreint dans les paroles du maître. N'était-ce pas dire, en d'autres termes : on ne sait s'habiller, marcher, converser qu'à Versailles ; mais supportez un peu ces Espagnols, sur lesquels vous allez régner.

Du clinquant, des grâces, une nuance d'esprit sur un grand fonds d'arrogance, telle est l'essence du fat de nos jours. Il paraît dans telle société infiniment aimable, et dans telle autre infiniment sot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un sérieux, un flegme remarquable ; il se peint tout en laid, excepté son propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artistes célèbres, de tous ceux qui se distinguent dans les sciences et dans les arts, et pourquoi l'on n'a presque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux sont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de soie, de petites grâces maniérées. Ils parlent d'un ton modeste de leur crédit ; ils ne veulent paraître ni philosophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui vise à toutes les sortes de distinctions : ce sont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végètent à Versailles.

Il est aussi des fats parmi quelques écrivains qui s'encensent d'abord réciproquement, et se font passer les uns les autres pour de ces génies dont la nature est avare, et qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maison pendant sept à huit mois : mais au bout de ce temps, une brouillerie survient ; ces grands génies se tranchent l'un l'autre leur tête de colosse, et ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle est l'ambition d'un fat de cette espèce ? c'est le plus souvent de captiver la stupide admiration de quelque plat personnage.

Le philosophe, jeté dans cette foule d'hommes à prétentions, se croit quelquefois obligé de sacrifier aux bizarreries et aux usages de la société. C'est une erreur de sa part, et qui est même désavantageuse à cette société ; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, si ce n'est lui ? Qui osera s'écarter de la route commune, si ce n'est l'homme distingué par ses lumières et par ses mœurs ?

Pourquoi donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? c'est qu'il redoute le ridicule, arme légère et perçante du beau monde ; mais lorsqu'enfin les hommes harassés de leurs propres préjugés auront consenti à secouer les plus tyranniques, ils seront tout étonnés que personne n'ait osé le premier porter la main à un édifice aussi fantastique.

Jusqu'à quel point peut-on braver la mode ? C'est une grande question.

Notre politesse a pris la teinte d'une ironie malicieuse : on substitue le compliment à la pensée. Il est convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne dise rien en face que d'agréable et de flatteur. Cette méthode est le ton de la bonne compagnie ; et il est presque permis d'être pervers, lorsqu'on est très-poli.

On dissimule les propos désagréables qui sont venus à notre connaissance, parce que ce n'est plus le temps où un mot équivoque, un geste d'inadvertance exigeait du sang. On n'a

plus la même attention dans ses paroles, et l'on se venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont blessés.

Quand la logique scolastique jouissait encore de quelqu'honneur, on raisonnait de suite en discutant le pour et le contre. Aujourd'hui que le style épigrammatique a pris faveur, on passe de branche en branche, et une conversation raisonnée et suivie paraîtrait insoutenable.

On disait autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela voulait dire que les hommes d'une certaine condition ne mentaient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promesses !

Si la vraie politesse consiste dans l'intention, qu'est au fond la nôtre ? Mais dans son mensonge elle met du liant dans le commerce du monde, et personne pour son intérêt ne s'avise de pénétrer au-delà de la surface.

Il nous est venu depuis peu une clarté fatale ; on s'est aperçu que le désir d'une grande réputation était un préjugé. Et qui nous a donné cette idée destructive ? c'est le ridicule que le fat moderne a su jeter sur une vertu, et le plus souvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CXIX.

Roué.

C'est un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainsi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expression qui réveille une idée de crime et de supplice, et l'appliquer si légèrement ? On va jusqu'à dire un aimable roué. Qu'est-ce donc qu'un *roué aimable* ? demandera un étranger qui croit savoir la langue française. C'est un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes ; mais qui donne à ses vices des dehors séduisants, qui les ennoblit à force de grâces et d'esprit.

Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués dit-on, ne sont pas sur la roue.*

On dit d'un homme en place qui se permet tout, *c'est un grand roué* : son effronterie, son audace, justifieront ses vices et son ambition : s'il triomphe, s'il abat ses rivaux, il porte l'épithète honorable ; s'il succombe, on la lui retranche.

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil mot ait pu se naturaliser dans notre langue, qu'ils apprennent que de détestables plaisanteries de bourreaux, ont circulé longtemps et circulent encore dans toutes les bouches.

Un abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochait à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons ; montez donc, monsieur l'abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne sort d'un cabaret, place de Grève. On avait fait une exécution ; il était nuit : le patient hurlait sur le roue, la douleur lui arrachait des jurements et des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, et dit tout haut, *ce n'est pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles (1).

Lors du supplice de Damiens, un académicien fendit la presse avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuses des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'aperçut ; il dit : *laissez passer monsieur, c'est un amateur.* Encore un mot qu'on cite en riant, et à tous propos.

Madame du Châtelet voyant M. de Voltaire triste, et ne disant mot depuis plusieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandait ce qu'il pouvait avoir : *vous ne le devineriez pas, mais je le*

(1) Le lieutenant-général de police Sartines en adressait un tout pareil à Beaumarchais, après l'arrêt flétrissant du Parlement, qui avait été bien plutôt un triomphe pour le formidable adversaire de Goëzman : — « Ce n'est pas tout que d'être blâmé, il faut encore être modeste. »

(Note de l'éditeur.)

sais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennue M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de sa tragédie ; il est jaloux du roué.

Il faudra donc que l'académie française admette ce mot dans son dictionnaire , comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie , qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'est une gentillesse que l'on se prête et que l'on se rend. Les mots *traitre, perfide, méchant*, ont pâli ; on n'ose point dire de prime-abord, c'est un scélérat ; le terme paraît trop fort : on dit, *c'est un roué* ; et chacun aperçoit les vices brillants et les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple Français, si ces preux et loyaux chevaliers vos ancêtres revenaient au monde , que diraient-ils en voyant leurs petits-fils employer ce langage ?

Ainsi les expressions deviennent outrées à mesure que la sensibilité s'émousse. Mais comment nos voisins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ?

Que diront-ils encore, lorsqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique , une naïveté , le trait suivant. Une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari qui déperissait de langueur ; elle s'écria : *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'est plus faux* (1).

(1) Voisenon raconte cette singulière plaisanterie dans une de ses lettres au ménage Favart : « Il y avait hier à souper une table de trente couverts et une de vingt ; je n'y ai pas vu deux jolies femmes, ni lâcher un trait : je crois que la Garonne a pris la place de la Seine, et que la Seine est venue ici ; que les neveux du bon Montaigne sont dégénérés ! Je remarquai cependant une espèce de beauté qui me paraissait plus sotte que jolie. M. l'intendant me confirma dans cette idée, et me raconta une histoire sur elle, toute récente. Son mari que j'eus l'honneur de voir, serait le modèle à Paris des maris les plus bêtes ; elle a pour lui l'aversion la plus distinguée. Cet homme tomba malade il y a un mois, et convaincu de la bonne amitié de son épouse, il dit qu'elle l'avait empoisonné : cette tendre moitié, comptant être veuve dès le jour même, déclara qu'elle voulait qu'on ouvrît son mari pour la justifier. Il survint une crise qui le tira d'affaire ; il m'importe, messieurs, je veux absolument qu'on l'ouvre, cela est nécessaire pour ma justification. Elle insista si fort que

Le supplice de *Damiens*, et les atrocités de *Desrues* reviennent fréquemment dans les conversations, avec les réflexions analogues; le caractère, les paroles des fameux assassins sont analysés; et comme on s'occupe, au sortir de l'opéra, de la réforme de la jurisprudence criminelle, on parle des *roués*, en place de Grève, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes se passent mutuellement de leur estime, ils s'offensent moins des termes par lesquels on les caractérise. On a dit de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, c'est la plume d'un *roué*; il n'aura pas pris cette épithète en mauvaise part. Le voilà assimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie; et l'on peint ainsi d'un seul mot l'immoralité.

CXX.

Le Parlement.

Les parlements sont-ils une émanation des états-généraux? Les remplacent-ils dans leur absence par la nature même de la monarchie, qui admet nécessairement un corps intermédiaire? Ont-ils été plus utiles aux Rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain et illusoire? Sont-ils des représentants de la nation, lorsque leurs charges sont tout-à-la-fois héréditaires et vénales, caractère distinctif de l'aristocratie qui se trouve au sein de la monarchie? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au Roi, tantôt de résister au Roi sans le vœu du peuple?

Mais aussi n'ont-ils pas quelquefois opposé une digue salutaire à des édits bursaux, et arrêté les coups trop violents du pou-

le pauvre mari sauta de son lit, prit sa robe de conseiller et courut au palais pour ouvrir son avis, pour que son ventre ne le fût pas. La femme a moins peur pour le sien.»

(Note de l'éditeur.)

voir absolu ? N'ont-ils pas eu des moments de force et de sagesse ? Mais pourquoi sont-ils presque toujours en-deçà des idées de leur siècle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, et le plus souvent à leur insu ?

Pourquoi le parlement de Paris s'est-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à la suppression des maîtrises ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives et les plus abusives, le gouvernement féodal étant tombé et ne devant plus exister, puisqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, sollicité par l'autorité royale, a-t-il refusé d'assurer aux protestants l'état civil ? Pourquoi a-t-il soutenu le *pour* et le *contre*, comme s'il n'était jaloux que d'élever la voix ? D'où naît sa faiblesse étrange dans telle circonstance, et sa force prodigieuse dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique suivie, ou bien obéit-il au hasard ? Serait-il comme le petit poids qui court sur la balance romaine ? Ici il n'est que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puissante et considérable.

Comment les parlements, devant être chers aux souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils presque toujours été exposés à l'humeur capricieuse de ces mêmes souverains ? Qu'est-ce que l'enregistrement ? Je n'ai jamais su le comprendre. Qu'est-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle et patriotique, dignes des républiques, et qui n'ont rien opéré ? Enfin qu'est-ce que la résistance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des représentants de la nation, ou de simples juges créés pour rendre la justice au nom du Roi ?

Voilà des questions délicates, qui n'appartiennent point à cet ouvrage, et que je me garderai bien de vouloir résoudre. Les raisonnements et les faits peuvent militer de part et d'autre, et les circonstances seules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

Si les Bourbons règnent aujourd'hui, ils le doivent à la fer-

meté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourrait naître un jour une époque à peu près semblable, où ce corps influencerait d'une manière aussi inattendue et tout aussi décisive.

Il a fait le mal comme le bien : obéissant à je ne sais quel moteur invisible qui le domine tel jour, ses principes ne paraissent rien moins que fixes. Il est toujours le dernier à embrasser les idées saines et nouvelles. Il semble vouloir combattre aujourd'hui cette philosophie dont la voix lui a été dernièrement si utile. Il a tort. L'établissement de l'académie française (qui le croirait !) lui a inspiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jésuites, il a dévoré sa proie avec trop de fureur. Il paraît avoir un besoin sourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une sage constance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il se disait *incorporé à Jésus-Christ*. Cette épouvantable barbarie date du *beau siècle* de Louis XIV, lorsqu'il donnait des fêtes élégantes et superbes, lorsque Corneille, Racine, la Fontaine écrivaient, lorsque Lebrun tenait le pinceau, lorsque Lully et Quinault mariaient leurs talents. Mais les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens décorent une nation et ne l'éclairent pas.

Un philosophe courageux aurait sauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démente des juges et de l'accusé. Ce philosophe ne se trouva pas. Boileau fit la même année une plate satire, non contre le parlement qui avait livré à l'horrible supplice des flammes un insensé, mais contre quelques auteurs qui ne versifiaient pas aussi heureusement que lui. Racine, s'enfermant dans son cabinet, composa une tragédie française d'après une tragédie grecque ; il immola son *Iphigénie*, et parla de *Calchas*, sans oser faire la moindre allusion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célèbres a parlé ? C'est une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau siècle* de Louis XIV, que je serais tenté d'appeler à *demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des juges sont observées, et leur iniquité ne passerait pas sans réclamation. Quand le même parlement fit périr par un horrible supplice l'infortuné de la Barre, un cri universel s'éleva contre cet arrêt fanatique, sauva la victime de la flétrissure, et rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquisition.

C'est ce cri de la raison qui a sauvé, en 1776, l'auteur de *Philosophie de la nature* (1). Le Châtelet l'avait décrété de *prise de corps*, et le tenait prisonnier à côté de *Desrues*; mais malgré le désir extrême qu'avaient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Grève*, l'opinion publique s'opposa tellement à une sentence aussi absurde, que le parlement, tribunal en dernier ressort, cassa toute l'inepte procédure, et renvoya l'auteur absous.

La persécution du Châtelet parut si méprisable et si ridicule, qu'elle ne pût même valoir à l'auteur une sorte de célébrité : il resta obscur. Cet événement singulier ne captiva point l'opinion publique. On dirait que je parle ici d'un fait ancien, et il est tout récent.

Ce même parlement fait traîner sur la claie les *suicides*, les fait suspendre à la potence par les pieds, au lieu de les considérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédérastes*, sans songer que la punition de cette vilénie est un scandale public, et que c'est un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

(1) Delisle de Sales, dont il a été déjà question. Voici le portrait qu'en fait en quelques lignes, Châteaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Delisle de Sales, très-brave homme, très-cordialement médiocre, avait un grand relâchement d'esprit, et laissait aller sous lui ses années; ce vieillard s'était composé une belle bibliothèque avec ses ouvrages qu'il brocantait à l'étranger, et que personne ne lisait à Paris. Chaque année, au printemps, il faisait ses remontes d'idées en Allemagne. Gros et débraillé, il portait un rouleau de papier crasseux que l'on voyait sortir de sa poche; il y consignait au coin des rues sa pensée du moment. Sur le piédestal de son buste en marbre, il avait tracé de sa main cette inscription, empruntée au buste de Buffon : *Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué*. Delisle de Sales a tout expliqué ! »

(Note de l'éditeur.)

Un habitant de Lyon et de la Rochelle est obligé de venir plaider à Paris. C'est aller chercher la justice à une grande distance : mais cet abus est invétéré, et il serait difficile de toucher à une coutume qui, dans son antique bizarrerie, a quelques avantages.

Quand les Rois allaient dans une espèce de coche, les conseillers et les présidents arrivaient au palais, montés sur une mule : aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenser pour leur maison, il est juste que les conseillers et les présidents, qui *remontrent* et qui *enregistrent*, partagent un peu l'opulence et le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages sur ses avocats et ses procureurs, et les oblige à jeûner pour ses intérêts propres ; on compte cinq cents cinquante avocats sur le tableau ; il n'y a pas une cause par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces temps de crise, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers disent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pièces d'écritures et les consultations vont sourdement leur train ; le client en est quitte pour passer par l'escalier dérobé.

Lorsqu'un livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit partout, qu'on en admire les idées neuves, fortes, grandes et justes, l'avocat général vient à *la barre de la cour*, fait un réquisitoire plein de *non-sens* et assaisonné de déclamations ; il détache quelques phrases à la mode des journalistes et les souligne. Le livre est condamné à être brûlé au pied du grand escalier ou de l'escalier S. Barthélemy, comme *hérétique, schismatique, erroné, violent, blasphémateur, impie, attentatoire à l'autorité, perturbateur du repos des empires, etc.* Il n'y a pas une seule épithète à rabattre.

On allume un fagot en présence de quelques polissons oisifs qui se trouvent là par hasard ; le greffier substitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le saint volume poudreux, et le greffier place l'ouvrage anathématisé et recherché, dans sa bibliothèque.

Encore étourdi du coup de massue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne sait plus quelle route tenir ; ses idées semblent confuses, embarrassées ; il ne sait s'il doit embrasser une certaine confiance en lui-même d'après sa base antique, ou laisser dénouer le fil des évènements, pour en mettre à profit les diverses circonstances. Il paraît avoir adopté ce dernier parti : son repos ressemble à un sommeil ; les uns le croient mort ; il se réveillera, disent les autres ; s'il ne donne aucun signe de vie, disent les troisièmes, c'est qu'il prépare sa résurrection ; c'est qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de son siècle.

Quoi qu'il en soit, ce corps a toujours une grande force qui a souvent inquiété le trône ; et laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !

CXXI.

Messieurs Cupis père et fils.

Monsieur Cupis père était un maître à danser ; il avait soixante ans ; j'en avais dix, j'étais aussi haut que lui. Il tira de sa poche un petit violon, dit pochette, m'étendit les bras, me fit plier le jarret ; mais au lieu de m'apprendre à danser, il m'apprit à rire : Je ne pouvais regarder les petits yeux de M. Cupis, sa perruque, sa veste, qui lui descendait jusqu'aux genoux, son habit de velours ciselé, je ne pouvais entendre ses exhortations burlesques, pour faire de moi un danseur, accompagnées de ses soixante années de danse magistrale, sans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à son aigre violon ; j'étais toujours tenté de lui sauter par-dessus la tête. Le soir je faisais à mes camarades la description de M. Cupis de pied en cap ; sans lui je n'aurais pas été descripteur, il développa en moi le germe qui depuis a fait

le *Tableau de Paris*. Il me fallut peindre sa physionomie grotesque, ses bras courts, sa tête pointue ; et depuis ce temps-là je me suis amusé à décrire.

Son fils fut aussi un violon assez distingué, mais il fit mieux que de filer des sons. Agriculteur retiré à Bagnolet, il devint l'homme qui, depuis la création du monde, sut faire produire à ses arbres les plus belles pêches : leur saveur, leur grosseur, leur velouté n'ont rien eu d'égale dans les climats les plus fortunés. Des expériences suivies, une attention particulière, des vues fines leur attribuèrent une propriété unique. J'ai vu de ses pêcheurs taillés de ses mains, qui, en espalier, avaient quarante deux pieds d'envergeure.

Ainsi la nature toujours docile, toujours reconnaissante, et jamais ingrate, obéit à l'industrie humaine, et récompense libéralement les soins patients de la culture.

Je voudrais que l'on donnât à M. Cupis le surnom de *Pêcher*, et que quiconque aurait cultivé un arbre jusqu'à la perfection, en eut le surnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ses intérêts, les Romains, paraissent avoir été les seuls qui aient connu tout le parti avantageux qu'on pouvait tirer de ces dénominations particulières. La gloire qui en rejailissait sur les individus, valait bien celle que l'on tire parmi nous du nom d'un chétif et triste village, ou d'un fief plus mesquin encore. Mais pour réussir parfaitement dans une chose, il ne faut point en sortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis, quoique soigneusement traités, n'avaient pas la beauté de ses pêcheurs, tant il faut la vie d'un homme non seulement pour un art, mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre, n'ont guère pratiqué qu'un point fixe et précis. La nature a départi à chacun de nous ses dons et ses largesses avec une sage économie. Elle a soin de n'en écraser aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits, qui s'y complaisent, qui aiment ces travaux innocents et doux,

lorsque la grêle vient les frapper, lorsque le ciel irrité, lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux, et les fruits, qui déjà se coloraient ! Quel jour désastreux que celui du 13 juillet 1788 ; il mérite d'être gravé en caractère de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil, de Saint-Germain-en-Laye et de trente villages situés dans la même direction, tombèrent avec les feuillés des arbres déchirés et mutilés. Ce fut une nuée de glace qui creva tout à coup, qui se décomposa sous l'action du vent, et qui, plus terrible qu'une faux aiguisée, offrit l'image d'un désert à la place des trésors de la fécondité. Accourez commis de la taille et du taillon, venez avec *vos cotes et vos saisies* ; relevez ces arbres brisés ; faites renaître une nouvelle récolte. Mais non, fuyez ; les gémissements de la campagne vous poursuivent, vous n'obtiendrez rien ; Eh ! qu'oseriez-vous demander encore à cette terre désolée ?

Le monarque s'est trouvé lui-même ce jour-là au milieu du désastre et sous un ciel qui lapidait la terre ; il a vu de près les fléaux inattendus dont la nature grève encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne sont point ces malheurs-là qu'il peut écarter, non ; mais qui doute que, témoin de ces ravages, sur la portion la plus laborieuse de ses sujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons et utiles cultivateurs ?

CXXII.

Les deux Crébillons.

J'avais dix-neuf ans, et, dans ce temps, la renommée de Crébillon, poète tragique, était au plus haut degré. On l'opposait à Voltaire ; car le public cherche un rival à tout homme illustre, et, les balançant l'un par l'autre, il se dégage ainsi d'un poids d'estime trop considérable.

Je l'ai vu ce temps, où la nation en général était si peu avancée, qu'on ne parlait et qu'on ne savait parler que de Racine

et de Corneille, de Crébillon et de Voltaire. Il est inconcevable qu'on se soit agité si longtemps sur des questions aussi futiles. J'étais jeune ; je n'avais reçu qu'à moitié l'impression universelle ; j'admirais moins que les autres ces tragédies si vantées. J'y trouvais une uniformité, une contrainte, une gêne, une forme monotone, un faux, qui ne plaisaient pas beaucoup à mon esprit amoureux des beautés vastes et irrégulières. Je lisais les romans de l'abbé Prévost, qui me faisaient plus de plaisir que toutes les tragédies modernes.

Sur sa renommée, j'allai voir néanmoins le vieux Crébillon. Il demeurait au Marais, rue des Douze-Portes. Je frappai. Aussitôt les aboiements de quinze à vingt chiens se firent entendre ; ils m'environnèrent gueule béante, et m'accompagnèrent jusqu'à la chambre du poète. L'escalier était rempli des ordures de ces animaux. J'entrai, annoncé et escorté par eux. Je vis une chambre dont les murailles étaient nues ; un grabat, deux tabourets, sept à huit fauteuils déchirés et délabrés composaient tout l'ameublement. J'aperçus, en entrant, une figure féminine, haute de quatre pieds et large de trois, qui s'enfonçait dans un cabinet voisin. Les chiens s'étaient emparés de tous les fauteuils et grognaient de concert. Le vieillard, les jambes et la tête nues, la poitrine découverte, fumait une pipe. Il avait deux grands yeux bleus, des cheveux blancs et rares, une physionomie pleine d'expression. Il fit taire les chiens, non sans peine, et me fit concéder, le fouet à la main, un des fauteuils. Il ôta sa pipe de la bouche, comme pour me saluer, la remit et continua à fumer avec une délectation qui se peignait sur sa physionomie fortement caractérisée.

Sa distraction fut assez longue, son œil bleu était fixe et tourné vers le plancher. Il me parla brièvement. Les chiens grondaient sourdement en me montrant les dents. Le poète posa enfin sa pipe. Je lui demandai quand il finirait *Cromwell*. Il n'est pas commencé, me répondit-il. Je le priai de me réciter quelques vers. Il me dit qu'il me satisfairait après une seconde

pipe. La femme de quatre pieds de haut entra sur ses jambes torses. Elle avait bien le nez le plus long, et les yeux les plus malignement ardents que j'aie vus de ma vie. C'était la maîtresse du poète. Les chiens, par respect, lui cédèrent un fauteuil. Elle s'assit en face de moi. Le poète posa sa seconde pipe, et me récita alors des vers fort obscurs, de je ne sais quelle tragédie romanesque, qu'il avait composée de mémoire, et qu'il récitait de même. Je ne compris rien au sujet ni au plan de la tragédie. Il y avait dans ses vers force imprécations contre les dieux, et surtout contre les rois qu'il n'aimait pas. Le poète me parut fort bon homme, très-distract, aimant à rêver, et parlant peu. Sa maîtresse avait dans l'expression toute la malice qui était dans ses yeux. Le poète ayant récité ses vers, ne fit que fumer. Je m'entretins avec sa maîtresse. Je cherchais de l'œil où pouvaient être ses jambes, tandis que celles du poète figuraient nues, comme les jambes d'un athlète qui se repose après avoir lutté dans l'arène. Je me levai, et les chiens se levèrent aussi, aboyèrent de nouveau, et m'accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue. Le poète ne les réprimandait qu'avec douceur; la tendresse perçait à travers le commandement. Lui seul pouvait vivre au milieu de cette malpropreté canine. Je ne manquai pas de lui dire qu'Euripide avait aussi aimé les chiens, et qu'il obtiendrait à coup sûr les années de Sophocle : il avait alors quatre-vingt-six ans. Content de ce que je lui avais dit, il m'avait gratifié d'une petite carte, où était son nom écrit en caractères très-fins. Cette carte était un passe-port pour voir une de ses tragédies; mais, comme Voltaire avait soin qu'on ne les donnât que très-rarement, je fus neuf mois à attendre cette représentation. Le vieillard m'avait prévenu du long délai, et l'attribuait sans ménagement à son rival, qu'il appelait un *très-méchant homme*, et cela avec le ton d'une bonhomie toute particulière.

A deux ou trois années de là, je fis la connaissance de Crébillon fils. Il était taillé comme un peuplier, haut, long, menu;

il contrastait avec la taille forte et le poitrail de Crébillon le tragédiste. Jamais la nature ne fit deux êtres plus voisins et plus dissemblables. Crébillon fils était la politesse, l'aménité et la grâce fondues ensemble. Une légère teinte de causticité perçait dans ses discours, mais elle ne frappait que les pédants littéraires et les ennemis du bien public. Nos caractères allèrent fort bien ensemble. Il avait vu le monde; il avait connu les femmes autant qu'il est possible de les connaître; il les aimait un peu plus qu'il ne les estimait. Sa conversation était piquante; il regrettait le temps de la régence, comme l'époque des bonnes mœurs en comparaison des mœurs régnantes. Nos principes littéraires s'accordaient encore. Un jour, il me dit en confidence qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies de son père, mais que cela viendrait. Il regardait la tragédie française comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain. Il riait aux larmes de certaines productions théâtrales, et du public qui ne voyait dans tous les rois de la tragédie française que le roi de Versailles. Le rôle du capitaine des gardes, tantôt traître, tantôt fidèle, selon la fantaisie du poète, le faisait surtout pâmer de joie. Il s'informait exactement de celui qui le jouait. C'était son acteur favori pour le plaisir facétieux qu'il lui causait. Aujourd'hui janissaire, le lendemain déposant Tarquin le Superbe, cheville ouvrière de tous les dénouements, il avait renversé plus de trônes au bout de l'année, qu'il n'avait de gardes à sa suite; il tuait les tyrans trois fois la semaine avec une précision admirable. Crébillon aimait tout en lui, sa démarche, son attitude, sa fierté obéissante; tantôt royaliste, tantôt républicain, il suivait tous les ordres avec une indifférence philosophique, qui n'était rien au tranchant de son sabre.

Crébillon fils était censeur royal et censeur de la police. Il approuvait tous les ponts-neufs et tous les vers imprimés sur des feuilles volantes. On en faisait alors une quantité effroyable; les héroïdes pleuvaient. Il approuvait tout cela avec un sang-froid et une politesse charmante. Jamais Crébillon fils ne fit at-

tendre un auteur, fût-il chansonnier du Pont-Neuf. Il était toujours prévenant, affable et facile; il me dissuada d'écrire en vers.

Comme il ouvrait journellement sa porte à une multitude de versificateurs et d'auteurs débutants, il me dit un jour : *Restez avec moi jusqu'à midi trois quarts ; voici l'heure que les poètes arrivent pour m'apporter leurs manuscrits : restez.*

Je m'assieds, un coup de sonnette part ; Crébillon ouvre; un auteur paraît ; il est vif et sémillant ; il se présente avec assez de grâce, parle de même ; il prend une chaise, tire un manuscrit de sa poche. La conversation s'engage, et notre auteur dit des choses spirituelles. — De quel pays êtes-vous ? lui demanda Crébillon, qui approuvait par un quarante à cinquante mille vers. — Des environs de Toulouse, reprit l'auteur. — Bon, laissez moi votre manuscrit ; envoyez ou repassez après-demain, et l'approbation sera en règle.

Quand l'auteur fut sorti, Crébillon, tenant le manuscrit en main, me dit : Je ne sais ce qui est là dedans ; vous avez entendu ce jeune homme ; il parle avec facilité, il a de l'esprit. Voulez-vous gager avec moi que son ouvrage n'a ni rime ni raison ? — Eh pourquoi ce jugement précipité ? — Vous le saurez ; lisons, mon ami. En effet, la pièce présentée à la censure n'avait pas le sens commun.

Part un second coup de sonnette ; c'est un nouvel auteur : Crébillon ouvre. L'auteur s'arrête à la porte ; il ne sait ni parler, ni entrer, ni s'asseoir ; il est gauche et tout d'une pièce ; il manque de renverser une petite table où était le déjeuner de son censeur. C'est un opéra que de le faire asseoir ; il recule à chaque instance ; enfin il est assis ; il veut parler et il bégaié, il répond mal à ce qu'on dit. Après avoir regardé pendant six minutes sa poche gonflée de son manuscrit, il le tire gauchement, laisse tomber sa canne et son chapeau en le présentant, cherche de l'œil son parasol, comme si on le lui avait volé, blesse ma jambe du bout de son épée en remuant mal à propos,

et parvient enfin à dire : *Je vous prie, monsieur, de m'expédier, car on m'a dit que vous étiez fort obligeant.* Crébillon prend le papier avec son aménité ordinaire, le met à son aise autant qu'il est possible, et lui fait la même interrogation. — De quel pays êtes-vous, monsieur? — Des environs de Rouen. — C'est bon, monsieur, dans trois jours j'aurai approuvé votre manuscrit. Il le reconduit, l'aide à retrouver son parasol, la porte ne semble pas être assez large pour la sortie du poète, car, il donne à gauche, fait un faux pas sur le palier et tombe à la première marche. Il avait repoussé quatre ou cinq fois son censeur avec la main, et le tout par civilité normande. La porte enfin se referme.

Quel lourdaud ! m'écriai-je ! et cela écrit ! — Eh bien, me dit Crébillon, vous l'avez vu, vous l'avez entendu, ou plutôt vous n'avez rien entendu. Voulez-vous gager avec moi que son œuvre n'est pas sans mérite ? — Oh ! oh ! vous le connaissez donc ? — Pas plus que l'autre, je ne l'ai jamais vu ; lisons. Nous lisons. Il y avait dans le manuscrit du lourd normand, des idées, du style ; et c'était un ouvrage très-estimable. Comme je demeurais surpris de l'esprit de divination qui avait saisi notre censeur, il me dit : « Une expérience de plusieurs années m'a démontré que sur vingt auteurs qui arrivent du midi de la France, il y en a dix-neuf qui sont détestables ; et que sur le même nombre qui arrive du nord, il y en a la moitié au moins qui ont le germe du talent, et qui sont susceptibles de perfection. Les plus mauvais vers possibles se font depuis Bordeaux jusqu'à Nîmes. Telle est la latitude des plats versificateurs. Tous ces écrivains-là en général n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des provinces septentrionales ont du sens et un talent inné qui ne demande que de la culture.

J'ai eu lieu plusieurs fois d'appliquer l'observation de Crébillon censeur, et presque toujours avec justesse. Les têtes méridionales (les exceptions à part) ne me paraissent pas propres à écrire ; elles manquent de logique.

Je ne passerai point sous silence un fait qui prouve tout à la fois son courage et son amitié pour les gens de lettres et pour moi. Je publiai, au mois de janvier 1771, une pièce de théâtre intitulée : *Olinde et Sophronie* ; on y trouva des allusions relativement à l'opération du chancelier Maupeou, qui faisait la guerre à la magistrature (1). Le parlement de Paris fut exilé le 16 janvier, et ma pièce fut publiée le vingt-deux. On donna à tous les traits de mon ouvrage une extension qui plaisait au public, et qui lui servait de vengeance tacite. Le ministère, qui alors n'était rien moins qu'indulgent, voulait sévir contre moi. Crébillon fils, qui avait approuvé la pièce, loin de mollir, représenta, défendit ma cause, se prétendit seul responsable. Sa généreuse fermeté me sauva un désagrément fâcheux ; c'est qu'il aimait sincèrement les hommes de lettres. Il m'a répété souvent que malgré les travers de leur amour-propre, c'était ceux dans lesquels il avait remarqué en général le plus de vertus.

Ses ouvrages sont une anatomie fine et déliée du cœur humain et du sentiment, surtout de celui qui dirige les femmes, dont le premier attribut est de ne connaître rien à leur propre cœur, tandis qu'elles pénètrent assez bien le cœur ou du moins le caractère des hommes. Crébillon fils les a bien connues ; c'est un peintre : sa touche, pour être délicate, n'en est pas moins exacte et quelquefois profonde.

CXXIII.

Palais-Royal.

Point unique sur le globe. Visitez Londres, Amsterdam, Madrid, Vienne, vous ne verrez rien de pareil : un prisonnier

(1) Le chancelier avait commandé cent vingt brochures contre les magistrats. Tous les écrivains affamés allaient au bureau de ***. Là, on payait à tant la feuille les plus plats déraisonnements. Le buraliste gagna, sur ces pauvres barbouilleurs, la moitié de la somme destinée à ces pamphlets.

(*Notes de Mercier.*)

pourrait y vivre sans ennui, et ne songer à la liberté qu'au bout de plusieurs années. C'est justement l'endroit que Platon voulait qu'on assignât à un captif, afin de le retenir, sans geôlier et sans violence, par des chaînes douces et volontaires.

On l'appelle *la capitale de Paris*. Tout s'y trouve; mais mettez là un jeune homme ayant vingt ans, et cinquante mille livres de rente, il ne voudra plus, il ne pourra plus sortir de ce lieu de féerie; il deviendra un Renaud dans ce palais d'Arnade; et si ce héros y perdit son temps et presque sa gloire, notre jeune homme y perdra le sien et peut-être sa fortune: ce n'est plus que là désormais qu'il pourra jouir; partout ailleurs il s'ennuiera. Ce séjour enchanté est une petite ville luxueuse, renfermée dans une grande; c'est le temple de la volupté, d'où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur: il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieusement dépravée; on y rit, et c'est de l'innocence qui rougit encore.

Quant au bâtiment, quel dommage que l'enceinte n'ait point permis un plus vaste développement, une forme oblongue au lieu de ce carré qui tient trop de la construction d'un cloître! Avec quelle rapidité magique nous l'avons vu s'élever! Il excita cependant des murmures très-vifs dans le public: c'est à cette occasion que, lorsqu'on représenta à l'auguste propriétaire que son bâtiment allait lui coûter une dépense énorme, il répondit gaiement: *Point du tout, car tout le monde me jette la pierre.*

Quelque chose que vous puissiez désirer, vous êtes sûr de l'y trouver; vous y aurez jusqu'à des cours de physique, de poésie, de chimie, d'anatomie, de langues, d'histoire naturelle, etc., etc., etc. Là, les femmes qui ont renoncé à la gravité pédantesque de celles de l'ancien hôtel de Rambouillet, badinent avec les sciences, qui ne sont plus pour elles qu'un joujou qui les amuse autant que leur caniche ou leur perruche. Ce sont presque partout des *clubs*, où la musique et quelquefois l'instruction président.

Ce mot me rappelle quelques idées qu'il me prend envie de placer ici, au risque de faire une digression. Lecteurs, nous retournerons ensuite au Palais-Royal.

Le goût des cercles, inconnu à nos pères, et copié des Anglais, a commencé à se naturaliser à Paris (1). Dans ces sortes d'assemblées, on s'instruit en s'amusant ; l'histoire, la physique, la poésie s'y donnent la main : c'est une espèce d'académie composée de personnes de tout état, où le goût de toutes les sciences et de tous les arts y fait un heureux mélange qui doit contribuer à leurs progrès.

O l'heureux temps, et je me le rappelle avec transport, où les muses faisaient nos uniques délices, et où, dans des entretiens variés, nous communiquions toutes nos idées à cinq ou six amis ! Nous cherchions la vérité avec le plus vif désir de la connaître, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Jamais l'émulation ne dégénéra parmi nous en jalousie, passion vile, qui tourmente sans éclairer ; nous traitions un sujet, sans cette précipitation qui étouffe les idées ou les empêche de naître. La liberté de penser donnait souvent à nos expressions une tournure neuve et singulière, qui, dans nos innocents débats, faisait éclore le rire dans toute sa naïveté.

C'est là que j'ai commencé à me montrer un hérétique en littérature, et que je disais avec franchise : *J'ai voulu lire plusieurs de ces écrivains si vantés, ils n'ont déçu ;* là je faisais l'aveu de mes paradoxes littéraires : on voulait me convertir, et le prêcheur était quelquefois converti lui-même.

Je ne connais point de plus grande volupté que celle de causer librement avec des hommes qui vous entendent à demi mot, qui vous devinent, et avec lesquels on peut parcourir une

(1) Le génie français n'aura jamais, dans ses amusements, la liberté anglicane. Si le Français est atteint de folie, c'est quand il est presque isolé. Dès qu'il est réuni en cercle, il est grave et sérieux. — Quelques *roués* n'ayant pu être admis dans les clubs du Palais-Royal, on leur proposa, par une lettre anonyme, de composer le club des *roués*.
(Note de Mercier.)

multitude d'objets. Souvent, lorsque l'on croyait une question épuisée, on était aussi surpris que charmé de découvrir de nouvelles épreuves d'une vérité qui semblait n'avoir d'abord qu'un faible degré de vraisemblance : on ne saurait croire combien un tel exercice donne de pénétration à l'esprit, le flux et reflux des idées qu'on discute ou qu'on combat, en fait naître qu'on n'avait pas même soupçonnées ; ce choc d'une conversation animée fait jaillir une foule de brillantes étincelles. Non, quand on a joui du plaisir de causer dans le cercle monotone des hommes vulgaires, n'entendant point, ou dédaignant la langue sottise qu'on y parle, on y devient muet, et l'on s'en sauve le plus qu'on peut.

Je n'ai point la déplorable injustice de croire qu'on ne cause bien que dans la capitale ; que le soleil des arts ne se lève que pour Paris, et que les villes de province ne jouissent que de la faible lueur de quelques étoiles errantes : qu'un académicien du Louvre dise une pareille sottise, sans y croire, à la bonne heure ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que l'esprit humain, pressé de tous côtés dans la capitale par mille objets, y rend plus qu'ailleurs. Là, les idées sont plus vives et plus fécondes, parce qu'elles y sont éveillées, appréciées ou combattues par la foule des événements journaliers, et par l'immense multitude de caractères, qui tous diffèrent entre eux d'une manière plus forte et quelquefois plus bizarre que dans les provinces, où règne une sorte d'égalité uniforme, qui ressemble au cours paisible d'un fleuve. La capitale est une mer bouleversée, chaque jour, par tous les vents qui y soufflent en sens contraires.

Les académiciens du Louvre ont la modestie de se réserver, pour eux seuls, le droit immortel de briller dans ce palais, où ils se vantent d'avoir élevé le trône de la littérature française ; cependant on sait que ces despotes ont une foule immense de sujets rebelles, qui méconnaissent ou rient de leur souveraineté prétendue.

L'amour des arts a élevé plusieurs petites sociétés littéraires,

qui contribuent infiniment plus que la grande à exercer l'esprit et à perfectionner la raison. Les jeunes gens s'y font maintenant un plaisir d'apprendre à réfléchir et à raisonner, d'après d'excellentes lectures, dont le goût se répand partout.

J'ai de l'antipathie, je l'avoue, pour les corps académiques à *lettres patentes* et à *jetons* : au contraire, je me sens un penchant bien décidé pour ces conférences littéraires, où l'on peut être admis sans les cérémonies ridicules de graves enfants et par une autre voie que celle du *scrutin*, d'où enfin l'on n'est pas exilé, pour penser ou pour écrire comme l'abbé de Saint-Pierre.

Convertissons de littérature, mes amis ; formons des conférences littéraires, et ne soyons jamais d'aucune académie : notre franchise aimable deviendrait du jargon ; notre émulation, de la jalousie, et tout notre caractère se fondrait bientôt en orgueilleuse petitesse. J'ai beaucoup ri en voyant deux ou trois têtes, que je croyais au-dessus de ces misères, tourner au vent du ridicule et croire à la présence réelle du génie autour du tapis vert (1).

CXXIV.

Suite du Palais-Royal.

Là, on peut tout voir, tout entendre, tout connaître ; il y a de quoi faire d'un jeune homme un petit savant en détail ; mais c'est là aussi que l'empire du libertinage agit sur une jeunesse effrénée, qui, répandue ensuite dans les sociétés, y promène un ton inconnu partout ailleurs, l'indécence sans passion. Le libertinage y est éternel ; à chaque heure du jour et de la nuit, son temple est ouvert, et à toutes sortes de prix.

Les Athéniens élevaient des temples à leurs Phrinés ; les

(1) Tandis que j'écrivais ceci, le roi a fait fermer tous les clubs ; il ne reste plus que ceux qui sont concentrés dans l'intérieur des maisons des particuliers, et qui, n'ayant aucune forme de corps, sont comme invisibles.

(Note de Mercier)

nôtres trouvent le leur dans cette enceinte, dont on a voulu, dans un moment de rigorisme, sans doute, les chasser dernièrement ; mais cette légère disgrâce n'a fait que renforcer le triomphe de celles qui composent l'ordre le plus éclatant.

Les agioteurs, faisant le pendant des jolies prostituées, vont trois fois par jour au Palais-Royal, et toutes ces bouches n'y parlent que d'argent et de prostitution politique. Tel joueur à la *hausse* et à la *baisse*, peut dire, en parlant de la Bourse : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. » La banque se tient dans les cafés : c'est là qu'il faut voir et étudier les visages subitement décomposés par la perte ou par le gain ; celui-ci se désole, celui-là triomphe.

Ce lieu est donc une jolie boîte de Pandore ; elle est ciselée, travaillée, mais tout le monde sait ce que renfermait la boîte de cette statue animée par Vulcain.

L'art des ragoûts est à côté des hautes sciences. Les brillants chiffons du libertinage pendent auprès des instruments de chirurgie qui lui deviendraient nécessaires. Tous les colifichets de la mode, qui durent un jour, sont dans la même boutique, avec les bijoux astronomiques les plus précieux qui durent des siècles. Un homme passe, et dit, en voyant cet éblouissant étalage : *Ah ! si je pouvais jouir de tout cela !* et il gémit ; un autre homme passe et dit : *Que de choses dont je sais fort bien me passer !* et il rit.

Tous les *Sardanapales*, tous les petits *Lucullus* logent au Palais-Royal, dans des appartements que le roi d'Assyrie et le consul romain eussent enviés. On n'y entend jamais le bruit du marteau, ou de la grosse lime ; jamais on n'y respire que la fumée des cuisines, ou l'odeur du café : il y a là de quoi tuer le génie de dix Cromwell, de vingt Guise, de trente Mazaniello.

Les cafés regorgent d'hommes dont la seule occupation, toute la journée, est de débiter ou d'entendre des nouvelles, que l'on ne reconnaît plus par la couleur que chacun leur donne d'après son état.

Quoique tout augmente, triple et quadruple de prix dans ce lieu, il semble y régner une attraction qui attire l'argent de toutes les poches, surtout de celle des étrangers, qui raffolent de cet assemblage de jouissances variées, et qui sont sous leur main : c'est que l'endroit privilégié est un point de réunion pour trouver dans le moment tout ce que votre situation exige dans tous les genres ; il dessèche aussi les autres quartiers de la ville, qui déjà figurent comme des provinces tristes et inhabitées.

La cherté des locations, que fait monter l'avidité de la concurrence, ruine les marchands. Les banqueroutes y sont fréquentes ; on les compte par douzaines. C'est là que l'effronterie de ces boutiquiers est sans exemple dans le reste de la France ; ils nous vendent intrépidement du cuivre pour de l'or, du *stras* pour du diamant, les étoffes ne sont que des imitations brillantes d'autres étoffes vraiment solides : il semble que le loyer excessif de leurs arcades, les autorise à friponner sans le plus léger remords. Les yeux sont fascinés par toutes ces décorations extérieures, qui trompent le curieux séduit, et qui ne s'aperçoit de la tromperie qu'on lui a faite, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Il est triste, en marchant, de voir un tas de jeunes débauchés, au teint pâle, à la mine suffisante, au maintien impertinent, et qui s'annoncent par le bruit des breloques de leurs deux montres, circuler dans ce labyrinthe de rubans, de gazes, de pompons, de fleurs, de robes, de masques, de boîtes de rouge, de paquets d'épingles longues de plus d'un demi-pied : ils hantent le *camp des Tartares* dans cette oisiveté profonde qui nourrit tous les vices ; et l'arrogance qu'ils affectent ne peut dissimuler leur profonde nullité.

On appelle *camp des Tartares*, les deux galeries adossées qui sont encore en bois, et qui attendent un plan magnifique de colonnes ; superbe décoration qui achèvera la beauté de l'édifice. C'est là que tous les soirs les femmes viennent deux à deux affronter le regard des hommes, chargées de toutes ces

modes, quelquefois si fantasques, qu'elles imaginent pour quelques jours, et qu'elles renversent quelques jours après.

Les noms des modes qu'elles donnent à chaque partie de leur habillement, formeraient un dictionnaire en plusieurs volumes in-folio. Cet ouvrage manque à la nation ; mais Pancouke y travaille, dit-on, avec la plus grande activité.

Les plus laides sont presque toujours celles qui se parent le plus richement, et cela doit être. Une mère de famille n'oserait, le soir, traverser la bruyante promenade avec ses deux jeunes filles ; la vertueuse épouse, la citoyenne honnête, n'oseraient paraître à côté de ces courtisanes hardies ; leur parure, leur tenue, leurs airs, et souvent même leurs paroles, tout les force à fuir, en gémissant sur la corruption générale des deux sexes.

C'est sous ces planches, que le feu dévorera peut-être en une nuit, qu'on voit le précoce libertinage ; il est à l'encan pour l'homme qui s'éteint. On y remarque une foule de jeunes gens qui, en fredonnant, se précipitent dans les petits spectacles, plus fréquentés que les grands, car ils sont immoraux. Ces jeunes gens ont des physionomies toutes particulières, où se peignent des âmes blasées, des cœurs froids, des passions sans plaisir et sans vigueur ; le trafic des sens, le dépérissement des races, la sacrilège familiarité des enfants, qui ne regardent plus leurs parents que comme d'avares économes dont ils désirent confusément la mort, sans oser trop désavouer cet horrible désir, voilà les vices qui marchent tête levée : on n'est plus que le vil et sot fabricant de son fils, que la gouvernante imbécile et surannée de sa fille ; et les mœurs sacrées sont abolies et même ridiculisées dans les entretiens de ces déplorables adolescents, déjà formés pour les fausses idées d'une génération corrompue et pire que celle qui l'a précédée.

C'est là que vous entendrez réciter tout haut les vers les plus infâmes de l'infâme *Pucelle*, ainsi que les principes les plus irréligieux de cet homme qui séduisit la France, mais qui ne

séduisit qu'elle, parce qu'il ne travaillait que pour elle ; de cet homme qui eut plus d'art pour usurper une grande réputation, que de génie pour la mériter ; de cet homme qui a plus influé sur les cœurs qu'il a corrompus, que sur les esprits qu'il se vantait d'éclairer ; de cet homme enfin qui, d'après le portrait que nous venons d'en esquisser, devait tout naturellement devenir l'ennemi de Jean-Jacques Rousseau, et se couvrir d'opprobre, par son lâche acharnement à persécuter le plus vertueux des hommes, qui le pleura à sa mort. Il ne manque plus au lieu, que d'élever la statue de Voltaire au centre du jardin, et d'écrire sur le piédestal : *Au chantre Gris-Bourdon.*

Hélas ! en vain vous y chercherez la timide retenue, le doux embarras, la rougeur de l'innocence, la pâleur qui la couvre quand on ose l'attaquer, les aimables couleurs de l'adolescence, le charme attendrissant de l'aurore d'une beauté jeune et sage ; partout vous y lirez que depuis dix ans il y a la plus déplorable différence dans le seul physique des Parisiens.

A peine une fille est-elle sortie des jeux innocents qui amusaient son enfance, qu'elle se plaît à étudier des danses voluptueuses, et tous les arts, et tous les mystères de l'amour. A peine une femme est-elle assise à la table de son mari, que d'un regard furtif elle y cherche un amant. Bientôt elle ne choisit plus ; elle croit que dans l'obscurité tous les plaisirs deviennent légitimes.

N'est-ce point là la peinture de nos mœurs dans le quartier du Palais-Royal ? Eh bien ! c'est Horace qui l'a tracée ; mais il n'avait pas deviné les retraites commodes que la débauche furtive ou intéressée soudoie, non par heures mais par minutes. Ce calcul l'aurait surpris, et il eût alors passé ses pinceaux à un Juvénal.

Eh ! d'après un si brûlant foyer de voluptés faciles, de jouissances vénales, faut-il s'étonner si l'on fuit la plus respectable et la plus charmante des unions, l'unique lien sur la terre qui joint les plaisirs enflammés de l'amour aux douces émotions, au bonheur pur de l'amitié ?

Cependant toutes les heures ne sont pas livrées à cette débauche ouverte. Il en est d'autres où l'on se promène au moins avec une apparence de décence. Le respect pour le public semble y régner. C'est à peu près vers les cinq heures, dans le printemps et dans l'été, et surtout le matin, vers onze heures, qu'une femme honnête et belle peut se trouver au jardin du Palais-Royal sans avoir à se plaindre d'un regard. Une belle femme, qui est le plus beau spectacle de la nature, pourra étaler la puissance de ses attraits. On l'admira ; et elle jouira paisiblement du plaisir de la promenade, dans une enceinte qui à certains égards semble bâtie par les fées.

Le Cirque est le monument d'architecture le plus beau, le plus gracieux, le plus original, si on ose le dire, qui existe à Paris. On sourit, il est vrai, quand on se rappelle celui de l'ancienne Rome ; mais il est juste de convenir que la destination de l'un et de l'autre n'ont aucune ressemblance. On peut dire sans exagération, qu'en petit c'est un temple, c'est une salle, c'est un édifice qui réunit le mérite de pouvoir y donner des fêtes et d'y rassembler le peuple ; c'est une création souterraine formée d'un coup de baguette magique.

Le prince doit élever, dit-on, son palais sur cent quarante colonnes, et ce sera alors le plus charmant et le plus majestueux palais de la capitale ; et la capitale, dans cent ans, pour peu que cela continue, deviendra la plus magnifique de l'Europe.

Au reste, ce quartier exige une tutelle perpétuelle, une vigilance plus étendue et plus détaillée qu'ailleurs. Il occupe donc la police avec ses dépendances, presque autant que le reste de la ville.

CXXV.

Suite du Palais-Royal.

A la Chine, dans la capitale de l'empire, il y a une foire comique : elle consiste à représenter les villes en petit dans une

étendue d'un quart de lieu. Tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, et même les friponneries, sont imités par une foule d'acteurs : l'un est marchand, l'autre artisan ; celui-ci soldat, celui-là officier : les boutiques s'ouvrent, les marchandises sont étalées ; on figure des acheteurs ; on y voit un quartier pour la soie, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis : vous trouvez des habits, des meubles, des ornements de femme ; plus loin, des livres pour les curieux et les savants. Il y a des cabarets, des auberges ; on voit entrer, sortir des colporteurs. Des fripiers vous tirent par la manche, et vous harcèlent pour vous faire prendre leur marchandise. On s'y querelle, on s'y bat ; les archers arrêtent les querelleurs ; ils sont conduits devant le juge, et ce juge les condamne à la bastonnade : quand on exécute ce plaisant arrêt, on touche l'acteur d'une manière insensible, et ce faux coupable imite les cris d'un patient, de manière à réjouir les spectateurs.

Le rôle de filou n'est pas oublié ; il est permis de voler adroitement ; enfin, tout le mouvement de la ville est imité. L'empereur est confondu parmi ses sujets.

L'idée de cette foire pittoresque me semble riante ; je voudrais qu'on l'exécutât à Pétersbourg, pour la bonne ville de Paris. On pourrait donner à une grande souveraine et à un peuple, pour qui ces objets seraient nouveaux, l'image fidèle d'une nation éloignée. Jugez des éclats de rire qu'occasionnerait à Madrid, à Vienne et à Moscou, le costume des Parisiens, et la salle du *prix fixe*, où l'on se déshabille pour se revêtir d'un habit tout fait, où l'on a deviné votre taille.

Si l'on voulait exécuter une pareille fête, j'ose dire que mon livre ne serait pas tout à fait inutile ; je crois même que si on la donnait en France, les Parisiens riraient beaucoup de leur propre ressemblance. Combien d'objets qui, vus au miroir, acquièrent du piquant, et découvrent toute leur singularité !

La confusion des états, la bigarrure, la foule, tout donnerait

lieu à un bal unique qu'un nouveau Lucien pourrait embellir ; mais chut !

Il y a des objets qui ont de la gravité, et dont l'imitation découvrirait le néant. Le pittoresque de cette fête attirerait tous les états, et si l'on parvenait à imiter l'embarras des rues, ce qui nous plaît tant dans la description ne nous plairait pas moins dans la représentation.

Enfin, la fête pourrait finir par une espèce de coup de théâtre : On sait que Paris est sous un ciel pluvieux ; lorsque tout le monde serait dehors, on imiterait une pluie, on verrait fuir chacun, on représenterait les débats avec les fiacres, qu'on n'appelle plus que des *sapins* ; le cocher à moustache figurerait avec le cocher en souquenille ; voitures, carrosses, cabriolets, charrettes, fourgons, tombereaux, qui empêcherait que tout cela ne fût peint au naturel ?

Il y aurait un art d'imiter tous ces objets dans une proportion plus petite.

On imagine tant de sortes de divertissements qui ne signifient rien ; je crois que celui-ci aurait quelque chose de neuf et de piquant. On n'oublierait point les halles ; et quel spectacle plus amusant et plus varié, que ce mélange des conditions, que ces flots continus d'hommes de tout état, de toute figure, de toute couleur ; que ces longues files d'équipages, que ce mouvement rapide et perpétuel des chars et des piétons qui dominent ? Imaginez Volanges faisant le lieutenant de police, et Dugazon, le prévôt des marchands : d'autres comédiens feraient les échevins, l'exempt, l'inspecteur, le commissaire, le mouchard ; tout cela revêtu d'un peu de charges (car il en faudrait alors) ne pourrait manquer d'égayer tous les esprits.

Les cris augmenteraient les plaisirs de la fête. Les Romains avaient leurs saturnales (1) ; je crois qu'une pareille fête amu-

(1) Tous les peuples de la terre ont eu leurs *saturnales*. Elles ne sont point d'institution à Paris, ce qui fait que la populace s'en forge de temps en temps.

(Note de Mercier.)

serait beaucoup le Parisien, remettrait tous les citoyens de niveau pour ce jour-là, les ferait rire, et servirait à corriger nombre de ridicules. Une autre année Londres aurait son tour : l'Italien, le Batave, l'Espagnol, le Polonais, le Russe, l'Allemand, viendraient figurer successivement.

Le Palais-Royal, plus que tout autre édifice de la ville, pourrait servir, je crois, à donner au peuple une fête piquante, et du genre de celle que j'indique ici.

Le vainqueur de Tigrane et de Mithridate, le conquérant du Pont et de l'Arménie, l'imitateur de Sardanapale, le sectateur d'Épicure, Lucullus enfin, lorsqu'avec un luxe asiatique il donnait des fêtes dans le salon d'Apollon, en l'honneur de Cicéron et de Pompée, ne pouvait procurer à ses illustres hôtes, quoiqu'il eût mis à contribution la terre et les mers, ne pouvait, dis-je, procurer à ceux qu'il traitait, les jouissances que goûte de nos jours un jeune prodigue, qui, retranché au Palais-Royal, réunit à sa table splendide plus de sensations qu'on n'en avait dans les plus beaux jours de la grandeur romaine.

CXXVI.

De l'influence de la capitale sur les provinces.

Elle est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, et qui leur représente Paris comme l'asile de la liberté, des plaisirs et des jouissances les plus exquises.

Que ces jeunes gens sont détrompés, quand ils sont sur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale et les provinces n'étaient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenait la génération de ses enfants, qui vivaient dans les murs qui les avaient vu naître, et qui prêtaient un appui à la vieillesse de leurs parents : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de son

héritage, pour venir la dépenser loin de l'œil de sa famille ; il la pompe, la dessèche, pour briller un instant dans le séjour de la licence.

La jeune fille soupire et gémit de ne pouvoir accompagner son frère. Elle accuse son sexe et la nature. Elle se déplaît dans la maison paternelle. Elle se peint avec feu les plaisirs de la capitale et la splendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra ; elle est sur les remparts, elle se promène dans un char superbe : on l'adore ; tous les yeux sont fixés sur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choisissent à leur gré, dans la foule de leurs esclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y sont ridicules, si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre et voluptueuse, à celle qu'elle mène dans l'économie d'une maison rangée, et son imagination est trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'estime à son amant honnête.

Sa mère la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la première à dire avec exclamation : *Il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni grâces, ni esprit, ni opulence.

Les adolescents, écoutant ces récits, se figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune, et qui apprend à être sage pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue et au génie transcendant de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité, tant du côté des talents que du côté de la fortune, ne sauraient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, se croient en droit d'y

mépriser tout ce qui n'est pas selon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres et à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étaient formées ? ils continuent à crier miracle, sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressemblent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CXXVII.

Que deviendra Paris.

Thèbes, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevaient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance et la solidité semblaient promettre une durée presque éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités, jadis florissantes et peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparses, quelques monuments brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette rivière utilement resserrée dans des quais majestueux et formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, et formera des étangs bourbeux et infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, et dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfants de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées et à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe

ville? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction (1)?

Elle est inévitable sous la main lente et terrible des siècles qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, et appelle des peuples nouveaux sur la poussière éteinte des peuples anciens.

Notons, à toute aventure, pour les siècles reculés (ce que tout le monde sait), que Paris est sous le 20° degré de longitude, et au 48° degré 50 minutes 10 secondes de latitude septentrionale.

Échappez, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie et bientôt les convulsions de la mort! Quand l'épouvantable opulence, qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir; il s'affaissera sur lui-même et périra.

Il périra! Dieu, ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le blé croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume et de la capitale, l'instrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnements à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette

(1) Agésilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits des prisonniers, et les exposa nus en vente, les vêtements d'un côté, les hommes de l'autre. Personne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons esclaves. On se jeta sur les dépouilles. Agésilas élevant la voix, dit à ses soldats : *Voilà les hommes que vous aurez à combattre, et le butin qui vous récompensera.* Quand je lis ce trait historique, il me fait toujours frémir. (Note de Mercier.)

grande ville, ensevelie et décédée ? Son squelette gigantesque épouvantera les regards ; les travaux exciteront à de nouveaux travaux : nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été ; et si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées, tant leurs mœurs et leurs idées seront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie, et qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! fameux Atlantes ! et vous peuples qui avez respiré sur ce globe, dont la superficie est incessamment déplacée, dites quels étaient vos arts ? Faut-il que tout périsse ? Et les travaux accumulés de l'homme, qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie, périront-ils, à la fin, puisque le feu, le despotisme, les secousses du globe et la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légères où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

Notre vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans, pas davantage ; encore n'apercevons-nous de ce monde que des sommités qu'environnent des nuages, et où la vue se perd. Tous ces faits éloignés, quoique séparés par de grandes distances, se touchent comme très-voisins ; et dans cet intervalle de siècles une foule prodigieuse d'événements nous échappent. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importants, pour ne laisser que le souvenir ou le nom de siècles. O temps ! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hinc jacet*.

Herculanum et Pompéïa, villes détruites par une seule et même éruption du Vésuve, il y a près de dix-sept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs sculptures, leurs arts, les ustensiles de leurs foyers domestiques ; et nous avons une idée de l'imagination féconde et de l'habileté des anciens artistes. La lave, les cendres, la pierre ponce ont conservé ces monuments, comme pour nous offrir une future

image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette catastrophe sans redouter les accidents de la nature, la fureur des éléments, celle des conquérants, plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux et scrutateurs ? Quelle est la statue, quel est le livre qui surnagera sur l'abîme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du temps, ou par le courroux des rois ?

La poudre infernale (dont les magasins se sont multipliés surtout en Europe, et auxquels une étincelle suffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immense de destruction, et plus dangereux mille fois que les matières embrasées que les volcans vomissent de leur inépuisable cratère ? Les fléaux de la nature ne sont plus rien en comparaison de ceux que l'homme a créés pour sa ruine et celle des populeuses cités qu'il habite.

Les manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum et de Pompéïa, qui se déroulent si lentement, manifestent les caractères de la langue grecque ; mais c'est le hasard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainsi dans trois mille ans, quel sera l'ouvrage destiné à donner à nos descendants une idée de nos connaissances morales et physiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des sciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous méprisons aujourd'hui, sera accueilli avec transport ; et une de nos compilations que nous jugeons fastidieuses, deviendra plus précieuse sans doute à la postérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau et de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriser quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les esprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit ! Xerxès, après avoir attentivement considéré la

prodigieuse armée qu'il commandait, versa des larmes en songeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes disparaîtraient de dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville?

On a vu en un clin d'œil une capitale ensevelie sous ses ruines ; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cent mille sujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des vicissitudes des choses humaines ! Ce phénomène terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abîma tout, sauva le Portugal aux yeux de la politique : il était conquis, sans ce désastre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulières, réunit les cœurs et les esprits, et détourna les révolutions qui le menaçaient.

Considérée du côté physique, l'ancienne Lisbonne n'était qu'une cité d'Afrique, c'est-à-dire, une vaste bourgade, sans ordre, sans proportions : les rues étaient étroites et mal distribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes aurait été si longtemps à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba, et la ville se releva pompeuse et superbe.

Que savons-nous sur ce qui sort du sein des désastres ? Que savons-nous ?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *Ce sera bien dommage.*

CXXVIII.

Supposition.

Je vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre, forcée, extravagante ; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'État assemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuise le

royaume, dépeuple les campagnes, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits et d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre et plus heureux ; si tous les ordres de l'État, dis-je, tout vu et considéré, ordonnaient qu'on mit le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitants une année d'avance... quel serait le résultat de ce grand sacrifice fait à la patrie et aux générations futures ? Serait-ce là en effet un service rendu aux provinces et au royaume ? Je vous laisse à examiner et à décider cet intéressant problème, lecteur ; et notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville ; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui ; je m'en donnerai bien de garde : avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons et vos édifices ? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, sur cette simple supposition..... Allons, appelez tous les seaux, toutes les pompes de la ville, pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé, *et vogue la galère !*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitres.	Pages.
MERCIER, sa vie et ses ŒUVRES.....	1
PRÉFACE.....	1
I. Coup d'œil général.....	9
II. Le bourgeois.....	13
III. Le pont neuf.....	16
IV. Le guet.....	20
V. Lieutenant de police.....	22
VI. Abbés.....	26
VII. Évêques.....	27
VIII. Auteurs.....	29
IX. Des demi-auteurs, quarts d'auteurs ; enfin métis, quarterons, etc.....	32
X. Femmes auteurs.....	34
XI. La Courtille.....	38
XII. Les élégants.....	40
XIII. Nouvellistes.....	41
XIV. Domestiques, laquais.....	43
XV. Marchandes de modes.....	45
XVI. De la mode.....	49
XVII. Remarques.....	51
XVIII. Promenons-nous.....	56
XIX. La Sainte-Chapelle.....	65
XX. Piliers des halles.....	68
XXI. Les j'ai vu, et les je n'ai point vu.....	70
XXII. Amour du merveilleux.....	74
XXIII. Langue du maître aux cochers.....	78
XXIV. Messes.....	79
XXV. Messe de la pie.....	82
XXVI. La Fête-Dieu.....	83

XXVII. La petite Fête-Dieu.....	85
XXVIII. Confessionnal.....	88
XXIX. De certaines femmes.....	90
XXX. Filles publiques.....	90
XXXI. St, st, st.....	95
XXXII. Courtisanes.....	100
XXXIII. Filles entretenues.....	101
XXXIV. Matrones.....	101
XXXV. Le paysan perversi.....	109
XXXVI. Les demoiselles.....	111
XXXVII. Des femmes.....	112
XXXVIII. Contrastes.....	116
XXXIX. Objections.....	117
XL. De l'idole de Paris, le joli.....	121
XLI. Le bourreau.....	127
XLII. Place de Grève.....	128
XLIII. Servante mal pendue.....	132
XLIV. Bastille.....	134
XLV. Maisons de force.....	136
XLVI. Bicêtre.....	138
XLVII. Enlèvements.....	146
XLVIII. Lettres de cachet.....	149
XLIX. Tête tranchée.....	155
L. Vie d'un homme en place.....	157
LI. Rameau.....	160
LII. Gluck.....	164
LIII. Chapeaux.....	168
LIV. Hauteur des panaches.....	171
LV. Noces.....	172
LVI. Mariage, adultère.....	175
LVII. Savoyards.....	179
LVIII. Enfants devant leurs pères.....	181
LIX. De la langue du monde.....	182
LX. Ton du monde.....	183
LXI. Ton du grand monde.....	184
LXII. Civilité.....	186
LXIII. Légères observations.....	188
LXIV. S'écrire aux portes.....	194
LXV. Étiquettes.....	196
LXVI. Cérémonial.....	204
LXVII. Les heures du jour.....	206

LXVIII. Les dimanches et fêtes.....	213
LXIX. Sages-femmes.....	215
LXX. Comment se fait un mariage.....	218
LXXI. Jeune mariée.....	222
LXXII. De la petite bourgeoisie.....	223
LXXIII. Canne.....	226
LXXIV. Orgues.....	227
LXXV. Mystifier, mystification.....	230
LXXVI. Procureurs, huissiers.....	233
LXXVII. La bazoche.....	237
LXXVIII. Théâtre bourgeois.....	238
LXXIX. Comédie clandestine.....	240
LXXX. Spectacle des boulevards.....	242
LXXXI. Foire Saint-Germain.....	244
LXXXII. Comédiens italiens.....	245
LXXXIII. Tragédies modernes.....	246
LXXXIV. Comédies modernes.....	252
LXXXV. Toilette.....	257
LXXXVI. Les petits chiens.....	259
LXXXVII. Les perroquets.....	261
LXXXVIII. Petits nègres.....	262
LXXXIX. Les petits soupers.....	263
XC. Cuisiniers.....	265
XCI. Collège des Quatre-Nations.....	269
XCII. Promenades publiques.....	274
XCIII. Dépouillements d'enfants.....	276
XCIV. L'allée des Veuves.....	277
XCV. Messe de minuit.....	278
XCVI. Samaritaine.....	281
XCVII. Perruquiers.....	282
XCVIII. Boutique de perruquier.....	284
XCIX. Femmes de chambre.....	287
C. Falots.....	290
CI. Charades.....	293
CII. Bureaux d'esprit.....	295
CIII. Notre-Dame.....	297
CIV. Couvents, religieuses.....	301
CV. Le Temple.....	305
CVI. Cabarets borgnes.....	307
CVII. Carrabas, pots de chambre.....	312
CVIII. Tribunal des maréchaux de France.....	315

CIX. Indécence dans les églises.....	317
CX. Porte Dieu.....	320
CXI. Grisettes.....	323
CXII. Baisers, embrassades.....	325
CXIII. Hôtel de Bretonvilliers.....	327
CXIV. Beaux parleurs.....	329
CXV. Cercles.....	331
CXVI. Liseurs de gazettes.....	335
CXVII. Babil.....	339
CXVIII. Fat, fatuité.....	342
CXIX. Roués.....	345
CXX. Le parlement.....	348
CXXI. Messieurs Cupis père et fils.....	353
CXXII. Les deux Crébillons.....	355
CXXIII. Palais-Royal.....	361
CXXIV. Suite du Palais-Royal.....	365
CXXV. Suite du Palais-Royal.....	370
CXXVI. Influence de la capitale sur les provinces.....	373
CXXVII. Que deviendra Paris?.....	375
CXXVIII. Supposition.....	379

FIN DE LA TABLE.

62633211

